

University of Natal - Pietermaritzburg
Republic of South Africa

17/09/03

Simone de Beauvoir : l'invitation aux voyages
Une étude biographique et littéraire

by

Eric Claude Gabriel LEVÉEL

Under the supervision
of

the late Professor Serge D. MÉNAGER

(former Chair of French - University of Natal - Pietermaritzburg)

Ms Carole M. BECKETT

(former Senior Lecturer in French - University of Natal - Pietermaritzburg)

&

Ms Vanessa M. EVERSON

(Senior Lecturer in French - University of Cape Town)

2003

Stellenbosch - RSA

Submitted in partial fulfilment of the requirements of the degree of
Doctor in Philosophy (French)

in

the School of Language, Literature & Communication

Faculty of Human and Management Sciences

University of Natal - Pietermaritzburg

R0.00
12

843.91 BEA (LEV)



P034608

- SH: 1 BEA UVOIR, SIMONE DE, 1908-1986 - CRITICISM & INTERPRETATION
2 WOMEN AUTHORS, FRENCH - 20th CENTURY
3 BEA UVOIR, SIMONE DE, 1908-1986 - JOURNEYS
4. AUTHORS, FRENCH - 20th CENTURY - BIOGRAPHY

SOMMAIRE

La philosophe féministe Simone de Beauvoir eut une passion et une fascination pour les voyages depuis sa plus tendre enfance. Dès son émancipation en 1929, elle allait se lancer sur les routes de France, d'Europe puis du monde.

Si cet aspect primordial de son existence est souvent mentionné, il n'est que rarement analysé et peu de chercheurs ont tenté de l'intégrer dans le schéma plus large de la philosophie existentielle chère à l'écrivaine.

Cette étude va s'intéresser aux voyages en tant que pierres de fondation de l'existence de Simone de Beauvoir, au même titre que ses écrits et son engagement politique et féministe. En nous aidant de ses œuvres biographiques, de ses récits de voyages et de ses romans, mais aussi d'études reconnues, nous allons essayer de comprendre la problématique du voyage mais surtout de comprendre pourquoi celui-ci fut si important dans la construction de son personnage et dans l'édification singulière et exemplaire de son existence.

Bien loin du canon féministe qui masque souvent d'autres aspects du parcours extraordinaire de Simone de Beauvoir, notre étude, qui se veut biographique et littéraire et, nous l'espérons, originale non pas tant dans son approche structurelle, mais dans son analyse critique et dans les théories que nous avons voulu formulées. Il nous a semblé nécessaire de revoir et de réviser certains points biographiques et de les faire pivoter autour de la notion de voyage et de découverte de l'ailleurs en tant que donnée de transcendance. Le voyage fut bien plus qu'un divertissement mondain pour Simone de Beauvoir, il fut avant tout une manière d'acquérir la liberté et de bien souvent la sauvegarder. Il fut aussi un outil indispensable pour repousser l'éventualité suprême et redoutée : la mort, c'est à dire le néant selon la dialectique existentialiste.

Selon les informations en notre possession, il n'existe pas de thèses doctorales s'intéressant directement à ce sujet majeur (la plupart des thèses beauvoiriennes ont été soutenues en Amérique du Nord où la philosophe est fort étudiée, la France la boude encore comme le remarque justement Toril Moi dans son ouvrage de référence cité dans notre bibliographie : *Simone de Beauvoir : The Making of an Intellectual Woman*). Nos recherches et nos vérifications auprès de plusieurs spécialistes et de nombreuses institutions supérieures (bibliothèques universitaires, nationales, centres de recherches...), nous ont convaincus que ce travail était original dans son essence, bien qu'il suive une approche traditionnelle et linéaire de par son caractère biographique.

Comme notre introduction l'indique clairement, notre recherche tente de dépasser l'optique classique d'étude de l'œuvre de Simone de Beauvoir qui est dominée par un ouvrage : *Le Deuxième sexe* et par conséquent peut être considérée comme un travail purement original et totalement personnel malgré l'inclusion de nombreuses citations venant étayer notre propos.

REMERCIEMENTS & DÉDICACES

Cette thèse est dédiée *in memoriam* à Serge D. Ménager (1950-2002), Docteur ès Lettres, ancien Professeur, détenteur de la chaire de français et chef de la section de français à l'Université du Natal - Pietermaritzburg ; mon directeur de recherche, mon collègue, mon modèle et surtout mon ami qui, jusqu'à la fin de son voyage personnel, a su m'encourager, me soutenir et me conseiller pendant mes quatre années de travail, mais surtout me rendre la vie plus belle pendant dix ans.

Thèse également dédiée *in memoriam* à Émile A. Levéel (1930-2002), mon père, dont la bonté sans limites m'a permis d'être la personne que je suis aujourd'hui et dont le courage des dernières semaines fut une inspiration et une raison de me dépasser.

Que leur mémoire soit ici humblement reconnue et célébrée.

Une mention spéciale et tout affectueuse à Chet Fransch, mon compagnon, mon double, mon guide et mon "petit juge" pour sa patience, son amour constant, son enthousiasme pour mon projet de recherche et son positivisme de tous les instants.

Tous mes remerciements reconnaissants vont à Vanessa M. Everson, maîtresse de conférences à l'Université du Cap (anciennement à l'Université du Natal - Pietermaritzburg), ma co-directrice de recherche, pour son extrême gentillesse, sa grande rigueur intellectuelle, les centaines d'heures consacrées à lire, relire et commenter les brouillons et les épreuves de ce travail en compagnie de Serge Ménager. Sa connaissance extraordinaire de la langue et de la culture françaises m'a évité bien des pièges. Qu'elle daigne accepter la marque de ma très grande gratitude et de ma très profonde affection.

Un grand merci à Carole M. Beckett, ancienne maîtresse de conférences, ancienne responsable du Département de français à l'Université du Natal - Pietermaritzburg, pour avoir relevé le défi de la co-direction de thèse dans des conditions particulièrement difficiles et pour avoir fait le lien, en mon nom, avec l'administration de la Faculté des Lettres (École Doctorale). Excellente retraite bien méritée.

All my gratitude and thanks must go to the University of Natal -Pietermaritzburg, my South African alma mater and former employer for having granted me a very generous student

scholarship that has enabled me to undertake this work of research without any financial worries or hindrance.

J'ai eu la grande chance d'être soutenu par tant de personnes qu'il me semble mal aisé d'en établir une liste exhaustive. Que celles que j'aurais malheureusement oubliées veuillent bien me pardonner par avance.

Janine Levéel (née Picard), ma mère, ma reconnaissance et tout mon amour pour m'avoir donné le goût de lire, ma curiosité intellectuelle et le plaisir d'étudier. Mais bien entendu, ma reconnaissance pour toute son aide et tout son soutien au cours des années ; malgré la distance et l'éloignement elle est toujours si présente dans ma vie.

Valérie Aïm, mon amie depuis nos années en Sorbonne, pour sa gentillesse sans faille, ses visites où que je me trouve et son hospitalité lors de mes séjours parisiens. Rémi Beaurain pour son humour et son amitié. Laurence Bonnetot pour sa bonne humeur et en souvenir de nos années de lycée et de la rue Pelleport. Vaughn Fransch pour sa merveilleuse générosité et son hospitalité à Harare et au Cap. Zain Khan pour sa profonde amitié, son courage et sa détermination, sans oublier sa grande hospitalité à Durban. La famille Fransch au Zimbabwe et au Canada pour son soutien et son acceptation. Finalement, Dipak Patel et Karen Cottingham pour avoir su rendre des moments de transition plus aisés.

Soyez ici tous remerciés.

Mes collègues : Catherine du Toit pour m'avoir donné la chance de travailler avec elle à l'Université de Stellenbosch, pour nos conversations "intellectuelles", son amitié et en souvenir de nos journées namibiennes. Nathalie Heynderickx pour sa grande gentillesse et son aide de tous les jours. Un grand merci pour nos échanges camusiens et nos "brainstorming" quotidiens.

Le Dr Rolf Annas, chef du Département de langues vivantes étrangères à l'Université de Stellenbosch pour son aide administrative et ses encouragements depuis ma prise de fonctions. Le Professeur Hennie Kotzé, doyen de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université de Stellenbosch pour m'avoir permis, à plusieurs titres, de me rendre à certaines conférences et surtout au colloque de la Simone de Beauvoir Society en juin 2003 à Paris.

Monsieur Pieter du Plessis, responsable de la section des langues et littératures étrangères à la bibliothèque centrale de l'Université de Stellenbosch, pour sa patience, son sérieux et sa grande compétence.

Mon employeur actuel, l'Université de Stellenbosch, et la Faculté des Lettres et Sciences Humaines en particulier, pour leur confiance en mes capacités d'enseignant et de chercheur.

Une petite mention particulière doit aller au Professeur Jean-Louis Cornille, détenteur de la chaire de littérature française à l'Université du Cap pour le temps qu'il a bien voulu consacrer à relire ma bibliographie et pour ses conseils avisés et rapides.

Mes remerciements également à la Société Nelson Algren de Chicago et à son personnel pour leur aide précieuse afin de tenter, en vain, d'avoir accès aux lettres de Nelson Algren à Simone de Beauvoir.

Un salut amical à mes collègues et amis de l'AFSSA (l'Association des Études Françaises en Afrique Australe) devant lesquels j'ai fait mes armes depuis de nombreuses années. Merci de tenir le flambeau de la francophonie à l'extrémité du continent africain.

Un grand merci à mes collègues de l'étranger et de France pour m'avoir fait profiter de leurs recherches beauvoiriennes. Les Professeures Yolanda Patterson et Liliane Lazar de la Simone de Beauvoir Society pour m'avoir accueilli si gentiment dans le "giron". Sandrine Dauphin de l'Université d'Ottawa pour son accueil à Paris et l'autorisation d'inclure sa communication inédite dans ma bibliographie. Anne Strasser-Weinhard de l'Université de Nancy II pour m'avoir gracieusement envoyé sa communication inédite ainsi que la thèse de Doctorat ès Lettres qu'elle a soutenue sur Simone de Beauvoir. Mon collègue de l'Université de Haute-Alsace à Mulhouse : Philippe Weigel pour m'avoir fort gentiment communiqué, sur simple demande, son article publié sur les promenades du Castor. Mesdames Dominique Desanti, Edith Sorel et Claudine Monteil pour leurs vivants témoignages.

A toutes les Beauvoiriennes et à tous les Beauvoiriens que j'ai rencontrés en juin 2003 à Paris, mes plus vifs remerciements pour leur gentillesse, leur fraîcheur d'esprit et leur enthousiasme communicatif.

Stellenbosch, le 31 août 2003

TABLE DES MATIÈRES

➤ Sommaire	I
➤ Remerciements	II
➤ Tables des matières	V
➤ Introduction	1
➤ Chapitre 1 : Initiation, les voyages formateurs	5
➤ Chapitre 2 : Développement : les voyages de la liberté	17
➤ Chapitre 3 : Vers l'âge adulte	32
➤ Chapitre 4 : Fuites	43
➤ Chapitre 5 : Plus proche du malheur	54
➤ Chapitre 6 : La Porte du malheur	68
➤ Chapitre 7 : Occupation	81
➤ Chapitre 8 : Liberté retrouvée	111
➤ Chapitre 9 : Amérique	132
➤ Chapitre 10 : Transatlantique	169
➤ Chapitre 11 : Révolutions	213
➤ Chapitre 12 : Voyages	238
➤ Conclusion	267
➤ Bibliographie	i

INTRODUCTION

Lorsque l'on décide de s'attaquer à la vie et à l'œuvre d'un personnage mythique tel que Simone de Beauvoir, on se heurte rapidement à la masse impressionnante d'ouvrages et de documents publiés sur son compte, sans compter ceux s'attachant à l'existence de son compagnon de cinquante ans Jean-Paul Sartre. Ce qui néanmoins devient vite apparent lors du travail préparatoire de collecte d'informations est la place hégémonique que son activité féministe tient. *Le Deuxième sexe* publié en 1949 et par lequel le scandale arriva dans la France conservatrice et catholique de l'après-guerre, oublié puis ressuscité par le mouvement des femmes aux Etats-Unis à la fin des années soixante pour enfin redevenir l'ouvrage de référence en France et dans le monde, semble avoir totalement occulté les autres ouvrages et les autres aspects de la vie de la philosophe, de la diariste de talent, de la dramaturge et de l'écrivain tout court. Le succès phénoménal et constant d'un seul livre détermine le champ de recherche de la plupart des universitaires depuis plus de trente ans : Simone de Beauvoir est la mère du féminisme moderne - un point c'est tout. Son long essai de 1949 a atteint un statut quasi biblique et est devenu un canon, un dogme, toujours vivement critiqué par certains mais adulé par d'autres. Certes, Simone de Beauvoir ne se trompait pas énormément, les femmes depuis des millénaires étaient les Autres, vivant ou bien tentant d'exister dans un univers masculin, leur place étant déterminée uniquement par ce dit univers. Elle n'avait pas tort lorsqu'elle affirmait, en bonne existentialiste que la condition de femme n'était pas une donnée purement physiologique mais avant tout un diktat sociétal. S'il existe des caractéristiques biologiques tout à fait féminines, l'existence d'une femme n'était en aucun cas sa propre création mais celle malveillante de sociétés où le phallus l'emportait sur le vagin, et l'emporte toujours dans de nombreux cas.

Plus qu'une avocate féministe, Simone de Beauvoir offrait à ses consœurs une solution, un espoir, une porte de sortie comme celle qu'elle avait su emprunter en 1929 à la fin de son agrégation de philosophie en Sorbonne lors de sa rencontre avec Jean-Paul Sartre. Un paradoxe est tout évident, il aura fallu qu'un homme entrât dans sa vie et qu'il lui offrît une existence, c'est à dire une vie créée de toutes pièces par les expériences, les rencontres et les voyages formateurs, de découverte et bien plus tard politiques. En 1929, Mademoiselle de Beauvoir, résidant rue de Rennes, issue de la meilleure bourgeoisie catholique française, bien que passablement ruinée, allait devenir le Castor pour ses amis ou bien Simone de Beauvoir tout court pour le reste du monde, une femme libre, construisant son existence au jour le jour plutôt que de subir celle qui aurait dû être la sienne si son père avait mieux su gérer ses affaires. Mademoiselle de Beauvoir allait certes déchoir pour son milieu d'origine, devenir une hétaïre sans dot et sans liens mondains mais surtout, avant tout, se transformer en une

véritable femme, en une penseuse de grande qualité qui allait faire de sa vie ce merveilleux objet que l'on façonne à sa guise au fil des ans et selon les données objectives de ce monde au lieu de celles fourvoyées et fausses de la bourgeoisie de sa naissance.

Le Deuxième sexe a caché tant de choses ; il est toujours la référence et l'ouvrage cité immédiatement lorsque le nom de Simone de Beauvoir est mentionné. Sans vouloir heurter les chercheuses féministes et les universitaires qui s'y intéressent, il est fort dommage de limiter l'expérience d'une vie à un ouvrage, aussi brillant soit-il. On ne devient pas la mère du féminisme par hasard ou bien dans le vide ; on se doit d'observer sa propre existence créée pour la comparer à celle de la majorité des femmes. Plutôt que de disserter longuement sur les thèses avancées par Simone de Beauvoir sur la condition féminine en France et ailleurs, il faut se demander comment elle en arriva à ces conclusions percutantes et toujours tristement d'actualité. Un ouvrage demeure ce que son auteur fut, une extension de son être, un miroir de son expérience personnelle. Comment imaginer *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, ou plus précisément son narrateur que comme un double narratif de l'auteur lui-même. La littérature et la philosophie ne vivent pas détachées du monde qui les entoure. Certains y ont fait leurs armes dans cette "École" que l'on a voulu nommer Nouveau Roman, que Simone de Beauvoir n'appréciait qu'à moitié, et nombreux ceux qui se sont perdus dans les volutes théoriques de l'écriture. Marguerite Duras en revint pour écrire *L'Amant* et Nathalie Sarraute sentit le besoin à un moment de retrouver l'expérience biographique avec *Enfance*. Considérer Simone de Beauvoir uniquement comme la théoricienne de la lutte féministe, comme la philosophe des femmes nous semble terriblement réducteur, et pourtant *Le Deuxième sexe* demeure l'ouvrage étudié, disséqué, analysé et commenté jusqu'à la nausée. Certes la cause des femmes est loin d'être acquise, ni même gagnée. Les militantes ont besoin d'un canon, d'une étude de référence de la part d'une des meilleures philosophes du XXème siècle, car c'est ce qu'elle fut malgré l'ombre sartrienne. Et pourtant le terme " philosophie " ne signifie-t-il pas l'étude du savoir et ainsi posons-nous la question suivante : qu'est le Savoir ? Une masse théorique, académique pour une élite intellectuelle ? Des données livresques enseignées du haut des chaires de la Sorbonne, d'Oxford ou bien d'Harvard ? Ou plus simplement, la masse d'expériences qu'un être acquiert, engrange, utilise pour exister à sa manière ?

Si l'on considère comme Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir que l'existence précède l'essence et que par conséquent elle se construit plutôt qu'elle ne se subit selon les caprices d'un Dieu omniprésent alors on peut aisément considérer que le voyage constitue une donnée essentielle de l'expérience existentielle et humaine de Simone de Beauvoir. Le féminisme ne fut qu'une partie minime de sa vie alors que la célébrité avait déjà fondu sur elle. L'écriture biographique et romanesque ainsi que le voyage furent les deux grands pôles de son existence singulière. Voyager avait été le rêve d'une enfance bridée, devenu réalité à partir de 1929

pour s'accélérer après 1945, un élément essentiel de sa construction personnelle, une philosophie intime de l'Ailleurs, non celui fantasmé d'un Charles Baudelaire ayant à peine touché les rives de Île Maurice, mais celui plus réel d'un Rimbaud vagabondant sur les routes du Nord de la France, parcourant la corne de l'Afrique pour s'éteindre à Marseille, cette porte océanne sur le Monde, cette ville de l'exil pour Simone de Beauvoir jeune professeur de philosophie, ce grand port qui déjà du temps d'Hadrien était un pilier de la *Pax Romana*. Il est intéressant de noter que Marguerite Yourcenar eut une fascination pour ce jeune Ibère hellénisé, inlassable voyageur, préférant les étendues sauvages de son empire aux comforts douteux de Rome alors qu'elle décida de finir sa vie en recluse sur une petite île nord-américaine. Simone de Beauvoir n'écrivit jamais un aussi bel hymne aux voyages mais elle sut au contraire rendre le voyage partie intégrante de son existence et de son oeuvre. Son biographie publiée sur plusieurs années semble pivoter autour de ses nombreux périple nationaux et internationaux. *L'Invitée* ne se termine-t-elle pas pour ainsi dire par le voyage en Grèce réminiscent de celui qu'elle fit avec Sartre et Bost avant le cataclysme de la seconde guerre mondiale ? *Les Mandarins* ne comportent-ils pas de merveilleux passages sur le Portugal salazariste et les Etats-Unis de la fin des années quarante comme elle les avait découverts au sortir de l'Occupation. *Tous les hommes sont mortels* n'est-il pas un roman sur un voyage irréel dans le temps et l'éternité ? Voyage et écriture sont à tout jamais liés chez la philosophe.

N'oublions pas non plus les ouvrages d'étude de voyages : *L'Amérique au jour le jour* et *La Longue marche* ; pourquoi donc faire tant l'impasse sur un pan si important de son existence pour ne retenir que deux volumes théoriques de philosophie, de sociologie et de politique féministes ? Parce qu'un mythe, telle une statue, a besoin d'un socle, d'une inscription, tout comme la pierre tombale appelle l'épithète. Il faut donc pour ainsi dire sacrifier un ouvrage pour inscrire le scripteur dans l'éternité ; étrange idée pour celle qui pensait que le néant suit l'existence. Sans vouloir minimiser sa contribution à la cause des femmes, il est important de ne pas oublier pour autant sa propre existence de femme dont les voyages furent une pierre de fondation, une pierre de vie, une tablette nécessaire à l'acte d'écriture qui est acte d'expérience ; beaucoup plus que celle déjà morte trônant sur sa tombe au cimetière Montparnasse.

Cette étude va tenter de présenter, d'analyser et de comprendre en quoi le voyage a déterminé ce que Simone de Beauvoir fut et ce qu'il lui apporta. Il va s'agir d'un travail linéaire car suivant le fil unique d'une vie singulière mettant l'accent sur l'autobiographie de l'auteur, sa correspondance et celle de Sartre mais aussi s'intéressant à certains de ces romans révélateurs du lien indestructible entre écriture et voyage. Nous avons délibérément fait l'impasse sur son unique pièce de théâtre et nos sources sont celles qui offrent, selon nous, le plus de détails et d'informations sur cet aspect incontournable de son existence : ici un choix subjectif a dû être

fait. Les analyses purement féministes ont été sciemment écartées, ce travail n'ayant pas pour objet de donner une nouvelle interprétation du crédo beauvoirien en la matière. Il ne s'agit pas d'un travail exhaustif sur une vie, il ne s'agit pas d'une nouvelle biographie de l'auteur, il s'agit plutôt d'une recherche universitaire qui se veut aussi précise, honnête et claire que possible sur un aspect biographique essentiel mais si rarement exploité et si mal documenté selon les bibliographies complètes que nous avons consultées pour établir notre propre liste de références. On pourra reprocher à ce travail de peut-être trop se concentrer sur certains ouvrages, il en existe peu s'intéressant principalement aux voyages et périple de la philosophe, mais ils demeurent le vivier essentiel concernant la problématique du voyage chez Simone de Beauvoir.

Finalement, nous n'avons pas voulu sacraliser encore plus Simone de Beauvoir dans ce travail, nous avons tenté, autant soit peu, de demeurer objectif, c'est à dire que nous avons essayé de ne pas trop laisser notre subjectivité personnelle prendre le dessus. Objectivité signifie que certaines conclusions, certaines analyses et le ton général de certains chapitres risquent de heurter certains et certaines. Il n'est pas question ici d'encenser aveuglément la philosophe, la romancière et la femme extraordinaire que fut Simone de Beauvoir ; elle n'a jamais eu besoin qu'on lui érige un temple, ni même qu'on l'attaque à tort et à travers. Elle mérite simplement toute notre honnêteté intellectuelle plutôt que le prisme déformant des louanges serviles ou celui destructeur des critiques non fondées.

CHAPITRE PREMIER

INITIATION : LES VOYAGES FORMATEURS

I

ENFANCE

Les Bertrand de Beauvoir étaient foncièrement et maniaquement français dans leur façon d'envisager les voyages. Le fait de se rendre à l'étranger leur semblait être non pas le comble de l'exotisme mais plutôt celui de l'anti-patriotisme flagrant. Comme de nombreuses familles bourgeoises du début du siècle, ils semblaient avoir fait leur ce vieil adage cocardier : pourquoi quitter nos frontières lorsque notre France a tant de choses à offrir ? La jeune Simone de Beauvoir sera bercée par cette vision réductrice du voyage ; la France est sa patrie chérie, elle recelle tant de trésors, il n'y a donc aucune raison de la quitter.

Dans la plus pure tradition des valeurs bourgeoises, les de Beauvoir attachent beaucoup de prix à leur famille et à leurs relations, on reste parmi les gens du même milieu, le seul contact permanent avec les couches populaires s'établit avec Louise, la bonne / nounou de la jeune Simone. Le voyage a obligatoirement un but, une raison valable, un devoir, une obligation ; on ne voyage pas uniquement pour le plaisir, ce serait pour ainsi dire indécent. Le voyage se doit de maintenir, de nouer ou bien de renouer des liens familiaux ou amicaux.

Les de Beauvoir bien que vivant très au-dessus de leurs moyens dans un appartement du boulevard Raspail, ne font pas partie de l'aristocratie (malgré leur nom à particule), ni même de la haute bourgeoisie. Ils sont l'incarnation de cette bourgeoisie moyenne, ultra conservatrice, industrielle et pieuse que l'on ne voit pas migrer chaque année vers Monte Carlo ou tout autre lieu élégant de villégiature de cette Belle Époque bientôt moribonde.

On voyage certes, mais on se rend dans des lieux bien moins prestigieux. Comme le narre Simone de Beauvoir dans ses *Mémoires d'une jeune fille rangée*, son premier vrai voyage a 3 ans et demi l'emmène en Haute-Marne chez une sœur âgée de sa grand-mère où sa jeune tante Lili l'accompagne. Ce séjour, Simone de Beauvoir le décrit comme : "Un de [ses] plus lointains et de [ses] plus plaisants souvenirs (...)" (Beauvoir, 1958 : 16). Loin des appartements parisiens étouffants et encombrés, elle s'enchant de cette petite ville à l'aspect campagnard qui selon elle : "(...) avait l'air copiée sur un de mes livres d'images (...)" (Beauvoir, 1958 : 16). On discerne déjà le lien entre le voyage et l'écrit ; la fillette ne sait

encore lire mais elle associe déjà ce voyage, ce séjour à une page imprimée d'un quelconque abécédaire consulté dans la bibliothèque paternelle : les prémisses de l'écriture sont liées à celles des voyages. Cette association enfantine révèle un destin et une vie mais également un goût pour la nature qui ne se démentira pas et qui demeurera l'échappée indispensable à une vie parisienne bien souvent trop guindée et dirigiste durant l'enfance et trop prenante durant l'âge adulte. Ce point d'attache essentiel que sera Paris durant toute la vie de Simone de Beauvoir, ne s'opposera jamais au besoin réel qu'elle éprouvera de s'en éloigner le plus souvent possible afin de le retrouver à neuf et dans le bonheur.

Ce Paris va aussi devenir le lieu privilégié de l'étude, dès l'âge de cinq ans et demi, Simone de Beauvoir est envoyée au très catholique Cours Désir où l'Histoire Sainte tient un rôle aussi important que les autres disciplines ; bien que fort pieuse dans son enfance, cette matière aura pour grande concurrente la géographie. Simone de Beauvoir aime à se pencher assidûment sur les planches de son atlas d'où cet émerveillement devant les découpages naturels de la planète qu'elle aime nommer : "extase géographique" (Beauvoir, 1958 : 33) et qui miraculeusement lui sera de nouveau rendu lors d'un voyage aérien vers la Corse bien des années plus tard. Ce monde fantasmé lui est offert par le miracle de l'écrit et de la page imprimée : "(...) le monde était un album d'images aux couleurs brillantes que je feuilletais avec ravissement" (Beauvoir, 1958 : 33). Comme un leitmotiv, le livre offre le monde, le monde s'offre par l'écrit avant la véritable découverte de la réalité planétaire.

En cette année 1913, le monde de Simone de Beauvoir se limite à l'appartement familial, au Cours Désir, à deux petits voyages chez une vieille tante et des cousins éloignés, aux pages d'atlas associées aux miracles de l'Histoire Sainte mais surtout aux départs estivaux pour le Limousin, lieu qui la transporte au propre comme au figuré bien loin de ce Paris qu'elle aime mais qu'elle trouve trop domestiqué et fonctionnel, sur lequel elle n'a aucune prise et qui ne l'étonne plus guère : "(...) les maigres richesses de [son] existence de citadine, ne pouvaient rivaliser avec celles qu'enfermaient les livres" (Beauvoir, 1958 : 34). Seule chose capable de rivaliser avec les richesses livresques : "(...) la nature aux innombrables replis" (ibid) . On l'a déjà vu, ce rapport intime à la nature trouve sa source dans la genèse même de l'existence de Simone de Beauvoir ; si Paris est familier, il l'est dans le morne qu'elle identifiera plus tard à la très grande morosité de la vie bourgeoise qu'elle rejettera avec feu lors des premières années en Sorbonne. En 1913, elle conçoit la nature et cette campagne limousine comme la réalité défaite des artifices de la ville et de ceux que sa famille a inexorablement tissés. Son Limousin qui est représenté par la propriété de son grand-père paternel à Uzerche et celle de son oncle à Meyrignac, elle l'aime par dessus tout car il lui apprend la vie et la liberté ; elle en fera son refuge jusqu'à sa rencontre avec Sartre. C'est à Meyrignac qu'elle entend le tocsin annonciateur de la déclaration de guerre, c'est là qu'on lui apprend à devenir une parfaite

petite femme de l'arrière et à accomplir ses devoirs de bonne Française, ses devoirs de femme qu'elle critiquera et remettra en cause si vivement dans *Le Deuxième sexe*.

La Première Guerre Mondiale va mettre pour ainsi dire un terme de quatre ans à tout voyage d'agrément ; on se doit de rester à Paris alors que le père est un temps au front et lors de son retour pour troubles cardiaques, on se doit d'y demeurer malgré la canonade de la Grosse Bertha car de bons Français n'abandonnent pas leur logis devant l'ennemi teuton qui n'est qu'à quelques kilomètres de Paris. Néanmoins en 1917, une amie de ses parents l'invite à venir passer quelques jours à Villiers-sur-Mer. Ce qui aurait dû être un changement par rapport à Paris pour ainsi dire en état de siège, n'est qu'un déchirement pour elle. Tout d'abord elle y part sans sa sœur cadette Hélène que sa biographe américaine Deirdre Bair nomme "sa complice" et qu'elle quitte pour la première fois, deuxièmement elle ne peut imaginer un déplacement sans le cadre protecteur de la famille :

(...) séparée de ma famille, privée des affections qui définissaient ma place dans le monde, je ne savais plus comment me situer, ni ce que j'étais venue faire sur cette terre. J'avais besoin d'être prise dans des cadres dont la rigueur justifiait mon existence (Beauvoir, 1958 : 86).

Il est intéressant de noter que cette place dans le monde n'existe que par rapport à la famille, Simone de Beauvoir n'est pas une rebelle. Si le voyage lui permet de quitter l'agencement trop parfait de Paris et de sa vie citadine, à l'époque il ne constitue pas une fuite vis-à-vis des valeurs et des règles inculquées boulevard Raspail et ensuite rue de Rennes et qu'elle définira pourtant plus tard de "chaude bêtise". La vérité c'est que la petite Simone aime plaire à son entourage qui le lui rend bien. Sa sœur cadette ne fait pas le poids devant l'aînée adulée pour ses bons résultats scolaires, son patriotisme puéril et sa dévotion religieuse.

Le voyage est formateur et éducateur mais il n'est pas rébellion, il s'inscrit dans une optique sociale déterminée, aux rouages bien huilés, il est "extase" car il détache de Paris pour quelques jours ou quelques semaines mais il peut s'assimiler facilement aux exigences mondaines auxquelles la fillette est assujettie dans la capitale. Voyager ne désocialise pas mais renforce le caractère social de l'entreprise, on ne voyage pas tant pour découvrir un ailleurs que pour rendre visite à la familiarité ; on se conforme aux critères aristocratiques et bourgeois de l'époque : l'hiver passé en ville dans un quartier décent et l'été en famille à la campagne, pour ainsi dire sur ses terres. Si le Limousin est formateur pour Simone de Beauvoir, il ne l'est que dans la mesure où il lui offre la nature si absente à Paris et développe en elle un amour profond des choses que l'on peut associer aisément à une optique chrétienne

de la vie : il est normal d'admirer la Création dans toute sa splendeur champêtre : la beauté ne peut être liée qu'à Dieu : "La nature me parlait de Dieu" (Beauvoir, 1958 : 186).

Malgré tout, l'adolescence approchant, toute cette belle simplicité ne va plus totalement suffire, des interrogations se forment qui, si elles ne remettent pas tout en question, ébranlent le bel édifice et crée l'ambiguïté : "Déjà, il m'arrivait de souhaiter transgresser le cercle où j'étais confinée" (Beauvoir, 1958 : 76), mais d'ajouter quelques lignes plus bas : "Ces brefs élans ne m'empêchaient pas de me sentir solidement ancrée sur mon socle" (ibid).

II ADOLESCENCE

Passée des petites classes aux grandes en 1918, Simone de Beauvoir poursuit ses études secondaires dans le même institut Adeline Désir qui : “prenait grand soin de se distinguer des établissements laïques où l’on orne les esprits sans former les âmes” (Beauvoir, 1958 : 172). Néanmoins, un changement s’opère car elle va y rencontrer l’amitié en la personne d’Elisabeth Lacoïn surnommée Zaza. Cette amitié, d’une importance primordiale dans le développement de Simone de Beauvoir, sera brisée par la mort de cette première provoquée par un surmenage mental alimenté par l’attitude inflexible de sa famille quant à un possible mariage avec le jeune Merleau-Ponty. Cette mort, de Beauvoir la comprendra toujours comme un “meurtre” bourgeois, comme le massacre de l’innocence et de la spontanéité. Cette rencontre va réconcilier de Beauvoir avec le Cours Désir qui avait commencé à perdre beaucoup de son charme de par la quantité surprenante de professeurs plus ou moins qualifiés et brillant par leur esprit étroit et leur religiosité bien peu intellectuelle. L’enfant qui aimait tant étudier et qui se délectait des cours d’Histoire Sainte, commence à attendre avec impatience ses départs pour le Limousin libérateur et serein. Libérateur car soustrayant à la routine école / appartement et serein car l’ambiance familiale a changé ; les parents ne s’entendent plus aussi bien et, à la démobilisation de son père, les finances sont au plus bas bien que Georges de Beauvoir se plaise encore à jouer les dandys alors que sa mère a tourné l’économie ménagère en obsession de tous les instants. Cette semi pauvreté les pousse même à déménager en 1919 et à louer un appartement plus petit sur la rue de Rennes ; appartement qui va devenir synonyme pour de Beauvoir de toutes les frustrations, de toutes les mesquineries et qui sera le théâtre de la lutte mère/fille poussée à son paroxysme dans les dernières années de Sorbonne : dix ans d’incompréhension grandissante entre les deux anciennes complices et qui définiront la trajectoire si anti-conformiste de Simone de Beauvoir.

Zaza va donc devenir la seule lumière émanant du Cours Désir. Bien qu’issue de la meilleure bourgeoisie, Elisabeth Lacoïn choque par son franc parler et son intelligence ; elle semble se moquer cordialement des demoiselles faisant office d’enseignantes. Fort rapidement les deux adolescentes vont être considérées comme des “inséparables”, leur émulation intellectuelle va être encouragée par l’école et leur amitié agréée par les deux familles tant que celle-ci aura la saveur fade des amitiés de jeunesse qui ne sont pas faites pour durer. Ce que les deux familles n’ont pas compris dès le départ, c’est la profondeur de cet attachement surtout du côté de Simone de Beauvoir qui éprouve pour Zaza une admiration sans bornes, qui lui reconnaît tous les talents et qui lui envie son aisance, sa beauté non disgrâciée par la puberté

et surtout les opportunités de sa vie de jeune bourgeoise aisée. Sa propre famille quant à elle vivote sur les vestiges exsangues de l'Avant-Guerre. Très révélateur est l'éblouissement que Simone de Beauvoir ressent lors du retour de son amie d'un voyage en Italie où elle a parfait son éducation artistique comme il se doit pour une jeune fille de la haute bourgeoisie dont la seule carrière possible est le mariage alors que déjà Simone de Beauvoir sait qu'elle n'aura pas de dot, qu'elle devra sûrement gagner sa vie et par conséquent déchoir selon les critères paternels.

Le récit de ce voyage s'inscrit dans le schéma de l'adoration :

Elle fit un voyage en Italie ; au retour, elle me parla des monuments, des statues, des tableaux qu'elle avait aimés ; j'enviai les joies qu'elle avait goûtées dans un pays légendaire, et je regardai avec respect la tête noire qui enfermait de si belles images (Beauvoir, 1958 : 155).

Le voyage hors des frontières est une nouvelle fois fantasmé, la destination est légendaire parce que lue et découverte dans de nombreux ouvrages et elle est choisie par l'être aimé. Cette Italie que Simone de Beauvoir aimera tant et où elle séjournera si souvent avec Sartre et dont elle apprendra la langue aux côtés de Zaza, prend ici une valeur quasi mystique non pas dans son entité propre mais dans sa particularité émotionnelle ; on retrouvera cette disposition, ce mimétisme entre l'être aimé et une contrée lors de sa grande histoire d'amour avec l'écrivain américain Nelson Algren qui lui donnera les clés d'une autre Amérique à cent lieues de celle honnie pour sa politique macarthyiste. On le découvrira plus tard, beaucoup des destinations favorites de de Beauvoir seront intimement liées à des personnes, à des discussions ou bien à des livres.

Si l'amitié avec Zaza prend son plein essor, une relation importante d'une autre nature s'étirole pour s'achever par une rupture complète et définitive : paradoxalement c'est lors d'un séjour en Limousin que la relation personnelle entre de Beauvoir et son Créateur prit fin. Dans cette campagne qui de par sa beauté et sa perfection, avait été synonyme de sa toute puissance et de son incontournable présence, l'esprit troublé et échauffé par la lecture d'une nouvelle interdite de Balzac, Simone de Beauvoir renonça à Dieu. Ce que l'on nomme péché révélait en fait que l'existence ne peut être uniquement conjuguée au futur et que les promesses divines ne pèsent pas lourd devant le Carpe Diem horacien qu'offrent à cet instant la lecture et la douceur d'une soirée d'été : "(...) je compris que rien ne me ferait renoncer aux joies terrestres (...) Ergoter avec sa conscience, chicaner sur ses plaisirs ; ces marchandages m'écoeurèrent" (Beauvoir, 1958 : 190/191). Une page vient de se tourner pour toujours, les voyages en Limousin auront désormais le goût de la rébellion, secrète car elle n'ose dire à sa

mère qu'elle a perdu la foi de sa pieuse enfance, cette mère qui, de par sa vie de bourgeoise déchue par les revers de fortune de son mari, est devenue une femme acariâtre, économe jusqu'à l'avarice et qui emplît l'appartement haï de ses cris et de ses réprimandes. Au retour d'un petit voyage chez une amie d'Hélène, où les deux jeunes filles ont découvert une famille unie et heureuse, une scène à propos d'une brosse à dents laissée en rade attise chez Simone de Beauvoir une révolte qui de sourde va devenir de plus en plus sonore signant l'acte de mort de la relation entre les deux femmes :

Par contraste avec les jours sereins que je venais de vivre, l'aigre atmosphère où je me replongeais me parut soudain irrespirable (...) Je ne sais si ma mère devinait qu'intérieurement je commençais à lui échapper ; mais je l'irritais, et elle s'emportait souvent contre moi (...) (Beauvoir, 1958 : 206/207).

Dorénavant, le voyage sera une fuite, un refuge, une activité qui pourra être accomplie en dehors du cadre familial, même les séjours en Limousin vont être l'occasion de fuir la grande demeure et ses occupants et de s'aventurer encore plus loin dans les prairies et les bois environnants. De plus en plus, Simone de Beauvoir comprend qu'une autre vie l'attend et que ses condisciples du Cours Désir, étroitement surveillées, emprisonnées dans la fadeur de leur condition de futures épouses catholiques et vertueuses ne correspondent en rien à ce à quoi elle aspire. Zaza lui a fait découvrir la possibilité d'une vie bourgeoise sans niaiserie mais elle ne rejette pas son milieu et conçoit parfaitement le mariage et la maternité comme une "carrière". Parfois, de belles jeunes femmes soulèvent le rideau et lui font prendre conscience de sa vie entre parenthèses : "(...) lorsque je vis apparaître une nouvelle recrue qui riait d'un rire vraiment gai, j'écarquillai les yeux ; elle était championne de golf, elle avait beaucoup voyagé (...) " (Beauvoir, 1958 : 211)

L'adolescence s'achève dans l'absence de Dieu. Simone de Beauvoir ayant réussi son baccalauréat, son existence adulte débute mais la pression sociale et familiale restent fortes. L'appartement de la rue de Rennes devient le théâtre de plus en plus fréquent d'éclats, la jeune femme est étroitement surveillée mais son amitié avec Zaza s'épanouit et se renforce. Elle commence néanmoins à créer son existence et à rejeter de plus en plus ouvertement les règles et les diktats de cette bourgeoisie dont elle est, en théorie, membre.

Les voyages n'ont pas encore le goût total de la liberté mais ils ébauchent de nouvelles possibilités, de nouvelles attentes et certaines angoisses inhérentes à une sexualité bridée mais naissante :

(...) j'avais dix-sept ans, et maman consentit à me mettre dans un train qui me conduirait directement de Paris à Joigny, où mes hôtes viendraient me chercher. C'était la première fois que je voyageais seule ; j'avais relevé mes cheveux, je portais un petit feutre gris, j'étais fière de ma liberté, et légèrement inquiète : aux stations, je guettais les voyageurs ; je n'aurais pas aimé me trouver enfermée dans un compartiment, en tête-à-tête avec un inconnu (Beauvoir, 1958 : 232).

III ETUDIANTE

“J’avançais à ciel ouvert, à travers la vérité du monde. L’avenir n’était plus un espoir : je le trouvais. Quatre ou cinq ans d’études, et puis toute une existence que je façonnerais de mes mains” (Beauvoir, 1958 : 234). Telle est la description que Simone de Beauvoir fait de son entrée dans la vie d’étudiante. Elle le dit elle-même, elle est une oie blanche mais elle a la tête bien faite et les études vont lui offrir les véritables clés de la liberté ; ironiquement la situation financière précaire de sa famille lui permet d’entreprendre des études poussées qu’une dot lui aurait refusées. Ce n’est pas la Sorbonne qui l’accueille tout d’abord mais le très chic institut Sainte-Marie de Neuilly car le Cours Désir n’a pas le statut de lycée et le passage par le véritable secondaire est obligatoire pour être admise à l’Université. De plus ces classes préparatoires dans cet institut donnent à sa famille un peu d’apaisement car elle a peur que la Sorbonne ne corrompe leur fille par ses idées laïques et républicaines qui ne sont pas le credo des de Beauvoir. Dans cet institut où elle se plaît, elle rencontre Garric, un intellectuel catholique qui, refusant la théorie marxiste de lutte des classes, a créé un mouvement nommé *Equipes Sociales* et qui croit pouvoir réduire le fossé entre les classes dites dirigeantes et les couches populaires de la capitale. Il habite le quartier pauvre de Belleville et, pour de Beauvoir, ce court trajet en métro constitue un véritable voyage car il faut bien comprendre que tout en étant parisienne, elle connaît fort mal sa ville car les exigences de son milieu lui ont toujours interdit certains quartiers jugés décadents, dangereux ou socialement opposés. Poussée par son admiration teintée d’attirance pour Garric, elle décide de traverser cette frontière invisible mais réelle entre l’ouest et l’est de la capitale et “s’aventure” dans cet ailleurs qui lui fait l’effet d’ “une terre inconnue” (Beauvoir, 1958 : 283), déambulant sans but dans cette contrée de la classe ouvrière, si lointaine, si étrangère. Cet épisode est marquant pour deux raisons : tout d’abord on réalise bien que le vernis bourgeois de de Beauvoir n’a pas complètement disparu (elle se rend dans ce quartier avec pour ainsi dire la peur au ventre, elle sait que sans l’aval de la mère elle vient de franchir une ligne dangereuse). Deuxièmement, pour celle qui bien des années plus tard va incorporer le schéma marxiste à sa grille de pensée, il est fascinant de constater qu’à cette époque, elle ait pu pencher vers une pensée que l’on peut considérer comme purement chrétienne, fort proche du syndicalisme catholique et de ce qui deviendra dans les années 1950 le mouvement des prêtres-ouvriers car Garric s’apparente à ces prêtres bien qu’il soit laïc. Ce mouvement des *Equipes Sociales* constitue un véritable sacerdoce que de Beauvoir admire et qu’elle va rejoindre, expliquant deux soirs par semaine la littérature française à de jeunes apprenties des ateliers de couture voisins. Pour la première fois de sa vie, elle va découvrir la condition ouvrière et le fossé

énorme entre cette bourgeoisie à laquelle elle appartient et ce prolétariat parisien tant haï des de Beauvoir et de leur classe car grandement craint pour ses revendications cherchant à revoir à neuf l'ordre établi par les souverains bourgeois du XIX^{ème} siècle, poursuivi et agréé par Thiers comme le prouva l'écrasement sanglant de la Commune.

Simone de Beauvoir traverse donc cette frontière sociale chaque semaine mais réalise rapidement que le message humaniste de Garric est un leurre, pour ainsi dire une insulte de ce bourgeois ascète à cette masse exploitée : "(...) je répugnais à suivre les instructions qui m'engageaient à leur parler de la grandeur humaine ou de la valeur de la souffrance : j'aurais eu l'impression de me moquer d'elles" (Beauvoir, 1958 : 311).

Tout comme sa croyance en Dieu avait disparu, sa foi en Garric l'abandonna car si elle ne voyait pas d'autres solutions aux problèmes du prolétariat, elle avait pressenti que cette voie chrétienne ne pouvait les résoudre.

Les années d'études se poursuivent, couronnées de succès mais l'ambiance familiale ne s'améliore pas, Madame de Beauvoir essayant toujours vainement de contrôler sa fille qui se pose de plus en plus de questions auxquelles ses cours de philosophie ne répondent pas toujours. Elle est politiquement inculte et à la recherche de la vérité, mais elle comprend également que l'entreprise littéraire peut être une voie de recherche valable. Sa relation avec Zaza est devenue de plus en plus profonde, cette dernière étant malheureuse car prise au piège entre son devoir et ses véritables élans. Durant l'un de ces étés, il est convenu que Simone de Beauvoir rejoigne Zaza dans la propriété landaise de la famille Lacoïn. Simone de Beauvoir va effectuer seule un long trajet ferroviaire, quittant Uzerche pour Bordeaux puis Laubardon. Cette attente à Bordeaux n'aurait pu être qu'un pensum mais suivant les conseils de Zaza, elle va passer une demi-journée de liberté dans la ville de François Mauriac que la jeunesse bourgeoise déboussolée de ces années 20 idolâtre. Mauriac semble offrir une description parfaite de ces intérieurs bourgeois qui broient les jeunes âmes et qui ne révèlent en fait que la mesquinerie et l'appât du gain sous couvert de religiosité poussée. Madame Lacoïn le hait car elle se sent personnellement visée par les attaques de ce "traître" ; Zaza le vénère ainsi que Paul Claudel qui sait si bien concilier le Ciel et la Terre.

Elle va suivre les quais de la Garonne, ce fleuve aimé du romancier et vagabonder à son gré dans cette cité, symbole de la haute bourgeoisie du négoce et des affaires ayant bâti sa richesse sur l'exploitation des colonies et auparavant sur le commerce des esclaves. Elle va aimer cette ville d'argent installée sur cette frontière incertaine entre fleuve et océan qui lui ouvre les portes de l'âge adulte et la promesse d'une liberté qui ne saurait tarder une fois son diplôme obtenu. Elle continue donc son voyage vers les Landes et, tel un message prémonitoire de plusieurs décennies de mouvement incessants elle écrit dans ses mémoires : "J'aimais les trains. Penchée à la portière, j'offrais mon visage au vent et aux escarbilles et je

me jurais de ne jamais ressembler aux voyageurs aveuglément entassés dans la chaleur des compartiments” (Beauvoir, 1958 : 352).

De retour à Paris après ces vacances landaises qui solidifient ses liens avec Zaza, elle se jette à corps perdu dans la préparation de ses certificats universitaires et sous prétexte de se rendre à Belleville pour ses actions sociales, elle part à la découverte du Paris bohème. Le métro lui tient lieu d’express et l’exile vers des quartiers peu fréquentables où il lui semble atteindre à la réalité du monde viscéral par le prisme déformant de la bourgeoisie. Ses destinations ont l’exotisme de l’interdit : Montparnasse l’antre du surréalisme et du jazz nègre, primitif et décadent, Montmartre la rouge, la Bastille et ses Apaches. Ces courtes escapades que l’on se doit d’apparenter à de véritables voyages, désocialisent Simone de Beauvoir alors que sa famille, nous l’avons vu, croit au caractère purement social de ceux-ci. On se déplaçait pour un but précis et de Beauvoir réalise que le déplacement peut et doit être découverte du monde sous toutes ses facettes quand son éducation ne lui avait inculqué que l’aspect purement mondain de l’entreprise. Néanmoins, de Beauvoir, les expérimentations faites, ne déroge pas à la règle des séjours traditionnels en Limousin, mais son amour de cette campagne l’emporte sur les fondements sclérosés de cette migration estivale. Cet amour transcende tout et d’une certaine manière la Grillère sera sa première “querencia”, ce terme castillan de tauromachie qui signifie lieu de sureté dans l’arène et que Sartre et elle-même aimèrent appliquer aux endroits ayant trouvé grâce à leurs yeux. Ce séjour paisible et heureux se poursuit comme l’année précédente par un périple ferroviaire vers les Landes avec une douce attente à Bordeaux où Simone de Beauvoir s’affranchit une nouvelle fois en étant autorisée à y rencontrer Merleau-Ponty son congénère à la Sorbonne, en villégiature dans la région.

La rentrée de l’année universitaire 1928/29 arriva, Zaza était à Berlin, envoyée une deuxième fois par sa famille pour parfaire son éducation et son allemand. En dépit de nouvelles amies, Simone de Beauvoir harrassée de travail, avait réduit au maximum ses “excursions” et restait clouée sur son fauteuil de bibliothèque jusqu’à 12 heures par jour. Les seuls voyages qu’elle aborda se firent en pensée dans les galeries des salles de l’Antiquité du Louvre. Ce qui va véritablement illuminer son existence, va être sa rencontre avec Jean-Paul Sartre qui la convie à venir réviser le programme de philosophie de l’agrégation dans sa chambre de la Cité Universitaire en compagnie de Nizan et de Maheu, ce dernier s’étant lié d’amitié avec la jeune étudiante si brillante. Sartre va lui offrir son monde et sa morale et la délivrer définitivement de l’amour puéril qu’elle porte à son cousin Jacques. Sartre, de par son anti-conformisme et son esprit curieux, va “officialiser” l’entrée sur scène d’un nouveau personnage, le Castor qui remplacera à tout jamais celui de petite bourgeoise spiritualiste fort inconmode que fut celui de Mademoiselle de Beauvoir. A vingt-trois ans Sartre sait

parfaitement ce qu'il compte faire de son existence et se fait un devoir de saboter tous les freins que la société bourgeoise a créés comme autant d'obstacles au bonheur et à la réalisation de soi qui ne peut passer que par l'acte suprême de l'écriture. Afin d'écrire il faut emmagasiner les expériences et se lancer à la fois dans le voyage personnel que constitue l'Existence, et dans les voyages tout court, ses merveilleux capteurs :

(...) il [Sartre] rêvait à de grands voyages : à Constantinople, il fraterniserait avec les débardeurs ; il se soûlerait, dans les bas-fonds, avec des souteneurs ; il ferait le tour du globe et ni les parias des Indes, ni les poés du mont Atlas, ni les pêcheurs de Terre-Neuve n'auraient de secret pour lui. Il ne s'enracinerait nulle part, il ne s'encombrerait d'aucune possession : non pour se garder vainement disponible, mais afin de témoigner de tout. Toutes ses expériences devaient profiter à son oeuvre et il écartait catégoriquement celles qui auraient pu la diminuer (Beauvoir, 1958 : 476).

Témoigner, tel est le leitmotiv sartrien que de Beauvoir reprendra à son compte au moment fatidique de l'écriture. En attendant, elle va se donner à cette amitié qui va se transformer en un amour complexe et parfois ambigu durant 50 ans mais aussi se donner pendant 10 ans aux plaisirs de la pure découverte. Le voyage ne sera ni politique, ni philosophique, il se contentera de satisfaire à sa grande curiosité et de vivre de façon décalée une adolescence libre qui fut tuée dans l'œuf par la chape de son environnement bourgeois. Cette folle course vers un Ailleurs elle se doit de l'entreprendre car l'existence est si courte et l'univers si grand, mais aussi parce qu'elle a su survivre aux ravages de la bourgeoisie, qu'elle s'en est libérée in extremis alors que Zaza luttant trop mollement contre son milieu a été "assassinée" par celui-ci. En cette année charnière 1929, si la liberté est dorénavant acquise au Castor, elle a encore le goût amer des demi-victoires : "Ensemble [Zaza et de Beauvoir] nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort" (Beauvoir, 1958 : 503).

CHAPITRE SECOND

DÉVELOPPEMENT : LES VOYAGES DE LA LIBERTÉ

I

AGRÉGATION

La mort de Zaza ouvrit les portes de la liberté à Simone de Beauvoir. Plus jamais elle n'accepterait l'hypocrisie bourgeoise destructrice et responsable de "l'assassinat" de son amie.

La rencontre avec Sartre va complètement changer les règles du jeu social. Il est issu de la meilleure bourgeoisie, il a fréquenté le prestigieux lycée Henri IV et à l'époque de leur rencontre il est en dernière année de philosophie à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm, y préparant l'agrégation à laquelle il a échoué l'année précédente à cause d'une trop grande confiance lors du Grand Oral. Par l'intermédiaire de son camarade Maheu que de Beauvoir fréquente à la Sorbonne, il a exprimé le vœu de rencontrer la brillante étudiante qui semble réussir tout ce qu'elle entreprend. Nous l'avons vu, leur première rencontre se déroula dans sa chambre de la Cité Universitaire où de Beauvoir fut conviée afin de venir réviser le programme de l'oral de l'agrégation. Ce qu'il faut comprendre c'est que cette invitation qui enchante et épouvante à la fois Simone de Beauvoir, fait suite à une série de rumeurs sur le compte de "Sartre le rebelle". En cette fin des années 20, il a une réputation de sulfureuse de par sa vie sexuelle débridée et de par ses positions intellectuelles anti-conformistes. Cette réputation, Maheu va en avertir de Beauvoir de façon détournée en lui demandant de ne pas se rendre à un rendez-vous que Sartre lui a fixé un soir ; elle y enverra sa sœur Hélène, qui s'avérera fort déçue par l'impression que lui fit le "petit génie" de la rue d'Ulm et résumera son entrevue avec lui de la façon suivante à sa soeur en pleine révision : "Tout ce qu'il raconte de Sartre, Herbaud [Maheu] l'invente lui-même" (Beauvoir, 1958 : 464). Hélène de Beauvoir s'était trompée car outre sa brillante intelligence, Sartre avait aussi déjà le don de la provocation ; avec son complice, le futur intellectuel communiste Paul Nizan, ils mènent une guerre impitoyable contre ceux qu'ils ont surnommés les Talas (ceux qui vont à la messe), c'est à dire la grande majorité des étudiants de l'Ecole normale, qui ont pour crime majeur leur conservatisme et leur catholicisme bon teint. Dans cet anarchisme non-politique, Simone de Beauvoir semble trouver son compte et va s'en satisfaire durant une dizaine d'années avant que la guerre ne vienne détruire ses fantasmes. Avant de s'y lancer à corps perdu, il va lui

falloir passer l'épreuve finale qui va véritablement lui procurer les clés de la liberté : l'agrégation de philosophie.

Cette première séance de travail à la Cité Universitaire va précéder de nombreuses rencontres avec Sartre dans les rues de Paris et dans l'appartement de Nizan. De Beauvoir reçue à l'écrit, ainsi que Sartre et Nizan, ce premier lui annonce juste après le départ de Maheu, recalé à l'examen, qu' : "à partir de maintenant , [il la] prend en main" (Beauvoir, 1958 : 473). Cette tutelle que certaines critiques ne comprendront pas toujours très bien de la part de la "mère du féminisme moderne", de Beauvoir l'accepte car elle est libératrice et non réductrice. Libératrice car sous l'influence intellectuelle de Sartre, Mademoiselle de Beauvoir va devenir le Castor, ce terme inventé par Maheu pour décrire son esprit industriel et curieux, jouant sur son nom de famille anglicisé qui serait Beaver, c'est à dire castor en français. Ce surnom va remplacer le prénom Simone qu'elle a toujours haï ; Sartre et ses amis ne l'appelleront jamais autrement. Sartre va tenir sa promesse et va tenter de dégrossir la jeune bourgeoise qui s'attache de temps à autre à certaines chimères spiritualistes que Sartre réprovoie grandement. Il va réussir ce pari en se rendant indispensable et surtout en sachant l'écouter. Jusque là, de Beauvoir a été habituée aux ordres de sa famille et aux contraintes sociales de sa classe. Sartre en ayant fait fi depuis longtemps, va faire profiter de Beauvoir de son expérience.. Bien qu'il rejette la psychologie à l'époque, il va se servir de celle-ci en sachant identifier les besoins du Castor. L'un des plus importants sera l'écoute : "Nous parlions d'un tas de choses, mais particulièrement d'un sujet qui m'intéressait entre tous : moi-même. (...) Sartre (...) essayait de me situer dans mon propre système, il me comprenait à la lumière de mes valeurs, de mes projets" (Beauvoir, 1958 : 475). Il va également encourager le Castor et savoir souligner ses qualités qu'il lui fait jurer de toujours conserver : "En tout cas, je devais préserver ce qu'il y avait de plus estimable en moi : mon goût de la liberté, mon amour de la vie, ma curiosité, ma volonté d'écrire" (ibid). Cette citation répondra sans aucun doute aux critiques qui virent en Sartre un simple Pygmalion, il n'imposa pas sa morale à de Beauvoir, il se contenta de la lui présenter selon ses termes à elle afin qu'elle ait la possibilité de l'incorporer à son système de pensée. Sartre préféra toujours les femmes, non pas par machisme mais parce qu'elles lui semblaient plus à même de le comprendre sans le rapport de force qui peut exister entre mâles. De Beauvoir lui fut toujours reconnaissante de l'avoir finalement libérée de ses attaches et de lui avoir offert cette existence dont elle avait toujours rêvée.

Ce qu'elle accepta de lui par la suite s'explique par cela et non pas par le fait qu'elle aurait appliqué inconsciemment un schéma classique d'épouse dans l'ombre du mari. Beauvoir avait vu sa mère bridée par son père qui pensait que l'homme devait modeler la femme ; Sartre ne modela rien qui n'existât déjà chez le Castor. Sartre réussit également à la libérer de son amour infantile pour son cousin Jacques qui venait d'annoncer ses fiançailles avec une riche héritière. Sartre effaça tout de son passé :

(...) une grande chance venait de m'être donnée : en face de cet avenir, brusquement, je n'étais pas seule. Jusqu'alors les hommes à qui j'avais tenu – Jacques, et à un moindre degré Herbaud (Maheu) – étaient d'une autre espèce que moi : désinvoltes, fuyants, un peu incohérents, marqués par une sorte de grâce funeste ; impossible de communiquer avec eux sans réserve. Sartre répondait exactement au vœu de mes quinze ans : il était le double en qui je retrouvais, portées à l'incandescence, toutes mes manies. Avec lui, je pourrais toujours tout partager. Quand je le quittai au début d'août, je savais que plus jamais il ne sortirait de ma vie (Beauvoir, 1958 : 482).

Néanmoins, l'agrégation obtenue, ils doivent se séparer car Simone de Beauvoir doit effectuer le traditionnel pèlerinage en Limousin. Autrefois ce voyage était fête, il l'éloignait de Paris et lui donnait le vague sentiment de liberté car Meyrignac et sa nature environnante lui offraient l'espace dont elle manquait tant rue de Rennes. En cette année 1929, le départ lui fait l'effet d'une rupture, ses rapports avec Sartre ont pris un tournant décisif car outre l'attrait intellectuel primordial, il lui ont fait découvrir la possibilité réelle d'une vie sexuelle avec cet homme qu'elle admire. Lors d'entretiens avec sa biographe américaine au début des années 80, elle admit que fort rapidement elle eut le coup de foudre pour Sartre mais qu'ils n'avaient pas eu de rapports sexuels malgré la très grande sensualité qui s'était développée entre eux (Bair, 1991 : 169/170). Il fallut ce départ à contre cœur pour le Limousin et la visite surprise de Sartre à Meyrignac pour que toute cette sensualité se transforme en véritable sexualité. Le Castor fit l'amour pour la première fois dans un pré limousin. Ce séjour tant redouté se transforma en une véritable révélation de leurs sentiments, tuant à tout jamais les vestiges de l'éducation bourgeoise qu'elle avait reçue. Le Castor venait de s'affranchir du dernier interdit et sûrement de celui portant le plus de tabous dans son milieu : une jeune fille devant sauvegarder sa virginité jusqu'à l'autel. Le prude Castor avait passé outre, sa vie était ailleurs que dans le mariage ; elle savait depuis longtemps qu'il lui faudrait gagner sa vie faute de dot, sa virginité n'était plus qu'un détail encombrant qu'elle ne comptait pas offrir à un beau parti de la bonne bourgeoisie parisienne qui aurait pu vouloir néanmoins d'elle. Ce séjour à Meyrignac, ce dernier voyage vers son cher Limousin, on se doit de le comprendre et de l'analyser comme un voyage initiatique, car cette première expérience sexuelle l'a fait entrer de plain pied dans sa vie de femme et achève à tout jamais l'existence de cet être asexué qu'elle fut tout au long de ses études quand ses priorités étaient autres. Il est également intéressant de noter que cette première expérience se soit passée dans cette nature qui restera indispensable à son bonheur. Ce voyage sexuel commence bien car il est voulu, librement entrepris et il définira à tout jamais ses idées sur le mariage et la sexualité à cent lieues des nuits de noces si vivement critiquées dans *Le Deuxième sexe* (Beauvoir, 1949 : 244/260). Il ne

nous faut jamais perdre de vue que de Beauvoir a toujours considéré son existence adulte comme une aventure, comme un voyage dont la mort serait ce terminus, cette fin de ligne, cet inexorable butoir.

Cet été à Meyrignac, s'il conclut une période de sa vie, est également le début d'un parcours unique que de nombreux voyages ne feront qu'enrichir de leur spécificité. L'agrégation en poche et une vie de femme qui se dessine, le Castor finit agréablement ces dernières vacances bourgeoises avant de se jeter allégrement dans sa nouvelle vie, sans un retour en arrière et en savourant à chaque instant cette "légèreté" (Beauvoir, 1960 : 17), ainsi qu'elle aime à qualifier cette notion si complexe de "Liberté" avec majuscule comme pour remplacer celle du mot Dieu.

II LIBERTÉ

De retour de Meyrignac à l'automne 1929, Simone de Beauvoir va s'installer dans sa nouvelle vie. Sartre n'est pas encore rentré mais en l'attendant, elle va effectuer un court voyage au sein de ce Paris qui semble dorénavant offrir tant de choses autrefois interdites. Elle va définitivement quitter l'appartement haï de la rue de Rennes et prendre une chambre dans le grand appartement de sa grand'mère rue Denfert-Rochereau. Ce court trajet entre deux arrondissements de la capitale étant un véritable "dépaysement". Rue de Rennes tout était contrôlé, jugé, espionné ; rue Denfert-Rochereau, bien que l'honneur fût sauf pour sa famille, elle pouvait vivre à sa guise dans l'ancien salon transformé en studio. Son rêve se réalise, celui imaginé à la lecture bien des années auparavant d'un article dans une revue pour jeunes filles qui décrivait la chambre idéale d'une collégienne britannique : divan, rayonnages, bureau, le parfait antre de la jeune intellectuelle. Schéma qu'elle reproduira dans tous ses logis, même dans ceux les plus sordides à Rouen et à Paris et qu'elle magnifiera dans son "studio d'artiste" rue Victor-Schoelcher à partir des années 50. Françoise de Beauvoir avait cru pouvoir encore vaguement contrôler sa fille mais il n'en fut rien, fort étrangement sa très bougeoise grand'mère allait la considérer comme une locataire ordinaire. En octobre, Sartre rentra à Paris, sa nouvelle vie allait enfin véritablement commencer. Sartre allait lui offrir le rêve de ses quinze ans : la liberté.

Il va l'entraîner dans le Montparnasse de cette fin des Années Folles dont la rue Denfert-Rochereau et la rue de Rennes sont comme des frontières invisibles. Montparnasse est à l'époque et depuis la fin de la Grande Guerre, le foyer intellectuel et artistique le plus important d'Europe et peut-être du monde. Ils vont tout deux s'y perdre suivant leur caprice. Ce que de Beauvoir avait pressenti lors de ces sorties interdites durant ses années d'études, elle va le découvrir plus amplement ; son univers va se limiter à quelques rues et quelques artères de ce quartier mythique qui lui offre le monde. La vie est un jeu sans fin, une fête sans couvre-feu, une quête d'expériences qui pourront être retranscrites plus tard dans quelque chose de bien plus important : une œuvre, car comme l'affirme de Beauvoir dans ses mémoires :

Le jeu, en déréalisant notre vie, achevait de nous convaincre qu'elle ne nous contenait pas. Nous n'appartenions à aucun lieu, aucun pays, aucune classe, aucune profession, aucune génération. Notre vérité était ailleurs. Elle s'inscrivait dans l'éternité et l'avenir la révélerait : nous étions des écrivains (Beauvoir, 1960 : 27).

Cette course au bonheur n'est pas hystérique, elle s'inscrit dans une philosophie de la vie propre à Simone de Beauvoir qui ne veut reculer devant rien pour atteindre cet ultime but. Tout se devra de plier devant ses vœux car : "Le bonheur est une vocation moins commune qu'on imagine" (Beauvoir, 1960 : 35/36). Le bonheur à cette époque passe par Sartre le magicien qui a si bien su la faire sortir de sa coquille en sachant l'écouter et l'encourager. Si de Beauvoir conçoit dès 1929 une vie entière à ses côtés, Sartre a une attitude plus complexe vis-à-vis des relations et une ambition plus grande que celle du Castor. Il va donc lui proposer non pas d'officialiser leur amour par un mariage classique mais par un bail de deux ans. Deux ans d'exclusivité en amour puis après cela il faudrait penser à l'avenir et peut-être se séparer pour commencer à voir le vrai monde en postulant à des lectorats provisoires dans des Instituts français ou des universités étrangères. Sartre ne pouvait concevoir d'être "attaché" alors qu'à l'époque de Beauvoir, tout au fait de son bonheur durement conquis ne se posait pas tant de questions, l'avenir était simple, elle aimait un homme qui correspondait à toutes ses attentes et ils allaient demeurer ensemble. Sartre ayant très peur de tomber dans le piège du vieux couple et ne voulant rien sacrifier à sa mission créatrice, lui proposa donc ce bail accompagné d'un pacte : tout se dire, ne jamais se mentir surtout après l'expiration du bail s'ils devaient être toujours ensemble. De Beauvoir fut effrayée par cette perspective mais elle croyait en Sartre et savait qu' :

(...) avec lui, un projet n'était pas un bavardage incertain, mais un moment de la réalité. S'il me disait un jour : *Rendez-vous, dans vingt-deux mois exactement, à 17 heures, sur l'Acropole*, je serais assurée de le retrouver sur l'Acropole, à 17 heures exactement, vingt-deux mois plus tard. D'une manière plus générale, je savais qu'aucun malheur ne me viendrait jamais par lui, à moins qu'il ne mourût avant moi (Beauvoir, 1960 : 31).

Est-ce par hasard que Sartre proposa ce bail juste avant son départ pour effectuer son service militaire de 18 mois ? On peut s'interroger, Sartre ayant fait preuve tout au long de sa vie d'une certaine goujaterie et d'une certaine lâcheté à l'égard de "son" Castor et de "ses femmes" ; lâcheté nécessaire à son faible égo et à son orgueil.

Sartre va donc partir pour la petite ville banlieusarde de Saint-Cyr tout d'abord, puis pour les alentours de Tours, ses classes achevées. De Beauvoir va développer alors une de ses obsessions : où que Sartre se trouve, il lui faut le rejoindre, et de se rendre deux ou trois fois par semaine par train à Saint-Cyr, afin de passer une heure ou deux en sa compagnie afin de ne pas rompre cette longue conversation que sera toujours leur vie commune, plus encore lorsque l'aspect sexuel en aura totalement disparu à la fin des années 30. Le Castor a trouvé son égal, une journée sans Sartre ne peut être une journée complète. Par chance, une fois

affecté à un poste météorologique en Touraine, Sartre peut revenir assez souvent à Paris ou son “doux Castor” se trouve et l’attend et de Beauvoir d’affirmer que : “Paris demeura le centre de notre vie commune” (Beauvoir, 1960 : 38). Sartre et Simone de Beauvoir sont parisiens jusqu’à la moëlle, s’ils aiment voyager et si déjà à l’époque ils passent de longues heures dans les gares et les trains, ils considéreront toujours Paris comme leur base, essayant lors de leur mutation de professeur de s’en rapprocher le plus possible faute d’y enseigner dans les premières années. Le train va être ce lien indispensable car ni l’un, ni l’autre ne possède d’automobile. L’indicateur des chemins de fer sera un outil essentiel, de Beauvoir le compulsant maniaquement afin de prévoir au mieux ses déplacements, Sartre lui fait confiance car il n’a pas le goût de l’organisation. Très révélateur de son attitude mais aussi de son attachement au Castor cette lettre de 1930, écrite de Touraine à de Beauvoir :

Ma petite épouse morganatique

J’arriverai demain à 12h15 à Austerlitz (à vous de vérifier l’heure – cela promènera votre sœur. Non, j’ai un remords. L’indicateur est dans le tiroir de la table où j’écris, je vais contrôler moi-même : c’est à midi treize) je serai heureux si vous pouviez disposer d’un moment pour venir me chercher à la gare.

Par ailleurs je compte rester six jours à Paris.

Si vous êtes libre de votre temps, nous pourrions sortir quelques-fois ensemble.

Je vous présente mes respects.

P.S : J’ai lu, mon cher amour, le compte rendu de votre 1er chapitre. Si le style en est aussi simple que celui de votre lettre - sans plus - ce sera tout à fait excellent (Sartre, 1983 : 41).

Ce mélange de trivialité, d’amour et de littérature peut laisser rêveur. De Beauvoir est l’épouse morganatique de Sartre, terme étonnant dans sa bouche mais que l’on doit rattacher à l’aspect ludique de leur existence des premières années. Un de leur jeux favoris étant de s’inventer des personnages de couples : le premier M & Mme M. Organatique étant un couple de petits bourgeois se contentant de peu et vivant chichement ; le deuxième Mr & Mrs Morgan Hattick, un couple de riches Américains fréquentant les dancings huppés des Champs-Élysées. De Beauvoir explique cette mascarade de la façon suivante :

Il ne s’agissait pas du tout d’une comédie hystérique, destinée à nous convaincre que pendant quelques heures nous goûtions aux plaisirs des nababs, mais d’une parodie qui nous confirmait dans notre dédain de la grande vie; nos modestes galas nous comblaient, la fortune ne pouvait rien pour nous : nous revendiquions notre condition. Mais en même temps, nous prétendions nous en évader ; les

petits-bourgeois désargentés que nous appelions M & Mme M. Organatique, ce n'était pas vraiment nous : jouant à nous mettre dans leur peau, nous nous distinguions d'eux (Beauvoir, 1960 : 27).

L'amour est bien présent aussi, mêlé à une délicatesse et à une politesse surannées qui use du Vous et qu'ils employeront jusqu'à la mort de Sartre en 1980 et que de Beauvoir décrira des années plus tard comme : "(...) un leurre, un artifice rhétorique" (Beauvoir, 1981 : préface). L'humour est également présent, de Beauvoir en manque cruellement mais Sartre ne le méprise pas. L'écriture, omniprésente dans toute leur correspondance qui se précise et que la généralisation du téléphone achèvera. Sartre écrit sans cesse, il pousse le Castor à en faire autant mais elle mettra dix ans pour trouver un sujet à sa hauteur et son premier véritable roman *L'Invitée*, dont la rédaction débutera fin 1938, ne sera publié qu'en 1943. Simone de Beauvoir avait tenté de faire publier un manuscrit dans les années 30 mais il fut refusé par Gallimard et Grasset. Il ne parut qu'en 1979 chez Gallimard sous le titre *Quand prime le spirituel*.

Les voyages enfin et toujours sont aussi présents, préparatifs d'arrivée et de départ qui peuplent leurs lettres de l'avant-guerre alors que la province honnis se devait d'être autant que possible la lointaine banlieue de Paris. Bien entendu, de nombreuses lettres seront des missives de voyage à proprement parler mais nous y reviendrons.

En 1929 et 1930, la merveilleuse liberté est au rendez-vous pour Simone de Beauvoir, elle habite un studio meublé à sa guise où elle est complètement libérée de la tutelle parentale, elle bénéficie d'une vacation au Lycée Victor-Duruy à Montparnasse et elle donne quelques leçons particulières en attendant la fin du bail, s'amusant à jouer à l'adulte car : "Le sérieux de l'existence, dont les grandes personnes m'avaient rabattu les oreilles, en vérité ne pesait pas lourd" (Beauvoir, 1960 : 18). Sartre quant à lui, commence déjà à ressentir cette "nausée" qui le submergera lors de ses années havraises. Deux ans vont s'écouler ainsi, sans véritables projets si ce n'est de celui s'enivrer de bonheur et de liberté. Peu de nouvelles rencontres viendront changer une certaine routine de la bohème, à l'exception de deux connaissances féminines de Sartre : Mme Morel et Simone Jollivet ; car comme elle l'avoue naïvement dans *La Force de l'âge* : "(...) mon passé dormait ; j'appartenais tout entière au présent" (Beauvoir, 1960 : 35).

Deux années à s'initier à de nouveaux plaisirs, le cinéma hollywoodien que les de Beauvoir avaient toujours considéré comme un "loisir de bonniches" mais que Sartre adorait, et surtout le jazz, cette musique nègre venue de cette Amérique si lointaine. Le théâtre d'avant garde fait également partie des délices, on jouait en 1930 *l'Opéra de Quat' Sous* du librettiste communiste Bertold Brecht et du musicien Kurt Weil. Le plus ancien des plaisirs était toujours présent : la lecture. En l'absence de Sartre, le Castor se plonge dans la littérature

étrangère qui est en train d'être traduite en français : irlandaise, anglaise mais surtout américaine. Plus intéressant encore, elle va lire pour la première fois *Le Capital* de Karl Marx qui l'éblouit mais qu'elle comprend mal sous ses dehors simplistes et que néanmoins elle ne reniera jamais malgré les nombreux démentis de l'histoire. 1929/1931 ; une adolescence retardée qui va être malheureusement rattrapée par l'âge adulte sous la forme d'un poste d'enseignante plein temps à Marseille que l'on ne pourra plus totalement considérer comme une banlieue lointaine de Paris, mais qui deviendra un exil. Deux points positifs vont néanmoins amoindrir le choc ; la possibilité de quitter les frontières de la France pendant quelques semaines avant le départ pour Marseille et la "signature" d'un bail *lato sensu*, plus proche du pacte originel cher à Sartre : pas de fidélité bourgeoise réductrice et hypocrite, mais une relation nécessaire et durable où des amours "contingentes" pourront avoir leur place dans une périphérie vague et pas toujours bien définie.

III PARTIR

(...) le développement de l'aviation, en rapprochant les continents, allait modifier les rapports entre les hommes entre eux : nous suivions attentivement les exploits de Costes et Bellonte, ceux de Mermoz ; nous étions tout à fait décidés à voir un jour la terre du haut du ciel. Avides de voyager, nous aimions les reportages : nous essayâmes d'imaginer New York, d'après Paul Morand, et l'Inde, d'après *L'Inde contre les Anglais*, d'André Viollis (Beauvoir, 1960 : 57/58).

Installée dans sa nouvelle existence qui semble lui convenir, le Castor aimerait découvrir toujours plus de ce monde qui s'offre à elle. Les cafés et les dancings de Montparnasse ne peuvent à eux seuls assouvir ce désir profond de connaissance, cette avidité de départ. L'Ailleurs est une donnée indispensable à Simone de Beauvoir, aller toujours plus loin dans sa découverte des choses, calmer cette soif continuelle que l'on nomme curiosité. Tout doit céder devant celle-ci, même les amitiés anciennes qui ne peuvent faire concurrence à cette quasi obsession. Maheu va en faire l'expérience en février 1931 lorsque de Beauvoir préfère un voyage en automobile à sa compagnie. Pierre Guille, un condiscipline de Sartre, fraîchement libéré des obligations militaires, propose au Castor de l'accompagner dans un périple à travers la France ; Mme Morel, cette femme de quarante ans amie des anciens de Normale Sup, lui prêtant son automobile pour l'occasion. Le Castor n'y réfléchit pas à deux fois : "Un voyage en auto, un vrai voyage, le premier de ma vie ! Du coup j'entraï en transes" (Beauvoir, 1960 : 68). On pourra s'étonner que de Beauvoir considère ce voyage comme le premier de sa vie, mais on se doit de garder à l'esprit que les déplacements en Limousin étaient dictés par la famille et que les aller-retour entre Paris et la Touraine relevaient d'une situation imposée et non librement choisie : le service militaire de Sartre. Pour la première fois de sa vie, de Beauvoir peut choisir, ce voyage ne répond à aucune contrainte sociale mais seulement à l'assouvissement d'un libre désir. Elle part donc en compagnie de Guille vers le Morvan, Lyon, le Massif Central, le Limousin et la Provence. A Lyon, elle découvre véritablement le monde du prolétariat dans la fabrique d'un de ses cousins, elle est choquée par les conditions de travail de ces ouvrières exploitées par la bourgeoisie incarnée par la famille de son cousin. Elle passe par Uzerche, mais cette fois-ci en voyageuse indépendante, descendant dans un hôtel. Guille venant l'y chercher pour continuer leur périple, elle ne peut s'empêcher de s'identifier au narrateur de Proust : "quand ses premières promenades en auto confondaient le côté de Guermantes avec le côté de chez Swann" (Beauvoir, 1960 : 70).

Quant à la Provence, cela sera une révélation, elle l'aimera sans même savoir à ce moment-là qu'elle devra y passer un an, obtenant à la fin du printemps de 1931 un poste à Marseille. Elle l'ignore encore et est toute à sa joie du voyage. Toute à sa joie d'une expérience nouvelle également : une aventure contingente. En effet ce qu'elle ne dit pas dans ses mémoires auto-censurées, mais qu'elle avoua à sa biographe Deirdre Bair, c'est que durant ce voyage elle eut une brève liaison avec Pierre Guille. Il est intéressant de voir encore dans ce voyage, une expérience d'ordre sexuel. Sartre fut le premier homme de sa vie mais bien qu'elle déteste se l'avouer, elle n'est pas satisfaite sexuellement, son absence a augmenté sa frustration. Guille qu'elle apprécie sera donc son premier "amour" contingent et le seul pendant plusieurs années, Sartre demeurant l'amant unique. On ne peut s'empêcher d'établir un parallèle entre cette liaison existant le temps d'un voyage et l'histoire sexuelle avec Sartre, commencée dans un pré limousin. Il va pour ainsi dire s'agir d'un schéma "classique", loin de Sartre, en voyage, elle va s'engager dans des aventures plus ou moins longues ou plus ou moins intenses. Le voyage est libérateur mais il lutte également contre les inhibitions car si le pacte est une réalité, de Beauvoir s'y sentira toujours bien moins à l'aise que Sartre qui aime s'épancher sur ses conquêtes. Au contraire elle restera toujours extrêmement discrète sur ce chapitre et dans ce cas précis ne dira rien à Sartre : "c'était inutile, il savait" (Bair, 1991 : 198 citant les propos de Simone de Beauvoir).

Rentrée à Paris, Sartre libéré de l'armée, ils vont tout deux postuler à des postes d'enseignants. La demande de lectorat de Sartre au Japon n'a pas abouti, il partira donc au Havre. Quant à elle, elle obtient un poste dans une grande ville, mais celle la plus éloignée de Paris et à l'opposé géographique de Sartre : Marseille. La voyant prise d'une telle panique, Sartre va même lui proposer le mariage afin de faciliter une éventuelle mutation ; elle refusera car suivant un crédo qui sera toujours le sien et qui influencera certains chapitres majeurs du *Deuxième sexe* : "Le mariage multiplie par deux les obligations familiales et les corvées sociales" (Beauvoir, 1960 : 91).

En attendant son départ pour la cité phocéenne, elle envisage plus prosaïquement de visiter la Bretagne en compagnie de Sartre. La chance va lui sourire sous les traits de Fernando Gérassi, peintre espagnol ayant épousé l'ancienne gouvernante ukrainienne de son amie défunte Zaza : Stépha. Après quelques années de demi-misère à Montparnasse et avec l'avènement de la République en Espagne, ils ont décidé de partir s'installer à Madrid. Ils proposent donc à de Beauvoir et Sartre de venir passer 6 semaines en Espagne. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais passé une frontière, en ce début des années 30, un pays comme l'Espagne semble lointain et parfaitement exotique. Exotiques, les bicornes des carabiniers espagnols à la frontière de Port-Bou ! Magique cette première nuit passée en terre étrangère à Figueras, et puis le choc intense

de Barcelone, la grouillante, la populaire, la révolutionnaire ! Simone de Beauvoir va s'atteler à une tâche qui sera toujours la sienne : comprendre un endroit en tant qu'entité propre dans sa réalité quotidienne. Quels paramètres utiliser pour atteindre cet objectif ? Les souvenirs de lecture bien entendu , au temps pas si lointain où le voyage hors des frontières était encore un rêve :

(...) nous nous sentions beaucoup plus modernes que Barrès parce que les clés de Tolède ou de Venise, nous savions qu'il ne fallait pas les chercher seulement dans leurs musées, leurs monuments, leur passé, mais au présent, à travers leurs ombres et leurs lumières, leurs foules, leurs odeurs, leurs nourritures : c'est ce que nous avaient enseigné Valéry, Larbaud, Gide, Morand, Drieu La Rochelle (Beauvoir, 1960 : 98).

Suivant les préceptes de leurs aînés, ils vont se jeter dans la réalité espagnole en se mêlant à la vie des différentes cités où ils séjourneront. Les quartiers de Las Ramblas, du Barrio Chino, de la Puerta del Sol... vont être appréhendés comme tant de portes à ouvrir. La barrière de la langue étant vécue comme une exaltation, une difficulté quasi mathématique à surmonter, une équation à résoudre. De Beauvoir, désire également voir les monuments importants dans un souci de découverte et de curiosité intellectuelle sans freins. Sa quête est frénétique, elle compulse *Le Guide Bleu* en permanence afin de : "(...) tout connaître du monde (...)" (Beauvoir, 1960 : 103). A Madrid, en compagnie de Sartre, elle passe des heures au Prado - l'art définissant également un pays, à contempler les œuvres du Greco et de Goya. La politique va également être un élément du voyage, car elle est omniprésente lors de leur séjour. La République semble bien assise dans ce pays conservateur, les intellectuels espagnols refont le monde dans les bars, l'Eglise s'est faite discrète, l'armée est invisible et la police semble pactiser avec le peuple. Sans bien comprendre les tenants et les aboutissants de la situation, Simone de Beauvoir et Sartre se reconnaissent dans cette vision heureuse et par trop idyllique de ce pays qui basculera dans la guerre civile peu de temps plus tard. Nous l'avons vu, si le Socialisme leur convient, ils sont encore politiquement incultes, préférant leur "anarchisme" de petits-bourgeois en rupture de ban. Si on aime à se mêler aux foules espagnoles, c'est afin de mieux sentir le pays, afin de ne pas être l'un de ces simples touristes dont le romancier britannique E.M Forster a si bien su se moquer dans *Chambre avec vue*. Voyager à l'époque équivaut au bonheur pur, au sentiment de liberté, à l'absence de contraintes, il s'agit d'un jeu de piste où l'on se doit de découvrir des recoins cachés. Rien n'est jamais sérieux, tout est plaisir pour le Castor ; tout semble si facile, tout semble ployer devant elle bien que l'exil de Marseille soit devenu une réalité. En attendant, ses derniers

jours de liberté totale la “pétrifient” de bonheur, comme elle le décrit si intensément dans *La Force de l’âge*.

IV EXIL

Les bonheurs de l'Espagne s'étaient déjà envolés lorsque Simone de Beauvoir monta dans le Bordeaux-Marseille en gare de Bayonne. Sartre avait continué sur Paris pour prendre sa correspondance pour le Havre. L'âge adulte venait de les rattrapper inexorablement ; ils allaient devoir rentrer dans la peau de nouveaux personnages : des professeurs de philosophie. On sait quel résultat cette position eut sur Sartre qui s'en est largement inspiré pour écrire *La Nausée*. Quant à de Beauvoir, les informations sont contradictoires entre ses mémoires et sa biographie officielle. Dans ses mémoires, elle trace de cette année marseillaise un tableau plutôt positif, le lecteur se laissant envahir par le charme de la cité phocéenne. Interrogée par sa biographe dans les années 80, elle décrivit cette année comme la plus malheureuse de sa vie (Bair, 1991 : 202). On peut se demander pourquoi de Beauvoir qui aimait tant le dépaysement a pu haïr à ce point ces 10 mois. Il y a tout d'abord l'isolement, si dans ses mémoires elle préfère parler d'une solitude bien gérée, la réalité fut bien autre. Marseille n'était pas une ville pour une femme seule ; sans tomber dans les clichés habituels, beaucoup d'endroits lui étaient interdits car dangereux. Bien que s'étant installée au début de son séjour dans un hôtel du centre ville, elle va vite accepter la proposition d'une de ses collègues de louer un studio dans la maison de celle-ci dans le quartier plus huppé du Prado. Ce qui est surprenant c'est que cette ville puisse avoir, d'une certaine façon, fait peur au Castor si aventureux dans les quartiers mal famés de Barcelone et de Madrid. Le barrage de la langue est bien souvent une armure pour le voyageur qui dans son propre pays n'envisagerait même pas certaines sorties. Barcelone et Marseille sont des villes assez similaires mais pour le Castor Marseille signifiait la contrainte alors que Barcelone symbolisait la liberté fraîchement acquise. Marseille n'était pas une banlieue éloignée de Paris, si Sartre pouvait faire la navette entre le Havre et la capitale, le Castor ne pouvait envisager de revenir à Paris que pendant les vacances scolaires ou bien en s'inventant des maladies. Financièrement, elle n'aurait pu assumer de telles dépenses de transport. Afin de conjurer le sort et de ne pas s'enfermer entièrement dans cette solitude provinciale dans l'attente des congés et des lettres de Sartre, elle va décider de se lancer dans deux entreprises qui donneront un sens à sa vie. La première fut l'écriture : impossible de repousser plus encore la réalisation de ce projet ancien. De nombreuses heures libres, lui donnent le temps de s'installer dans une brasserie près de la préfecture afin d'y travailler à un roman qui devrait analyser la problématique de l'Autre, thème primordial dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir et qu'elle traitera de manière plus intéressante et plus poussée dans *L'Invitée*. Ce roman de jeunesse ne sera jamais publié car péchant par beaucoup de lacunes stylistiques et textuelles. Du moins, Simone de Beauvoir

réussira-t-elle à mener un projet d'écriture à bien, ce qui ne manquera pas de plaire à Sartre qui l'encouragea constamment à écrire car ils se pensaient écrivains, le professorat n'étant qu'un malencontreux incident de parcours. La deuxième entreprise fut la randonnée, Simone de Beauvoir trouvant toujours un très grand réconfort au contact de la nature. Cette nature provençale aperçue et aimée lors des excursions automobiles avec Pierre Guille, elle va décider maniaquement de la découvrir et de la conquérir. Bloquée à Marseille, elle va se libérer dans les garrigues, les calanques isolées et les baux de l'arrière pays. Jeudis et week-ends seront consacrés à des marches de longue haleine, aidée de l'incontournable *Guide Bleu*, elle désire toujours aller plus loin dans cette découverte de cette nature non domestiquée et parfois hostile, se saouler de marche comme pour combler cette solitude honnie. Il lui faut se prouver qu'elle peut surmonter n'importe quelle épreuve et toujours réussir à trouver le bonheur, bien que Sartre soit si loin. La randonnée demeurera un moyen pour Simone de Beauvoir de dépasser certaines situations qui lui seront imposées par les événements ou bien par les lâchetés de Sartre. La beauté des paysages transcendera toujours la contingence de l'existence. Si l'écriture, en cette année scolaire 1931/1932 ne satisfait pas encore les exigences de Simone de Beauvoir, ces randonnées solitaires ont le goût du bonheur gagné coûte que coûte, car c'est un bonheur courageux, construit et auquel on se doit de travailler sans cesse, le bonheur c'est : "(...) arracher les choses de leur nuit" (Beauvoir, 1960 :107).

CHAPITRE TROISIÈME

VERS L'ÂGE ADULTE

I

GENÈSE

L'année marseillaise s'achevait, Simone de Beauvoir avait surmonté l'épreuve de l'exil. Aux vacances de Pâques, afin de quitter cette ville hostile et de profiter de la compagnie de Sartre, elle l'avait entraîné dans un voyage en Bretagne. Cette région réussira cependant à vaincre son enthousiasme par une pluie continuelle et des transports peu commodes. Comme elle le dit dans ses mémoires, elle aimera la Bretagne plus tard ; seul véritable souvenir de ce périple un nom lu dans un numéro de la N.R.F : Frantz Kafka que ni l'un ni l'autre ne connaissent et que l'on décrit comme le troisième plus grand écrivain du siècle après Marcel Proust et James Joyce, ce qui fait sourire ces deux jeunes intellectuels qui se targuent d'être au fait de la littérature étrangère. Les brumes bretonnes semblent avoir appelé celles plus dangereuses de Prague. En juin, Sartre vint à Marseille et le Castor lui fit découvrir la ville avec bonheur, d'autant plus qu'elle venait d'apprendre qu'elle avait été mutée à Rouen. Elle fut ensuite envoyée à Nice afin d'y faire passer les épreuves du Baccalauréat. Elle réussit à entreprendre maintes petites expéditions dans les environs et à s'approcher de l'Italie tant aimée par Zaza pendant ces années maintenant lointaines du cours Désir. Cette année provençale s'achève dans la douceur et la victoire :

(...) je récapitulais joyeusement mon année. Je n'avais pas beaucoup lu, mon roman ne valait rien ; mais j'avais exercé mon métier sans ennui, je m'étais enrichie d'une passion nouvelle ; je sortais victorieuse de l'épreuve à laquelle j'avais été soumise : l'absence, la solitude n'avaient pas entamé mon bonheur. Il me semblait que je pouvais compter sur moi (Beauvoir, 1960 : 131).

Avant de rejoindre la Normandie et inaugurant ainsi une habitude qui durera tout le temps qu'ils seront professeurs, ils vont profiter des grandes vacances pour voyager et partir à la découverte du monde, en ces années de vaches maigres, pour la France et l'Europe. L'Espagne les avait enchantés, ils décident donc d'y retourner afin de mieux la comprendre. Sartre passant une semaine en famille, le Castor décide d'utiliser ce temps libre à découvrir

les alentours de Narbonne. Quand il arrive, ils partent pour les Baléares mais surtout ils posent pour la première fois le pied sur le continent africain en se rendant au Maroc espagnol et en visitant la région de Tétouan. Lorsque l'on sait combien l'Afrique du Nord allait compter dans leur vie, combien ils allaient aimer cette partie du monde et comment ils allaient s'impliquer intellectuellement dans sa décolonisation, cette première vision du Rif n'est pas sans importance. Couleurs, odeurs, paysages, tout enchante le Castor qui se laisse aller au pittoresque des souks et des médinas sans véritablement s'intéresser à la réalité d'un pays colonisé ni aux menaces possibles de l'avenir. En effet, le général Franco souleva ses troupes marocaines contre la jeune République espagnole. Elle est au comble du bonheur dans ce Maroc si proche et si lointain de l'Europe pourtant visible de l'autre côté du détroit. Ce détroit, ils vont le traverser afin de rejoindre Madame Morel et Pierre Guille, les instigateurs de ce voyage. "Cette Dame" comme ils la surnommeront toujours est une riche bourgeoise française, élevée en Argentine et mariée à un médecin hypocondriaque qui n'a pas quitté sa chambre depuis la fin de la Première Guerre mondiale. A l'époque elle a une quarantaine d'années et elle a sympathisé avec les anciens de Normale Sup' qui étaient venus donner des cours privés à son fils après son échec au baccalauréat littéraire. Madame Morel est un subtil mélange de conservatisme et d'anti-conformisme, elle a la politesse d'une autre époque et respecte certaines de ses valeurs mais elle aime les idées nouvelles et la compagnie de ces jeunes intellectuels. Simone de Beauvoir bien que toujours plus ou moins à l'aise avec elle, l'admire car il lui avait toujours semblé qu'une femme passée quarante ans entrait dans une demi-mort. Quant à Sartre, c'est son bouffon, elle l'accepte dans sa singularité et attend de lui une originalité novatrice de tous les instants. De Beauvoir ne saura jamais la nature exacte des rapports entretenus entre cette femme et ces normaliens, ils sont vertueux en apparence et le Castor va s'en satisfaire et prendre cette chasteté pour argent comptant.

Tout ce petit monde va donc rallier à Séville où ils vont se trouver au coeur d'un semblant de coup d'état militaire qui va les distraire mais qui étrangement ne leur fait pas véritablement prendre conscience de la fragilité de cette jeune démocratie. De Beauvoir et Sartre sont politiquement incultes, ils aiment à pencher vers le communisme mais ils ne votent pas et lisent mal les grands journaux d'opinion. L'engagement politique n'est pas une réalité, ils ont des sympathies qu'ils ne concrétisent par aucune mise en pratique. Ils détestent tout ce qui peut représenter le pouvoir conservateur, la religion et la bourgeoisie mais tout cela reste à un niveau purement théorique, sans aucune action pour entériner leurs prises de positions. En étant critique, on pourrait affirmer qu'ils tournent à vide alors que tant de leurs condisciples s'engagent et se sont déjà engagés dans la voie révolutionnaire quinze ans après le cataclysme soviétique. Les voyages n'ont pour but que le dépaysement et la curiosité intellectuelle, sans sombrer cependant dans la villégiature bourgeoise. Beaucoup de choses leur échappent à moins qu'ils ne choisissent de ne pas les voir ; ce sont des "elfes", la vie est encore un jeu

désocialisant alors que le communisme militant nécessite une vision sociale très claire des hommes et du monde. Ils sont néanmoins assez révolutionnaires par rapport à l'humanisme éclairé de Pierre Guille qui supporte de plus en plus mal le gauchisme à vide de Sartre et celui de Beauvoir en l'occurrence. Elle aura l'honnêteté d'admettre dans ses mémoires que : "(...) Sartre, lui, n'avait pas trouvé le moyen d'incarner la sympathie qui l'inclinait vers le prolétariat ; sa position était la plus faible" (Beauvoir, 1960 : 135). Ce voyage va donc se dérouler avec de nombreuses dissensions entre les "petits camarades" qu'heureusement la bonne humeur constante du Castor et de Mme Morel réussira à désamorcer au jour le jour malgré une scène très violente entre les deux hommes à Cordoue. Le sud de l'Espagne, si différent de Madrid et de Barcelone, va à la fois la transporter et la déranger. Les belles villes à l'influence maure étalent toutes leurs splendeurs, mais l'arrière pays est aride et la misère paysanne insupportable, la beauté des paysages ne va plus suffir à cacher la réalité d'un pays à la traîne de l'Europe que la République tente de sortir de siècles de servage. Un pays est fait d'hommes et de femmes : couleurs, odeurs, nourritures, édifices et beautés naturelles ne suffisent pas toujours à le comprendre. Accompagnée de "cette Dame" qui parle couramment l'espagnol, de Beauvoir ne peut plus se servir du barrage de la langue comme d'une excuse à l'incompréhension, comme d'une carapace contre la réalité de ce pays dont les espoirs républicains seront anéantis par le fascisme européen grandissant.

La fin de l'été approchant, il fut temps de rejoindre la France. Une dernière halte allait achever ce périple méridional : Toulouse. Simone Jollivet, ex-maîtresse de Sartre et actuelle compagne de l'acteur/metteur en scène Charles Dullin en était originaire et y séjournait chez sa mère. Deux jours durant elle leur fit visiter cette ville que Sartre connaissait mal et de Beauvoir pas du tout. Dernière escale donc avant de rejoindre leurs postes respectifs, Sartre au Havre et de Beauvoir à Rouen.

II ROUEN

En octobre 1932, Simone de Beauvoir arrive à Rouen. Elle exulte ; elle n'est plus qu'à une heure du Havre et à une heure et demie de Paris. Le ballet ferroviaire incessant va reprendre. Toujours très organisée lorsqu'il s'agit de ses déplacements elle va effectuer avant même de se présenter à sa nouvelle directrice une démarche prioritaire :

mon premier soin fut de me procurer un abonnement de chemin de fer. Pendant les quatre années que j'y enseignai, le centre ville, pour moi, demeura la gare. Le lycée en était tout proche. Quand j'allai voir la directrice, elle me reçut avec sollicitude et me donna l'adresse d'une vieille dame chez qui elle me conseilla de prendre pension. Je sonnai à la porte d'un bel hôtel particulier et une douairière me montra une chambre délicatement meublée, dont les fenêtres s'ouvraient sur le silence d'un grand jardin. Je m'enfuis et je m'installai à l'hôtel de la Rochefoucauld, d'où j'entendais le sifflet rassurant des trains. J'achetais mes journaux dans le hall de la station ; sur la place, à proximité, il y avait un café rouge, La Métropole, où je prenais mon petit déjeuner. J'avais l'impression que je vivais à Paris et que j'habitais une banlieue lointaine (Beauvoir, 1960 : 140).

Deux obsessions révélatrices dans ce passage : la première la proximité de Paris car toute nomination est ressentie comme un exil intérieur et géographique, Rouen bien moins que Marseille mais tout de même on n'a pas l'impression de se trouver au coeur de la vie mais plutôt dans une zone "lambda" que l'âge adulte et de basses considérations alimentaires imposent. La deuxième obsession réside dans le fait de préférer les "puciers" aux chambres décentes. Surtout ne pas s'embourgeoiser et dans ce cas particulier se donner l'illusion d'être une voyageuse prenant une chambre pour quelques nuits dans un quelconque hôtel de gare. Préférer les bruits vivants d'une grande gare à ceux calmes mais quasi mortuaires d'un jardin de province. Rouen ne comportant pas les dangers de Marseille, de Beauvoir peut se permettre de recommencer la bohème qui durera encore une bonne dizaine d'années. Elle recommence à fréquenter les brasseries, celle située place de la Gare mais surtout, les après-midi, une autre, défraîchie et peu confortable : la brasserie Paul. Elle aime y travailler et elle va en faire sa "querencia" normande. Ce terme espagnol de tauromachie qui signifie lieu de sûreté, Sartre et elle-même l'utiliseront toujours pour se référer à leurs endroits préférés, ceux qui les protégeront : "contre la désolation de la province (...)" (Beauvoir, 1960 : 141) et ensuite contre certains bruits néfastes du monde.

Elle s'ennuie à Rouen, elle a cessé les longues randonnées car la campagne normande la désole encore plus. Heureusement, les jeudis, Sartre débarque du train du Havre et de nombreux week-ends se déroulent à Paris où ils fréquentent beaucoup Dullin et la troupe du théâtre de l'Atelier. Néanmoins de longues journées sont rouennaises. Afin de tuer le temps et de pallier au manque d'amis proches, de Beauvoir se lance dans l'introspection et surtout dans l'étude de caractère. Sans tomber dans la psychologie dont elle se méfie encore grandement à l'époque et aidée de Sartre lors de ses visites, elle essaie d'appliquer différentes grilles de lecture philosophiques à leur entourage, à leurs collègues et aux faits divers des journaux populaires et du magazine *Détective*. Dans les symptômes de certains ils croient reconnaître non pas des troubles psychologiques mais la preuve de la fausseté de l'ordre social. Les journaux annoncent et commentent le procès des sœurs Papin accusées d'avoir massacré leurs patronnes (histoire que Jean Genet utilisera bien des années plus tard comme point de départ à sa pièce *Les Bonnes*) et celui de Violette Nozières qui révéla le problème de l'inceste à une France qui considère encore la figure du père comme pure. Toute cette société "morale" Sartre et de Beauvoir la vomissent attendant la mort définitive du capitalisme, les feux d'octobre ne se sont pas encore éteints et l'URSS de Staline représente toujours l'avenir du genre humain. La crise de 1929 est encore dans toutes les mémoires et les USA bien qu'aimés pour leurs films, leur jazz et leur littérature incarnent à l'extrême le gâchis économique que le Communisme va éliminer et remplacer par une société sans classe et sans exploitation. Le Parti Communiste Français sourit aux intellectuels, faut-il le rejoindre ? Une ambiguïté de taille existe pour ces deux jeunes intellectuels sans vrai appartenance politique, l'attrait des voyages et de la découverte brouille les cartes et comme Simone de Beauvoir l'explique honnêtement dans *La Force de l'âge* :

C'est ainsi que paradoxalement nous étions attirés par l'Amérique dont nous condamnions le régime, et que l'U.R.S.S où se déroulait une expérience que nous admirions nous laissait froids. Nous n'étions décidément jamais tout à fait pour rien (Beauvoir, 1960 : 164).

Faute de pouvoir traverser l'Atlantique, aux vacances de Pâques 1933, ils traversèrent la Manche afin de se rendre à Londres. En bonne angliciste et enoureuse de la littérature de ce pays, de Beauvoir va aimer cette : "ville encore plus vaste que Paris et neuve (...)" (Beauvoir, 1960 : 1965). Elle va se perdre dans les rues afin d'y retrouver les traces de Dickens et Shakespeare. Sartre partage un peu moins l'enthousiasme de son Castor. Il est germaniste et le Londres purement historique ne lui parle pas. Il va entraîner de Beauvoir dans les faubourgs peuplés de l'East End dans des virées d'études sociales de la classe ouvrière anglaise et souhaiter revenir en Grande Bretagne afin de découvrir les grandes villes

industrielles du nord et des Midlands. Ce qui va être également intéressant dans ce bref séjour outre-Manche ce sera la prise de conscience par de Beauvoir des dissensions possibles entre Sartre et elle. Elle a déjà ressenti cela dans le East End ; Sartre veut découvrir la réalité sociale d'un pays, quant à elle, si elle aime les pubs enfumés, les tea-rooms Lyons et les "boui-bouis" de Soho, Londres demeure avant tout une ville de culture et de littérature tels que ses livres d'enfance et ses cours d'anglais la lui ont décrite . Elle court d'un musée à une galerie, d'un monument historique à un autre. Sartre rechigne, traîne les pieds et ne cède pas toujours, comme lors d'une excursion à Oxford où il refuse d'entrer dans les Collèges trop snobs à ses yeux. Pour mieux comprendre leur attitude commune vis-à-vis de leur interprétation du monde à l'époque, il nous semble nécessaire d'inclure la citation suivante :

(...) un soir, dans un petit restaurant près de la gare d'Euston, nous nous querellâmes ; nous mangions, à un premier étage, de fades nourritures analytiques, et nous regardions flamber l'horizon : un incendie, du côté des docks. Sartre épris comme toujours de synthèse, essaya de définir Londres dans son ensemble ; je trouvai son schéma insuffisant, tendancieux et pour tout dire inutile : le principe même de sa tentative m'agaçait (...) Je soutenais que la réalité déborde tout ce qu'on peut en dire ; il fallait l'affronter dans son ambiguïté, dans son opacité au lieu de la réduire à des significations qui se laissent exprimer par des mots. Sartre répondait que si on veut, comme nous le souhaitions, s'approprier les choses, il ne suffit pas de regarder et de s'émouvoir : il faut saisir leur sens et le fixer dans des phrases. Ce qui faussait notre dispute, c'est qu'en douze jours Sartre n'avait pas compris Londres (...) De toute façon cette divergence entre nous devait se perpétuer longtemps ; je tenais d'abord à la vie, dans sa présence immédiate, et Sartre d'abord à l'écriture (Beauvoir, 1960 : 167/168).

Amour inconditionnel de la vie, si elle pense qu'elle écrira un jour, ce projet est toujours repoussé plus loin alors que Sartre ne vit pour l'écriture depuis son enfance comme en attestent le titre et de longues pages de son ouvrage autobiographique *Les Mots*. Simone de Beauvoir court après la vie, le voyage doit être une découverte complète et méthodique, tout voir, tout ressentir avant qu'il ne soit trop tard. Plus de quarante ans plus tard, lors de longues conversations avec Sartre à Rome, enregistrées et retranscrites dans *Entretiens avec Jean-Paul Sartre août-septembre 1974* elle reconnaît que cette quête était certainement excessive : "Moi je voulais voir, voir tout. Et vous, vous pensiez que c'est bien de s'imbiber aussi, sans rien faire, de rester fumer votre pipe sur une place (...) j'étais folle vraiment à ce moment-là (...) je parlais (...) je n'arrêtais pas" (Beauvoir, 1981 : 330). Sartre aime énormément voyager

mais son esprit analytique l'empêche peut-être d'être totalement heureux, de ce bonheur dont Simone de Beauvoir semble se rassasier avant d'affronter l'isolement de Rouen. Sartre a l'écriture comme compagne au Havre, de Beauvoir n'a que quelques élèves admiratives et l'amitié nuancée et parfois médisante de quelques très rares amis. Ses voyages sont avant tout une évasion nécessaire à son équilibre, la réalisation primaire qu'elle vit réellement après avoir végété plusieurs mois dans une ville de province telle que Rouen où la bourgeoisie est encore plus étouffante qu'à Marseille et à Paris ; il s'agit du même ennui discret de la bourgeoisie normande qui pousse Emma Bovary à l'adultère dans le roman de Flaubert.

De retour en France les événements internationaux ont remplacé les faits divers. L'Allemagne bouge, en janvier Hitler est devenu chancelier, en février le Reichstag brûle, en mai les persécutions anti-juives et intellectuelles commencent : "l'assainissement" du Reich a débuté et les livres flambent dans de grands autodafés à Berlin. Le monde fasciste venait de recevoir un nouveau membre de choix après l'Italie qui avait sombré à la fin des années 20. Si tous ces événements hérissent le caractère "révolutionnaire" du jeune couple de professeurs de philosophie, sans les accepter, ils n'en sont pas complètement stupéfiés. Ils n'y voient que le chant du cygne d'une Europe capitaliste qu'ils haïssent. N'appliquant pas la méthode du boycott chère aux générations futures d'intellectuels de gauche, juillet venu, libérés du professorat pour deux mois, ils prirent le train pour l'Italie mussolinienne, "sans scrupules" (Beauvoir, 1960 : 178). Une grande exposition fasciste y était organisée à Rome et afin d'attirer un nombre important de visiteurs, les chemins de fer italiens accordaient de très importantes réductions. De Beauvoir fut d'emblée conquise par ce pays dont elle avait appris la langue en compagnie de Zaza au temps du cours Désir et que cette dernière lui avait décrit avec émerveillement après un séjour "culturel". Quant à Sartre, bien qu'il vînt à l'aimer plus tard, il ne fut pas conquis. Simone de Beauvoir explique qu'il ressentait trop la présence des chemises noires qu'elle semble non pas ignorer mais qui n'arrivent pas à lui gâcher son plaisir car : "il n'y avait pas en Italie un pan de mur qui n'eût sa beauté (...)" (Beauvoir, 1960 : 179) malgré une atmosphère lourde dans toutes les villes traversées et deux contrôles d'identité plus ou moins déplaisants. Néanmoins, ils iront tout de même jeter un coup d'oeil à la dite exposition : "pour faire valider nos billets à prix réduits" (ibid). On peut véritablement parler d'aveuglement. Comment croire à la chute du fasciste et encore plus du nazisme naissant dans une Italie sous haute surveillance ? Comment se contenter d'appliquer des grilles philosophiques et un vague marxisme pour tout expliquer. Même la vue de S.S à Venise ne pas dissuader Sartre de partir prendre son poste d'un an de chercheur à l'Institut français de Berlin en remplacement de Raymond Aron.

III ROUEN-BERLIN

En septembre 1933, Sartre part pour Berlin malgré la menace hitlérienne. Sans son “cher petit être” à proximité, de Beauvoir va se désintéresser complètement des affaires publiques et internationales car elle n’a plus personne pour lui rappeler de le faire. Elle s’enfonce dans un optimisme à toutes épreuves que les événements, pourtant, ne font que renier. Aidée des théories pacifistes mal digérées d’Alain, elle se complaît dans un délire de lendemains socialistes qui ne peuvent que chanter : “je demeurais installée dans la paix universelle. Il me fallut beaucoup d’opiniâtreté pour m’en tenir à cette indifférence (...)” (Beauvoir, 1960 : 181). Afin d’échapper à l’ennui provincial de plus en plus pesant, de Beauvoir se rend à Paris autant que possible. Elle fréquente énormément Marc Zuur, un condisciple de Sartre à la Cité Universitaire et qui enseigne à Amiens. Fort beau, pied-noir et homosexuel, il a du charme et un goût prononcé pour la médisance. Poussée par l’ennui, Simone de Beauvoir se laisse aller aux can-cans. Parallèlement, elle a renoué avec Guille et voit les Nizan sans Sartre. A Rouen, de Beauvoir fréquente peu de monde, peu de personnes trouvant grâce à ses yeux. Elle voit beaucoup un autre professeur : Colette Audry, très militante et tout à fait son opposé. Cette amitié survivra, alors que tant d’autres périront, pendant plusieurs décennies. Suivant l’exemple de Sartre et de Colette Audry, elle va commencer à s’intéresser à certaines de ses élèves, à celles surtout que l’intelligence ou bien l’anti-conformisme semblent hausser au-dessus du troupeau. De Beauvoir méprise la bêtise et la plupart de ses jeunes femmes ressemblent déjà trop à leurs bourgeoises de mères. Seule exception à cette règle, une jeune Russe blanche nommée Olga, que Colette Audry a remarquée, à laquelle Simone de Beauvoir va s’intéresser au point que leur amitié durera plus de 30 ans et qu’elle en fera de façon très romancée le point de départ de son premier ouvrage publié *L’Invitée* à la suite des ravages provoqués par le Trio que nous aborderons plus loin dans cette recherche.

De septembre 1933 à février 1934, la vie se traîne pour de Beauvoir. Olga illumine peut-être quelques-uns de ses instants mais sa très grande jeunesse n’est pas suffisante pour entièrement stimuler son professeur. L’illumination constante demeure Sartre qu’elle se doit de rejoindre dans la capitale du IIIème Reich. Fin février, elle va se faire recommander auprès d’un psychiatre pas trop regardant afin d’obtenir un arrêt de travail d’une quinzaine de jours. Certificat médical en poche, valise bouclée, elle monte dans l’express pour Berlin. Toute à l’excitation d’entreprendre un si long voyage en train à travers l’Europe orientale l’aspect ludique de la situation ne lui échappe cependant pas et trouve un rôle à la hauteur de l’expédition : “(...) il me sembla entrer dans la peau d’une grande voyageuse internationale, presque une madonne des sleepings” (Beauvoir, 1960 : 207). De Beauvoir aima-t-elle Berlin ?

La question est ambiguë. Elle l'aima car Sartre y était et elle la détesta car elle la trouvait laide. Ses mémoires nous apprennent peu de choses sur ce premier séjour, sa biographie officielle guère plus. Le lecteur ressent peut-être comme une retenue dans la description de ce séjour, pour ainsi dire une gêne d'avoir pu néanmoins s'amuser alors que les Nazis bien installés dictaient déjà toutes les règles du jeu. Sans se cacher la vérité, de Beauvoir l'amointrit, la diminue. Elle assure le lecteur que :

Les pensionnaires de l'Institut de Berlin ne voyaient pas le nazisme avec d'autres yeux que l'ensemble de la gauche française. Ils ne fréquentaient que des étudiants et des intellectuels antifascistes, convaincus de l'imminente débâcle de l'hitlérisme. Le congrès de Nuremberg, le plébiscite de novembre, ils l'expliquaient par une crise passagère d'hystérie collective. L'antisémitisme leur semblait un parti pris trop gratuit, trop stupide pour qu'on s'en inquiétât sérieusement (Beauvoir, 1960 : 207).

Mais ces pensionnaires français, subventionnés par le gouvernement de leur pays, plongés dans leurs études pendant la journée et faisant le tour des boîtes de nuit plus ou moins louches le soir venu, comment auraient-ils pu véritablement comprendre le drame allemand dans sa réalité ? Sartre, peut-être plus germanophile que le reste des pensionnaires, s'il aime beaucoup Berlin, déteste croiser les chemises brunes. Comment donner crédit à ce bref récit de la vie berlinoise en 1934. De Beauvoir a beau nous affirmer que la vie nocturne était encore très animée, comme au temps de la République de Weimar, que malgré la fermeture des boîtes de travestis, l'ordre moral ne régnait pas car un ami de Sartre avait accosté en leur compagnie un travesti au coin d'une rue. S'il s'agissait d'un journal de voyage écrit sur le vif, on pourrait simplement apprécier la vision personnelle de l'auteur n'ayant pas été confronté aux désagréments de la dictature hitlérienne, mais venant de mémoires rédigées pour ainsi dire 30 ans plus tard on peut s'interroger sur son témoignage. Faut-il le comprendre comme un simple instantané d'une époque révolue, aux charmes troubles que Christopher Isherwood avait si bien sû retracer dans son ouvrage *L'Adieu à Berlin*, ou bien le comprendre dans le contexte si peu médiatique et si théorique de l'époque : ne comprendre le nazisme que comme un dernier soubresaut du poison capitaliste en se cachant derrière l'attitude suicidaire de la gauche française dans les années trente ? On peut s'en étonner lorsque l'on sait que de Beauvoir n'hésita jamais à se remettre en question politiquement. Jusqu'à la fin de l'Occupation, de Beauvoir sut se réfugier derrière sa course effrénée au bonheur et un égoïsme certain, cette attitude lui vaudra de supporter des rumeurs sur ses actions durant l'Occupation. Il s'agit d'un plan plus vaste et nous le verrons, elle réussira parfaitement à escamoter certains détails gênants ou bien franchement honteux de son passé en les passant sous le verre déformant de

mémoires à fin de publication. Il nous faut toujours garder à l'esprit que de Beauvoir est un personnage ambivalent, frôlant parfois la mauvaise foi et avec une grande tendance à la manipulation des faits mais aussi des personnes. Si elle a pu sentir la lourdeur de la machine mussolinienne dans un pays plus détendu naturellement que l'Allemagne, comment passer sous silence le monolithisme nazi, comment soudain ne décrire que la vie des pensionnaires de l'Institut français faisant du trafic de devises et les riches nourritures teutones servies dans les brasseries du Kufürstendamm et oublier un peu vite que cette créature bisexuée rencontrée un soir avait peut-être échappé à une rafle organisée par les chemises brunes qui les dérangeaient tant. Quant à Sartre, sans être complètement aveugle, l'écriture et la recherche passent avant tout. Il continue à rédiger le manuscrit de ce qui deviendra *La Nausée* et il étudie Husserl et la Phénoménologie dont il partage l'éblouissement avec le Castor. Ces deux petites semaines achevées, de Beauvoir reprit l'express pour la France. De retour à Rouen, Marco lui demanda si elle avait fait des rencontres intéressantes. Non répondit-elle : "Il [la] regarda avec commisération" (Beauvoir, 1960, 212). Elle n'avait vu que bien peu de choses réelles de la capitale du IIIème Reich, elle avait si peu compris cette ville déjà empoisonnée et embrigadée.

Aux vacances de Pâques 1934, Sartre abandonna Berlin, le temps de venir à Paris. Les épreuves du baccalauréat expédiées, de Beauvoir reprit le chemin de l'Allemagne où Sartre passait ses dernières semaines avant de rejoindre la France en octobre. Ils virent Hambourg. De Beauvoir trouva la ville nazie mais : "(...) c'était avant tout un grand port : des bateaux qui partaient, qui arrivaient, des boîtes à matelots, et toutes les débauches" (Beauvoir, 1960 : 221). L'attrait des bas-fonds et de l'ailleurs passe avant la critique politique. Curieusement ce qui va peut-être provoquer un déclic, une vague angoisse chez de Beauvoir, ce ne sera pas les hordes brunes dans les rues de Lubeck ou les drapeaux nazis aux fenêtres mais une rencontre avec un ancien combattant allemand qui va leur parler de la notion d'honneur avant tout, son militarisme agresseur va inquiéter le jeune couple de philosophes. Aveuglement toujours mais où pointe l'angoisse dont elle ne parviendra pas à se débarrasser tout au long du voyage. Profitant de la fin du séjour de Sartre, de Beauvoir va toucher d'un peu plus près à la réalité allemande. Certains petits incidents vont alourdir l'atmosphère. "On respirait mieux de l'autre côté de la frontière" (ibid), telle est la réflexion immédiate dès qu'ils furent à Prague ; la patrie de Frantz Kafka les enchantèrent, l'aspect français des grandes artères avec leurs cafés leur convenait mieux que les auberges allemandes. Les Praguais, cosmopolites et francophiles les changèrent de cette matrone vociférante de Dresde faisant la morale à de Beauvoir qui se remettait du rouge à lèvres dans les toilettes d'un café. Leur projet de se rendre à Vienne avorta, le leader autrichien venait d'être assassiné. Ils annulèrent le séjour prévu. Ce meurtre sans les étonner, leur donna matière à réfléchir, le nazisme n'était sans doute pas une hystérie

passagère : “[il] se propageait à travers l’Europe centrale ; il ressemblait beaucoup moins à un feu de paille que les communistes ne le disaient” (Beauvoir, 1960 : 223). Vienne obscurcie, ils prirent le chemin de Munich, capitale du nazisme. Lourde, allemande à l’extrême, la Bavière ne leur plut pas. Ils décidèrent néanmoins de connaître l’Autriche et se rendirent à Innsbruck : “même en Autriche, l’air semblait plus léger qu’en Allemagne (...)” (Beauvoir, 1960 : 224). C’est avec soulagement qu’ils se retrouvèrent en France car : “(...) l’Allemagne, nous en avons notre compte. Le plébiscite du 19 août assurait à Hitler des pouvoirs dictatoriaux que plus rien, absolument, ne limitait ; l’Autriche se nazifiait” (Beauvoir, 1960 : 226).

Sans avoir encore véritablement atteint l’âge adulte, Simone de Beauvoir s’en rapprochait, Sartre y touchait dangereusement et le découvrirait pleinement dans l’année à venir au Havre. Sans totalement se départir de son “apolitisme”, de Beauvoir ne pouvait plus complètement se voiler la face ; l’Europe bougeait, le communisme ne tenait pas tout à fait ses promesses. Le bonheur avant tout n’allait plus suffire à son aveuglement.

Sans sombrer entièrement, son monde changeait, Sartre changeait et Rouen allait devenir un piège que les voyages n’allaient pas tout à fait réussir à faire oublier.

CHAPITRE QUATRIÈME

FUITES

I

ROUEN-LE HAVRE

Avant de rejoindre l'ennui normand, Simone de Beauvoir effectua en compagnie de Sartre un voyage en Alsace. Tout l'aspect germanique débarrassé du nazisme leur plut : "je me fermai à la politique pour goûter sans arrière-pensée à Strasbourg (...)" (Beauvoir, 1960 : 226). Sartre la quitta à Mulhouse car il se devait de rejoindre sa mère et son beau-père pour quinze jours de villégiature en famille. De Beauvoir partit rejoindre des amis en Corse et y découvrit : "(...) les joies du camping (...)" (ibid). De retour à Rouen pour la rentrée d'octobre 1934, elle retrouva le lycée, la routine de son exil et une situation politique confuse. La France était aux prises avec de graves difficultés économiques, l'extrême-droite profitant des problèmes intérieurs, lançait une vaste campagne offensive que les Radicaux-Socialistes soutenaient indirectement dans leur magazine *Marianne*. En Allemagne les lois anti-juives se faisaient plus féroces, Mussolini menaçait l'Ethiopie et Pierre Laval en tant que nouveau ministre des Affaires étrangères laissait faire. La gauche française essayait de se mobiliser contre la vague brune tout en affirmant bien fort que la guerre pouvait être évitée. De Beauvoir refusant de croire qu'un malheur comme un conflit armé puisse jamais la toucher, retomba dans son attentisme : "(...) pourquoi ne pas admettre qu'il ne se passait rien de sérieux ? Je repris paisiblement le fil de ma vie privée" (Beauvoir, 1960 : 231). Paisiblement et dans le morne car le cercle de ses amis s'était encore restreint, seules Colette Audry et Olga Kosakievicz trouvaient encore grâce à ses yeux, Audry en tant que collègue et Olga parce que celle-ci l'amusait. Olga avait été l'élève de de Beauvoir au Lycée Jeanne-d'Arc de Rouen. Russe blanche, elle avait intrigué son professeur par ses attitudes hautaines et une bonne disposition pour la philosophie. Leur amitié avait évolué, la jeune fille était désormais étudiante en médecine et les deux femmes continuaient à se fréquenter. Olga allait devenir un personnage important dans la vie de Simone de Beauvoir, ainsi que dans celle de Sartre. A eux trois ils allaient constituer le noyau de ce qu'ils nommeraient plus tard "La Famille" lorsque d'autres personnes entreraient dans ce cercle très fermé des intimes du couple.

En 1934, Olga n'était encore qu'une jeune femme s'ennuyant ferme à la faculté de médecine et aspirant à autre chose avec toute l'ardeur de son caractère difficile et exclusif. Quant à Sartre, il avait réintégré son poste au Havre et travaillait assidument à la deuxième version de ce qui allait devenir *La Nausée*. Pour changer un peu sa routine rouennaise, de Beauvoir

préférer retrouver Sartre dans sa ville d'affectation car celle-ci leur : "(...) paraissait plus gai(e) que Rouen. (...) c'est que Le Havre était un grand port ; des gens venus d'un peu partout s'y mélangeaient ; (...) on y vivait au présent, au lieu de s'incruster dans les ombres du passé" (Beauvoir, 1960 : 232/233). C'est encore et toujours l'attrait de l'Ailleurs, tout comme la gare de Rouen rappelle que l'on n'est pas si éloigné de Paris, le port havrais et ses bateaux en rade sont un appel aux voyages salvateurs. Le Havre est ouvert sur le monde, ce monde que de Beauvoir se doit de découvrir, de comprendre et d'incorporer à son système de pensée. Le Havre possède l'exotisme bon marché qui permet d'attendre le temps du prochain voyage, de la prochaine libération, de la prochaine "transe" .

Sartre venait cependant à Rouen lorsque les charmes du Havre se tarissaient. De Beauvoir lui faisait alors découvrir les quelques rares plaisirs de cette ville austère et bourgeoise qu'elle détestait tant. Comme à leur habitude, ils fréquentaient les brasseries et les dancings-bordels s'amusant à côtoyer la bohème provinciale sans frayer avec elle. Parfois, des amis parisiens venaient leur rendre visite et casser leur routine. La visite la plus intéressante fut sans aucun doute celle de Paul Nizan, le "petit camarade" de Sartre à l'École normale supérieure qui, en tant qu'intellectuel communiste de retour d'U.R.S.S, vint y parler dans un meeting. Il était déjà un écrivain publié et Sartre l'admirait. L'U.R.S.S à l'époque avait encore tout le prestige d'une société nouvelle passant pour l'avenir du genre humain et la grande majorité des intellectuels français dirigeaient leurs regards vers l'est, Staline étant celui qui proposait une alternative viable au capitalisme qui selon eux était moribond et dans ses dernières années, le nazisme et le fascisme n'étant que le chant du cygne de ce système corrupteur. Peu de gens avaient encore visité ce pays et c'est avec intérêt que de Beauvoir et Sartre discutèrent avec Nizan de son périple soviétique. Nizan n'avait en fait rien vu de très authentique du pays. Il avait assisté au congrès des écrivains révolutionnaires et avait effectué un séjour très officiel d'une année, c'est à dire que le régime soviétique avait fait en sorte qu'il ne vit qu'une opulence de façade. Sans tomber dans la propagande la plus grossière, il trouvait les mots justes pour intéresser son auditoire.

L'U.R.S.S n'était pas encore un paradis mais l'expérience qui y était menée relevait d'un nouvel humanisme, néanmoins il eut l'honnêteté de reconnaître que, comme ailleurs, les mêmes problèmes philosophiques se posaient aux personnes et que le Socialisme n'avait encore rien résolu de ce côté (Beauvoir, 1960 : 237). De Beauvoir fut touchée par la description de ce pays qui lui était sympathique mais, qui nous l'avons vu, ne la faisait pas autant rêver que la lointaine Amérique qui déversait son jazz, sa littérature et ses comédies si bien ficelées. L'Amérique c'était sans aucun doute la joie corruptrice alors que la Russie proposait une nouvelle ère dans laquelle les hommes et les femmes seraient plus égaux et où l'art aurait une véritable fonction politique et sociale, l'artiste soviétique travaillant au progrès du Socialisme.

Le premier trimestre s'écoula donc sans autre grande nouveauté que ces rares visites d'amis chers et les petits voyages au Havre. La littérature aidait aussi un peu à combler le vide de la province ; de jeunes écrivains anglais et américains changeaient les règles et étaient traduits beaucoup plus rapidement qu'auparavant : tout d'abord Faulkner qui osait présenter une Amérique si contraire aux clichés hollywoodiens, le Sud profond peuplé de petits blancs racistes ou mentalement retardés et de Noirs aux prises avec un système inégalitaire ne reflétant aucunement le rêve américain. Hemingway, chantre de la Lost Generation que la Grande Guerre avait transformée à jamais. Virginia Woolf, l'égérie dépressive du Bloomsbury Group qui savait si bien recréer le langage et qui introduisait la technique du "stream of consciousness", ce grand voyage intérieur, que tant d'autres écrivains utiliseront par la suite. Tous ces livres étrangers décrivaient un ailleurs singulier mais très ancré dans l'environnement de leurs auteurs. Kafka eut encore plus d'influence sur Simone de Beauvoir car son œuvre était universelle et pouvait s'adresser à un lectorat pragois aussi bien que français ; les thèmes développés s'appliquaient à chaque individu et leur ancrage ne contenait aucune frontière : la contingence humaine étant une donnée insurmontable, la mort étant la finalité suprême de tout être humain. Kafka avait su résumer toutes les interrogations de de Beauvoir et de Sartre sans pour autant y apporter de réponses ; il faudra l'engagement militant de l'écrit et des voyages pour que cette contingence prenne valeur. En cet hiver 1934-1935 rien n'est résolu, de Beauvoir acceptait mal le fait de vieillir, le fait de devenir une adulte : "(...) je me plaignais qu'autour de moi tout se décolorât : je ne sens plus rien, gémissais-je. (...) L'éclat des découvertes que j'avais faites au sortir de la Sorbonne s'était un peu éventé" (Beauvoir, 1960 : 239). Elle redoutait le vieillissement, elle n'avait que vingt-six ans et pourtant il lui semblait que beaucoup des fraîcheurs de la vie avaient disparu. Elle se tourmentait et son exil normand ne faisait rien pour arranger son état d'esprit. Elle n'avait pas vieilli mais la contingence de son existence de professeur de philosophie dans un lycée de province et l'aridité de sa vie ne faisaient qu'accélérer ce processus hérité de son éducation bourgeoise qui affirmait qu'une femme approchant la trentaine avait perdu tout attrait et pouvait être rangée au placard des matrones. De Beauvoir s'étiolait en province, les allers-retours avec Le Havre ne suffisaient plus à la contenter, il lui fallait trouver de nouveaux plaisirs. Sa vie sexuelle avec Sartre avait déjà presque cessé, elle était toujours sa compagne mais principalement au niveau intellectuel (Bair, 1991 : 220). Son corps était jeune et affamé, son esprit frustré par sa position. A l'approche des vacances scolaires chaque année, il lui était indispensable de fuir sa situation et d'essayer de retrouver quelque temps les satisfactions de sa véritable jeunesse et les rêves de son adolescence. Aux congés de Noël 1934, elle prit la décision de s'initier au ski et alla découvrir les joies de la montagne. Encouragée par Lionel de Roulet, ex-élève de Sartre et futur époux de sa sœur Hélène, elle partit pour le village alpin de Val-d'Isère que de plus en plus de petits bourgeois

fréquentaient. Elle qui s'était enthousiasmée pour les couleurs et le relief de ces précédents voyages, elle apprécia : "(...) cet univers sans odeur, sans couleur, d'une blancheur massive, où le soleil semait des cristaux irisés" (Beauvoir, 1960 : 238). Elle apprit à skier aussi bien que possible, non pas pour devenir une championne de descente mais parce qu'elle aimait : "apprendre, n'importe quoi" (ibid). Toute nouveauté permettait de remplir le vide de son existence, évitait la sclérose de l'esprit et détruisait un instant la routine de l'ennui : "ce furent dix jours lisses et scintillants comme un champ de neige sous le bleu du ciel" (ibid). Journées de bonheur et de fuite désirée avant de retrouver Rouen et une "petite mort" annoncée.

II LE HAVRE – ROUEN

Sartre ne se portait pas mieux, il écrivait beaucoup mais le professorat lui pesait. Il avait plus ou moins fini le manuscrit de *La Nausée* et avait entrepris un essai sur l'imaginaire. Il se fatiguait : "(...) s'essouffant à suivre de la plume le mouvement de sa pensée (...)" (Beauvoir, 1960 : 240). Afin de mieux comprendre les méandres de son imaginaire, il accepta sur les conseils d'un ami psychiatre de se faire piquer à la mescaline à l'hôpital Sainte-Anne à Paris. La mescaline, aux dires de ce médecin, n'était pas une substance dangereuse, hallucinatoire mais bénigne. Un jour de février 1935, il se fit injecter la drogue, de Beauvoir l'attendant à l'appartement de Madame Morel. A la surprise du médecin, les effets attendus avaient été très différents de ceux communément observés lors des études cliniques. Sartre n'avait pas eu d'hallucinations foudroyantes mais des objets quotidiens se transformèrent en bêtes menaçantes lors de l'expérience. Ils rentrèrent tous deux dans leurs postes respectifs et dans le train du retour Sartre continua à subir une distorsion de la réalité. Simone de Beauvoir ne s'en inquiéta point car finalement il lui reparla de Sainte-Anne sans y attacher trop d'importance (Beauvoir, 1960 : 240/241). Mais, lors d'un de ses nombreux séjours dominicaux au Havre, celui-ci en compagnie de Colette Audry, elle observa que Sartre était particulièrement éteint et renfrogné, habituée aux sautes d'humeur de celui-ci, elle n'y prêta pas grande attention mais s'en irrita. Lorsqu'elle le revit, il lui avoua qu'il était angoissé et que de nombreux objets familiers continuaient à se transformer sous ses yeux. Il avançait même la possibilité d'un début de psychose hallucinatoire que de Beauvoir rejeta vivement, étant accoutumée au caractère hypocondriaque de "son cher époux".

A Pâques, ils repartirent pour l'Italie, en villégiature sur les lacs du nord. Beauvoir avait escompté que ce changement lui ferait le plus grand bien et ce fut le cas. Sartre semblait avoir retrouvé sa vivacité et sa bonne humeur. Ces courts voyages de fin de trimestre réussissaient toujours à éclaircir l'horizon de leur vie étriquée ; mais de retour en France, Sartre retrouva ses angoisses qu'il n'arrivait à chasser qu'en présence de quelques étudiants triés sur le volet dont Jacques Bost qui allait devenir un membre de "La Famille" et d'Olga qui pour tuer son ennui aimait à soigner Sartre lors de ses séjours à Rouen. Ce dont Sartre souffrait, pourrait être assimilé à la peur de vieillir de de Beauvoir : "[il] ne se résignait pas à passer à l'âge de raison, à l'âge d'homme" (Beauvoir, 1960 : 243). Si Sartre s'abattait, de Beauvoir s'irritait de sa dépression, avec un égoïsme propre à sa recherche têtue du bonheur, elle ne pouvait concevoir que "son cher petit être" puisse : "(...) se jeter dans des humeurs qui menaçaient [leurs] constructions communes" (Beauvoir, 1960 : 244). Armée de cette détermination à ne pas trop laisser les problèmes des autres empiéter sur sa vie, fussent-ils

ceux de Sartre, elle finit l'année scolaire tant bien que mal en essayant de se distraire hors du lycée. Lecture des journaux populaires, voyages éclairs à Paris pour des expositions et films américains qu'elle adorait véritablement. La situation politique confuse se poursuivait, alimentée par des menaces de plus en plus définies aux frontières. La Gauche aidée par ce climat de montée des périls gagnait de plus en plus de terrain ; Sartre et elle se réjouissaient mais demeuraient spectateurs car peut-être trop enfermés dans leurs problèmes et leurs interrogations philosophiques non-résolues.

Le 14 Juillet fêté dans la joie à Paris et fidèle à ses habitudes, Simone de Beauvoir fuit ses obligations de l'année écoulée. Sac au dos et laissant Sartre accompagner ses parents pour une croisière dans les fjords norvégiens, elle renoua avec une ancienne passion que la solitude marseillaise lui avait permis d'apprécier : la randonnée. L'Ailleurs, cette année-là fut en France qu'elle connaissait mal. Elle choisit de parcourir les immensités désertes du Sud et du Sud-Ouest. Durant trois semaines, elle allait escalader et dévaler ce qu'elle surnomme "cette haute solitude" (Beauvoir, 1960 : 250). Sartre si loin, sur l'Arctique, elle put se donner à coeur joie à cette nature sauvage qu'elle aimait depuis son enfance lorsqu'elle s'y retrouvait après les étroitesse de sa vie rue de Rennes. L'immensité des lieux visités laissant bien loin derrière la prison que Rouen était devenue et les "troubles" de Sartre. A nouveau, elle sembla atteindre au bonheur et aux rêves de liberté de ses années bridées par sa mère et son milieu. Un peu comme un retour du passé, comme une révélation et une certitude un peu oubliée car masquée par le côté sombre de sa vie contingente normande, cette longue randonnée eut le goût incontestable du bonheur, d'un bonheur voulu car créé :

La rigueur de mes plans changeait [la] contingence en nécessité (...) les résistances du monde, loin de me brimer, servaient de support et de matière à mes projets (...) Je donnais une vérité à mon grand délire optimiste (...) j'étais moi-même le créateur des cadeaux qui me comblaient (Beauvoir, 1960 : 251/252).

De Beauvoir avait réappris à modeler le monde, le voyage était bonheur car nécessité, une fuite obligatoire pour se rappeler que tout n'est pas imposé mais que parfois, par éclairs, on pouvait et l'on devait choisir de s'approprier le monde afin de dépasser cette contingence qui submergeait encore Sartre alors qu'il s'ennuyait ferme sur ce paquebot pour riches bourgeois à l'image du beau-père honni. De Beauvoir ne fuit pas la réalité, elle ne fantasme pas, elle n'est pas enchaînée par cette hystérie tant décrite par Freud et tant décriée ensuite par le mouvement féministe. Ce qu'elle essaie d'accomplir, c'est une oeuvre qui est sa vie et où le malheur n'a pas sa place. Envers et contre tout elle se construit. Son existence pourrait la tirer vers la médiocrité. Mais en tentant de transcender la contingence du monde, grâce à la

découverte des voyages qui demeurent encore la plus sûre manière d'atteindre au bonheur égoïstement certes, de façon assurée, elle ne fait que se protéger, se ressourcer, sachant parfaitement que dès octobre elle replongera dans le marasme qu'un poste dans une ville horriblement bourgeoise et conservatrice ne peut manquer d'apporter. Fuir n'est pas une démission, bien au contraire, mais un moyen viable de retrouver un sens plus profond à sa vie. La nature ne trompe pas, ses beautés étant une présence continuelle comme pour occulter les laideurs de Rouen. Le Limousin occultait Paris, cette randonnée gomme l'ennui le temps de vacances, offre ce "délire optimiste" qui est vérité car en osmose avec la nature environnante. Soumettre cette nature inhospitalière est un projet qui chasse les frustrations, c'est une action qui définit un caractère, c'est aussi la preuve que même lorsqu'on croit penser que l'existence a perdu de ses fraîcheurs et de sa nouveauté, elle demeure une création humaine car Dieu n'existe pas et qu'elle est avant tout la plus grande aventure qui soit. On doit se donner à cette tâche car elle est la seule nécessité de notre présence sur cette terre en l'absence d'un créateur suprême. Libéré de la corvée familiale, Sartre vint retrouver son Castor dans son périple, ils marchèrent de concert dans ces déserts de pierre, et il réussit par la même occasion à se libérer des homards qui le poursuivaient depuis son expérience avec la mescaline. Un jour, il annonça à de Beauvoir : "(...) qu'il en avait assez d'être fou" (Beauvoir, 1960 : 253). Simone de Beauvoir n'explique pas très bien ce renversement de situation, elle se contente de l'annoncer. On peut supposer qu'au contact d'une compagne ayant pendant quelques semaines renoué avec le bonheur, Sartre ait décidé de se sortir lui-même de ce que des psychologues appelleraient de nos jours une dépression chronique, certainement due aux prémisses de la trentaine et encouragée par un surmenage et une détestation du professorat et de la vie provinciale qu'il avait connue petit à La Rochelle ; mais que, refusant les interprétations freudiennes mal comprises, il avait toujours tue.

Un dépaysement, une fois de plus salutaire, car apportant un rapport plus réel aux choses.

Le fait de surmonter cette nature hostile est comme un jeu, et nous l'avons vu, ni Sartre, ni de Beauvoir ne voulaient croire au sérieux de l'existence, souhaitant se maintenir dans une jeunesse pour ainsi dire éternelle. Ils avaient plus ou moins échoué et la réalité de leur condition les avait rattrapés. Ce séjour effaça un instant les brumes de l'âge adulte mais la rentrée approchait et elles allaient réapparaître, que faire pour entretenir le miracle de ces vacances ?

III LE TRIO

Le miracle prit la forme de la jeune Olga Kosakiewicz. Sa jeunesse et ses ardeurs relancèrent un peu la vie à Rouen : “à cause d’elle, nous délaissâmes Le Havre pour Rouen” (Beauvoir, 1960 : 267). Olga venait d’échouer à nouveau à son année préparatoire de médecine, ses parents ayant fort peu apprécié son attitude laxiste vis-à-vis de ses études, ils la menaçaient de l’envoyer en pension à Caen. Simone de Beauvoir intervint et les décida à la laisser être préparée par ses soins, et ceux de Sartre, à une licence de philosophie, matière pour laquelle elle avait montré de bonnes dispositions lors de ses années de lycée. Le premier trimestre 1935 fut studieux. Elle et de Beauvoir s’installèrent dans le même hôtel, celui du Petit Mouton, un établissement bas de gamme où : “à droite se trouvaient les chambres de passe, à gauche logeaient des pensionnaires (...)” (Beauvoir, 1960 : 260). Sartre allait venir de plus en plus souvent à Rouen pour superviser les études de sa Galatée mais aussi parce qu’il commençait à s’intéresser à cette jeune femme rejetant toutes les conventions et qu’il trouvait “authentique”. De Beauvoir savait par expérience que Sartre aimait les aventures avec de très jeunes filles, un trait de sa personnalité qui durerait toute sa vie. Avec Olga, ils allaient entamer un voyage dangereux et souvent houleux, essayant de créer un trio parfait d’où la jalousie serait absente. Ce qu’ils n’avaient pas escompté, c’est qu’Olga était oisive et que ces deux échecs successifs au PCN n’étaient pas dûs à une aversion pour cette matière mais dus à une incapacité profonde à l’étude et à tout projet constructif. Dès le début de l’année 1936, le trio allait connaître ses premières tempêtes : oisiveté d’Olga, intérêt d’Olga pour Marc Zuore, cet ami homosexuel de Sartre qui venait d’être muté à Rouen, jalousie de Sartre et irritation de plus en plus grande du Castor qui ne semble plus y trouver son compte. Néanmoins de Beauvoir et Sartre vont tomber dans le piège de ce trio car il réactive ce miracle de la jeunesse qu’ils essaient de préserver le plus longtemps possible. Deirdre Bair brosse un tableau cruel mais réaliste de cette relation triangulaire et de ses répercussions : “Olga était leur *tabula rasa*, (...) [elle] leur fournissait une excuse toute trouvée pour reléguer dans un coin de leur esprit les responsabilités de leur vie, de leur âge et de leur métier” (Bair, 1991 : 219). Olga devint leur peau de chagrin, leur Galatée mais également leur Némésis. Cependant Rouen qui avait un instant retrouvé un peu d’intérêt pour de Beauvoir redevint une prison dont Olga gardait les clés. Les séjours de Sartre, autrefois coupant la routine, devinrent de longs pensums car :

Sartre (...) ayant ébauché une amitié avec Olga, il fallait qu’il la conduisît à son apogée. (...) Les sourires d’Olga, ses regards, ses paroles revêtirent une

redoutable importance du moment où ils devenaient des signes et des enjeux (Beauvoir, 1960 : 275).

Simone de Beauvoir laisse entendre dans ses mémoires qu'elle préférerait cette nouvelle obsession de Sartre aux homards qui le poursuivaient lors de sa période de "folie" mais elle ajoute néanmoins : "Je ne m'arrangeai pas volontiers de ce changement" (Beauvoir, 1960 : 276). Olga avait dérégulé le jeu du couple. Sartre la poursuivait de plus en plus de ses assiduités et désirait en faire sa maîtresse. Si elle appréciait sa compagnie, elle ne souhaitait pas passer par son lit et commençait à s'emporter contre de Beauvoir qui selon elle cautionnait beaucoup trop les caprices de "son cher petit être". Quelques voyages vont malgré tout briser un peu le cercle vicieux. A Noël 1935, De Beauvoir et Sartre se rendent en Suisse invités par Lionel de Roulet en villégiature chez une vieille tante en compagnie d'Hélène de Beauvoir. De Beauvoir semble avoir retrouvé les joies de son précédent séjour à la montagne qu'elle nomme "étincelant souvenir" (Beauvoir, 1960 : 273). A Pâques, voyage à Paris en compagnie d'Olga qui est charmante et s'amuse de tout ce que le couple lui fait découvrir : les Brasseries du Montparnasse, les petits restaurants de la Rive Gauche mais elle est rappelée en Normandie par ses parents ce qui permet à de Beauvoir et Sartre d'effectuer : "un bref voyage en Belgique ; Bruxelles, Bruges, Anvers et Malines : des pierres noires, un grand port vivant et la peinture la plus belle du monde" (Beauvoir, 1960 : 280). Encore cet attrait pour le grand large et les villes portuaires qui leur faisait préférer Le Havre à Rouen avant le trio. Un intérêt grandissant pour la peinture flamande considérée comme un véritable exercice d'écriture : la combinaison de l'art et des voyages.

Le dernier trimestre de 1936 s'écoula rapidement malgré les crises de plus en plus fréquentes d'Olga étouffant dans le trio et se rebellant de plus belle pour affirmer un semblant d'indépendance. Simone de Beauvoir sentait également de plus en plus le poids de cet arrangement révolutionnaire mais inégal. Olga ne fut jamais un membre à part entière, elle ne fut qu'une pièce rapportée. Seule avec de Beauvoir, leur amitié fonctionnait, seule avec Sartre, elle s'irritait de ses avances et de ses revendications. Tous trois ensemble, l'édifice était branlant. Olga ne fut qu'un tiers pour de Beauvoir et elle s'inquiétait que cet édifice soit "une entreprise de longue haleine" (Beauvoir, 1960 : 292). Elle ne pouvait concevoir une existence ainsi et ne comptait pas partager tous ses plaisirs avec une Olga qui ne pourrait être qu'un frein à l'entente qu'elle avait établie avec Sartre. Très révélatrice de ses sentiments cette courte phrase : "Dans les voyages que je projetais de faire avec Sartre, je ne souhaitais pas du tout qu'Olga fût un tiers" (ibid). Le tiers, l'invitée mais jamais un membre de cette création amoureuse. L'invitée, la petite cousine de province que l'on traîne à Paris mais que l'on ne conçoit pas d'incorporer à des projets plus vastes comme la découverte de l'Ailleurs. Si Olga est exclusive, de Beauvoir l'est encore plus lorsqu'il s'agit de Sartre, certes ils ont un

pacte et les amours contingentes sont une réalité mais il ne remet pas en cause la solidité de leur union devenu asexuée, mais nécessaire. Olga représente peut-être tout ce qu'il admire dans cette jeunesse qui leur échappe mais Olga est une enfant alors qu'ils sont déjà dans un couple d'adultes fondé sur une entente intellectuelle qui se veut parfaite. La construction de leur existence ne passe pas par Olga, la petite invitée que Françoise gaze à la fin du roman du même nom n'est qu'un chatoiement qui ne dure que le temps d'un moment, correspondant à l'enfermement de Rouen. Leur existence est ailleurs et Olga n'est qu'un jeu. Le jeu allait durer encore quelques mois, personne ne serait assassiné, le couple de Beauvoir-Sartre en sortirait pour ainsi dire indemne et Olga aurait la possibilité de s'installer à Paris, car en juin 1936, l'avis de mutation de Simone de Beauvoir arriva, l'exil normand s'achevait, elle allait dès la rentrée d'octobre enseigner au Lycée Molière à Paris. Sartre fut moins chanceux, après avoir refusé une Khâgne à Lyon, il accepta un poste à Laon à une heure de train de Paris.

Fidèle à sa promesse intérieure de ne pas compter Olga dans ses projets de voyages et afin de la fuir quelques semaines et de retrouver Sartre en tête à tête, ils prirent de nouveau la direction de cette Italie tant aimée et que le régime mussolinien n'arrivait pas totalement à gâcher à leurs yeux. Ils ne connaissaient pas le Mezzogiorno et après dix jours confortables à Rome à déambuler dans les venelles autour de la place du Panthéon, ils prirent le chemin de Naples. Ce fut le choc, le sud de l'Espagne avait été une mauvaise surprise mais Naples les déconcerta et les fascina. La crasse, la pauvreté, l'indigence à tous les coins de rue les envoûta : "nous nous sommes laissé en partie leurrer par les apparences" (Beauvoir, 1960 : 306) ; sans être totalement aveugles à cette ville de misère, ils se laissèrent aller à son charme poussiéreux et peuplé. La gentillesse de ses habitants faisant oublier leur condition pour ainsi dire animale. Dans cette ville, aucune mention d'une omniprésence fasciste. Naples ne semble pas être quadrillée où sous haute surveillance ; Sartre dans une lettre à Olga (Sartre, 1983 : 74) lui explique simplement les projets architecturaux chers au Duce qui sont en train d'être réalisés dans cette ville de ruelles étroites et sordides. Le fascisme ici prend des aspects plus sociaux que politiques : un nouvel hôtel des postes et de nouvelles banlieues aseptisées bâties sur des marais asséchés. Naples est une autre Italie, plus difficile à soumettre que celles des opulentes villes du nord. Si Rome est une vitrine d'un fascisme agressif et triomphant, Naples en tant que parent pauvre fait figure de ville fasciste bien loin d'être achevée. Quittant parfois le bouillonnement du chaudron napolitain, et en bons intellectuels formés aux Classiques, ils visitèrent Pompéi figée sous les cendres du Vésuve, Paestum la grecque. Ils embarquèrent ensuite à bord d'un caboteur, reliant Naples à Palerme : "Entraînée par Naples à la misère, je supportai celle – pourtant affreuse – de Palerme" (Beauvoir, 1960 : 311). Une fois encore, ils vont sombrer dans le mirage du pittoresque : "je m'en donnai à coeur joie" (Beauvoir, 1960 : 312). On est bien loin des voyages politiques, sociologiques et pour ainsi dire ethnologiques des années de gloire. Ici, on se contente de découvrir le monde sans le

juger, sans même songer à le changer. Si on peste quand même contre l'obscurantisme qui reproduit ce type de pauvreté de génération en génération, si on a de la sympathie pour la République espagnole qui essaie de changer la société, on n'a encore aucun souci de s'impliquer directement comme Paul Nizan dans l'établissement du Socialisme, seule réponse à tous ces maux. On visite, on ingurgite des images qui seront souvent réutilisées dans l'écrit, on vit une expérience mais on reste distant, ne cherchant pas véritablement à comprendre un pays. En ces années de jeunesse prolongée artificiellement, le voyage n'est pas studieux mais simplement explorateur, on continue de réaliser ses rêves d'adolescent et d'étudiant, Sartre ne rêvait-il pas de connaître les bas-fonds, les tavernes louches, les bordels les plus crasseux ? En se mélangeant à la fange, sans pour autant y tomber, on se désocialise un instant, on fuit sa situation de petits-bourgeois fonctionnarisés, enfermés dans une existence encore trop étroite et que le trio au lieu d'ouvrir n'a fait que reserrer. En se gorgeant de couleurs locales et de sensations bon marché, on semble aller au-delà de son essence afin de se créer une existence plus proche de ses aspirations. Sartre écrit mais n'est pas encore publié, de Beauvoir se donne mollement à cette tâche. Ecriture et voyages, telle sera leur vie, en attendant d'être reconnus comme auteurs, autant engranger le plus d'expériences possibles avant de replonger dans le morne qu'est le professorat et dans le tourbillon infernal du trio qui les attend dès octobre.

Remontant vers le nord, s'arrêtant de nouveau quelques jours à Rome, ils gagnèrent Venise où leur périple s'acheva dans la mélancolie : "(...) l'humeur de Sartre changea ; le voyage s'achevait et il retrouvait ses soucis (...) ses rapports avec Olga (...) Sartre me dit plus tard que tout au long de cette nuit [vénitienne] une langouste l'avait suivi" (Beauvoir, 1960 : 314). Le temps n'était plus suspendu, ils allaient retrouver la France, de nouveaux postes, les mêmes responsabilités qu'ils haïssaient, la même histoire désastreuse avec une Olga enfermée tout l'été dans la demeure de ses parents aux alentours de Rouen car n'ayant présenté aucun certificat de licence. A nouveau ils allaient se débattre dans leurs rôles de Pygmalions épuisés par leur élève devenue si récalcitrante. Seule lumière pour Simone de Beauvoir, après des années d'exil forcé en province, elle allait retrouver tout du moins les plaisirs de la capitale et renouer quelques années encore avec une existence digne de ses espérances et de ses goûts.

CHAPITRE CINQUIÈME

PLUS PROCHE DU MALHEUR

I

PARIS RETROUVÉ

“J’enseignais au lycée Molière. Je n’imaginai évidemment pas de résider à Passy (...) Je descendis rue de la Gaité, dans un hôtel décent, l’hôtel Royal-Bretagne” (Beauvoir, 1960 : 319). Paris retrouvé, son cher Montparnasse reconquis et réapproprié, la rue de la Gaité, populeuse avec ses maisons de passe si préférables aux beaux appartements du XVIème arrondissement : “J’avais eu vaguement l’envie de louer (...) un petit appartement (...) Je ne tenais pas *a priori* à jouer la bohème (...) L’hôtel me déchargeait de tous soucis (...) J’avais Paris, ses rues, ses places, ses cafés” (ibid). De Beauvoir était à nouveau dans son élément, elle ne faisait pas parti de la bohème parnassienne mais elle la côtoyait chaque jour dans son box du Dôme où elle avait pris ses habitudes. Que de noms célèbres, que d’artistes maintenant reconnus et admirés mais qui à l’époque tiraient le diable par la queue ; mais aussi combien d’anonymes aperçus dans les cafés et les brasseries du quartier, toute une faune pour ainsi dire à la dérive, faite de modèles plus ou moins célèbres et courant le cachet, de lesbiennes portant monocle, d’artistes plus ou moins fauchés, de tout ce que Montparnasse contenait de destins individuels souvent broyés.

Simone de Beauvoir se donne à tous ses plaisirs, Sartre est à Laon mais il vient souvent, Olga rescapée de Rouen l’accompagne dans ces petits voyages dans des lieux plus ou moins respectables et que l’exotisme bon marché semble sauver du glauque. On se souvient que l’Afrique du Nord avait fait forte impression sur de Beauvoir. Pour recréer et retrouver les couleurs des souks du Rif, elle aime aller dîner dans un restaurant assez particulier de la rue Monsieur-le-Prince, le Hoggar où, se délectant de couscous et sirotant du thé à la menthe, elle aime assister au spectacle d’une Ouled-Naïl de pacotille, toute prête à monter avec le client pour une passe facturée sur l’addition.

Tout comme lors de ses premières années de liberté, son univers parisien demeure limité. Elle se rend à Passy pour ses cours et fuit le quartier aussi rapidement que possible pour retrouver son univers de la Rive Gauche et du quadrilatère parnassien en particulier.

Dans une France encore extrêmement conservatrice, ces quelques kilomètres carrés de ville lui semblaient être un havre de tolérance et de licence. Outre les artistes désargentés, une collection impressionnante de marginaux s’y retrouvaient, alcooliques, opiomanes, homosexuel(le)s et pervers en tout genre. Plutôt que de se sentir à l’étroit au milieu de cette misère intellectuelle, elle préfère affirmer que : “tous ces déclassés, ces exilés, ces ratés, ces fabulants [la] reposaient des monotonies de la province” (Beauvoir, 1960 : 323). Cette rentrée 1936 s’annonçait sous les meilleurs auspices : un poste à Paris, une existence vivante au sein de cette communauté d’une bohème plus ou moins professionnelle, Sartre libéré des langoustes et autres crustacés et finalement la fin du trio. Cette situation asymétrique avait vécu et perduré trop longtemps, les trois acteurs s’étaient épuisés et c’est Olga qui brisa le cercle infernal. Elle avait beaucoup sympathisé avec un ancien élève de Sartre : Jacques-Laurent Bost qui préparait sa licence de philosophie en Sorbonne, et cette amitié se transforma en relation amoureuse. Marc Zuorre, follement amoureux de Bost, l’avait surpris embrassant Olga dans sa chambre. Sartre l’apprit, fut grand seigneur et l’affaire du trio fut consommée. Simone de Beauvoir conclut l’épisode dans ses mémoires sur un ton pour ainsi dire détaché mais à la lecture de son premier roman publié *L’Invitée*, on réalise le traumatisme que fut cette histoire, cette expérience. Elle l’a dit, le personnage de Xavière est une caricature noire d’Olga mais ce qui demeure, c’est un roman écrit pour occulter la présence de cette étrangère dans son couple. S’il s’agit en effet d’un roman de par sa construction et sa vocation première, on reste ébahi devant les similarités biographiques entre ses personnages et les personnes réelles. Les noms sont différents, ainsi que les professions, certains d’entre eux sont des patchworks de modèles pris dans la vie mais le climat est similaire, certains événements demeurent inchangés et l’histoire reste pour ainsi dire parallèle dans son déroulement, à l’exception du meurtre finale. L’ironie est voulue et comme pour désamorcer une bombe, le roman est dédié à Olga. Bien qu’il fût publié en 1943 et que le trio eût été enterré depuis plusieurs années, on peut concevoir quels furent les tourments de Simone de Beauvoir pour qu’elle choisisse de mener cette entreprise à bien. Ce projet s’inscrit aussi dans l’adhésion au pacte : tout dire, ne rien cacher. Plutôt que d’affronter Sartre sur ce terrain glissant et d’aviver les colères d’Olga, elle préféra mettre sur le papier ses sentiments et ses angoisses, même si ceux-ci n’avaient plus officiellement raison d’être. On a beaucoup commenté la conception de cet ouvrage qui introduit une technique romanesque du calque que Simone de Beauvoir utilisera toute sa vie dans ses œuvres de fiction. Certains ont voulu y voir un règlement de compte à l’égard d’Olga, une mise au point vis-à-vis des proches mais on a souvent oublié l’essentiel, ce roman s’il a servi de “thérapie” à son auteur, demeure avant tout une expérience littéraire où de Beauvoir a essayé d’incorporer les techniques romanesques les plus modernes de son époque, s’inspirant pour cela des auteurs américains et anglais déjà mentionnés. Il s’agit d’un roman psychologique fait de longs monologues

intérieurs chers à Virginia Woolf, de découpages Faulkneriens et d'un réalisme à la Dos Passos. Cela reste aussi un témoignage fascinant sur ce monde intellectuel et bohème des années 30, une description d'un Paris depuis bien longtemps disparu et d'une France au bord du précipice, le roman s'achevant historiquement quelques mois avant la Déclaration de guerre.

Ce gouffre qui s'ouvre, sans y être encore directement confronté, sans en être encore acteur, Simone de Beauvoir va l'appréhender dès cette rentrée 1936 : "(...) nous plongeâmes dans le drame qui pendant deux ans et demi domina toute notre vie : la guerre d'Espagne" (Beauvoir, 1960 : 315). Même les charmes de Paris, les avancées du Front populaire allaient être gâtés par cette guerre aux portes de la France. Connaissant ce pays, l'ayant aimé et surtout ayant parmi ces meilleurs amis un Espagnol, elle ne pouvait complètement détourner les yeux des enjeux de ce conflit. Comme toute la Gauche française, elle ne doutait pas de la victoire des troupes républicaines malgré la force des armées franquistes. Elle se laissait bercer par les appels à la résistance de La Passionaria. Comme beaucoup, elle ne voulait croire à la victoire des forces fascistes, mais elle s'interrogeait sur le bien fondé de la politique du Front populaire français qui ne voulait pas déclencher les foudres d'Hitler ou de Mussolini, préférait "sauver la paix" que faire la guerre et fournir une aide militaire aux Républicains. Comme tant d'autres, elle ne vit pas que cette guerre n'était qu'une répétition grandeur nature de ce qui allait fondre sur la France trois ans plus tard. Il fallait croire à la paix, croire au bonheur avant tout et croire aux lendemains qui chanteraient.

Aux vacances de Noël, fidèle à une habitude qui semble bien ancrée, de Beauvoir partit en compagnie de Sartre aux sports d'hiver mais l'humeur ne fut pas au beau fixe. Le manuscrit de Sartre - *Melancholia* et qui allait devenir *La Nausée* - venait d'être refusé par Gallimard. Il avait par charité convié Marc Zuore à villégiaturer avec eux, celui-ci repoussé par le très hétérosexuel Jacques-Laurent Bost, ne se consolait pas de son chagrin d'amour et les abrutissait de pleurs et de jérémiades. L'hiver au lieu d'être scintillant, fut rude et déplaisant. Ce séjour n'eut pas l'effet escompté, ils rentrèrent tous à Paris, fatigués, déprimés et remplis d'interrogations.

A Paris, le morne s'installa, déjà les plaisirs retrouvés s'éventaient un peu. Olga voyait Sartre de loin en loin, Bost la courtisait toujours et Marc Zuore continuait à le poursuivre de ses assiduités et de ses déclarations d'amour. Peu de distractions nouvelles, n'étaient-ce les répétitions du *Jules César* de Shakespeare, monté au Théâtre de l'Atelier par Charles Dullin et adapté par l'ancienne flamme de Sartre et maîtresse du metteur en scène : Simone Jollivet, alias Toulouse et nommée Camille dans les mémoires de de Beauvoir. A partir de ce moment Dullin allait devenir un personnage important dans la vie et la carrière du couple. Ce fou de théâtre qui faisait découvrir des pièces étrangères au public français et qui revisitait les classiques français, avait également de la générosité. Il proposa à Sartre de présenter

personnellement son manuscrit à Gaston Gallimard et par la suite allait grandement aider la carrière de dramaturge de Sartre et donner l'envie d'écrire pour le théâtre à Simone de Beauvoir. Cette amitié constituera donc la seule lumière dans ce morne qui s'installe, les nouvelles d'Espagne devenant de plus en plus mauvaises malgré l'enthousiasme de Fernando Gèrassi, l'ami espagnol engagé dans les troupes républicaines.

Ce n'est pas le malheur espagnol qui allait fondre sur Simone de Beauvoir mais celui plus personnel de la maladie. Nous l'avons vu, elle était d'une santé resplendissante, dormant peu, sortant beaucoup, pouvant parcourir des kilomètres à pied après avoir passé une nuit entière dans un wagon de troisième classe. "(...) je fus prise d'un frisson. J'avais l'habitude de traiter par le mépris les gripes, les angines, les fièvres, mais cette fois, la secousse fut si brutale que je dis : Il faut que je rentre !" (Beauvoir, 1960 : 332/33).

Le mépris n'y fit rien, Simone de Beauvoir assista à un dîner chez Simone Jollivet, mais elle dut être reconduite à son hôtel tant elle se sentait mal et éprouvait des difficultés à respirer. Les jours suivants elle garda le lit sur les conseils d'un médecin, mais son état empirant, celui-ci prit peur et décida de l'envoyer dans une clinique privée de Saint-Cloud car ses poumons étaient en piteux état. Ce fut un déchirement pour de Beauvoir, que de quitter Montparnasse et l'existence qu'elle s'y était créée avec tant d'acharnement. Elle avait d'abord refusé mais Sartre et ses amis passèrent outre et elle fut emmenée d'urgence en ambulance : "(...) on m'avait arrachée à ma vie, à sa sécurité, pour me jeter dans un *no man's land* où tout était possible ; rien ne me protégeait plus de tous les dangers, je les courais" (Beauvoir, 1960 : 334). Ce terme géopolitique de *no man's land* est des plus frappants. Il nous faut toujours garder en mémoire que Simone de Beauvoir considéra constamment sa vie, son existence comme une aventure particulière et singulière, comme une forme de voyage personnel avec des frontières bien définies, chaque étape étant comme une nouvelle contrée à découvrir, à comprendre. Ce cheminement fut interrompu par une fluxion pulmonaire due sans aucun doute au surmenage et à des conditions de vie parfois précaires. N'importe qui aurait considéré cette mésaventure comme un hasard du destin, mais pour de Beauvoir, les implications furent beaucoup plus terribles. Si l'on applique une grille existentielle, prenant comme postulat que l'individu se crée, il est indéniable que la maladie et ainsi, l'ombre de la mort, ne peuvent être qu'un *no man's land* personnel. La question du choix est primordiale dans l'existence de Simone de Beauvoir. L'imposition connue dans sa jeunesse et rejetée, ne doit en aucune manière refaire surface. Cette vie qu'elle se construit et qu'elle refuse de subir, ce voyage individuel ne peut échouer entre deux frontières, un passage est obligatoire et comme la mort est finale puisque Dieu n'existe pas (plus), on ne doit jamais accepter cette injustice car : "maladie, accident, malheur, ça n'arrive jamais qu'aux autres (...)" (ibid). Il nous faut aussi comprendre son optimisme à tout crin, qui fonctionne par la présence de Sartre qui lui a offert le monde et par qui rien de mal ne pourra jamais arriver. Mais

paradoxalement et grâce à sa curiosité naturelle, de Beauvoir réussit à rendre cette hospitalisation bénéfique et positive. Couchée, soignée, elle réalisa combien sa vie des mois précédents avait été pesante, l'expérience du trio encore fraîche dans toutes les mémoires. Cette maladie plutôt que de la stopper, l'aida en fait à faire le vide, à réfléchir sur son existence : "je me plaignais que le monde se répétait : eh bien ! voilà qu'il allait changer" (Beauvoir, 1960 : 335). Le choc de la maladie l'aida à couper certains ponts. Sa relation avec Sartre s'améliora. S'il pouvait faire preuve de goujaterie, il ne faut jamais oublier qu'il aimait de Beauvoir et qu'il lui était fidèle à sa manière. Cette affection profonde qu'il lui manifestait, ce charme dont il savait user, cette élégance et cet humour dans les formules, tout ceci est bien visible dans ce passage d'une lettre d'avril 1937 envoyée de Laon : "Allez-vous bien, votre coeur est-il rose ? N'oubliez pas de faire une promenade autour de votre fauteuil. Et quand vous aurez bien tourné autour du fauteuil, asseyez-vous dedans (...) Je vous aime" (Sartre, 1983 : 94). Comme le souligne la biographe de Beauvoir citant sa collègue de Rouen Colette Audry : "(...) on ne doit oublier qu'elle [de Beauvoir] avait autant d'influence sur lui que lui sur elle (...) qu'un garçon comme Sartre (...) n'en était pas moins (...) subjugué par cette fille – à ses pieds, captivé, attaché, lié à elle (...)" (Bair, 1991 : 211). Si Sartre est volage et a pour ainsi dire cessé toute vie sexuelle avec son Castor, il ne peut cependant concevoir une vie sans elle, son égale intellectuelle, son petit juge, sa confidente, son miroir. Si le trio avait déséquilibré leurs rapports, il n'avait jamais remis en question le lien profond qui les unissait. A l'époque où cette lettre fut écrite, Sartre venait d'entamer une nouvelle liaison, cette fois-ci avec la sœur d'Olga : Wanda. Liaison qui allait se poursuivre pendant plusieurs décennies. Toutes ses aventures, de Beauvoir les accepterait ou même les encouragerait car elle ne connaissait que trop bien son "cher époux". C'est donc le coeur léger qu'elle partit en convalescence dans le Midi sur les conseils de son médecin : "c'était la première fois que je villégiaturais, et d'abord je m'en amusais" (Beauvoir, 1960 : 337). Elle avait pris pension dans un établissement de Bormes-les-Mimosas. Sans programme fixe, les longues randonnées et les bains de mer lui étant formellement interdits, elle se laissa aller pour la première fois de sa vie à une certaine oisiveté qui ne dura que fort peu longtemps : "(...) au bout de trois jours, je trouvai insupportable de voir à chaque repas les mêmes visages. Je mis mon sac à dos, et je m'en allai" (ibid). Voyage solitaire en Provence, retrouvant le rythme de ces randonnées marseillaises, allant toujours plus loin à la découverte de cette région et malgré le risque d'une rechute, envers et contre tout : "de nouveau la santé, la joie battaient dans mes veines" (Beauvoir, 1960 : 338). Et puis le bonheur qui semblait revenir, le bonheur sous la forme d'une lettre du vendredi 30 avril 1937 (Sartre, 1983 : 113/117) lui annonçant que le manuscrit de *Melancholia* avait été accepté par les éditions Gallimard, mais celles-ci avaient imposé un nouveau titre : *La Nausée*. Quelques mois plus tard et avant la publication du roman, la nouvelle *Le Mur* fut publiée dans la *N.R.F.*

Le retour à Paris se fit sous le signe de la gaieté. L'avenir semblait à nouveau sourire, le malheur semblait s'éloigner, la saison culturelle de ce printemps 1937 battait son plein et de Beauvoir en profita. Fait important, l'Exposition universelle ouvrit ses portes, tous les intellectuels de Gauche se précipitèrent au Pavillon de la République espagnole et reçurent : "(...) le choc du Guernica de Picasso" (Beauvoir, 1960 : 343). La guerre s'intensifiait, leur ami Paul Nizan revenait de Madrid sous les bombes, Barcelone s'entre déchirait, le Pays Basque était tombé mais le gouvernement Blum refusait toujours et encore d'aider en arme la République aux abois.

II UNE CERTAINE IDÉE DU BONHEUR

Simone de Beauvoir avait surmonté sa maladie et sortait donc victorieuse de cette épreuve. Ses rapports avec Sartre avaient retrouvé leur qualité, Wanda n'était pas une menace, il n'était absolument pas question de reformer un trio. Paris avait retrouvé ses charmes, la guerre en Espagne était préoccupante mais le Bien ne pouvait que l'emporter. Le 14 juillet ne fut pas boudé comme le premier du Front Populaire et de Beauvoir et Sartre coururent les bals de Montparnasse et de la Bastille.

Elle partit en randonnée, laissant Sartre à Paris où il était retenu quelques jours. Durant celle-ci, elle frôla la mort une nouvelle fois, mais sans crainte, elle tomba au fond d'un ravin et une fois remise de ses émotions déclara : "J'ai perdu une journée !" (Beauvoir, 1960 : 345). La jambe encore endolorie par la chute, elle se hâta de rejoindre Marseille en car afin d'y rejoindre Sartre et Bost, tous trois devant embarquer sur le *Cairo City* qui appareillait pour Le Pirée. Traversée idyllique, ou presque, malgré l'inconfort de leur voyage sur le pont : "nous mangions, nous dormions, nous lisions, nous causions. bercée par le roulis, abruti de soleil, j'avais à l'âme un agréable vague" (Beauvoir, 1960 : 346). Ils arrivèrent à Athènes, misérable, étouffante et populeuse. La Grèce avait également basculé dans la dictature fascisante : "depuis 1936, Metaxas était dictateur (...) mais Athènes ne semblait pas la capitale d'un Etat militaire (...)" (ibid). Moins riche que Rome mais comparable à Naples, la ville n'avait pas encore l'allure ordonnée du modèle fasciste. Aucune nouvelle réalisation architecturale, simplement, une pauvreté agressive sans la gentillesse italienne. Très révélatrice est cette petite phrase décrivant un incident dans une rue populaire : "(...) des enfants un jour nous lançèrent des pierres : Tiens ! ils n'aiment guère les étrangers pensâmes-nous, placidement. Plus tard, quand traversant un pays pauvre j'ai senti la haine, elle m'a durement mordu" (ibid). A l'époque, armés de leur anti-conformisme et de leur haine de la bourgeoisie, ils croient encore benoîtement qu'on ne les associe pas aux riches touristes descendant dans les palaces et comme au Maroc et à Naples, ils se laissent prendre au piège du pittoresque : "(...) tout en nous indignant contre l'injustice du monde, il nous arrivait (...) de la prendre pour une donnée naturelle" (Beauvoir, 1960 : 347). On doit le répéter, dans les années trente, de Beauvoir et Sartre n'ont rien des intellectuels militants des années cinquante à soixante-dix. Ils s'insurgent à vide, ne pensant nullement à passer des paroles aux actes. Tout heureux de la chance qui leur était donnée de voyager, ils ne concevaient pas encore le voyage comme une donnée politique. Ils n'étaient pas complètement aveugles à la réalité, mais ils ne l'incorporaient pas encore à une pensée politique définie. Ils savaient que les choses devaient changer mais ne savaient pas trop

comment s’y prendre. Sartre n’avait pas encore l’assise qu’il aurait au sortir de la Guerre et Simone de Beauvoir ne comptait pas encore dans l’intelligentsia parisienne, elle n’avait rien publié encore et, nous l’avons vu ne se donnait que très mollement au travail d’écriture. S’ils aimaient frayer avec les masses athéniennes, comme à Rome et à Naples en érudits, ils se plaisaient à déambuler dans les ruines de l’Acropole, essayant de comprendre la majesté de ce projet architectural antique : “La beauté se raconte encore moins que le bonheur (...) j’ai vu l’Acropole (...) il n’y a rien à ajouter (...)” (Beauvoir, 1960 : 348). Que cette phrase a fait couler d’encre ! Combien d’universitaires et d’étudiants ont tenté de la déchiffrer. Problème philosophique s’il en est, décrire l’indescriptible, déchiffrer l’indéchiffrable, raconter l’irracontable. On pourra toujours considérer cette phrase comme l’un des crédos de Simone de Beauvoir, on pourra disserter sur la fulgurance des instants de bonheur qui, alliés à la beauté, semblent se suffire à eux-mêmes, mais on ne réussira jamais à véritablement saisir ceux-ci sur le papier. On pourra toujours essayer d’établir une théorie hédoniste et esthétique mais on ne parviendra une nouvelle fois qu’à affirmer et non décrire. Simone de Beauvoir a ici la grande honnêteté de ne pas se lancer dans une explication philosophique en utilisant sa grande culture. Elle demeure humaine, ce que beaucoup de lecteurs semblent parfois oublier. Si elle fut la “grande prêtresse” de l’Existentialisme, la mère du féminisme, le chantre du Socialisme indépendant, elle fut avant tout cette femme humaine dans ses plaisirs, ses frayeurs, ses haines et ses contradictions. Elle sut parfois ne pas vouloir analyser l’évidence de certaines données. Nous l’avons affirmé maintes fois, l’absence de Dieu implique que la beauté est une création humaine ainsi que le bonheur qui est la plus belle construction de l’homme. Simone de Beauvoir, si elle fut éblouie par le Cogito cartésien, le comprend uniquement dans sa dimension humaine : la personne est un être pensant mais elle ne souscrit pas à la deuxième partie du postulat qui implique l’omniprésence de Dieu, créateur de toutes choses. Bien sûr les concepts de beauté et de bonheur sont hautement subjectifs, une personne moins alimentée de culture antique, ne verrait dans l’Acropole qu’un amas de pierres et quelques colonnes lépreuses abandonnées sur une colline poussiéreuse, mais ce que de Beauvoir a vécu, ce sont ces quelques rares moments de plénitude que chaque être humain recherche si désespérément tout au long de sa vie : la réalisation profonde du sentiment d’être en vie, d’avoir été témoin de quelque chose de rare, la preuve de notre humanité primaire et première qui se suffit à elle sans l’explication d’un Créateur suprême. Tout ce que Simone de Beauvoir et ses compagnons réussirent à accomplir, elle l’explique quelques lignes plus loin : “(...) face aux temples grecs ; nous avons appris à les traduire en mots (...) mais le plus souvent, nous étions émus et nous nous taisions” (Beauvoir, 1960 : 349). Pas d’intellectualisme forcé dans ce témoignage, mais l’humilité du connaisseur, qui ne peut qu’essayer d’imaginer : “(...) les siècles perdus, les assemblés, les foules, la rumeur de l’ancienne Athènes” (ibid).

Continuant plus avant leur découverte de la Grèce, ils partirent pour les Cyclades ; mêmes les passages d'une île à l'autre sur des caboteurs leur procurèrent de vives impressions. Une autre phrase décrit, si elle ne peut l'expliquer, ce que Simone de Beauvoir ressentit pendant ce voyage ; quittant le port du Pirée : "(...) une énorme lune rousse se [leva] dans le ciel (...) et l'air était si doux que j'en eus le coeur chaviré ; plus d'une fois le bonheur me réveilla (ibid). C'est ce bonheur, telle une présence amie qui réveille la dormeuse pour la confronter à encore plus de beauté. Le bonheur est personnage réel dans la vie de Simone de Beauvoir, un concept si fort qui arrive à transcender les tracasseries, les frustrations et les peines de l'existence. Ce bonheur on le désire si fort qu'il vous apparaît ainsi comme une vision sur un bateau en pleine nuit. Si de Beauvoir avait encore souscrit à l'idéologie chrétienne, le lecteur, le chercheur, auraient pu l'accuser de mysticisme ; le bonheur, tel un ange annonciateur réveille la croyante. Le bonheur est ce qui demeure une fois que l'existence de Dieu a été à jamais rejetée ; l'unique certitude de l'athée, le seul but à atteindre une fois que la consolation d'un paradis après la mort a été définitivement désavouée. On a souvent décrit Simone de Beauvoir comme une pure égoïste, et nous verrons que ce fut parfois le cas ; à la lecture et à la lumière de ces quelques lignes, on peut comprendre que sans les certitudes que la religion peut apporter, elle eut le besoin de "croire" en quelque chose, en l'occurrence en la recherche du bonheur et surtout en son acceptation. Reprenant le précepte d'Horace, magnifié par Ronsard, elle sut cueillir le jour, elle sut trouver son *Carpe Diem*.

Quant à Sartre, s'il apprécia ce qu'il vit, et put parfois comprendre les "transes" de son Castor, il resta le plus souvent calmement égal à lui-même. De Beauvoir le décrit plutôt heureux mais ayant des accès de colère dus à la chaleur et aux longues marches qu'elle planifiait. Ce qui nous paraît plus intéressant, c'est que Sartre se servit d'un événement de ce voyage, bien des années plus tard dans sa pièce *Les Mouches*. Arrivant tous trois dans le bourg d'Emborio après une marche épuisante, une femme s'enfuit sur leur passage et ils durent se réfugier dans une taverne où on leur servit un déjeuner nauséabond et constellé de mouches.

Ayant fini leur périple des îles, ils regagnèrent Le Pirée où Bost repartit pour la France. De Beauvoir et Sartre attaquèrent le continent : Delphes, Olympie, Sparte et Mycènes où : "dans les tombeaux, devant la porte des Lions, [ils ont] connu, comme à Acropole, ce frisson en aigrette dont parle si bien Breton et qui naît de la rencontre avec la beauté absolue (...)" (Beauvoir, 1960 : 356). La réalité terrestre leur fut rappelée lorsque longeant un jour une prison, le gardien leur dit en français que de nombreux communistes grecs y étaient incarcérés : "(...) alors nous nous sommes rappelé Metaxas. Nous l'avions oublié (...)" (ibid). Dans cette dictature si discrète, la répression l'était aussi, la beauté et le bonheur avaient su occulter la situation politique, économique et sociale de ce pays considéré à cette époque comme lointain, aux frontières de l'Asie mineure, dernier bastion de l'Europe avant

les mosquées d'Istanbul, mais que les basiliques byzantines de Salonique savaient faire imaginer. De retour définitivement à Athènes, ils embarquèrent pour Marseille où de Beauvoir passa quelques jours seule, Sartre étant remonté immédiatement sur Paris. Avant de rejoindre la capitale, elle alla faire un tour d'Alsace avec Olga : Strasbourg et de nombreux villages.

La rentrée ne fut pas mélancolique comme les années précédentes car elle allait retrouver Paris, et en cet automne 1937 Sartre allait y enseigner également.

III CRÉPUSCULE

“Nous en avons fini de la province ; voilà qu’enfin nous vivions tous deux à Paris : plus de voyages en train, plus d’attentes dans les gares” (Beauvoir, 1960 : 359). Ce qui avait été leur existence depuis le début des années trente s’achevait : la province éloignée à tout jamais de leur vie, les ballets incessants en chemin de fer relégués aux souvenirs d’une autre époque, l’indicateur soigneusement rangé dans un tiroir.

Simone de Beauvoir avait quitté l’hôtel Royal-Bretagne et Sartre et elle s’installèrent dans un nouveau logis. Elle retrouva le rêve de ses quinze ans dans une chambre qui comportait : “un divan, des rayonnages et un bureau très commode pour travailler” (ibid). Rejetant toujours et encore le couple bourgeois, ils faisaient chambre à part car ils avaient ainsi : “tous les avantages d’une vie commune, et aucun des inconvénients” (Beauvoir, 1960 : 360) ; inaugurant ainsi ce que serait leur vie jusqu’à la mort de Sartre en 1980, une véritable vie commune faite d’échanges mais avec également une autonomie afin d’éviter routine et embourgeoisement malsains. Mais ce qui aurait pu être un bonheur, fut occulté par les événements internationaux, l’Espagne s’effondrait sous les attaques franquistes aidées par une alliance germano-italienne, l’Allemagne déjà nazifiée s’enfonçait encore plus dans la dictature et y entraînait l’Autriche, finalement le Japon commençait son invasion de la Chine. Les dés avaient été jetés, l’Axe répétait ce qui allait être la plus grande déflagration mondiale dès 1939. Les démocraties demeuraient molles et le Front populaire agonisait. Simone de Beauvoir s’apercevait de la montée des périls mais refusait de croire à l’imminence d’un conflit qui aurait détruit ce bonheur auquel elle avait pour ainsi dire dédié son existence. Elle n’y parvint pas : “(...) l’avenir se dérobaît sous mes pieds ; j’en éprouvais un malaise qui touchait à l’angoisse” (Beauvoir, 1960 : 366). Pour calmer celle-ci, elle partit dorénavant comme chaque année à la montagne, mais de nouveau, elle ne put retrouver la magie du premier séjour : “nous passâmes de bons moments” (Beauvoir, 1960 : 367). Elle ralentit sa vie sociale mais continua néanmoins à se gaver de comédies américaines qu’elle adorait et à se précipiter à l’exposition surréaliste en janvier 1938.

A Pâques, se remettant d’une rechute, elle partit en compagnie de Sartre au Pays Basque au lieu de gagner l’Algérie comme prévu. Choix étrange, alors que le flot des réfugiés espagnols ne faisait que s’accroître à la frontière française. Pourquoi cette région, elle ne l’explique pas, est-ce inconsciemment qu’ils voulurent se rapprocher de l’Espagne républicaine à l’agonie, comme pour un dernier adieu ? Le voyage de retour à Paris se fit avec une étape à La Rochelle où Sartre avait passé une partie de sa jeunesse après le remariage de sa mère.

A la Pentecôte, elle partit de nouveau mais cette fois-ci, seule, pour une randonnée à travers l'Auvergne.

Seul véritable bonheur, la parution de *La Nausée* chez Gallimard qui fut l'un des événements littéraires de cette année-là. Sinon toujours les projets de voyages comme pour occulter les ombres de l'avenir : "pour [me] consoler je faisais des projets (...) nous acheter une auto (...) prendre un jour l'avion Paris-Londres (...) visiter l'U.R.S.S avec l'Intourist" (Beauvoir, 1960 : 373). En attendant que tous ses projets se réalisent et pour oublier un peu le rejet anticipé de son manuscrit intitulé *La Primauté du spirituel* (qui ne paraîtra qu'en 1979 dans la *N.R.F* sous le titre *Quand prime le spirituel*), les grandes vacances arrivées, Simone de Beauvoir ne voulant pas rester une minute de plus à Paris, bien que Sartre y fût retenu, partit sac au dos pour les Alpes. Ce qui est particulièrement intéressant à propos de ce voyage, c'est que Simone de Beauvoir va censurer ses mémoires et mentir. A la lecture de *La Force de l'âge*, on laisse entendre au lecteur qu'il s'agit d'une randonnée en solitaire en attendant de rejoindre Sartre à Marseille où ils comptaient embarquer sur un paquebot en partance pour le Maroc français. Il n'en fut rien, ce que l'auteur éclipse complètement, c'est la présence du "petit Bost" venu la rejoindre près de la frontière suisse. A l'époque de la parution de ses mémoires, Olga était encore en vie et mariée à Bost. En 1938, leur histoire venait juste de débiter et ce qu'en aucun cas elle ne devait apprendre c'était que de Beauvoir et son futur époux devinrent amants lors de ce séjour. Elle l'apprit bien des années plus tard quand la liaison ne se limitait plus qu'à une très ancienne amitié teintée d'amour. Simone de Beauvoir aura toute sa vie une prédilection pour ces liaisons de voyage. Elle en avait entamé une avec Pierre Guille, le camarade de Sartre à l'Ecole normale lors d'un voyage en auto à la fin des années vingt (Bair, 1991 : 198), mais ne lui avait rien dit officiellement, ne respectant pas ainsi la clause d'honnêteté de leur pacte. Il en fut différent pour cette liaison, elle l'annonça fièrement à Sartre dans une lettre datée du 27 juillet 1938 et postée d'Albertville : "Il m'est arrivé quelque chose d'extrêmement plaisant et à quoi je ne m'attendais pas du tout en partant – c'est que j'ai couché avec le petit Bost voici trois jours – naturellement c'est moi qui le lui ai proposé" (Beauvoir, 1990 : 62). De Beauvoir appréciait Jacques-Laurent Bost depuis que Sartre le lui avait présenté, elle aimait sa jeunesse et son humour, ce qui avait expliqué sa participation au périple grec de 1937. Sa vie sexuelle avec Sartre s'étant pour ainsi dire arrêtée (Bair, 1991 : 240 / 242), elle avait décidé de prendre les choses en main, à 30 ans elle n'avait pas encore décidé d'enterrer sa vie de femme. Bost n'était pas son égal. Il avait pour elle une admiration sans bornes. Elle pouvait le contrôler et ainsi préserver sa relation avec Sartre qui continuait sa boulimie de jeunes femmes, poursuivant sa liaison avec Wanda et en débutant une autre avec une élève de de Beauvoir au lycée Molière, avec laquelle de Beauvoir entretenait une relation à forte connotation saphique. Cette relation maintes fois décrites dans *Les Lettres à Sartre* et dans le *Journal de guerre* et admise assez candidement par son

admiratrice Bianca Bienenfeld-Lamblin dans son livre de souvenirs *Mémoires d'une jeune fille dérangée* (Lamblin, 1993 : 53). A la lecture de cette lettre, on sent que de Beauvoir s'est éprise de son jeune amour : "je tiens fort à lui. Nous passons des journées d'idylle et des nuits passionnées (...) ça me fait une chose précieuse, et forte, mais légère et facile, et bien à sa place dans ma vie (...)" (Beauvoir, 1990 : 63). On se doit, bien entendu de rassurer Sartre et de lui réaffirmer la solidité des liens existants. La preuve en est que Bost ne sera pas invité à la dernière minute à se joindre au couple dans un voyage à travers le Maroc. Ce voyage faillit ne pas se matérialiser, le train de Sartre ayant eu un très grand retard, de Beauvoir désespérée en l'attendant vainement à la gare Saint-Charles crut qu'ils avaient raté la correspondance avec le paquebot. Arrivés au port, ils eurent juste le temps d'embarquer : "on s'apprêtait à enlever la passerelle ; je m'y précipitai, Sartre fut empoigné par des marins et soulevé par dessus le fossé qui se creusait entre le bateau et la terre" (Beauvoir, 1960 : 375). On ne peut que sourire au burlesque de la situation et à la détermination de Simone de Beauvoir, on imagine aisément le très sportif Castor, courant vers le paquebot venant de lever l'ancre, laissant son compagnon derrière avec comme seule aide quelques marins venus à son secours ; rien ne devant s'interposer entre son bonheur et elle, on perçoit son égoïsme mais paradoxalement, il demeure sympathique tant son envie de voir le monde est sincère et tant elle s'inscrit dans la construction de son existence. Enthousiasmée par la Grèce, transcendée par la beauté des ruines antiques, révoltée par la pauvreté du pays, elle n'était pourtant pas préparée à ce qu'elle allait découvrir tout d'abord à Casablanca : "nous cherchâmes les bidonvilles (...) la vie y était encore plus affreuse que dans les plus affreux quartiers d'Athènes, et c'était une oeuvre française (...) nous avons honte" (Beauvoir, 1960 : 376/377). C'est là sa première véritable confrontation avec le colonialisme qu'elle n'avait pas su voir ou appréhender dans le Rif espagnol. Ce qui la choqua, ce fut que la France, son pays, puisse laisser vivre la majorité de la population de ce protectorat dans des conditions pareilles. Pour la première fois également elle et Sartre allaient se faire un devoir de trouver les quartiers les plus défavorisés et non plus déambuler au gré de leur fantaisie et de les découvrir par hasard. La misère ici n'était plus une donnée, la France était un pays riche comment pouvait-elle autoriser que des populations sous sa protection pussent être forcées à vivre ainsi ? N'oublions pas que bien que considérés comme de gauche, de Beauvoir et Sartre, de par leur éducation, avaient été élevés dans la croyance de l'oeuvre civilisatrice de la France dans ses colonies. Sans pouvoir dire que ce premier contact ait totalement défini leur vision de la question du colonialisme, on peut présumer que celui-ci l'influença assez pour qu'ils aient pu au moins s'interroger sur le bien fondé de l'Empire colonial français à son apogée en cette fin des années trente. On peut néanmoins affirmer que ce voyage aura été le véritable commencement de cette relation privilégiée qu'ils entretiendront toujours avec le Maghreb et qui connaîtra ses moments les plus forts lors de la Guerre d'Algérie. Ce qui est certain, c'est

qu'en réaction aux autorités coloniales et afin de ne pas être assimilés aux colons et autres fonctionnaires métropolitains, ils feront toujours en sorte lors de ce voyage de ne loger que dans ce qu'ils nommeront, utilisant paradoxalement un vocable de l'époque "le centre indigène" (Beauvoir, 1960 : 378).

Que de kilomètres parcourus de nouveau en cet été 1938 ! Casablanca la trop européenne, Rabat et ses cigognes gardant les remparts, Fès un véritable "envoûtement" (Beauvoir, 1960 : 377), Meknès se révèle plus reposante, les ruines romaines de Volubilis, Marrakech où leur chambre donnait sur l'étonnante place Djemaâ El Fna qui de jour comme de nuit leur offrait un spectacle inchangé ou presque, depuis la fondation de cette ville autrefois capitale. L'Atlas encercle cette cité. Pendant trois jours ils y marchèrent achetant des victuailles dans des villages berbères isolés avant de voir "l'enfer du sud" décimé par la famine, la chaleur de Ouarzazate, et finalement, soulagés, la côté atlantique : Mogador (Essaouira), Safi avant de revenir sur Casablanca.

Ce qui ressort de ce voyage, c'est une fascination, un envoûtement mais aussi une répulsion profonde pour la misère ambiante du Maroc et par conséquent le début d'une vague prise de conscience politique quant à la politique coloniale de la France. La misère était plus acceptable dans les autres pays, ayant des gouvernements indépendants ; mais au Maroc, au lieu d'améliorer les choses, le Protectorat semblait avoir ignoré les besoins des populations locales, favorisant simplement la construction de villes européennes pour une minorité de colons, villes qu'ils détestèrent. Même la famine endémique du Sud ne semblait pas être une priorité pour le Résident à Rabat. Mais néanmoins, ils aimèrent le Maroc, Simone de Beauvoir fut particulièrement sensible aux couleurs, aux odeurs, aux petits métiers des souks révélateurs de l'activité humaine dans ce qu'elle contient de plus créateur. Elle apprécia la cuisine sachant si bien mélanger les saveurs et les épices et elle sut retrouver un instant les joies de sa jeunesse, le voyage étant toujours nouveauté et brisant l'inexorabilité du temps qui passe, du temps perdu que la guerre et l'Occupation allaient irrémédiablement ensevelir. Comme un dernier cri avant que le malheur ne fondît entièrement sur elle et sur son existence, elle écrivit dans ses mémoires, relatant la traversée France-Maroc et la perspective de ses vacances lointaines : "Non, je n'avais pas vieilli : il me semblait avoir vingt ans et que ce fût le plus bel âge de la vie" (Beauvoir, 1960 : 375). Elle n'avait pas vieilli, le monde aurait dû s'ouvrir mais il se referma et sa détermination n'y fit rien.

CHAPITRE SIXIÈME

LA PORTE DU MALHEUR

I

PLUS AVANT DANS LA TOURMENTE

Les brumes de Prague, chères à Frantz Kafka, les rattrapèrent en cet été 1938. Tout au long de leur périple marocain : “Sartre avait suivi avec inquiétude les négociations qui se déroulaient en Tchécoslovaquie” (Beauvoir, 1960 : 381). Dans cette ville où ils avaient trouvé refuge après l’Allemagne et l’Autriche nazifiées, la guerre se préparait depuis qu’Hitler avait lancé son ultimatum concernant la province germanophone des Sudètes.

A leur arrivée à Marseille, Simone de Beauvoir fut sur le point de rentrer à Paris avec Sartre, il ne voulut rien savoir et insista pour qu’elle poursuive ses vacances dans les Alpes avec Olga comme prévu : “il [lui] enverrait une dépêche, poste restante, au cas où la situation s’aggraverait” (Beauvoir, 1960 : 382). Olga la retrouva à Marseille où elle avait passé une partie de ses vacances avec Bost et les deux femmes partirent pour les Basses-Alpes. Si cette longue randonnée enchantait Simone de Beauvoir, elle demeurait cependant inquiète et nerveuse et se précipitait dans les postes à chaque étape. Le 25 septembre, une dépêche arriva : “(...) il [lui] disait de rentrer immédiatement à Paris” (Beauvoir, 1960 : 383). Elle se jeta dans le premier express pour la capitale, paniquée, y arrivant au moment de la mobilisation partielle. Hitler ne cédait pas, Prague demeurait sur ses positions, la guerre semblait inévitable. Simone de Beauvoir, refusant que le malheur d’une guerre puisse fondre sur elle, se berçait encore du crédo pacifiste de l’époque : “(...) mais n’importe quoi, même la plus cruelle injustice, valait mieux qu’une guerre” (ibid). Dans sa recherche absolue de ce bonheur, elle se refusait toujours à admettre que le malheur puisse un jour changer sa vie. Ce qu’elle appelait sa “schizophrénie” lui avait permis jusque là de se leurrer sur tant de choses qui l’entouraient. Sa détermination avait réussi à brouiller sa vision des événements. Sartre, quant à lui, ne se leurrerait plus du tout, il semblait avoir fait deuil des illusions de la Gauche française qui ne pouvait croire à la victoire du nazisme et du fascisme. En cet automne 1938, il eut toutes les peines du monde à faire comprendre à son Castor que leur vie allait être chamboulée et que sa détermination n’y ferait rien. Mais elle eut raison, à sa manière, les accords de Munich furent signés et la Tchécoslovaquie jetée en pâture aux Nazis. Elle n’en fut pas peinée ni même choquée : “(...) je n’éprouvais pas le moindre scrupule (...) Il me

semblait avoir échappé à la mort, et pour l'éternité (...) le malheur ne m'atteindrait jamais" (Beauvoir, 1960 : 384).

La vie semblait avoir retrouvé son sens premier, la recherche du bonheur et elle s'y précipita derechef, armée d'une nouvelle énergie et intimement convaincue que rien ne pourrait jamais lui arriver. Elle se remit au travail et continua à rédiger ce qui allait devenir *L'Invitée* : "Voilà qu'enfin en commençant un livre, j'ai eu la certitude que je l'acheverais, qu'il serait publié (...)" (Beauvoir, 1960 : 393). Le trio allait donc produire quelque chose de positif, un livre, un condensé d'expériences et non pas une vendetta sur papier comme beaucoup l'ont affirmé. Ce roman allait devenir réalité, il allait permettre à son auteur d'atteindre au statut d'écrivain à part entière et allait assurer un avenir qui ne pouvait résider uniquement dans le professorat bien qu'à l'époque elle eût retrouvé un peu de motivation pour ce métier. Elle aimait les grandes classes de philosophie et s'intéressait aux élèves qui lui semblaient dignes d'être remarquées ; deux d'entre elles reçurent cet insigne honneur : Bianca Bienenfeld et Nathalie Sorokine. La première était juive d'origine polonaise et la seconde russe blanche. Deux caractères à l'opposé l'un de l'autre mais unis par la même passion pour leur jeune professeur de philosophie. Nathalie, que de Beauvoir et Sartre appelait Natacha, allait devenir un membre important de la Famille durant l'Occupation et jusqu'à son départ pour les Etats-Unis en 1946. Bianca, quant à elle, allait faire partie de la vie du Castor jusqu'à sa mort. Leur relation fut des plus étranges. Bianca s'amouracha de de Beauvoir et elles eurent une relation saphique, comme le révélèrent les *Lettres à Sartre* publiées après le décès de de Beauvoir. Sartre s'intéressa à la très jeune femme et eut une aventure avec elle, avant de rompre à la Déclaration de guerre, sur les conseils insistants de son Castor qui n'avoua jamais à la jeune fille qu'elle fut l'instigatrice de cette rupture que celle-ci ne découvrit qu'à la publication des dites lettres et du *Journal de guerre*. De Beauvoir avait cependant renoué une amitié avec elle à la Libération. Quarante ans de trahison patente que Bianca Bienenfeld raconte dans son ouvrage autobiographique intitulé ironiquement *Mémoires d'une jeune fille dérangée*. Sartre coucha également avec Sorokine mais celle-ci fut toujours rebutée par la laideur du philosophe et avait par ailleurs une relation très tendre avec de Beauvoir qui à l'époque donnait libre cours à ses penchants homosexuels, bien qu'elle ait toujours refusé de les définir ainsi. Tout comme Sartre, elle aimait jouer à Pygmalion et éveiller la sensualité de très jeunes filles que son compagnon pouvait ensuite déflorer à sa guise. On a beaucoup reproché à de Beauvoir, ce "rabattage" assez indigne de l'auteur du *Deuxième Sexe*. Nous n'extrapolons pas outre mesure sur cette question qui ne fait pas véritablement l'objet de ce travail. Nous nous contenterons simplement de la mentionner à titre indicatif et pour apporter un éclairage honnête sur la relation Simone de Beauvoir-Jean-Paul Sartre. Elle ne sut jamais rien lui refuser et préféra toujours pouvoir contrôler sa boulimie de femmes, en lui présentant un grand nombre de ses conquêtes.

La rentrée s'annonçait donc sous les meilleurs auspices, travail littéraire intense, un métier pas trop détestable et de jeunes admiratrices. Alors qu'elle habitait toujours à Montparnasse et suivait les conseils d'Olga qui prenait des cours de théâtre avec Charles Dullin à l'Atelier, elle commença à fréquenter assidument Saint Germain-des-Prés et se mit à travailler au Café de Flore où de nombreuses personnalités du spectacle passaient leurs journées. La vie était douce et facile, la saison théâtrale passionnante et le cinéma français en pleine forme sous l'influence de Jacques Prévert et de jeunes réalisateurs. A toutes les petites vacances scolaires, elle partit, Megève à Noël, la Provence à Pâques, le Morvan à la Pentecôte et le Jura en juin. Néanmoins l'avenir se brouillait de plus en plus malgré l'éclaircie de Munich. L'Espagne républicaine connaissait ses derniers jours, l'Allemagne installait la terreur brune dans le pays et dans ses "protectorats" d'Europe orientale, l'Italie devenait belliqueuse après ses succès en Ethiopie et menaçait l'Empire colonial français d'Afrique du Nord et de la Côte des Somalis. Simone de Beauvoir ne pouvait plus se voiler la face, Sartre ne cessait de lui répéter que la guerre était inévitable à court terme. Enfin, vaincue par la réalité, elle affirme dans ses mémoires :

Il n'est pas possible d'assigner un jour, une semaine, ni même un mois à la conversation qui s'opéra alors en moi. Mais il est certain que le printemps 1939 marque dans ma vie une coupure. Je renonçai à mon individualisme, à mon anti-humanisme. J'appris la solidarité (Beauvoir, 1960 : 409).

Nouvelle profession de foi s'il en est pour cette égoïste forcenée, cette "schizophrène" avouée qui avait fait le pari insensé de fonder son existence sur ce concept si changeant du bonheur. Changement sans retour que cette guerre annoncée et qui va éclater, telle une insulte personnelle dans la vie de Simone de Beauvoir. Tout allait disparaître de ces dix dernières années de grâce, dix années si chèrement acquises mais : "une époque se fermait" (Beauvoir, 1960 : 409). Son optimisme ne lui servirait plus à rien, les deux préceptes de son existence : "(...) être heureuse, et [se] donner le monde (...)" (ibid), ne seraient plus de mise tout le temps que durerait l'Occupation, et à la Libération son existence en serait bouleversée.

II QUAND LE TEMPS SE BRISE

A l'été 1939, les nuages s'amoncelèrent sur l'Europe. Les anciens projets de visiter l'U.R.S.S avec l'Intourist furent vite relégués au domaine du rêve. En désespoir de cause Sartre et elle se rendirent à Juan-les-Pins au mois d'août dans la luxueuse villa de Madame Morel. Auparavant, elle partit une nouvelle fois sac au dos à la découverte des "hautes solitudes" dès le 15 juillet, périple dans les Basses-Alpes et le Ventoux qu'elle qualifie : "(...) de plus beau de tous mes voyages à pied" (Beauvoir, 1960 : 425). Fernando Gérassi, de retour d'Espagne l'accompagna quelques jours mais survécut à peine au rythme infernal de randonneuse du Castor. Elle poursuivit seule, encore plus haut, encore plus loin, comme si elle avait la conviction profonde que cette randonnée serait la dernière, tel un adieu à cette liberté, à ce bonheur fondement de son existence. Aller toujours plus haut vers les nuées comme pour dépasser la réalité des choses, se dépasser pour dépasser le monde qui ne lui convient plus guère et qui ne correspond déjà plus au schéma de son existence.

Son insouciance fut rappelée à l'ordre lorsqu'elle rencontra : "(...) des soldats qui manœuvraient (...)" (Beauvoir, 1960 : 426) le long de la frontière italienne. Même cette solitude n'avait pas réussi à faire oublier la tension omniprésente et l'immanence d'un conflit européen. Elle redescendit vers Marseille, cette ville qui lui avait appris la solitude et l'indépendance et y retrouva Sartre et Bost. A la terrasse d'un café du Vieux-Port, ils rencontrèrent Paul Nizan qui embarquait pour la Corse avec sa famille, ce fut la dernière fois qu'ils le virent vivant car il fut tué pendant l'offensive de 1940. L'avenir se refermait, Sartre et Bost lui affirmaient que la guerre était maintenant inévitable. Bost partit, ils rejoignirent Juan-les-Pins où ils apprirent la signature du pacte germano-soviétique qui les atterra. Ils décidèrent comme par un pressentiment de quitter la villa de Madame Morel et de faire ensemble un voyage dans les Pyrénées. Leur train pour Carcassonne fut pris d'assaut par des militaires. Ils visitèrent les villes anciennes de la région et prirent le train du retour à Toulouse : "gare bondée et toute noire où luisaient faiblement quelques petites étoiles violettes. Cette foule inquiète, ces ténèbres annonçaient un cataclysme : je ne pouvais plus l'esquiver (...)" (Beauvoir, 1960 : 430). Paris était également rendu lugubre par les vacances d'août et l'exode habituelle de ses habitants. Dans Paris désert, l'angoisse s'installa, les journaux rendaient compte des revendications de Hitler qui s'apprêtait à envahir la Pologne alliée de la France. "Et puis un matin, la chose arriva (...)" (Beauvoir, 1960 : 433). Le 1er septembre 1939, l'Allemagne déclara la guerre à la Pologne. A partir de ce cette date Simone de Beauvoir allait tenir un journal qu'elle n'achèverait qu'en janvier 1941 au retour de captivité de Sartre, et qu'elle utilise grandement, en s'auto-censurant, dans *La Force de l'âge*,

et qui fut publié dans son intégralité en 1990 aux éditions Gallimard, annoté par sa fille adoptive Sylvie Le Bon de Beauvoir. Ce document demeure la base la plus sûre pour comprendre l'existence de son auteur lors d'une partie de la guerre et de l'Occupation. A celui-ci viennent s'ajouter les *Lettres à Sartre* publiées la même année. On y découvre une vérité brute, dérangeante parfois mais entièrement acceptable, ainsi qu'un témoignage sociologique sur la vie des Parisiens et des Français pendant ces heures sombres de leur Histoire.

Quelque chose se brisa véritablement lors de l'invasion de la Pologne qui appela la France à son secours. Le gouvernement déclara la mobilisation générale et Sartre dut retrouver son uniforme et sa musette de jeune appelé. Le 2 septembre il partit rejoindre son régiment dans l'est de la France, laissant une Simone de Beauvoir, désœuvrée et perdue, à Paris. Le pire des malheurs venait de lui arriver, elle était séparée de Sartre, et elle ignorait totalement combien de temps allait durer cette séparation. Autrefois, les gares étaient des endroits joyeux, synonymes de voyages, de retrouvailles, elles étaient un lien entre Paris et leurs villes d'affectation ; mais ce jour-là la gare de l'Est incarnait le malheur tout entier. Elle accompagna Sartre à son train, ne fut pas autorisée à attendre sur le quai et dut donc partir après quelques derniers mots échangés avec lui, séparés par une chaîne (Beauvoir, 1990 : 16). Ce qu'elle ne dit pas dans *La Force de l'âge*, c'est le désarroi qui la prit à la gorge mais dont elle parle ouvertement dans une lettre à Sartre du 7 septembre 1939 : "J'ai donc quitté la gare ; j'avais peur de m'effondrer dès que je serais sortie (...)" (Beauvoir, 1990 : 83). Ce ne fut pas tout à fait le cas mais durant deux jours elle fut extrêmement fiévreuse et tendue (ibid). Pour ajouter à sa nervosité, la France déclara la guerre à l'Allemagne le 3 septembre à 5 heures du soir : "Enorme secousse (...) j'ai l'évidence que je ne vivrai pas s'il [Sartre] meurt (...)" (Beauvoir, 1990 : 20). La secousse passée, réfugiée dans l'appartement d'amis au carrefour Vavin, elle réussit à dormir quelques heures aidée par un somnifère (Beauvoir, 1990 : 21). Mais que faire de ces journées vides sans Sartre, comment combler l'absence et supporter la séparation ? Elle va passer par toutes les émotions, réussissant à donner plus ou moins le change, s'effondrant généralement en fin de soirée.

Très rapidement, Paris prit un air de ville en guerre, fermeture des boîtes de nuit et ouverture limitée des cafés ; black-out et tentures épaisses aux fenêtres, service restreint des autobus et des métros, manque de taxis, distribution de masques à gaz et première alerte aérienne de nuit le 4 septembre. Elle essaya néanmoins de garder un semblant de vie, s'installant dans les quelques cafés restés ouverts, y lisant Gide et le dernier numéro de *Marie-Claire*. Pour la soutenir également, les lettres de Sartre qui commençaient à arriver à Paris ; la première écrite à une halte dans le train du départ : "(...) le voyage à la Kafka continue" (Sartre, 1983 : 273). Ces lettres souvent fort amusantes vont lui permettre de tenir le coup, de confirmer que le lien spécial établi avec Sartre n'a pas du tout disparu malgré l'éloignement et l'ombre

meurtrière de la guerre. Sartre a retrouvé le service météorologique des Armées et passe de longues journées bucoliques à lancer des sondes. Ses inquiétudes à son encontre se calment progressivement. Il n'en va pas de même concernant Bost, son jeune amant, que la déclaration de guerre a rendu très vulnérable car il fait son service militaire et appartient aux factions actives prêtes à monter sur le front à tout moment. La petite amie officielle de celui-ci, Olga, bloquée en Normandie, vint passer quelques jours à Paris avec le Castor. Les haines d'antan oubliées, les deux femmes vont fort bien s'entendre et tenter de s'amuser autant que possible de la situation : "Je retrouve [Olga] au Dôme, et on achète du tabac ; les garçons nous plaisantent (...) on fait très marraines de guerre" (Beauvoir, 1990 : 42). Le côté ludique semble l'emporter un instant : s'inventer un rôle pour transcender la réalité, jouer pour tuer le temps qui s'est brisé, s'occuper l'esprit à tout prix pour ne pas trop penser à ce bonheur envolé. Olga dut repartir et Simone de Beauvoir accepta l'invitation de Charles Dullin et de Simone Jollivet à venir passer le week-end avec eux dans leur maison de campagne de Seine-et-Marne. Quelques 45 kilomètres à parcourir en train mais qui vont se révéler être une petite aventure. Simone de Beauvoir retrouve la gare de l'Est et ce hall où Sartre l'a quittée, les trains sont devenus lents et les retards fréquents, les convois civils doivent laisser la place aux militaires. Ce qui n'aurait dû être qu'un trajet en grande banlieue, se transforme en expédition, avec une longue attente dans la petite gare de correspondance d'Esbly (Beauvoir, 1990 : 44/45). Week-end sans joie et morne dans la jolie maison de Ferrolles : lecture, conversation sur la Grande Guerre et le théâtre avec Dullin et promenades champêtres avec Simone Jollivet. Retour "à la Kafka" sur Paris, deux heures et demie de train, arrêts intempestifs pour laisser passer les convois de jeunes recrues filant vers le front, arrivée lugubre à la gare de l'Est plongée dans la pénombre du black-out (Beauvoir, 1990 : 50). Paris est sinistre, elle a envie de quitter cette ville en deuil et part le 19 septembre pour Quimper où Bianca Bienenfeld s'est réfugiée avec sa famille. Train de nuit pour la Bretagne, compartiments à peine éclairés : "atmosphère de panique (...) mais ça [l'] amuse d'arriver dans de la campagne et dans une forme de vie nouvelle" (Beauvoir, 1990 : 54). Tout faire pour tenter de changer de vie un instant afin d'essayer de retrouver les anciens plaisirs des voyages qui savaient si bien séparer de la réalité des choses dans les moments moins fastes de l'existence. Bianca l'attendait à la gare de Quimper, nerveuse elle aussi car sa mère désapprouvait cette amitié particulière qu'elle entretenait avec son ancien professeur. Séjour morne et entrecoupé de petites jalousies, car on ne doit pas oublier que si de Beauvoir entretient une relation à tendance lesbienne avec Bienenfeld, celle-ci est encore officiellement l'une des maîtresses de Sartre qui lui écrit aussi régulièrement qu'au Castor (cf. *Lettres au Castor et à quelques autres*). Elle revendique certains droits quant à une éventuelle permission de Sartre, ce qui exaspère de Beauvoir (Beauvoir, 1990 : 128). Séjour donc contrasté mais que la lande bretonne parviendra à sauver. Bienenfeld ne pouvant consacrer

tout son temps à son mentor, celui-ci pourra donc redécouvrir à sa guise les lieux visités avec Sartre et que la pluie de ces vacances de Pâques 1932 avait gâtés. Beauvoir quitte Bienenfeld le 27 septembre et rejoint en train Angers où elle doit passer quelques jours dans une autre propriété de Madame Morel. Repos, lecture et nourriture dans cette demeure de La Pouèze qui deviendra un véritable refuge durant l'Exode du printemps 1940.

De retour à Paris, elle dut quitter l'appartement de ses amis et déménagea dans un hôtel de la rue Vavin. Le 16 octobre, une certaine routine reprit avec la rentrée scolaire. En cette automne 1939, elle allait enseigner au Lycée Camille-Sée et au Lycée Henri-IV où le Lycée Fénelon avait été évacué. A la même période, Nathalie Sorokine et Olga reviennent à Paris. Simone de Beauvoir semble reprendre un peu le cours de sa vie d'avant la déclaration de guerre, mais l'absence de Sartre est trop présente dans son esprit pour qu'elle puisse uniquement se contenter des sorties avec l'une ou l'autre et de pouvoir supporter leur jalousie et leur exclusivité. Avec le retour de ses amies, Simone de Beauvoir doit recommencer à établir un budget serré pour leur assurer une subsistance car ce concept de "La Famille" sousentend que Sartre et de Beauvoir entretiennent toute cette jeunesse admirative, sans compter Hélène la soeur de de Beauvoir. Sartre aux armées, les revenus du Castor ont grandement diminué. Entre les envois à Sartre, le loyer de sa chambre d'hôtel, les frais de vie courante, les déplacements et les allocations aux membres de "La Famille" continuant une longue tradition établie avec Sartre, elle emprunte plusieurs milliers de francs par mois à diverses personnes, dont Madame Morel et le père de Bianca Bienenfeld. Elle se doit d'établir chaque mois un budget minutieux, jonglant entre les dépenses et les remboursements aux créanciers amis (Beauvoir, 1990 : 104).

Mais ce qui la préoccupe véritablement en cet automne 1939, ce ne sont pas les questions financières mais la possibilité de rejoindre Sartre à quelques kilomètres du front. Il faut biaiser avec les autorités car elles l'interdisent formellement. A partir du 23 octobre, elle va par conséquent mettre un point d'honneur à obtenir un sauf-conduit, déposant sa demande au commissariat du XVème arrondissement pour brouiller les pistes. Le 30 octobre, accompagnée de Nathalie, elle se rend de nouveau dans ce commissariat et à sa grande surprise le précieux sauf-conduit lui est délivré. Grâce à un langage codé, Sartre est parvenu à lui faire savoir où il se trouvait. Le document l'autorise à se rendre à Nancy où elle devra ensuite convaincre les autorités militaires de la laisser poursuivre son voyage plus avant vers l'Alsace. Elle fait établir un certificat médical par un médecin compréhensif afin d'obtenir un arrêt de travail et le 31 octobre, elle est de nouveau à la gare de l'Est : "je vais prendre exactement le même train par lequel Sartre est parti voici deux mois, sur le même quai" (Beauvoir, 1990 : 113). Train bondé de soldats : "je commence à plonger dans ce monde de Sartre et de Bost" (ibid). Se réappropriier le monde de Sartre, pouvoir le comprendre dès les retrouvailles, savoir le placer dans un contexte qui lui est jusque là totalement étranger,

rétablir un contact direct après celui épistolaire, faire de ce voyage un renouvellement de leur entente et ainsi redécouvrir Sartre. Arrivée à Nancy en pleine alerte, queue à la gendarmerie où après maintes palabres elle ne peut obtenir qu'une autorisation de vingt-quatre heures. Décontenancée, mais néanmoins heureuse, elle poursuit sa route vers le bourg alsacien de Brumath. Nouveau train bondé, trajet de nuit s'approchant du front et enfin descente en milieu de soirée : "(...) le quai noir (...) je pense : Sartre est là quelque part avec un étonnement un peu incrédule (...)" (Beauvoir, 1990 : 116). Première nuit seule, Sartre pourtant tout proche dans sa caserne n'a pas encore été prévenu de sa présence :

je me demande comment prévenir Sartre, si on va me refouler, comment obtenir une prolongation, je me sens entourée de vagues menaces, dépendante du caprice de types, de la contingence d'une rencontre, d'une humeur (Beauvoir, 1990 : 117).

Autrefois les voyages dépassaient la contingence du monde puisqu'ils étaient libérateurs et librement choisis et vécus. Ici, le choix est toujours présent, mais la contingence de la situation fond sur de Beauvoir, elle n'est plus maîtresse de ses décisions, elle ne peut aller où bon lui semble, le simple fait de rencontrer Sartre, la base même de leur dialogue-existence, est à la merci d'une bureaucratie militaire tatillonne et paranoïaque en ces temps de guerre. Le voyage ne se vit plus comme la recherche d'un bonheur, comme une ouverture sur le monde que l'on se doit de saisir, mais comme un exercice dangereux bien que l'objectif soit d'une certaine manière la possibilité de renouer pour quelques jours, quelques heures avec les bonheurs anciens que la guerre a détruits. Il ne s'agit pas de nostalgie, mais de la nécessité profonde pour Simone de Beauvoir d'être avec Sartre qui saura la conseiller, la sécuriser et qui pourra lui confirmer que leur relation est demeurée la seule chose sûre en ces temps troublés. C'est un voyage nécessaire car leur relation l'est aux termes du pacte qui régit leur existence à deux malgré les Olga, Wanda et autres Bianca. Ce voyage ne doit pas être interprété comme une tocade féminine, mais plutôt comme une mission salvatrice qu'elle se doit d'accomplir.

"Sartre n'avait pas reçu le télégramme et ne m'attendait pas (...) ça me fait naturel comme si je l'avais quitté depuis quelques jours (...) à cause des lettres sans doute" (Beauvoir, 1990 : 117/118). On ne dira jamais assez l'importance de la relation épistolaire entre ces deux êtres, à une époque où le téléphone était un luxe qui ne fonctionnait que fort occasionnellement, la lettre, l'écrit avait toute l'importance qui était déjà la sienne au XVIIème siècle pour Madame de Sévigné ou bien pour Christine de Suède. Leurs lettres comportaient cette foule de détails et de ragots que la marquise aimait tant coucher sur le papier. Le télégramme était réservé aux urgences ou bien aux confirmations d'événements importants, mais la lettre demeurait le lien

primordial lorsque l'autre était absent. La missive était respectée car relevant non pas du domaine uniquement social mais aussi de l'écriture dans tout ce que ce terme peut comporter de plus noble pour ces deux jeunes intellectuels. Si elle n'est pas toujours soignée, la lettre est néanmoins informative même dans la trivialité de certains propos. Elle est le lien tangible de cette relation nécessaire et durant la Drôle de Guerre et la captivité de Sartre l'unique lien encore solide lorsque tout semble s'être distendu.

Cinq jours de grâce avec son "cher petit être", un bonheur pour ainsi dire recueilli : "autre journée profondément heureuse" (Beauvoir, 1990 : 126). Egalement, comme escompté, le fait de revoir Sartre l'a rassurée, l'a sécurisée :

pour la première fois aussi, après avoir causé avec [lui], j'envisage en face ma vie pendant la guerre. J'ai vécu ces deux mois dans l'infini et l'instantané à la fois (...) maintenant j'envisage un an, dix-huit mois d'existence de guerre (...)
(Beauvoir, 1990 : 129).

Voyage où la réalité s'ancre dans la psyché de Simone de Beauvoir. C'est la fin de la "schizophrénie", la fin du voile, la fin des illusions et l'acceptation d'un bonheur encadré et sous haute surveillance. Curieusement, de Beauvoir ne peut concevoir le risque de mort pour Sartre, elle l'envisage pour Bost dans l'angoisse mais ne semble pas être capable de l'incorporer à sa pensée malgré la guerre environnante, surtout dans Brumath, devenu cantonnement militaire, la plupart des civils ayant été évacués. Cette croyance infinie en l'avenir de leur couple, elle le manifesta en continuant son rôle de juge ; selon sa biographe, elle lut tous les manuscrits de Sartre et elle lui lut son journal qui l'étonna, l'encourageant à poursuivre dans cette voie introspective qui pourrait devenir littéraire (Bair, 1991 : 256).

Le 5 novembre, elle prit le chemin du retour, laissant Sartre dans "la nuit" (Beauvoir, 1960 : 481).

III

UNE CERTAINE IRRÉALITÉ

“De retour à Paris, j’ai continué à tenir [mon] journal, mais sans conviction. J’étais installée dans la guerre, la guerre s’était installée dans Paris” (Beauvoir, 1960 : 484).

La Drôle de Guerre se poursuivait, chaque armée restant sur ses positions. Paris avait changé, mais la vie reprenait. Les réfugiés de la première heure revenaient, tels ses parents. Tout semblait irréel dans une normalité de façade. La vie culturelle reprenait également et pour tromper son ennui Simone de Beauvoir suivait assidument les concerts du Conservatoire. Elle écrivait chaque jour à Sartre. Olga suivait les cours de théâtre de Charles Dullin à l’Atelier. Le Flore avait rouvert ses portes et toute sa faune avait repris d’assaut ses banquettes rouges : “nous reprîmes les routines de l’année passée” (ibid). En décembre, le “deuil” s’acheva, les boîtes de nuit refirent le plein de clients en mal de danse, interdites au début de la guerre par respect pour les combattants. Comme un vague rappel du conflit : “la nuit, de temps en temps, des sirènes donnaient l’alerte (...)” (Beauvoir, 1960 : 486).

A Noël, envers et contre tout, elle partit skier à Megève accompagnée d’un ami de Bianca Bienefeld, seule personne pouvant se permettre cette dépense. Dix jours sereins mais mornes et dans l’attente d’autre chose : “Sartre devait venir en permission en janvier” (Beauvoir, 1960 : 491).

Ce ne fut pas en janvier que Sartre vint mais en février, sa permission ayant été reportée au dernier moment. Le 13 février il était à Paris où il allait jongler entre ses maîtresses et son Castor. Ils reprirent un semblant de normalité pendant cette semaine de liberté, travaillant de concert, discutant au café. Puis ce fut le train du départ à la gare de l’Est cette fois-ci, des adieux sur le marche-pied envahi de femmes en pleurs.

Sartre parti, sa vie routinière et pour ainsi dire mécanique fut à nouveau son lot. Elle continuait à donner ses cours plus ou moins agréablement et fréquentait assez régulièrement Nathalie et Olga qui ne lui étaient pourtant pas d’un grand secours.

“Le rythme des permissions s’accéléra. Sartre revint à Paris à la mi-avril, et nous reprîmes le cours de nos conversations” (Beauvoir, 1960 : 497). Le lien n’avait pas été rompu, fidèles à leurs habitudes, ils discutèrent de littérature et de philosophie : Saint-Exupéry, Kafka et Heidegger. L’essai de Sartre : *L’Imaginaire* venait d’être publié chez Gallimard et il réfléchissait déjà à ce qui allait devenir sa grande oeuvre philosophique : *L’Être et le Néant*. “De nouveau, nous nous quittâmes. De jour en jour, l’horizon s’assombrissait” (Beauvoir, 1960 : 499). Le souvenir de ce séjour heureux et digne du bonheur des années trente ne parvint pas à la préparer au choc du 10 mai 1940. Ce jour-là, les troupes allemandes envahirent la Hollande, la Belgique et le Luxembourg : “je me suis assise sur un des bancs

du boulevard [Raspail], je me suis mise à pleurer” (ibid). Le malheur venait enfin de fondre sur elle, la Drôle de Guerre ne l’était plus du tout ; après pour ainsi dire une année d’absence presque complète de conflit, l’Allemagne tenait ses folles promesses et contournant la ligne Maginot allait attaquer la France sur son talon d’Achille : les frontières amies. Affolée, elle écrit à Sartre (lettre perdue) qui lui répond laconiquement dans une missive datée du 12 mai : “vous m’avez envoyé une bien pauvre petite lettre angoisée, mon cher amour. Que vous dire ? Qu’ici l’angoisse n’existe pas du tout et qu’on dit : c’est la guerre, il fallait bien que cela éclate” (Sartre, 1983 : 221). Pour ajouter à son traumatisme, le 23 mai, Olga lui annonça que Jacques-Laurent Bost avait été grièvement blessé dans les premiers véritables combats de défense des frontières et qu’ : “en moins d’une semaine, son régiment avait été anéanti (...) La mort devenait une présence quotidienne, impossible de penser à rien d’autre” (Beauvoir, 1960 : 500). La panique s’installa dans Paris le 29 mai avec la rédition belge : “Hitler n’avait donc pas bluffé ? Le 15 juin, il entrerait à Paris ? Que faire ?” (Beauvoir, 1960 : 501). Ne pas être coupée de Sartre qui : “(...) se replierait évidemment vers le sud (...)” (ibid). Le 4 juin, Paris et sa région furent bombardées. Simone de Beauvoir voulait quitter la capitale qui se transformait en piège de jour en jour mais l’Université n’avait pas encore donné l’ordre aux professeurs de boucler bagages et : “(...) matériellement, moralement, [elle était] obligée de rester là” (ibid). Puis : “brusquement, tout chavira” (ibid). Simone de Beauvoir allait plonger dans un drame à la fois personnel et à l’échelle d’un pays : l’Exode. Le 9 juin tout sembla perdu, les Allemands n’étaient plus qu’à deux jours de Paris, de nombreux réfugiés traversaient déjà la ville essayant de rejoindre les départements du sud de la Loire. La veille, Simone de Beauvoir et Olga allèrent à l’Opéra afin de tuer le temps et d’oublier quelques heures le cataclysme à leurs portes : “la D.C.A cannonait (...) tous les examens étaient décommandés et les professeurs libérés” (Beauvoir, 1990 : 299/300). En fin d’après-midi, comme la grande majorité des parisiens, elle prit la décision de partir au plus vite, Bianca Bienenfeld lui ayant proposé d’être voiturée par son père. Elle décida de rejoindre Angers et la propriété de Madame Morel à La Pouéze. Dans la soirée tout semblait désespéré :

V. m’a dit que la Maginot allait être prise à revers (...) j’ai compris que Sartre allait être prisonnier (...) j’ai eu une espèce de crise de nerfs (...) Je crois que ça a été le moment le plus horrible de toute la guerre (Beauvoir, 1990 : 300).

Mots des plus significatifs, être séparée de Sartre mais cette fois-ci avec la conviction que ce premier n’allait pas revenir de si tôt se révèle la chose la plus intolérable. Peu lui importe les bombardements, les hordes allemandes à quelques kilomètres de Paris, la possibilité de mourir, tout ce qui compte c’est la réalisation de ce cauchemar qui prend forme. Le 10 juin, libérée officiellement de ses obligations par sa directrice et munie d’un ordre d’évacuation, sa

valise faite de la veille, elle passa une matinée sans but, buvant avec des étudiants, essayant d'écouter les plaintes de Nathalie Sorokine qui ne pouvait quitter Paris avant huit jours. Elle atterissait finalement à la terrasse du café Mahieu en compagnie de Bianca dans l'attente de la voiture de Monsieur Bienenfeld : "c'était odieux cet interminable adieu à Paris (...) le défilé des autos n'arrêtait pas (...) L'auto est enfin arrivée" (Beauvoir, 1990 : 302/30/). Le véritable exode allait commencer, un exode plus confortable que pour la plupart des français à bicyclette ou grimpés sur les charettes, mais enfin un exode tel que la France n'en avait jamais connu auparavant ; des millions de personnes lancées sur les routes, fuyant "les Prussiens" qui les avaient déjà terrorisés en 1914-1918. Le début du voyage ne se passa pas trop mal, ils comptaient rejoindre Chartres tout d'abord mais furent détournés et durent passer la nuit dans un petit village. Le 11 juin, la France était au bord de la défaite, ils reprirent la route vers la Bretagne. Ils atteignirent sans trop de difficultés Laval en état de siège. Ville envahie de réfugiés. Simone de Beauvoir voulait continuer sur Angers plus au sud. Elle apprit qu'un autocar partait en fin d'après-midi. Elle réussit à téléphoner à La Pouèze où Madame Morel affichait pour ainsi complet. Elle fit ses adieux aux Bienenfeld et prit son car rempli également de réfugiés. Arrivée à huit heures du soir saine et sauve à Angers, on vint la chercher en auto. De son côté, Sartre suivait l'Exode des militaires, il continuait à lui écrire . Dans une lettre du 10 juin, il lui annonçait que sa compagnie se repliait de onze kilomètres (Sartre, 1983 : 280). Dans sa lettre suivante non datée mais écrite entre le 11 et le 21 juin, il lui écrit : "ici c'est la retraite (...)" (Sartre, 1983 : 281). Repliée en Anjou, son lycée évacué à Nantes mais en "vacances", coupée de Sartre, les journées se traînaient. Elle écoutait les communiqués de la Radio nationale. "Un soir, d'un camion, quelqu'un cria : ils [les Allemands] sont au Mans" (Beauvoir, 1960 : 508). L'armée française tentait vainement de se replier au sud de la Loire et y faisait sauter les ponts. Les habitants de La Pouèze se retranchèrent dans leurs maisons :

ce n'était plus la France, ce n'était pas encore l'Allemagne : un *no man's land*.
Et puis quelque chose explosa sous nos fenêtres (...) une voix gutturale lança des mots inconnus et ils apparurent, tous très grands, très blonds, avec des visages roses (Beauvoir, 1960 : 509).

L'Occupation venait de débiter, quatre années de *no man's land*.

Le 17 juin le Maréchal Pétain fit une déclaration à la radio, l'Armistice allait être signée. Il était devenu inutile à Simone de Beauvoir de demeurer à La Pouèze dans l'espoir d'une victoire française. Le 28 juin, persuadée que Sartre était retour dans la capitale, elle décida de la regagner à travers un pays totalement traumatisé et choqué par cette *Blitz Krieg* non

escomptée. Le retour n'eut pas les "agrément" de l'Exode. Elle trouva un couple possédant une voiture et qui comme elle avait décidé de ne plus moisir en province. Ils s'entassèrent, le couple, la mère de l'épouse et elle-même dans l'auto, armés de quelques litres d'essence, denrée devenue pour ainsi dire inexistante en pleine débacle. Ils atteignirent difficilement La Flèche où le conducteur refusa d'attendre pour cinq litres de carburant et décida de gagner le Mans. Ils furent détournés en chemin car : "pas d'essence (...) Nous n'en avons plus du tout, nous sommes tombés en panne, mais nous avons eu la chance de trouver dans une ferme cinq litres d'essence rougâtre abandonnée par les Anglais" (Beauvoir, 1960 : 512).

Puis le Mans, submergé de véhicules à sec, les queues devant la Préfecture pour y obtenir encore quelques litres mais en vain. La description de ces journées tanguent entre le comique et le tragique, le comique de ce couple à cent lieux de Simone de Beauvoir, des commerçants parisiens, le tragique "de chaque visage français [étant] une défaite criante" (Beauvoir, 1960 : 513). Excédée par le manque d'essence et l'infantilisme de ses "hôtes", elle décida de rejoindre Paris par ses propres moyens. La réfugiée de "luxe" de l'Exode se transforma en vaincue lorsqu'elle dut accepter "l'hospitalité", d'un camion allemand qui allait à Mantes. Voyage de la honte, sous cette bache allemande, acceptant la magnanimité des vainqueurs et vomissant un peu de pain avalé à la hâte et parce qu'il n'y avait rien d'autre à manger au Mans. Trajet cahin-cahin jusqu'à quarante kilomètres de Paris. Chance néanmoins de trouver une voiture de la Croix- Rouge. Arrivée, enfin, dans le Paris de la défaite, encore vidé de la plupart de ses habitants. Par hasard elle rencontra son père dans un café et il fut, paradoxalement, la première personne qui lui donna un compte-rendu de cette Occupation qui s'installait. La France était allemande, l'occupant avait imposé un strict couvre-feu, Simone de Beauvoir se pressa de regagner son hôtel. C'est comme une page qui se tourne à tout jamais elle ne trouve même plus les mots pour décrire l'indescriptible : "je me suis couchée, en proie à un désespoir absolu" (Beauvoir, 1960 : 517). Désespoir de la défaite sans aucun doute, mais désespoir à la perspective d'avoir perdu le bonheur, désespoir de ce voyage de l'humiliation qui n'a pas transcendé la réalité mais qui n'a fait que la souligner dans sa contingence absolue, dans sa petitesse au goût de mort, voyage de la fermeture alors qu'il avait été pendant les dix dernières années celui de l'ouverture, synonyme de ce bonheur tant désiré et revendiqué comme donnée essentielle de l'existence, de son existence cette création si singulière.

Comme le réquiem de ces dix années de liberté et de bonheur construits, référons-nous au personnage d'Hélène dans *Le Sang des autres*, Hélène le double littéraire de de Beauvoir qui revenant à Paris après l'Exode, abattue par la défaite et la honte du retour ne trouve plus les mots et se contente d'affirmer : "je ne suis plus moi" (Beauvoir, 1945 : 264).

CHAPITRE SEPTIÈME

OCCUPATION

I

LE TEMPS QUI STAGNE

“(…) c’est fini (…) le temps devant moi est absolument stagnant (…)” (Beauvoir, 1960 : 519). La croix gammée flottait sur Paris, les réfugiés commençaient à rentrer dans la capitale nazifiée et à genoux. Simone de Beauvoir ne sentait rien, le désespoir du retour en camion bâché de la Wehrmacht avait laissé la place à un grand vide accentué par l’absence de Sartre dont elle ignorait où il se trouvait après l’ignominieuse débâcle de l’armée française. Mais paradoxalement, un vague espoir renaît en elle, le choc digéré de l’Occupation entraîne une certaine prise de conscience chez le Castor : “de toutes mes forces soudain, je crois en un **après** (…) je voudrais redevenir une personne, avec un passé et un avenir” (Beauvoir, 1960 : 518). Tentative de sortir du vide et du marasme ambiants, tenter de retrouver ses marques dans cette ville occupée qui fut synonyme de liberté et de bonheur ; s’inquiéter du sort des prisonniers dont Sartre fait sans aucun doute partie : “(…) je sais que Sartre est prisonnier, la seule chose qui m’intéresse c’est quand on le relâchera” (Beauvoir, 1990 : 338). En un mot, il faut réapprendre à vivre dans ce Paris encore désert et quadrillé par les blindés allemands. Le refuge des brasseries lui est d’un grand secours, le Dôme en particulier où l’occupant n’est étrangement pas admis (Beauvoir, 1990 : 339). Il faut reprendre le chemin du lycée afin de pouvoir survivre financièrement et comme certains établissements ont rouvert leurs portes, retrouver la routine de 12 heures de cours par semaine au lycée Duruy. Il faut également réapprendre à être sociable et patiente avec Nathalie Sorokine qui lui en veut toujours de l’avoir “abandonnée” à Paris lors de l’Exode, mais qui, trop heureuse de renouer avec son mentor, lui fait découvrir les joies de la bicyclette dans les rues sans circulation : “j’ai pris une leçon de bicyclette avec Lise [Nathalie] dans les petites rues calmes autour de la rue Vavin. Je me suis tenue en selle tout de suite. J’ai même appris à monter seule et à tourner” (Beauvoir, 1960 : 522) ; plaisir d’apprendre n’importe quoi pour tromper l’ennui et meubler le vide des journées suspendues, mais aussi, savoir s’adapter aux changements. Finis les taxis et l’essence à volonté, finis les autobus qui vous déposaient aux quatre coins de Paris sans effort ! Alors autant apprendre quelque chose d’utile, quelque chose dont on pressent qu’il vous permettra dans un avenir pas si lointain de pouvoir vous échapper de la prison que Paris est devenu depuis quelques semaines. On le voit bien, de Beauvoir a su fort rapidement dépasser son abattement et son désespoir, et en véritable survivante, dépasser sa situation afin

de continuer cette existence qu'elle s'est choisie. Il ne s'agit plus d'égoïsme forcené ici, mais d'une pulsion profonde chez de Beauvoir, celle de la vie face aux épreuves. Le désespoir, la folie, l'abattement ne peuvent être que des moments passagers d'une existence. Son monde a été chamboulé, elle aurait pu s'effondrer, mais cette force intérieure de survie l'a sauvée. Cette bicyclette que l'on dompte, c'est un peu comme le plaisir ancien de skier, s'approprier une certaine liberté dans la contrainte. C'est également savoir saisir les plaisirs fugaces alors que tout semble avoir disparu autour de soi ; il s'agit d'une véritable profession de foi en l'avenir même si celui-ci semble si brouillé et si incertain en ce 3 juillet 1940.

Le ciel se dégagea pourtant un peu le 11 juillet lorsqu'elle reçut enfin des nouvelles de Sartre dans une simple enveloppe oblitérée comme en temps de paix avec seulement un cachet officiel français (Beauvoir, 1990 : 344). "C'est immense cette lettre, et ce n'est rien – c'est une affirmation, un réel positif (...) N'empêche je respire mieux. Je peux envisager plus fermement la suite de mes journées" (ibid). Sartre vivant, une partie de l'avenir fut reconquis ce qui lui permit de reprendre le cours de sa vie routinière mais aussi de la restructurer. Elle savait Sartre prisonnier car s'il ne l'avait pas été, elle était convaincue qu'il l'aurait rejointe à Paris. Cette lettre n'agit que comme une confirmation de la réalité : Sartre est vivant et un avenir existe envers et contre tout. Sartre est en fait prisonnier depuis le 21 juin jour de son anniversaire (Sartre, 1983 : 284), et est retenu dans un camp de passage dans la région de Baccarat. Il dit ne pas être malheureux mais se plaint de ne pas manger assez, et lui demande de lui faire parvenir un colis (Sartre, 1983 : 283). Bien entendu, fidèle, le 11 dans l'après-midi, elle se rue vers la poste afin de s'enquérir des dispositions postales à l'égard des prisonniers. On lui annonce qu'elle peut tout à fait lui répondre, mais que l'envoi de colis est prohibé (Beauvoir, 1990 : 153/4). Durant cette journée d'espoir, elle lui écrit et lui envoie trois missives et une carte postale, de peur qu'elles n'arrivent pas à bon port (Beauvoir, 1990 : 152/157). Le lien qui avait été rompu par l'Exode et la débâcle, venait d'être renoué. Cette petite lettre qui ne disait rien c'était son fil d'Ariane dans le labyrinthe de cette France humiliée. Ces trois lettres envoyées ont le parfum de la normalité dans une certaine irréalité ; Sartre est prisonnier mais le dialogue se doit de reprendre au plus vite. Il y est plus question de Hegel, de littérature et de vie intellectuelle que de la réalité brute de la vie de la plupart des Parisiens dans ses premières lettres. Comme lors de sa visite à Brumath, de Beauvoir passe outre à la contingence de l'univers, en l'occurrence ici l'Occupation qui s'installe et qui s'institutionnalise, afin de poursuivre ce dialogue hors normes débuté en 1929. Il ne s'arrêtera qu'avec la mort de Sartre en 1980, et d'une certaine manière se poursuivra outre-tombe avec la publication en 1981 de *La Cérémonie des adieux* et des *Entretiens avec Jean-Paul Sartre août-septembre 1974*.

Sartre prisonnier en Meurthe-et-Moselle, de Beauvoir de retour à Paris, une abondante correspondance allait se raviver en ces deux êtres si similaires et si différents à la fois mais

toujours complémentaires dans leur recherche commune d'une nouvelle existence. Après ces échanges épistolaires de "retrouvailles", le flux de ceux-ci allait s'intensifier dans les deux sens. La teneur comme autrefois, en serait faite de nombreuses considérations intellectuelles mêlées à un tourbillon de descriptions d'amis communs et de petits rapports journaliers sur leurs vies respectives. Nous l'avons déjà mentionné dans un chapitre précédent, mais il est bon de toujours garder cet aspect en mémoire, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre s'ils furent des intellectuels, ne faisaient pas de l'intellectualisme. Ils étaient jeunes, curieux de tout et raffolaient de ragots. Ce qui pouvait sembler trivial à d'autres intellectuels les fascinait. Toutes ces petites choses dont ils se délectaient possédaient à leurs yeux une valeur d'authenticité, qualificatif suprême s'il en fut pour ces deux petits-bourgeois qui s'étaient échappés de leur milieu d'origine et qui le vomissaient dans l'allégresse.

Simone de Beauvoir allait donc religieusement écrire chaque jour à "son tout petit être", et celui-ci en faire de même. Les lettres étaient lentes, elles se perdaient, ce qui les frustraient tous deux mais, inlassablement, dans un effort commun pour renouer leurs conversations d'avant-guerre, ils s'attelèrent à leur rédaction comme on s'attellerait à une oeuvre de longue haleine. Ce qui aida également cet enthousiasme journalier, ce fut la conviction profonde que Sartre serait libéré dans les plus brefs délais.

La vie reprit donc mais : "à la mi-août les pires craintes de Beauvoir se réalisaient : Sartre était transféré dans un camp de prisonniers de guerre, le stalag XII-D, à Trèves, et leur séparation semblait devoir s'éterniser" (Bair, 1991 : 276). Pendant plus de deux mois elle n'eut aucune nouvelle de lui : non il n'allait pas revenir de si tôt, oui ils allaient être séparés, pour combien de temps ? Oui, le temps s'était arrêté et même s'il avait semblé reprendre avec la première missive, il stagnait dorénavant et le bonheur avait disparu comme elle l'exprime si bien dans l'entrée du 20 septembre 1940 du *Journal de guerre* : "le malheur est en moi, comme une maladie intime et particulière (...) Je vois vaguement une carte d'Allemagne avec une grosse frontière barbelée (...)" (Beauvoir, 1990 : 356).

Autrefois, une frontière était une chose à franchir pour découvrir le monde, celle de l'Allemagne était amie comme au temps de l'année berlinoise de Sartre. Puis elle était devenue un no man's land, quelque chose d'accroché dans les limbes de la politique ; en ce début d'automne 1940, la frontière s'était transformée en barbelés infranchissables, elle s'était fermée, avec un piège de ces deux côtés : une résidence sous haute surveillance en France et une prison tout court dans le Reich. Le véritable malheur venait de fondre sur le Castor.

Cette interminable attente du retour, ce syndrome de la femme de prisonnier, elle le ressent comme des millions d'autres femmes, mais avec cette intensité particulière liée à leur relation nécessaire. Leur "mariage morganatique" est une union d'un autre type, comme celle que Jean Cocteau saura si bien mettre en dialogues en 1943 pour Jean Marais et Madeleine Sologne dans le film phare de l'Occupation que fut *L'Eternel retour* d'après le mythe

médiéval de Tristan et Yseult. Comment donc tuer le temps qui n'avance plus ? Comment survivre sans son : "unique absolu" (Beauvoir, 1990 : 357). Comment faire face aux restrictions lorsqu'on a été si libre ? Comment vivre une telle situation ? On peut tenter de quitter Paris quelque temps avant que les cours ne reprennent ; c'est ce qu'elle fit durant les derniers jours de septembre, elle partit en Bretagne en compagnie de Bianca Bienenfeld, dernier voyage avant de replonger dans l'atmosphère de la capitale occupée : "quelque chose ressuscita de ce qui avait été autrefois la douceur de vivre. Puis nous rentrâmes" (Beauvoir, 1960 : 531).

Fugacité du temps retrouvé, un instant, sur la côte bretonne, fugacité d'un bonheur qui fut autrefois de tous les instants, en tant que donnée incontournable de son existence. Le bonheur en ce mois d'octobre 1940 s'est envolé, à la rentrée elle dut signer une déclaration sur l'honneur affirmant qu'elle n'était ni juive, ni franc-maçonne ; la collaboration officielle était dorénavant à l'ordre du jour, les Allemands aidés par les fonctionnaires de Vichy mettaient la France au pas. A Paris, les restrictions alimentaires avaient été instaurées, les tickets de rationnement firent leur apparition : "je mangeais dans de petits restaurants qui se débrouillaient encore assez bien. Mais sur les marchés, dans les magasins d'alimentation, c'était la disette" (Beauvoir, 1960 : 532). Elle avait cessé d'aller au cinéma qu'elle aimait, refusant de subir des films allemands ou bien de mauvais films français (ibid). De toute manière tout devait s'arrêter à 23h, donnant une heure de répit avant le couvre-feu de minuit aux quelques très rares noctambules, une heure nécessaire pour tenter de monter dans l'un des autobus poussifs alimentés au gaz végétal. Mais ce qui la choqua le plus, ce fut de voir tous les espoirs, tous les rêves du Front Populaire massacrés et vilipendés par les autorités de collaboration : "ils s'attaquaient à tout ce qui avait de la valeur à mes yeux, et d'abord la liberté (...) Je reconnaissais la chaude bêtise qui avait obscurci mon enfance (...)" (Beauvoir, 1960 : 533/4). Peu lui importait de manger dans des gargottes à menu fixe, elle y était habituée depuis dix ans, peu lui importait de parcourir Paris à pied, cela faisait partie d'une de ces distractions favorites, mais ce baillonnage de la liberté, de la sienne en particulier, elle ne pouvait le supporter. Tout ce qu'elle avait aimé lui semblait être dorénavant interdit ou désapprouvé. Les voyages insoucians, les films américains, le jazz, Gide, Cocteau, le Bal Nègre, tout ce qui avait rendu les années 30 si excitantes et si passionnantes à ses yeux était désormais mis à l'index : "Pétain, la Révolution nationale, je les détestais d'une manière intime et dans une colère qui flambait à neuf chaque jour (...) Vichy, en bloc, était pour moi un honteux scandale" (Beauvoir, 1960 : 534). Outre l'absence de Sartre qu'elle supportait mal et le Nouvel Ordre qu'elle haïssait, elle éprouva un autre choc en cette rentrée 1940. Un ami lui annonça que "le petit camarade" de Sartre, l'écrivain communiste Paul Nizan avait été tué au combat et que sa femme et ses enfants avaient réussi à passer aux Etats-Unis. Tout s'effondrait autour d'elle, les amis étaient morts, réfugiés ou bloqués à l'étranger (comme sa

sœur Hélène à Faro), ou bien simplement éparpillés aux quatre coins de la France. Seules Nathalie et Olga et sa sœur Wanda étaient revenues définitivement à Paris. Bianca de par sa religion commençait déjà à sentir la menace peser sur elle après l'instauration du Statut des Juifs le 2 octobre 1940. Sa relation avec le Castor se défit pour de multiples raisons que Bianca attribua à l'ambivalence de celle-ci vis-à-vis de sa relation avec Sartre (jalousie), mais plus gravement, à un anti-sémitisme latent hérité de Georges de Beauvoir. Sans entrer dans la polémique, mais sans pour autant absoudre totalement Simone de Beauvoir, nous nous contenterons de citer Bianca Bienenfeld-Lamblin lorsqu'elle affirme fort justement dans son ouvrage *Mémoires d'une jeune fille dérangée* déceler : "(...) [une] différence de ton (...) entre les *Lettres [à Sartre]* et *La Force de l'âge*" (Lamblin, 1993 : 93). Il est certain que l'attitude de Simone de Beauvoir pendant la période 1940-1944 n'a pas toujours été des plus claires et que certains de ses choix ont été des plus troublants, mais nous y reviendrons. En ce début d'hiver 1940-41, ce qui lui importe avant tout c'est de survivre, mais aussi de tenter de combler le temps. Heureusement, les théâtres et les salles de spectacle rouvrirent leurs portes, les Allemands ayant décidé de redonner un air de normalité à la capitale malgré le couvre-feu maintenu à minuit, en en faisant le Luna Park de ses troupes en Europe occidentale. Autre petite lueur, après avoir été blessé sur le front, Bost était rentré à Paris, apportant une présence masculine amie à Simone de Beauvoir. Il avait repris sa relation avec Olga mais continuait d'être l'amant du Castor. Elle avait même été le retrouver clandestinement lors de sa convalescence à Montpellier. Il est intéressant de noter que ce voyage "d'amoureuse" n'est absolument pas mentionné dans *La Force de l'âge*, mais uniquement dans une petite phrase à Sartre dans la première lettre qu'elle lui envoya au stalag le 17 octobre 1940 (Beauvoir, 1990 : 1992). En cela cette différence confirme la remarque de Bianca Bienenfeld. Simone de Beauvoir ne dit pas tout dans ses mémoires publiées de son vivant et le lecteur avisé se référera en permanence aux écrits publiés après sa mort et celle de Sartre et à la biographie officielle, et parfois partisane, de Deirdre Bair. Cette dernière qui fut d'ailleurs attaquée par Bianca Bienenfeld lors de sa publication en France en 1991, les éditeurs français ayant dû y effectuer quelques coupures afin de calmer la sensibilité de l'intéressée. On se référera alors à la version originale en langue anglaise publiée en 1990 aux Etats-Unis. Ces différences vont devenir assez marquées en ce qui concerne la période de l'Occupation. Dans les années 1950 et 1960, à l'époque de la publication de ses mémoires, la notoriété de Simone de Beauvoir et celle de Sartre est à son zénith, le mythe s'installe. Il était de son devoir d'en être la vestale et de "gommer" tout ce qui pourrait nuire à leur image commune dans le domaine privé ou public. Cette période trouble et troublée de son existence la poursuivra jusqu'à la fin de sa vie. De nombreuses rumeurs allaient circuler, certaines fondées, d'autres plus fantaisistes. Ce qui demeure c'est une gêne patente que l'on sent dans certaines réponses apportées aux

questions de sa biographe officielle, mais on appréciera malgré tout sa volonté constante de toujours y répondre et de tenter d'y apporter les éclaircissements nécessaires :

d'abord sa curiosité [celle de Simone de Beauvoir] était si grande que, même si elle n'aimait pas le tour que prenaient mes questions [celles de Deirdre Bair], elle voulait néanmoins les connaître (...) Si elle soupçonnait que j'essayais de l'épargner d'une façon comme d'une autre, elle s'énervait, insistait pour aborder le problème et ne se détendait qu'ensuite (Bair, 1991 : 12).

L'une des critiques qu'on lui fit le plus, fut celle de savoir comment Simone de Beauvoir avait pu aller au spectacle, assise au milieu d'officiers allemands ; comment avait-elle eu le courage de s'installer chaque jour au Flore pris d'assaut par les services de renseignements allemands. Comment avait-elle pu accepter de continuer à vivre dans une certaine normalité : "(...) ils étaient partout" (Bair, 1991 : 279) répondit-elle. Plus grave, comment avait-elle accepté que son premier roman soit publié en 1943 ? Et surtout qu'il soit passé au travers des mailles de la censure allemande. N'était-il pas vrai que Sartre ne fut jamais sur la Liste Otto, Index du IIIème Reich en France occupée ? Comme pour beaucoup de Français, la vie devait continuer envers et contre tout, les Allemands étaient partout et des cafés, comme le Flore, étaient chauffés. A sa plus grande honte elle avait signé la déclaration d'obéissance au régime de Vichy, honte accentuée par les compliments de son père (Bair, 1991 : 279) mais elle avait besoin de son traitement mensuel. Pas plus coupable, ni plus égoïste que d'autres sans doute et attendant le retour hypothétique de Sartre, elle essayait de survivre à son premier hiver d'Occupation dans la ville quadrillée.

II LE TEMPS QUI RECOMMENCE

L'hiver 1940-1941 fut l'un des plus rigoureux du XX^{ème} siècle, tout commençait à manquer à Paris, sa chambre à l'hôtel du Danemark rue Vavin n'était pas chauffée et ses vêtements de ski lui furent d'un grand secours pour supporter les frimas. Comme beaucoup de Parisiens, dès qu'elle avait une minute de libre, elle se précipitait dans les quelques endroits encore chauffés : le Dôme où les Allemands étaient de nouveau autorisés, la Bibliothèque Nationale pour continuer son étude de Hegel et surtout comme nous l'avons déjà mentionné, le Flore, boulevard Saint-Germain, où elle affirme dans ses mémoires que : "(...) jamais un occupant n'y mettait les pieds" (Beauvoir, 1960 : 544) ; alors que sa biographe affirme, elle, que de nombreux officiers allemands y avaient leurs habitudes, ce que Simone de Beauvoir ne démentit aucunement par la suite. Elle y avait également ses quartiers et abattait des pages et des pages d'écriture, travaillant de façon plus sérieuse à son roman, qui deviendra *L'Invitée*, l'un des succès d'édition de l'Occupation. Elle continuait à donner des cours de philosophie au Lycée Duruy et passait de nombreuses soirées au théâtre, la saison d'hiver étant particulièrement riche en ce début d'année 1941. Charles Dullin, son ami, montait *L'Avare*, et Jean Cocteau lançait véritablement la carrière de Jean Marais dans *Britannicus* (Beauvoir, 1960 : 544). Normalité de façade alors que les premières représailles à l'encontre de résistants de la première heure débutaient. Elle devait également jongler entre les membres de la Famille qui, comme à leur habitude, se battaient pour attirer son attention et lui voler quelques minutes supplémentaires sur son emploi du temps rigide. Nathalie Sorokine était sans aucun doute la plus forcenée. N'ayant pu s'inscrire à la Sorbonne, traînant son ennui à longueur de journée, elle espionnait de Beauvoir et l'attendait pour ainsi dire à tous les coins de rues. Lorsque tout le monde se lamentait de l'absence de leur "chef" Jean-Paul Sartre, elle entrait dans de sombres colères, pressentant que dès son retour son rôle se limiterait à ce qu'il devrait être : une infime partie de la vie de Castor. (Beauvoir, 1960 : 546). Le long hiver arrivait à sa fin, début mars les lettres de Jean-Paul Sartre se firent plus optimistes quant à une éventuelle libération. Au milieu du même mois, elle reçut la missive suivante :

(...) nous partons tout à l'heure pour la France où on nous groupera dans un camp de triage d'où nous serons expédiés vers nos domiciles respectifs (...) prenez soin de rester en contact avec l'Hôtel du Danemark car j'y téléphonerai dès l'arrivée pour vous donner rendez-vous (...) (Sartre, 1983 : 306).

Dans une lettre qu'elle envoya à la même époque et qui dut croiser celle de Sartre, elle écrit : "Mon cher amour, je continue à vivre dans l'attente (...) Je vis doucement parmi tout ce petit monde [La Famille] et je vous attends passionnément, mon amour" (Beauvoir, 1990 : 239/240). La longue absence semblait devoir toucher à sa fin, l'espoir revint accentué par le merveilleux printemps sur Paris (Beauvoir, 1990 : 238/239). Puis un soir, l'attente prit fin. Simone de Beauvoir était allée dîner chez ses parents rue de Rennes, rentrant à son hôtel à Montparnasse, elle y trouva un mot de Sartre dans son casier lui annonçant qu'il l'attendait au café des Trois Mousquetaires. Elle se rua dans la rue Delambre et la dévala pour atteindre l'établissement. Elle y arriva hors d'haleine : Sartre avait attendu deux heures et pour se calmer il était allé marcher dans le quartier (Beauvoir, 1960 : 547). Il revint, s'assit à côté d'une Simone de Beauvoir paralysée par la joie : "(...) [il] ne me dit rien de spécial (...) L'émotion m'étouffait (...) [il] m'embrassa sur la joue (...) nous nous étreignîmes, je pleurai un peu (...) " (Bair, 1991 : 283). Puis le dialogue reprit dans les jours suivants. Sartre lui expliqua comment il avait utilisé un subterfuge pour se faire libérer, retournant son œil pour ainsi dire mort, il avait convaincu le médecin allemand du camp qu'il souffrait de troubles de l'équilibre et par conséquent ne pourrait plus faire partie du service actif. Peu importait les moyens, il était de retour, tout allait reprendre comme avant la guerre, l'Occupation n'étant qu'un désagrément passager. Mais les choses ne reprirent pas comme elle l'avait escompté, dans son égoïsme, elle avait oublié que Sartre venait de passer pour ainsi dire un an dans un camp de prisonniers et que sa vision du monde ne pouvait qu'avoir changé. L'insouciance des années 30 avait laissé place chez lui à un rigorisme qui la surprit et elle fut déboussolée par ses questions : faisait-elle du marché noir ? Pourquoi avait-elle signé son obéissance à Vichy ? etc...(Beauvoir, 1960 : 549).

Sartre n'avait aucune envie de reprendre la routine souvent heureuse d'avant 1939, il voulait agir, résister comme il l'avait fait au stalag avec ses camarades. Il ne comprenait pas que la Famille n'eût pas déjà essayé de contacter ceux qui avaient commencé la lutte contre l'occupant. Simone de Beauvoir essaya de lui expliquer qu'ils étaient partout et qu'organiser la résistance n'était pas chose aisée. Sartre ne fut pas convaincu par son scepticisme, il prit néanmoins un peu de recul, revit ses amis et marcha dans Paris, mais l'idée de résister ne le lâcha pas. Il s'accorda donc quelques vacances et réussit à trouver un poste de professeur après les vacances de Pâques, bien que ses papiers militaires ne fussent pas à jour (Beauvoir, 1960 : 551). Rétabli en apparence dans une certaine routine, financièrement solide :

(...) il se préoccupa alors de chercher des contacts politiques. Il revit d'anciens élèves ; il rencontra Merleau-Ponty (...) des agrégatifs de philosophie vivement anti-allemands, entre autres Cuzin et Desanti qui s'intéressaient à la fois à la phénoménologie et au marxisme (Beauvoir, 1960 : 551).

Simone de Beauvoir avait quitté l'hôtel du Danemark et occupait dorénavant celui du Mistral car Sartre y avait pris pension dès son retour. Ce fut dans cet endroit que leur première réunion de résistants eut lieu. La Famille vint, ainsi que Merleau-Ponty et les agrégatifs déjà mentionnés. Il fallait déjà décider d'un nom pour ce qu'ils voulaient être un véritable mouvement. Toutes les personnes présentes étant plus ou moins dans la mouvance marxisante, elles le nommèrent : Socialisme et Liberté. Comment organiser la lutte ? Certains suggérèrent des actions armées contre l'armée allemande et des collaborateurs notoires : "(...) mais aucun de nous ne se sentait qualifié pour fabriquer des bombes ou lancer des grenades" (ibid). Il fut donc décidé de faire du renseignement, de collecter des informations susceptibles d'être utilisées par Londres. Sartre se donnait à sa tâche et se sentant un peu isolé avec son petit groupe, en contacta d'autres bien établis dans la capitale, mais également fort petits. Simone de Beauvoir ne partageait pas l'enthousiasme résistant de Sartre. Si elle pouvait comprendre la validité de son propos, elle s'interrogeait sur le bien-fondé d'un groupe d'amateurs faisant du renseignement et surtout elle s'inquiétait de l'imprudence de la plupart de ces résistants intellectuels :

tous ces groupements avaient des traits communs ; d'abord le nombre restreint de leurs effectifs ; ensuite leur imprudence. Nous tenions nos réunions dans des chambres d'hôtel, dans des turnes de l'Ecole où les murs pouvaient avoir des oreilles. Bost promena dans les rues une machine à ronéotyper ; Pouillon transportait une serviette bourrée de tracts (Beauvoir, 1960 : 552).

Le mouvement n'avancait pas, les quelques informations récoltées n'avaient qu'une valeur relative et ils ignoraient quels réseaux utiliser pour les transmettre. L'action intellectuelle était une chose mais l'action tout court en était une autre. Sartre continuait à se démener mais Simone de Beauvoir, plus pragmatique, n'intervenait dans les débats que pour essayer de concrétiser une suggestion abstraite avancée par Sartre (Bair, 1991 : 292). Ce qu'il ne comprenait pas c'est qu'étant déjà relativement connu dans les milieux intellectuels parisiens, de nombreux résistants, plus professionnels, se méfiaient de lui, le trouvant trop voyant et frôlant le ridicule (ibid). Il n'en démordit pas et décida de profiter des grandes vacances 1941 pour rendre visite à certains poids lourds de la Résistance en zone libre. Simone de Beauvoir n'y vit que la perspective d'un voyage : "elle était folle de joie à l'idée de partir et d'avoir Sartre pour elle seule" (ibid).

III “LIBERTÉ”

“(…) Beauvoir prit pour acquis que Sartre et elle franchiraient sans peine la ligne de démarcation” (Bair, 1991 : 294). Tout au bonheur de pouvoir passer quelques semaines en tête-à-tête avec Sartre, Simone de Beauvoir semblait avoir occulté la difficulté de passer en zone libre. Il ne s’agissait pour elle que d’un inconvénient tout à fait surmontable pour deux personnes jeunes et actives. Le retour de Sartre, malgré son rigorisme nouveau, lui avait donné des ailes. La mort n’avait pas fauché son double et sa détention ne l’avait pas amoindri, loin de là. Elle contemplait à nouveau l’avenir avec espoir puisque rien de mauvais ne pouvait lui arriver tant qu’il serait à ses côtés, seule la mort aurait pu tout détruire. La mort fit malheureusement son apparition juste quelques jours avant la fin de l’année scolaire 1940-1941. Georges de Beauvoir, son père, après une courte agonie s’étignit à l’âge de soixante-trois ans le 1er juillet 1941. Cet homme qu’elle avait tant admiré dans son enfance, qui l’avait déçue dans son adolescence et dont elle s’était éloignée depuis son émancipation en 1929, épuisé par la disette parisienne et le rigoureux hiver, miné par un cancer, était mort dignement, pour ainsi dire sous ses yeux. Elle l’avait veillé, plus pour soutenir sa mère seule que par dévotion filiale car sa sœur Hélène était bloquée au Portugal où elle avait rejoint Lionel de Roulet juste avant l’occupation de la France. Paradoxalement, durant ces jours d’agonie, elle avait retrouvé un vague respect pour ce bourgeois d’extrême-droite, qui, selon Hélène de Beauvoir, était plus mort de chagrin que de sous-alimentation (Bair, 1991 : 295). Toujours selon celle-ci, Georges de Beauvoir n’avait pas supporté la défaite de son pays, et encore moins la collaboration active des gens de sa classe : “(…) son patriotisme exacerbé ne l’a pas toléré” (ibid). Elle avait surtout admiré son extrême courage devant la mort, elle qui la redoutait tant, et elle avait également admiré son manque d’hypocrisie en refusant qu’un prêtre vienne lui donner les derniers sacrements. Sa mère était dorénavant veuve, sans grandes ressources, les de Beauvoir ayant perdu la plupart de leur argent après la Première Guerre mondiale. Son projet de vacances en zone libre semblait être fortement compromis. Elle fut par conséquent extrêmement surprise par la réaction de sa mère qui au lieu de s’enfoncer dans le chagrin, l’encouragea à ne pas annuler ses projets estivaux et surtout lui demanda de vivre pour elle-même. Simone de Beauvoir en fut décontenancée, elle qui avait, depuis l’adolescence, considéré sa mère comme une femme rigide et assez manipulatrice. Tout comme vis-à-vis de son père, elle eut un regain de respect pour cette femme qu’elle connaissait en fait fort mal depuis qu’elle avait quitté le domicile de la rue de Rennes. Elle partit donc vers le sud en compagnie de Sartre. Ils avaient décidé de voyager à bicyclette dès la ligne de démarcation franchie. Une question demeurait, comment la franchir ? Armée d’un

peu de courage et de beaucoup d'insouciance, ils expédièrent leurs valises et leurs deux bicyclettes par le train en zone libre chez un prêtre ami de Sartre, et ils montèrent dans un train en direction de Monceau-les-Mines où on leur avait indiqué l'adresse d'un passeur. Arrivés dans le bourg, on leur apprit que le dit passeur avait été arrêté par les Allemands, le patron du café où il se trouvait leur dit de patienter le temps d'en trouver un autre. Ils passèrent un après-midi d'attente et : "vers le soir, une femme en noir, d'une quarantaine d'années, s'assit à notre table : pour un prix raisonnable, elle nous conduirait, cette nuit à travers la campagne" (Beauvoir, 1960 : 561). Ils passèrent sans aucun problème cette ligne dite infranchissable entre les deux France. De l'autre côté, dans le village "libre", ils passèrent la nuit entassés dans une auberge faisant pour ainsi dire office de "centre d'accueil" pour illégaux. Cette petite aventure l'avait ragaillardie, elle avait l'impression d'avoir reconquis quelque chose d'important. Cette frontière artificielle à l'intérieur même de son pays, elle l'avait passée de façon romantique par champs et bois, comme dans un jeu de piste enfantin, comme des Peaux-Rouges dans les films américains qui lui manquaient tant à Paris. Le côté ludique ne lui avait pas échappé, ils avaient désobéi à l'occupant et aux pontes de Vichy et : "parce qu'[elle avait] enfreint un interdit, il [lui] semblait avoir reconquis la liberté" (Beauvoir, 1960 : 562). Le verbe sembler est fort important ici, car intérieurement elle sait qu'il ne s'agit que d'une indépendance de façade et que la zone dite libre si elle l'est pas d'avantage que celle occupée, n'a plus cette insouciance de l'avant 1939. Il s'agit d'une liberté surveillée, où tout ne peut être dit ou fait et où toute critique de la Révolution nationale détestée n'est absolument pas tolérée. Elle allait en faire l'expérience dès le premier jour : "à Roanne, nous lûmes dans un café les journaux de l'autre zone : ils ne valaient guère mieux que les nôtres" (ibid). La collaboration était peut être beaucoup plus officielle en zone libre qu'à Paris, la survie du régime de Vichy reposait sur cette unique postulat et sur la victoire du IIIème Reich et l'instauration du Nouvel Ordre en Europe. La liberté dont parle Simone de Beauvoir est plus un concept personnel qu'universel en cet été 1941. C'est une indépendance intérieure retrouvée grâce à l'infraction aux lois de l'occupant. Le fait de pouvoir à nouveau voyager avec Sartre, comme ils l'avaient fait durant tous les étés de paix, lui redonna cette apparence de normalité, ce goût doux-amer d'une liberté de pacotille.

Ils récupérèrent leurs bicyclettes au rendez-vous et se lancèrent sur les routes après quelques inconvénients mécaniques dus aux pneus rapiécés de leurs engins. Sachant s'adapter, elle apprit même à les réparer, elle n'allait pas se laisser arrêter par des pneus de mauvaise qualité ou par des chambres à air défectueuses.

Ses mois d'entraînement dans les rues de Paris avec Nathalie Sorokine l'aiderent dans ce long périple. Sartre, quant à lui, commença par peiner dans les longs trajets : "(...) au bout de quarante kilomètres, il était très mal en point (...)" (ibid). Elle retrouva également les joies du camping dans la plupart de leurs étapes campagnardes. Arrivés à Bourg-en-Bresse, Sartre se

fit officiellement démobiliser, s'attirant les foudres de l'officier français qui le reçut car celui-ci s'était aperçu qu'il avait falsifié son livret militaire. Puis ce fut la grande ville : Lyon où : "(...) on projetait des films américains (...)" (Beauvoir, 1960 : 563) ; un ersatz de liberté à nouveau après les navets de propagande allemande diffusés dans les salles parisiennes. Ils descendirent plus au sud, faisant des escales à Saint-Etienne et Le Puy. Sartre avait pris son rythme de croisière : "[il] préférait de loin la bicyclette à la marche (...) Et puis le paysage bougeait plus vite qu'à pied. Moi aussi, je troquai volontiers mon ancienne passion contre ces nouveaux plaisirs" (ibid). Délice constant et non émoussé de la découverte, plaisir intense de cheminer sur les routes sans les contrôles allemands, satisfaction enfin de conquérir une nouveauté et d'aller de l'avant. Néanmoins, Simone de Beauvoir ne se berce plus autant d'illusions :

(...) la grande différence entre ce voyage-ci et les précédents tenait surtout, pour moi, à mes dispositions intérieures : je ne poursuivais plus maniaquement un rêve de schizophrène, je me sentais délicieusement libre ; c'était déjà assez extraordinaire de rouler à côté de Sartre (...) maintenant chacune de mes joies me paraissait non pas un dû mais une aubaine (ibid).

Les choses ne cédaient plus devant elle comme auparavant, la liberté n'était plus une donnée automatique de son monde, mais une lutte de tous les instants contre une situation imposée. Même au temps de la province, lorsqu'elle se sentait prisonnière à Marseille ou à Rouen, elle savait qu'un train pouvait la déposer à Paris en quelques heures et qu'une frontière à franchir, c'était simplement un passeport à présenter. Dorénavant, rien n'était acquis, un peu comme au temps du domicile familial, il fallait ruser et se donner à fond à ses plaisirs car on ignorait bien souvent s'ils auraient une suite. Elle avait appris la reconnaissance, ce terme chrétien qui avait bercé sa jeunesse et qu'elle avait si vivement rejeté, revendiquant l'idée que la vie devait être une fête plus qu'un devoir. La vie était encore une fête puisque Sartre était revenu vivant de la guerre, mais non plus une célébration permanente voguant au gré de ses caprices et de ses envies. Il fallait maintenant composer avec une situation plus forte, plus cruelle ; tout devait se gagner à présent et tout ce qui pouvait être grappillé devait être accepté avec reconnaissance et non pas avec le mépris des nantis. Cette occupation était plus qu'un désagrément passager puisqu'elle la privait de libertés de base et surtout de celle de circuler à sa guise. Il fallait biaiser pour pouvoir se réapproprier quelques fragments de bonheur. Mais ce périple, comme nous l'avons dit, n'avait pas uniquement un but ludique, surtout pour Sartre qui désirait rencontrer les chefs des réseaux de résistance de la zone sud. Il rencontra Kahn ; les mémoires de Simone de Beauvoir n'apportent aucun éclairage sur le type de conversation que les deux hommes eurent. Elle semble s'être surtout préoccupée de profiter

de cette douce journée d'été. Ils se remirent en selle et suivèrent la vallée du Rhône, s'enfonçant de plus en plus dans cette Provence qu'ils aimaient avec passion. Les paysages les enchantèrent, ils se sentaient revivre mais leur joie fut un peu mise à part lorsqu'ils firent escale dans une petite bourgade, ils se retrouvèrent à assister à la fête de la Légion. Après les journaux, ils avaient devant eux la réalité de cette collaboration d'Etat, des Français, sous couvert de patriotisme, acceptaient librement de soutenir le régime nazi et glorifiaient la figure du maréchal Pétain, le sauveur de la France. Les uniformes vert-de-gris n'étaient visibles nulle part, mais ces légionnaires en avaient l'allure dangereuse et malsaine, ils représentaient tout ce que Sartre et elle avaient toujours critiqué, cette France bourgeoise, frileuse, lâche et xénophobe, à cent lieues du cosmopolitisme de Montparnasse. Ils atteignirent Marseille où ils effectuèrent un véritable pèlerinage dans les endroits qu'ils aimaient : "(...) du temps où le monde était en paix, du temps où la guerre menaçait" (Beauvoir, 1960 : 565). Tout comme à Lyon, ils se précipitèrent dans les cinémas de la Cannebière qui projetaient des films américains, les Etats-Unis n'étant pas encore entrés en guerre et ayant encore une ambassade en France. Assoiffés de liberté et d'exotisme hollywoodiens, ils allaient jusqu'à trois séances par jour :

nous retrouvâmes comme de vieux amis très chers Edward Robison, James Cagney, Bette Davis dans *Victoire sur la mort* ; nous voyions n'importe quoi, tout à la joie de contempler des images d'Amérique. Le passé nous reflua au cœur (ibid).

Goût de la nostalgie, c'est une bouée de sauvetage lorsque la réalité ne correspond plus à ses attentes et à ses rêves. Ces acteurs américains sont les symboles vivants d'un monde meilleur ; Bette Davis est la femme forte par excellence qui, apprenant qu'elle n'a plus qu'un an à vivre, décide d'en profiter pleinement, et atteint au véritable bonheur. Elle transcende ainsi la mort. Simone de Beauvoir n'est pas Bette Davis, mais le fait qu'elle ait décidé de citer ce film en particulier n'est sûrement pas totalement innocent. Elle n'a pas choisi une comédie, genre qu'elle apprécie pourtant beaucoup, mais : "(...) cet épouvantable mélo (...)" (Tulard, 1990, T2 : 1072) au thème d'actualité. Pour elle qui avait cru tout perdre et surtout Sartre, l'ombre de la mort ne doit pas empêcher le bonheur. A Marseille, Sartre continua ces visites "politiques" mais fut déçu par les suggestions qu'il recevait de ses interlocuteurs, les rumeurs de Paris l'avaient-elles suivi ? Ils longèrent ensuite la côte, ne s'alimentant pour ainsi dire pas car selon Simone de Beauvoir : "on mangeait encore plus mal dans le Midi qu'à Paris ou dans le Centre (...)" (ibid). Ils pédalaient donc avec le ventre plus ou moins creux. On se doit d'admirer la bonne santé de ce couple soutenu par sa relative jeunesse et son enthousiasme. C'est affamé que Sartre rencontra André Gide. Autre mystère mal explicité par Simone de

Beauvoir : pourquoi n'a-t-elle pas accompagné Sartre lors de cette visite au grand homme qu'elle admirait et qui l'avait sortie bien des fois d'embarras pendant ses classes de philosophie, au plus grand mécontentement de certains parents d'élèves, choqués que leurs filles dussent étudier les oeuvres de cet immoraliste. Elle se contente d'expliquer qu'ils avaient égaré l'adresse de l'écrivain, qu'ils avaient sillonné les environs et que son pneu avait crevé. Pendant qu'elle le réparait, Sartre avait continué sa recherche et était tombé sur Gide descendant une rue de Grasse. Nous avons vu que Simone de Beauvoir ne prenait pas la résistance autant à cœur que Sartre, mais néanmoins on peut s'interroger sur le fait que Sartre n'ait pas emmené sa compagne au rendez-vous. L'entrevue n'eut aucun résultat. Il en fut de même pour celle avec André Malraux que Sartre vit seul le lendemain dans sa villa de Saint-Jean-Cap-Ferrat. L'homme de la Guerre d'Espagne : "(...) écouta Sartre avec politesse mais, pour l'instant, aucune action ne lui paraissait efficace : il comptait sur les tanks russes, sur les avions américains pour gagner la guerre" (Beauvoir, 1960 : 567).

De nouveau Simone de Beauvoir n'entre pas trop dans les détails concernant les réactions de Sartre vis-à-vis des refus essayés. Elle semble vraiment ne pas y apporter grande importance, se laissant plutôt griser par sa liberté du moment. Jusque là, le voyage s'était bien déroulé ; à l'exception des problèmes de pneu, ils avaient réussi à se rendre où ils le désiraient. Le périple aurait pourtant pu se finir tragiquement après leur étape niçoise. Traversant les Alpes afin de redescendre sur Grenoble où Colette Audry s'était installée, Simone de Beauvoir eut un assez grave accident de bicyclette en dévalant un col. Voulant dépasser deux cyclistes, elle quitta la route et alla s'écraser sur le bas-côté et s'évanouit sous le choc : "c'est donc ça la mort ! Et je mourus" (Beauvoir, 1960 : 567). Elle qui avait si peur de la mort, eut à peine le temps de réaliser ce qui lui arrivait, et dans l'instant, paradoxalement, elle accepta la réalité de cette fin de façon sereine. Cette mort à laquelle Sartre et Bost avaient échappé, elle la poursuivait dans son bonheur retrouvé. Tel un signe du destin, celle-ci allait devenir une présence réelle durant les trois prochaines années ; cet accident banal fut une introduction à cette donnée non admise de son existence :

(...) j'avais touché la mort ; étant donné la terreur qu'elle m'avait toujours inspirée, cela compta beaucoup pour moi, de l'avoir approchée de si près (...) soudain cela semblait exagérément facile de mourir ; j'ai réalisé alors ce que j'avais lu autrefois dans *Lucrèce*, ce que je savais : très exactement la mort n'est rien ; jamais on n'est mort : il n'y a plus personne pour supporter la mort. Je crus être définitivement délivrée de mes craintes (Beauvoir, 1960 : 569).

Defigurée, choquée, elle continua néanmoins le voyage à bicyclette jusqu'à la ligne de démarcation qu'ils repassèrent aussi facilement qu'à l'aller, et cette fois-ci grimpés sur leurs

engins. Ils gagnèrent Auxerre où ils prirent le train du retour pour Paris qu'ils quittèrent bien vite afin de finir leur vacances à La Pouèze chez "cette dame". Ses vacances du temps retrouvé s'achevaient, il allait falloir regagner Paris et l'Occupation et prendre une décision quant à l'avenir de Socialisme et Liberté.

IV ÉCRITURE

“Politiquement, nous nous trouvâmes réduits à une totale impuissance” (Beauvoir, 1990 : 571) ; Socialisme et Liberté n’avait abouti à rien. Personne n’avait fait confiance à Sartre et les Communistes clandestins lançaient des rumeurs contre lui (Bair, 1991 : 299).

Simone de Beauvoir explique également que la plupart des mouvements de la première heure disparaissaient les uns après les autres, rejoignant des réseaux mieux organisés à gauche comme à droite. Après maintes et maintes discussions avec la Famille et les membres du groupe, Sartre décida de démanteler son mouvement : “(...) à son coeur défendant” (Beauvoir, 1960 : 573). La résistance active oubliée, que faire de tout son temps libre en dehors du lycée ? Sartre reprit donc l’écriture qui selon Simone de Beauvoir constituait : “(...) l’unique forme de résistance qui lui fût accessible” (Beauvoir, 1960 : 573). Elle remit son manuscrit personnel à Brice Parain chez Gallimard. Durant la captivité de Sartre et dans la chaleur relative du Flore, elle n’avait pas chômé et avait mis la touche finale à son roman sur l’histoire du trio : *L’Invitée*. Elle avait réussi la première partie de son pari, écrire et finir un ouvrage, encore fallait-il maintenant qu’il fût publié ? Ne désirant pas attendre cette décision dans le vide elle en commença un nouveau : “(...) j’y parlais de la Résistance et je savais qu’il ne pourrait être publié avant la fin de l’occupation” (ibid). Ce roman allait devenir *Le Sang des autres*, publié dès 1945 chez Gallimard. Ce qui étonne c’est qu’elle ait voulu écrire sur la Résistance, alors que nous l’avons vu, elle n’avait pas montré un enthousiasme grandissant pour l’entreprise de Socialisme et Liberté. Elle avait été des plus récalcitrantes et l’on sent à la lecture de ses mémoires qu’elle fut soulagée lorsque Sartre en abandonna l’idée et qu’ils se replongèrent dans leur existence d’intellectuels Rive Gauche. Néanmoins, l’écriture ne parvenait pas entièrement à faire oublier tout le reste et l’on ne doit pas non plus penser que Simone de Beauvoir fut complètement aveugle aux réalités politiques l’environnant. Certes, elle préférait être la compagne de l’écrivain Jean-Paul Sartre plutôt que celle du résistant Jean-Paul Sartre mais elle haïssait réellement le nazisme et Vichy. L’écriture ne pouvait pas remplacer le voyage, synonyme ultime de liberté pour elle. Elle aurait tant voulu repartir hors des frontières et réaliser les projets d’avant 1939 mais :

(...) la France (...) était une résidence surveillée, coupée du reste du monde. L’Italie, l’Espagne, que nous avions tant aimées, étaient devenues des contrées hostiles. Des nuées, couleur de nuit et de feu, nous cachaient l’Amérique. La seule rumeur qui nous parvint d’au-delà des frontières, c’était la voix de la B.B.C. Nous étouffions sous une cloche d’ignorance (Beauvoir, 1960 : 574).

Pour cette amoureuse des voyages, cette détention forcée dans son propre pays lui pesait. L'Espagne franquiste et soi disant neutre, avait fermé ses frontières aux réfugiés et aux opposants français, l'Italie mussolinienne continuait ses rêves de grandeur d'un deuxième empire romain, l'Amérique était trop lointaine, seule l'Angleterre lui envoyait des nouvelles interdites du monde libre où elle ne pouvait se rendre. Paris n'était plus le centre du monde, mais une bourgade écrasée sous la botte allemande et vivant à l'heure de Berlin. L'Intelligentsia et le monde du spectacle et de la mode commençaient déjà à accepter la nouvelle donne et côtoyaient l'occupant. Arletty, Coco Chanel, Sacha Guitry, les starlettes des studios de Joinville, Brasillach, beaucoup de ce que la France comptait de personnalités s'affichaient en ville avec des Allemands ou bien les soutenaient ouvertement. Sartre et de Beauvoir les avaient comme voisins de table au Flore ou au Dôme, mais ils ne s'affichaient cependant pas en leur compagnie. Les Allemands ne recherchaient pas non plus la leur, Sartre n'était pas assez connu et n'écrivait pour aucun journal d'opinion. Quant à de Beauvoir, elle n'était qu'une illustre inconnue, la compagne de ce jeune intellectuel plein d'avenir. En fait, l'écriture si elle constituait dorénavant une part importante de son existence, était souvent noyée dans des considérations beaucoup plus pragmatiques : il fallait faire vivre la Famille à laquelle s'était adjointe officiellement Nathalie Sorokine qui venait de quitter le domicile de ses parents russes blancs trop sévères. Sur leurs deux salaires de professeurs, ils se devaient, selon leur code de conduite, de soutenir financièrement toute cette petite cohorte de très jeunes personnes, plus ou moins oisives mais ayant toujours selon eux l'avantage d'être authentiques et d'être ainsi dignes d'intérêt. En ces temps de disette cela relevait de l'exploit et Simone de Beauvoir voulant sauvegarder le calme créateur de Sartre, se retrouvait *de facto* "mère de Famille". Comme elle l'explique dans *La Force de l'âge*, ils avaient dû faire deuil de nombreuses sorties et la plupart des restaurants, même les plus crasseux, étaient devenus hors d'atteinte. S'adaptant à toute situation et malgré son dégoût profond des tâches ménagères elle prit : "(...) à l'hôtel Mistral une chambre avec cuisine (...)" (Beauvoir, 1960, 575) où elle décida que toute sa "marmaille" et Sartre viendraient prendre leurs repas en mettant les tickets de rationnement en commun. Bien entendu, ni Sartre, ni la majorité des membres de la Famille n'allait s'abaisser à une corvée aussi dévalorisante que celle de se tenir des heures durant, debout dans les queues interminables devant les magasins d'alimentation indigents en ce début d'hiver 1941-1942. Pour surmonter cela, elle explique avec humour ce qu'elle fit :

J'avais peu de goût pour les tâches ménagères et pour m'en accommoder je recourus à un procédé familial : de mes soucis alimentaires, je fis une manie dans laquelle je persévérerai pendant trois ans. Je surveillais la sortie des tickets, je

n'en laissai jamais perdre un (...) cette espèce de chasse au trésor m'amusait ;
quelle aubaine si je trouvais une betterave, un chou ! (ibid).

On ne le répétera jamais assez, le côté ludique fut d'une importance capitale dans la vie de Simone de Beauvoir, elle put ainsi surmonter de nombreuses épreuves en s'imaginant faire un jeu de ce qui aurait dû être un pensum. Elle transforma la contingence de l'existence en une chasse au trésor, en un voyage alimentaire de magasin en magasin, à la découverte de nouveaux paysages comestibles. Une nouvelle fois, on ne peut qu'admirer la vaillance de Simone de Beauvoir, son indestructible amour de la vie, sa curiosité à toute épreuve et surtout sa patience vis-à-vis de son compagnon et de la Famille. Elle qui n'avait jamais véritablement vécu l'existence de la grande majorité des femmes de son époque, même dans sa jeunesse lorsqu'une bonne s'occupait de ce genre de corvées, elle eut en trois ans le temps de découvrir la réalité quotidienne des femmes qu'elle aura vite fait de mettre en pièces dans *Le Deuxième sexe* au sortir de la guerre bien qu'elle admette avoir pu ressentir certaines des joies de la femme d'intérieur (Beauvoir, 1960 : 576). Tout est bon comme matériel littéraire, sociologique ou bien philosophique, toute expérience peut être retranscrite sur le papier et c'est ce qu'elle fit avec *L'Invitée*, *Le Sang des autres*, *Le Deuxième sexe* et ce qui est toujours considéré comme son meilleur roman *Les Mandarins*. Autre expérience intéressante pour elle et autre aventure : l'habillement. Si les ventres criaient famine, les corps n'avaient plus l'élégance d'autrefois ; pour elle qui se targuait de suivre les conseils du magazine *Marie-Claire*, comment faire pour tenter de rester décente ? Elle abandonna totalement tous soucis vestimentaires et para au plus urgent en se faisant faire un tailleur dans un ancien costume de son père, en adoptant des pantalons en dehors du lycée et surtout en ne se coiffant plus que de turbans pour cacher ses cheveux mal entretenus (Beauvoir, 1960 : 576/577). La vie sous l'Occupation se limitait à sa plus simple réalité et Simone de Beauvoir, au lieu de regretter en permanence les jours anciens, avait décidé d'incorporer à son monde cette réalité teintée d'irréalité. Aux pénuries quotidiennes venaient s'ajouter les représailles allemandes de plus en plus fréquentes, rafles et exécutions d'otages s'intensifiaient et la censure se durcissait : "(...) la reprise des *Parents terribles* fut interdite (...)" (Beauvoir, 1960 : 580). Les Alliés bombardaient Paris et ses environs et l'occupant devenait nerveux : "persécutions antisémites, répressions policières, disette : le climat de Paris était étouffant" (Beauvoir, 1960 : 588). Pour échapper quelques temps à cette atmosphère lourde, ils réussirent à rejoindre La Pouèze pour le Noël 1941.

Au retour des vacances, elle eut des nouvelles de son manuscrit qu'elle avait tout d'abord intitulé *Légitime Défense* ; Brice Parain la reçut chez Gallimard, lui fit quelques critiques mais estima que l'ouvrage était publiable, il devait néanmoins en référer à Paulhan, le grand pont de la célèbre maison d'édition. Celui-ci le lut et le critiqua mais face aux plaintes de Simone

de Beauvoir, accepta de le publier tel quel dès l'été 1943 ; seule condition changer le titre, ce qu'elle fit suggérant *L'Invitée* qui fut accepté. Elle éprouva : "(...) plutôt que de la joie, un immense soulagement" (Beauvoir, 1960 : 593). Pour célébrer l'événement et pour tenter de retrouver le bonheur et l'impression de liberté de l'année précédente, Sartre et elle décidèrent d'un commun accord de repasser la ligne de démarcation et de passer leurs congés d'été une nouvelle fois en zone libre. On leur avait indiqué une adresse de passeur au Pays Basque où : "(...) le passage était particulièrement facile (...)" (Beauvoir, 1960 : 594). Bost était de la partie, le passage de la ligne leur sembla être un jeu d'enfant. De l'autre côté, l'ambiance n'avait plus la légèreté de celle de l'année passée : "(...) l'auberge était remplie de réfugiés qui eux n'avaient pas traversé la ligne pour leur plaisir – des juifs pour la plupart – qui semblaient harassés" (ibid). Même en zone libre les restrictions alimentaires se faisaient durement sentir. La description de ce voyage n'est qu'une longue liste de villes visitées et de ce qu'ils y trouvèrent à manger :

à Marseille, la disette était plus radicale que l'année passée (...) nous nous nourrissions de mauvais pain sur lequel nous étalions une espèce d'ailloli sans œuf en vente libre dans les épiceries ; nous reposions notre palais en ingurgitant des glaces vertes ou roses, qui étaient tout juste de l'eau colorée, sans aucun goût (Beauvoir, 1960 : 595).

Leurs bicyclettes étaient en plus mauvais état que l'année précédente et les étapes étaient difficiles à effectuer le ventre vide. En dépit de ce que Simone de Beauvoir aime appeler la disette, ce terme d'un autre âge, ils restèrent quelques jours dans la cité phocéenne pour pouvoir faire le plein de films américains encore projetés librement dans les salles. "Malgré la faim qui commençait à m'obséder, je m'entêtai à poursuivre ce voyage et Sartre qui ne voulait pas m'en priver ne protesta pas" (ibid). Elle se veut ressusciter à tout prix la magie des vacances précédentes, son être tout entier a besoin de sentir cette liberté symbolisée par ces longues randonnées à bicyclette sur les routes désertées par les voitures. Bost les a quittés, et elle est de nouveau seule avec Sartre et tout à son bonheur et au soulagement de l'échec de Socialisme et Liberté. Ereintés, sans le sou, ils repassèrent la ligne de démarcation, attendant une journée leurs bicyclettes égarées par l'office des chemins de fer, et ils remontèrent vers La Pouèze où pendant les dix prochaines années ils allaient finir leurs vacances : "nous [y] passâmes un mois à nous restaurer, à nous dorloter" (Beauvoir, 1960 : 597). Madame Morel, les prit sous son aile, comme elle l'avait toujours fait ; ils y arrivèrent si mal en point qu'elle se fit un devoir de les remplumer. Remis d'une syncope due à la sous-alimentation, Sartre reprit ses notes et : "(...) écrivit pour *Les Cahiers du Sud* un article sur un roman que la critique tenait pour un événement : *L'Etranger* d'Albert Camus" (Beauvoir, 1960 : 599).

Lorsque l'on sait l'importance que Camus allait avoir pour Sartre, en particulier à la Libération et durant les années cinquante, on comprend que Simone de Beauvoir ait voulu mentionner cet article. On comprend également que ce roman ait pu frapper l'imagination de ces deux intellectuels tellement en marge de la société bourgeoise et qu'ils n'aient pas été insensibles à l'histoire de Meursault, cet anti-héros par excellence qui, à sa manière propre, rejette les conventions. Cet étranger au monde ne pouvait que leur plaire, son mépris de ce qui se fait ne pouvait qu'être sympathique à ces deux elfes refusant de grandir et vivant de la façon la plus anti-conformiste possible à l'époque. Ils s'en retournèrent à Paris pour la rentrée des classes, la situation allait en s'aggravant, les attentats se multipliaient et la répression se faisait de plus en plus féroce. Début novembre 1942, les Alliés débarquèrent en Afrique du Nord et les Allemands "envahirent" la zone libre ; "l'avenir nous était rendu (...) je supportais d'un cœur léger les difficultés matérielles qui devenaient de jour en jour plus extrêmes" (Beauvoir, 1960 : 601/602). La première des difficultés fut qu'elle perdit sa chambre avec cuisine à l'hôtel Mistral. Elle dut courir le Quartier Latin pour tenter d'en trouver une similaire ce qui fut le cas : "(...) rue Dauphine, mais c'était un taudis (...) " (Beauvoir, 1960 : 602). Taudis, ce l'était véritablement, elle qui ne se targuait pourtant pas de snobisme quant à son adresse, n'avait jamais vécu dans de telles conditions depuis son émancipation. Il s'agissait d'un de ces meublés, comme il y en avait des centaines à Paris à l'époque, un de ces lieux immortalisés par Arletty et Jovet dans *Hôtel du Nord*. La clientèle était aussi sordide que l'endroit lui-même, mélange de prostituées, de faiseuses d'anges et de personnages peu recommandables. Seul avantage, la chambre possédait une cuisine / cabinet de toilettes ce qui lui permettait de continuer à cuisiner et à ainsi nourrir la Famille qui venait de s'adjoindre un nouveau membre en la personne d'un jeune juif espagnol amant de Nathalie Sorokine (Beauvoir, 1960 : 604). L'hiver fut peut-être encore plus rigoureux que le premier de l'Occupation, pas assez de charbon et des coupures d'électricité de plus en plus fréquentes ; heureusement :

au Flore, il ne faisait pas froid, des lampes à acétylène donnaient un peu de lumière quand les ampoules s'éteignaient. C'est alors que nous prîmes l'habitude de nous y établir pendant toutes nos heures (...) C'était notre querencia ; nous nous y sentions chez nous, à l'abri (Beauvoir, 1960 : 605).

Et la légende naquit de la jeune professeur de philosophie, remplissant des pages d'écriture tout en sirotant un café ; tout simplement car le froid l'avait chassée de sa chambre ou des rues. Le Flore avait des protections allemandes pour pouvoir continuer à offrir un confort relatif à sa clientèle. On a beaucoup reproché à Simone de Beauvoir d'avoir fréquenté ce café où de nombreux journalistes de la presse collaborationniste avaient leurs habitudes. Pour sa

défense, on ajoutera qu'elle n'était pas la seule et que de nombreux intellectuels de gauche y avaient également établi leur quartier général. Mais à la Libération, Jean-Paul Sartre déchaîna tant les passions que ses ennemis politiques englobèrent Simone de Beauvoir dans leur ire. Elle n'avait pas été assez active dans la résistance contre l'occupant, le fait même de le côtoyer sciemment était la preuve de son assentiment passif. Il est vrai qu'elle leur donna des munitions lorsqu'elle travailla pour la Radio nationale, et nous y reviendrons. De son côté, Sartre, s'il publiait des articles et des critiques dans la presse clandestine, avait accepté de participer au magazine littéraire et artistique *Cœmedia* qui selon Deirdre Bair : "(...) était devenu un instrument important de la propagande allemande (...)" (Bair, 1991 : 299). Simone de Beauvoir admet timidement que : "Sartre réalisa que *Cœmedia* était moins indépendant que ne l'avait dit, et sans doute espéré, Delange [son rédacteur]" (Beauvoir, 1960 : 554). Sartre n'y écrivit aucun article politique mais il n'aurait jamais dû s'y impliquer non plus. Deirdre Bair poursuit dans sa biographie de Simone de Beauvoir en disant que les explications de celle-ci ne sont pas aussi innocentes que cela en ajoutant que : "Delange favorisa la carrière de Beauvoir et l'aida financièrement à la fin de la guerre (...)" (Bair, 1991 : 300), affirmation reprise dans l'ouvrage extrêmement critique et accusateur de l'historien Gilbert Joseph : *Une si douce occupation*. On pourra expliquer cette attitude ambiguë de la philosophe en tentant de comprendre ce que l'écriture représentait pour elle. Etre publiée était pour elle un rêve absolu et fidèle à son caractère ; tout devait céder devant lui ; une occasion se présenta, elle l'a saisie au vol. N'oublions jamais qu'à l'époque, Simone de Beauvoir n'était pas aussi politisée que dans les années à venir, elle n'avait rien de l'écrivain engagée qu'elle allait devenir ; elle avait des sympathies politiques mais c'était tout. Elle haïssait réellement le régime nazi et Vichy mais bien qu'elle l'affirme haut et fort, sa schizophrénie n'avait pas encore cessé. Ne faisant pas de politique active, elle pensait que par conséquent certains de ses choix étaient acceptables car elle estimait ne pas cautionner la Collaboration. Deirdre Bair a raison lorsqu'elle juge que : "(...) cette explication désinvolte manque d'épaisseur" (ibid).

Elle était donc attablée chaque jour au Flore, seule ou en compagnie de Sartre et des membres de la Famille. Elle prit l'habitude d'aller à l'étage :

(...) quelques autres travailleurs de la plume s'y installaient eux aussi, sans doute pour les mêmes raisons que moi ; les stylos couraient sur le papier ; on se serait cru dans une salle d'études admirablement disciplinée (Beauvoir, 1960 : 610).

Néanmoins la quéréncia n'était plus aussi sûre que cela, de nombreux habitués, résistants ou juifs, disparaissaient dans les geôles nazies et dans les camps : "l'espoir recommençait, mais

je savais que plus jamais la fallacieuse innocence du passé ne ressusciterait” (Beauvoir, 1960 : 611).

La vie continuait malgré tout, selon une routine bien huilée, ils partirent aux vacances de Noël 1942 à La Pouèze. Début 1943, Sartre fut invité à rejoindre le Comité National des Ecrivains, un organisme clandestin d’intellectuels et publia des articles dans leur magazine également clandestin : *Les Lettres françaises* sous la direction de Paul Eluard (Beauvoir, 1960 : 613). Sartre travaillait d’arrache-pied à sa pièce *Les Mouches* qui fut montée au printemps 1943 par Charles Dullin, avec Olga dans l’un des rôles principaux.

L’après-midi de la générale, Sartre rencontra Albert Camus pour la première fois, celui-ci vint se présenter, sûrement intéressé de connaître l’auteur de l’excellente critique de son roman. A la même époque *L’Être et le néant* parut en librairie. Simone de Beauvoir allait être publiée quelques mois plus tard, *L’Invitée* devenant ainsi la réalisation de son rêve : devenir un écrivain reconnu. Elle écrivit également en trois mois un essai philosophique qui fut accepté par Gallimard et intitulé *Pyrrhus et Cinéas*. La jeune inconnue du café de Flore avait dorénavant un nom et une réputation autre que celle de simple compagne du brillant Jean-Paul Sartre. Comme elle l’écrit en conclusion du chapitre VII de *La Force de l’âge* : “Tout le bonheur auquel j’avais cru renoncer reflleurissait ; il me semblait même qu’il n’avait jamais été si luxuriant” (Beauvoir, 1960 : 629).

UN BONHEUR INCERTAIN

Publiée, acclamée, la nouvelle romancière Gallimard, poursuivait néanmoins sa carrière d'enseignante au Lycée Camille-Sée. Mais alors que son avenir littéraire s'ouvrait, son passé se déroba sous ses pieds au printemps 1943 lorsqu'elle fut exclue de l'Université suite à une plainte de la mère de Nathalie Sorokine. Celle-ci vivait dans le même hôtel crasseux que Simone de Beauvoir en compagnie de son jeune amant juif ce qui n'allait pas sans déplaire à ses parents. Nathalie n'était pas encore majeure à l'époque et le fait que Simone de Beauvoir, son ancien professeur, l'entretienne et cautionne sa liaison, ne fit pas le meilleur effet auprès des autorités compétentes. Elle fut convoquée par sa directrice qui lui demanda de signer sa démission afin d'éviter un scandale et une peine de prison pour détournement de mineurs. En fait selon Deirdre Bair, Madame Sorokine était venue voir de Beauvoir à son hôtel et lui avait intimé l'ordre de faire rompre sa fille avec son ami. De Beauvoir refusa poliment, lui affirmant faussement qu'elle n'avait pas autant de pouvoir que cela sur Nathalie et pensa que l'affaire était entendue. Ce que Simone de Beauvoir ne dit pas dans ses mémoires, mais a avoué à sa biographe, c'est que la plainte avait une base sexuelle ; Madame Sorokine accusait de Beauvoir d'actes contre nature (Bair, 1991 : 321). Ce que de Beauvoir ne dit pas non plus, c'est que Nathalie Sorokine avait été son amante, tout comme Olga et Bianca. Elle ne se revendiquait pas comme lesbienne mais la nature des relations qu'elle eut avec ses anciennes élèves ne fait aucun doute à la lecture des *Lettres à Sartre*. Madame Sorokine dut avoir vent de l'affaire et ne pouvant atteindre sa fille, elle fit payer son mentor. Il s'agissait d' "une grave accusation qui conduisait à la prison et parfois à la déportation" (ibid). Simone de Beauvoir essaie de minimiser l'incident dans *La Force de l'âge*, et d'un ton désinvolte affirme : "je ne fus pas fâchée de briser avec une vieille routine" (Beauvoir, 1960 : 617).

Ce fut en fait un traumatisme pour elle, qu'elle considéra être une injustice, elle revint même sur sa première décision de partir sans faire de bruit et demanda à être présentée à une commission de contrôle qui délivra le même jugement : Simone de Beauvoir n'était plus à même de s'occuper de l'éducation de jeunes filles. Sartre la pressa d'accepter la décision et de ne pas faire de vagues en ces temps où les déviations et crimes sexuels étaient durement punis, N'avait-on pas fait guillotiner une faiseuse d'anges lyonnaise en 1942 ? "Le seul problème c'était de gagner ma vie. Je ne sais par quel truchement j'obtins une situation de metteuse en ondes à la radio nationale" (Beauvoir, 1960 : 617/618). Une fois encore, Simone de Beauvoir ment par omission et c'est ce que nous révèle Deirdre Bair à la suite de la série d'entretiens qu'elle eut avec l'intéressée. Ce fut René Delange qui lui décrocha ce poste, non-politique dans cette radio de collaboration (Bair, 1990 : 321). Il est certain que Simone de

Beauvoir ne participait pas activement aux programmes de propagande ; elle travaillait au service culturel où elle proposa : “(...) un programme incolore : des reconstitutions parlées, chantées, bruitées de fêtes anciennes du Moyen Âge à nos jours (...)” (Beauvoir, 1960 : 618). Elle ment encore ouvertement lorsqu’elle écrit : “(...) que d’après [leur] code [de conduite], on avait le droit d’y travailler : tout dépendait de ce qu’on y faisait” (ibid). Elle n’avait pas le droit d’y travailler et surtout de toucher un salaire conséquent. Il s’agit ici d’une des zones d’ombre les plus importantes de sa vie. Des rumeurs fusèrent des années plus tard, elle eut beau les rejeter jusqu’à la fin de sa vie mais dans la réalité : “(...) ce travail la mettait mal à l’aise (...) [elle] se fâchait carrément chaque fois qu’elle apprenait qu’un intellectuel ou un journaliste avait écrit quelque chose à ce sujet” (Bair, 1991 : 322/323).

Le bonheur d’être publiée fut donc assombri par ses revers de fortune et par la honte d’être exclue par ses pairs et d’avoir à travailler pour un organisme de collaboration active. Son voyage littéraire avait débuté, mais il semblait que celui plus personnel de son existence avait été ralenti par la mesquinerie d’une mère antisémite et par trop bourgeoise. Le rouge aux joues, elle fit passer le concours de Sèvres en juin 1943 et s’enfuit de Paris au plus vite, espérant comme les deux années précédentes entraîner Sartre dans sa course. Il demeura à Paris jusqu’au 15 juillet, désirant rester en tête-à-tête avec sa maîtresse Wanda, la sœur d’Olga. Périple solitaire donc, comme aux pires heures de solitude de l’année marseillaise. Elle atterrit à Roanne au petit matin, attendant en vain sa bicyclette qui ne l’avait pas suivie et où elle dut passer la nuit (Beauvoir, 1990 : 241/243). Elle roula seule sur les routes limousines et rendit visite à sa cousine qui habitait toujours à Meyrignac. La demeure des vacances heureuses de sa jeunesse avait subi beaucoup de transformations : “je ne retrouvai pas grand-chose du passé” (Beauvoir, 1960 : 631). Sartre vint enfin la rejoindre à Uzerche et ils continuèrent leur voyage, mais par rapport aux autres années, ils décidèrent de cheminer plutôt que de couvrir du terrain à tout prix. Autre avantage, ils réussirent à manger à leur faim, ce qui était devenu une véritable obsession : “manger était un problème crucial” (ibid). Du Limousin, ils descendirent vers Toulouse et remontèrent ensuite vers La Pouèze où ils passèrent, comme à leur habitude, la fin de leurs vacances, heureux à l’écoute de l’annonce de l’invasion alliée en Sicile. Dans ce climat positif, Simone de Beauvoir s’attaqua à un troisième roman qu’elle décida d’intituler *Tous les hommes sont mortels*. Sartre continuait *Le Sursis* mais :

il l’interrompit, quand nous rentrâmes à Paris, pour écrire une nouvelle pièce (...) il composa facilement *Huis clos* qu’il intitula d’abord *Les Autres* et qui fut imprimé sous ce nom dans *L’Arbalète* (Beauvoir, 1960 : 634).

Il est intéressant de noter que cette petite maison d'édition dirigée par Marc Barbezat sera également la première qui osera publier les écrits de Jean Genet, l'un des écrivains français qui comptera le plus pour Sartre et de Beauvoir et qu'ils allaient fréquenter de nombreuses années.

De retour à Paris à l'automne 1943, Simone de Beauvoir emménagea dans son nouveau logis à l'hôtel de la Louisiane rue de Seine, au coeur de Saint-Germain-des-Prés :

(...) bien avant les vacances, je m'étais fait recommander aux patrons (...) il y avait dans ma chambre un divan, des étagères, une grande table massive (...) Je disposais d'une cuisine (...) Jamais aucun de mes abris ne s'était tant approché de mes rêves ; j'envisageais d'y demeurer jusqu'à la fin de mes jours (Beauvoir, 1960 : 634/635).

Le Castor avait refusé de passer une année supplémentaire dans son taudis de la rue Dauphine, elle était maintenant à deux pas du café de Flore dont elle fit pour ainsi dire son salon. Fidèles à leurs habitudes, Sartre l'y avait rejointe pour y occuper une chambre plus petite, il en allait de même pour Nathalie Sorokine qui y vivait avec son amant espagnol. Pendant les vacances, *L'Invitée* était sortie en librairie, elle lut la première critique positive de son ouvrage dans *Cæmedia* que Sartre avait acheté lors d'un voyage éclair à Paris : "jamais plus aucun article ne me fit autant plaisir" (Beauvoir, 1960 : 636). A Paris, les compliments fusèrent, l'Intelligentsia se battait presque pour rencontrer la nouvelle recrue Gallimard. Les lettres de personnalités arrivaient chaque jour, même Ramon Fernandez, le grand écrivain collaborateur vint la féliciter au Flore : "(...) sa démarche [la] gêna un peu ; elle [la] toucha pourtant" (Beauvoir, 1960 : 637). Les habitués du Flore quant à eux : "(...) [la] regardai[ent] d'un mauvais oeil (...) ils ne retrouvaient dans ce roman aucun de leurs mythes (...) " (Beauvoir, 1960 : 638). Peu lui importait, le bonheur semblait revenir, incertain encore en 1943, mais l'avenir s'ouvrait sur une nouvelle ère. Le C.N.E ne semblait pas lui tenir rigueur de son emploi de vacataire à la Radio nationale, et avait déjà oublié l'article dans *Cæmedia*, le petit monde des écrivains, au-delà des clivages politiques, lui faisait la fête. Ce qui lui pesait encore, c'était la petitesse de sa vie qui se limitait toujours à la Famille. Avec la publication de son roman, elle eut envie d'élargir ses horizons, sa nouvelle notoriété le lui permit. L'anthropologue Michel Leiris que Sartre avait rencontré au C.N.E, devint un intime avec son épouse. Simone de Beauvoir fut propulsée dans un autre univers, celui de la haute Intelligentsia parisienne. Elle fut éberluée la première fois qu'elle se rendit dans leur appartement du quai des Grands-Augustins ; elle qui venait de passer plus de dix ans dans des hôtels plus ou moins recommandables s'aperçut que la bohème n'était pas une donnée

permanente et que l'on pouvait, sans se compromettre, vivre confortablement de son métier et de son écriture. Par Michel Leiris, ils rencontrèrent Raymond Queneau qu'ils admiraient et Albert Camus qui devint un ami de Sartre en particulier. Sartre lui proposa même de tenir le rôle principal dans sa nouvelle pièce et d'en assurer la mise en scène (Beauvoir, 1960 : 641). Ce qu'une fois encore Simone de Beauvoir ne dit pas dans ses mémoires, c'est qu'elle avait des sentiments mitigés vis-à-vis du beau gosse d'Alger. Elle s'en méfiait car il avait pour ainsi dire envoûté Sartre et se demandait avec un peu d'inquiétude s'il n'allait pas lui faire de l'ombre (Bair, 1991 : 334). Camus l'indisposait par son arrogance et sa désinvolture, de plus il adoptait souvent des attitudes machistes et entraînait Sartre dans ses virées à la recherche de nouvelles conquêtes d'une nuit ; mais surtout comme elle l'avouait à sa biographe en 1982 :

[il] ne supportait pas les femmes intelligentes (...) Elles le mettaient mal à l'aise
(...) Son ton habituel avec moi était, pour parler poliment, de l'ironie railleuse.
En fait, il était carrément, et le plus souvent, insultant (ibid).

Le cercle de leurs connaissances s'agrandissait mais d'une certaine manière cette nouvelle ouverture l'éloignait de Sartre qui se jetait à corps perdu dans ses nouvelles amitiés et ses nouvelles responsabilités. Elle qui avait cru que le succès les rapprocherait, réalisait qu'en fait leur couple en pâtissait.

VI LIBÉRATION

Leur couple dérivait, non pas celui fondé sur l'intellect, mais celui plus intime. Sartre n'avait jamais été fidèle mais il se donnait de plus en plus à ses conquêtes et à sa liaison avec Wanda. La preuve en est que Simone de Beauvoir partit sans lui aux sports d'hiver en janvier 1944. Bost l'accompagna, leur complicité ne s'étant jamais émoussée malgré sa relation avec Olga. Elle qui avait décidé de vivre aussi normalement que possible cette occupation, fut stupéfaite lorsque la réalité la rattrapa. Des maquisards investirent son hôtel à la recherche d'une jeune femme soupçonnée de faire du renseignement pour la Gestapo ; elle intima même l'ordre suivant à Sartre dans une lettre qu'elle lui écrivit pour ainsi dire sur le vif : "Racontez cette histoire autour de vous (...)" (Beauvoir, 1990 : 251). Elle avait eu beau se voiler la face, la France était en guerre et une minorité n'entendait pas rester impassible et accepter les diktats nazis. Elle dont l'univers se limitait pour ainsi dire au Quartier Latin et au café de Flore, ne s'était pas attendue à se trouver impliquée dans une telle aventure. Elle avait sûrement entendu parler de ces jeunes qui, fuyant le S.T.O, disparaissaient dans le Maquis, mais cela avait dû rester du domaine informatif. Les résistants qu'elle connaissait à Paris n'avaient pas la stature de ces combattants des montagnes ; ils prenaient des risques sans aucun doute, mais ils n'avaient pas l'héroïsme de ces jeunes gens. Ce qui étonne le lecteur de ces quelques lettres envoyées de Morzine, c'est d'une certaine façon le détachement de Simone de Beauvoir vis-à-vis de ce qui pouvait se passer dans les montagnes environnantes. L'excitation passée, elle continue à décrire ses journées de détente et de joie sur les pistes et de se plaindre d'un genou endolori par une mauvaise chute (Beauvoir, 1990 : 252/253). Cette indifférence peut choquer, lorsque l'on sait ce que fut son engagement politique par la suite. Même en pleine tourmente, elle se préoccupe plus de villégiaturer que de faire véritablement face aux problèmes de son époque. Le voyage est encore un loisir, une heureuse échappatoire pour quitter Paris quelques jours et se ressourcer. Elle n'est pas aveugle, mais elle ne semble pas vouloir s'impliquer dans une lutte, même passive, contre l'occupant ; ce qui lui importe avant tout c'est de continuer aussi normalement que possible son existence, ce n'était pas de la collaboration que d'aller en vacances mais c'était certainement un signe visible d'insouciance voulue et revendiquée. Elle avait beau jubiler à l'annonce des victoires alliées et rejeter le nazisme en bloc, elle resta ébahie en apprenant que l'épouse de Michel Leiris cachait son beau-frère juif dans leur appartement qui servait également de lieu de sûreté à de nombreux résistants (Beauvoir, 1960 : 640). En effet qui aida-t-elle quant à elle ? Nombreuses furent ses connaissances qui furent incarcérées ou bien tuées, elle s'en insurgeait mais ne faisait rien de plus, ayant bien trop peur d'être elle-même impliquée ou bien arrêtée. Deirdre Bair relate

même que Nathalie Sorokine faisait un peu de résistance et que : “(...) Beauvoir l’évitait, craignant d’en savoir trop sur [ses] activités (...) et d’être tenue pour sa complice” (Bair, 1991 : 330). Sans faire partie de l’élite vichyssoise, Simone de Beauvoir vécut ce que l’historien Gilbert Joseph nomma “une si douce Occupation” dans un ouvrage controversé déjà cité du même titre qui s’en prend avec violence au mythe d’un Castor et d’un Sartre résistants, et qui attaque en fait tout ce que l’Intelligentsia comptait à l’époque. Pour sa défense, nous aimerions citer le passage suivant où elle tente d’expliquer ses réactions face aux représailles à l’encontre de résistants qu’elle avait connus : “(...) je n’arrivais pas à croire que le bonheur pût en un instant s’anéantir” (Beauvoir, 1960 : 648/649). Plus de cinquante ans après ces faits, il est certainement facile de juger sévèrement Simone de Beauvoir, tant de personnes ayant vécu l’Occupation affirment qu’il fallait l’avoir vécue pour la comprendre, mais il n’en demeure pas moins qu’une participation plus active du Castor aurait évité la boue qui se déversa sur elle jusqu’à sa mort. La question qu’il faut se poser est la suivante : a-t-on le droit de rechercher le bonheur à tout prix ? La réponse de Simone de Beauvoir fut affirmative, ce fut un choix philosophique que l’on peut admirer mais qui tient parfois mal la distance dans certaines circonstances ; et pourtant l’étai se reserrait, l’insouciance n’était plus vraiment de mise à Paris alors que la terreur s’intensifiait à son retour de vacances. Néanmoins, elle participa à ce qu’elle nomme des “fiestas”. La première eut lieu chez les Leiris où elle joua dans une courte pièce de Pablo Picasso intitulée *Le Désir attrapé par la queue*. La soirée se poursuivit jusqu’au petit matin et l’alcool coula à flots. Ce type de soirée devint une habitude ; il fallait s’amuser pour oublier la menace qui planait, s’embarquer dans un voyage nocturne d’insouciance et d’ivresse car ainsi : “[...] la mort, pendant un moment fulgurant est réduite à rien” (Beauvoir, 1960 : 656). La mort, cette hantise personnelle et présente chez Simone de Beauvoir, il faut absolument la repousser au plus loin, à tout prix, et par tous les moyens : ce peut être le voyage salvateur, l’égoïsme de l’instinct de survie et l’alcool qui fait oublier que l’on est enfermé dans un appartement, même ami, non pas par choix mais par la contrainte d’un couvre-feu draconien.

Pour Pâques 1944, Sartre et elle quittèrent Paris devenu complètement étouffant et particulièrement dangereux pour un inévitable séjour à La Pouèze. Grand bien leur en fit car : “(...) Paris fut bombardé presque chaque nuit (...)” (Beauvoir, 1960 : 658). A leur retour, la situation était critique et la vie de tous les jours devint encore plus insupportable ; les bombardements s’intensifièrent, la ville était au bord de la famine et dans l’obscurité la plupart du temps. Grâce à des renseignements obtenus par Zette Leiris, Simone de Beauvoir, refusant de mourir pour ainsi dire de faim, commença à effectuer de petits voyages en bicyclette en dehors de Paris, à la recherche de viande et de toutes autres denrées comestibles. L’intellectuelle, l’auteur publié, se fondit donc dans la masse des Parisiens qui effectuaient ce type de virée chaque semaine pour améliorer leur ordinaire. C’en était fini des scrupules de

Sartre quant au marché noir, leurs estomacs dictaient dorénavant les règles du jeu et la moralité n'y avait plus grand-chose à voir. Même les séjours à La Pouëze relevaient de ce type de préoccupation, les campagnes étaient mieux garnies que les villes. Il n'est pas étonnant que nombreuses lignes fûrent écrites dans la maison de Madame Morel, leur inspiration encouragée par un ventre rempli. A Paris, même au Flore, ils ne buvaient que des ersatz de café et ne pouvaient se permettre les quelques douceurs du marché noir au menu. Entre les préoccupations domestiques, l'horreur s'installa, l'amant de Nathalie Sorokine fut arrêté et fusillé à Drancy avec son père, la femme de Marc Barbezat et la petite amie de Mouloudji croupissaient à la prison de La Petite Roquette. Elle qui avait évité son ancienne élève, dut la soutenir dans cette tragédie, une bombe avait explosé sous ses fenêtres, serait-elle la prochaine victime, ou bien Sartre qui assistait à de nombreuses réunions du C.N.E ? Pour la première fois une mort : "(...) [l] atteignait intimement (...) jamais je n'avais touché avec une telle évidence la capricieuse horreur de notre condition mortelle" (Beauvoir, 1960 : 661/662). Elle découvrit que le voyage de son existence pouvait s'interrompre aussi facilement que celui de ce jeune homme de dix-neuf ans et que durant quatre années elle avait vécu en sursis, l'accident de la bicyclette n'étant qu'un incident au regard de la vie fauchée de celui qu'elle appellera Bourla dans ses mémoires et Diégo dans *Les Mandarins*.

L'avenir pourtant ne se refermait pas, la libération était proche, le 6 juin, alors qu'ils participaient à l'une de leurs fiestas, les troupes alliées débarquèrent en Normandie, elle l'apprit le lendemain matin à la radio. Le 10 juin : "*Huis clos* affronta le public et la critique" (Beauvoir, 1960 : 667) ; mais sans la participation promise de Camus qui estima ne pas être à la hauteur. Le projet avait aussi traîné car Sartre l'avait abandonné après l'arrestation d'Olga Barbezat qui devait y tenir un rôle. La pièce eut du succès dans les milieux intellectuels, celui-ci leur permit de reconstruire Jean Cocteau qui vint avec Jean Genet au rendez-vous. Ce dernier n'était pas tout à fait un inconnu pour eux, par l'intermédiaire d'Olga Barbezat, femme de son éditeur, ils en avaient entendu les louanges et Genet était venu se présenter à eux de façon abrupte un beau jour au Flore. Le cercle de leurs connaissances s'étendait, on voulait les rencontrer, on les fêtait, malgré les arrestations, les exécutions et les déportations. Leur existence d'écrivains, ce voyage littéraire qu'ils avaient entrepris de réaliser se concrétisait de jour en jour, de Beauvoir ayant même décidé de suivre l'exemple de son compagnon et de se lancer dans l'écriture dramatique. La fête cessa lorsqu'on annonça à Sartre que sa vie pouvait être en danger et qu'une arrestation était fort possible vue son association avec le mouvement Combat dont Camus était l'un des responsables. Ils durent quitter précipitamment l'hôtel de la Louisiane. Ils allèrent se réfugier quelques jours chez les Leiris et décidèrent de quitter Paris pour plus de sûreté. Installés dans une auberge de l'Oise, ils attendirent l'arrivée des Américains. Ce voyage et ce séjour forcés se révélèrent être fort bénéfiques, ils écrivirent beaucoup et eurent l'occasion d'être enfin en tête-à-tête. Les

événements se précipitèrent, les Américains étaient aux portes de Paris, ils ne voulaient en aucun cas manquer la Libération de leur ville. Le 11 août 1944, ils enfourchèrent leurs bicyclettes, les routes n'étant pas sûres, ils réussirent à monter dans un train à Chantilly, l'un des derniers qui descendait sur la capitale. Ce voyage, tout à la joie sans doute retrouver Paris libéré, fut un semblant d'Exode en sens inverse. Leur train fut mitraillé par des avions anglais, ils durent aller se réfugier dans les fossés le long de la voie (Beauvoir, 1960 : 675). Ils atteignirent enfin Paris, s'installèrent dans un hôtel voisin de celui de la Louisiane et attendirent l'arrivée des Américains. Camus leur annonça que les chefs de la Résistance intérieure avaient décidé que Paris se libérerait par lui-même, l'insurrection commença et Simone de Beauvoir vécut des journées qui restèrent à tout jamais gravées dans sa mémoire. Sartre faisait la navette entre leur hôtel et les réunions du C.N.E. Elle essayait de trouver encore quelques vivres dans les magasins du quartier, tout en évitant les tireurs sur les toits qui mitraillaient les passants. Journées irréelles mais joyeuses : parcourir Paris relevait de l'aventure et Simone de Beauvoir n'y rechignait pas ; aller d'un quartier à l'autre prenait des allures de voyage au long cours, à pied comme lors de ses randonnées les plus périlleuses, attendant les ordres des F.F.I pour pouvoir traverser les rues encore tenues par la Milice ou la S.S. La Seine était devenue une frontière bien plus difficile à franchir que l'ancienne ligne de démarcation, le drapeau français flottait sur la Préfecture de police mais la croix gammée le narguait du haut du dôme du Sénat. Enfin, la division Leclerc entra dans Paris sous les clameurs de la foule dont Simone de Beauvoir faisait partie. Le général de Gaulle descendit les Champs-Élysées l'après-midi suivant, Simone de Beauvoir ne voulant rien manquer de cet événement historique était à l'Arc de Triomphe. Quelques tireurs isolés terrorisaient encore quelques rues mais : "c'était fini. Paris était libéré ; le monde, l'avenir nous étaient rendus, et nous nous y jetâmes" (Beauvoir, 1960 : 683) ; l'avenir grand ouvert, tel un cadeau, une aubaine, mais le passé peut-être plus trouble qu'elle et Sartre auraient voulu qu'il soit : "leur casier n'[était] pas totalement vierge, mais il n'[était] pas clairement entaché" (Bair, 1991, 342).

CHAPITRE HUITIÈME

LIBERTÉ RETROUVÉE

I

LIBÉRATION

“Nous étions libérés. Dans les rues les enfants chantaient (...) Et je me répétais : c’est fini, c’est fini. C’est fini : tout commence” (Beauvoir, 1963, T1 : 13). Paris libéré, l’avenir lui était rendu, Simone de Beauvoir était au faite de sa joie. Ce qu’elle avait cru maintes et maintes fois perdre, se retrouvait à ses pieds comme par miracle. Sartre était en vie, la Famille pour ainsi dire entière à l’exception de Bourla et elle avait été publiée. De nouveau elle pouvait circuler sans contraintes dans les rues en liesse de sa ville. La Seine avait cessé d’être cette frontière qu’il fallait passer courbée le long des ponts. Quelques tireurs tenaient encore certaines rues mais, armée d’un peu de courage et refusant de se plier à ce dernier diktat allemand, elle circulait librement et retrouvait ses amis dans les cafés du boulevard Saint-Germain. L’omniprésence des soldats américains lui permettait de rêver à nouveau à un ailleurs : “les ténèbres qui avaient enfermé la France explosaient. De grands soldats kakis, qui mastiquaient du chewing-gum, témoignaient qu’on pouvait à nouveau franchir les mers” (Beauvoir, 1963, T1 : 14). L’Amérique existait à nouveau, non plus par le prisme hollywoodien de quelques films vus lorsque Marseille et Lyon étaient encore des villes “libres”, mais au contraire par la réalité de ses représentants en France : ces hordes de GIs qui arpentaient les boulevards et qui savaient si bien sourire de : “(...) leurs dents enfantines” (ibid).

Sur le front politique, elle jubilait également. Le Socialisme allait triompher en France grâce à la Charte du Comité National de la Résistance : “(...) [le quotidien] Combat exprimait [ses] espoirs en affichant comme devise : De la Résistance à la Révolution” (ibid). Les Communistes avaient oublié les rumeurs qu’ils avaient fait courir sur Sartre qui était désormais reconnu comme un véritable résistant. La lune de miel venait de débiter entre toutes les factions politiques françaises : les résistants de tous bords ayant pour priorité le relèvement du pays ainsi que son épuration. Les exilés revenaient très rapidement pour ne rien manquer de l’euphorie générale : Aron, Aragon, Elsa Triolet, Romain Gary et tant d’autres. Ils racontaient à Simone de Beauvoir les bombardements de Londres, les rues éventrées, les

lieux qu'ils avaient aimés anéantis par le Blitz de 1940 et depuis peu par les meurtrières fusées V1 et V2 que les Allemands lançaient quotidiennement sur la capitale britannique. Paris était, certes, libéré mais de nombreuses régions vivaient toujours dans la terreur. La Belgique et les Pays-Bas continuaient leur martyre. L'Ailleurs était de nouveau une donnée de ce monde mais une donnée qui restait sujette à la victoire complète des Alliés. On pouvait peut-être franchir les océans en août-septembre 1944 mais uniquement en convois militaires. Paris n'était plus une prison depuis les journées de la Libération, mais elle n'était pas encore redevenue la ville phare de l'avant-guerre ; c'était tout simplement un îlot de sûreté et de bonheur retrouvés. Le voyage se plaçait encore dans le domaine du rêve et du fantasme, il viendrait un jour où elle pourrait de nouveau parcourir son pays sans crainte et passer des nuits entières sur des banquettes de troisième classe ; même s'embarquer à bord de l'un de ces dangereux appareils à hélices qui dévoraient les distances. Pour l'instant il fallait se préoccuper de survivre dans une ville totalement désorganisée. La Libération n'avait rien réglé, les pénuries de toute sorte étaient le lot quotidien des Parisiens : manque de charbon, coupures de gaz et d'électricité et peu de ravitaillement. Paris n'était plus à l'heure de Berlin mais pas encore à celle de l'abondance. Le manque de papier rendait l'édition difficile, peu de choses pouvaient être publiées. Néanmoins, Marc Barbezat le propriétaire de *L'Arbalète*, fit publier des textes de jeunes auteurs anglo-saxons inconnus en France que de Beauvoir se précipita pour lire comme si elle ouvrait une fenêtre sur un monde qui lui était encore interdit mais qu'elle se devait de connaître à tout prix. *Huis clos* fut présenté de nouveau à la rentrée des spectacles et elle remit le manuscrit du *Sang des autres* à Gallimard. Son essai philosophique *Pyrrhus et Cinéas* fut l'un des premiers ouvrages à paraître au lendemain de la Libération (Beauvoir, 1963, T1 : 26).

Afin de laver son nom, dès septembre 1944, elle se fit réintégrer dans le corps professoral bien qu'elle n'enseignât plus jamais de sa vie, réussissant à vivre très largement de ses écrits à partir de 1945. En attendant, elle vivait des revenus que Jean-Paul Sartre recevait pour des scénarii ; il s'était mis en congé de l'Université (ibid). Ils avaient toujours regroupé leurs ressources, et cet arrangement ne la dérangerait pas car elle savait que sa carrière d'écrivain avait véritablement débuté avec la parution de *L'Invitée* l'année précédente. Elle continua donc à écrire et se lança dans la rédaction d'un roman qu'elle intitula : *Tous les hommes sont mortels* comme un écho aux sombres années qu'elle venait de vivre. Sartre n'était pas non plus inactif ; dès septembre 1944 il mit sur pied le comité de direction d'une revue qui se voulait en phase avec la nouvelle donne politique, philosophique et sociologique et qu'il nomma, en hommage au film de Charlie Chaplin, *Les Temps modernes*. Il réussit à y faire rentrer des personnes aussi différentes que : Raymond Aron, Michel Leiris, Merleau-Ponty... En janvier 1945, Simone de Beauvoir, accompagnée de Michel Leiris, alla quémander du papier, denrée rare à l'époque, auprès du ministre de l'Information. Quelques mois plus tard,

la revue existait et allait devenir un mythe et un point de passage obligé pour tout ce que la Gauche comptait d'intellectuels d'avant-garde. Mais quelque chose manquait à Simone de Beauvoir ; certes, sa vie reprenait forme et était fort active mais elle se faisait l'effet d'un poisson dans un bocal dans la capitale d'un pays encore en guerre.

Début 1945, les chemins de fer recommencèrent à fonctionner plus ou moins normalement, tout du moins offraient-ils la possibilité de circuler de nouveau. De Beauvoir et Sartre sautèrent sur l'occasion et partirent pour l'Anjou afin d'aller s'y reposer chez Madame Morel. Comme aux temps de la Drôle de Guerre, ce qui n'aurait dû être qu'un voyage de quelques heures dans un express ponctuel, se transforma en périple au long cours tant les trains, et le pays tout entier, étaient désorganisés : "(...) assis dans un compartiment bondé, nous avons roulé de huit heures du matin à huit heures du soir ; le train ne suivait pas l'itinéraire habituel (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 29). Arrivés à Angers, déterminés, ils firent : "(...) à pied, d'une traite, les dix-sept kilomètres qui [les] séparaient de La Pouèze" (ibid). Elle en avait vu d'autres ! Dix-sept malheureux kilomètres n'allaient pas lui gâcher le plaisir de ces premières vacances de la Libération. Ils passèrent trois semaines dans cette maison amie et retrouvèrent Paris où : "[elle se préoccupa] de faire jouer *Les Bouches inutiles*" (Beauvoir, 1963, T1 : 29). Au contact de Sartre, on sent que Simone de Beauvoir essaie de tâter à tous les genres : roman, essai et théâtre. On l'a accusée de copier servilement son compagnon ; ce que l'on a pas toujours voulu comprendre c'est qu'au contraire, Sartre l'encourageait à développer ses talents qu'il savait certains, et de Beauvoir voulait l'impressionner, le surprendre, l'éblouir à tous les instants. Nous l'avons vu, si leur relation avait perdu son caractère sexué, en cette période de la Libération, elle se dirigeait inexorablement vers le domaine pour ainsi dire exclusif de l'intellect. Ils s'aimaient, d'un amour entier, mais, fidèles au pacte des années 20, ils avaient transcendé la contingence de leur sexualité moribonde pour se placer dans le monde intemporel de la pensée. Nous l'avons mentionné, Simone de Beauvoir avait été jalouse, et elle le serait par la suite ; mais sa jalousie ne s'exerçait pas entre les murs d'une sexualité frustrée, elle n'existait que dans les paramètres établis par le pacte : leur relation était une relation nécessaire et ne pouvait être brisée ou amenuisée par des amours contingentes, et en particulier par celles de plus en plus nombreuses de Sartre. Elle était heureuse à sa manière, son rêve était en train de se réaliser. Elle acceptait avec joie les invitations de personnalités qui désiraient la rencontrer : "(...) j'étais très sociable, en ces temps-là (...)" (ibid) ; elle allait faire ses premiers pas au théâtre, son ancienne Némésis : Olga, serait son héroïne, l'existence lui souriait. Nathalie s'était plus ou moins remise de l'exécution de Bourla et elle courait les GIs. Ce fut grâce à elle que de Beauvoir eut l'occasion de rencontrer Ernest Hemingway, alors correspondant de guerre ayant ses quartiers à l'hôtel Ritz place Vendôme. Cette anecdote n'est pas innocente. Hemingway était déjà un auteur reconnu, le chantre de la Lost Génération. Ce qui est frappant, c'est que parlant de la

possibilité de monter sa pièce, Simone de Beauvoir n'y consacre qu'un paragraphe dans *La Force des choses*, quant à sa rencontre avec le grand Hemingway, elle y consacre une page et demie ; expliquant par le détail comment Nathalie Sorokine qui avait rencontré le frère cadet de l'écrivain dans l'une des ses virées, avait réussi à organiser le rendez-vous. Hemingway avait tant compté pour elle et Sartre. Ils avaient admiré son style dépouillé qui colle à l'existence ; avec Kafka et Dos Passos, il avait eu une influence considérable sur leur écriture. Et puis, il arrivait de la lointaine Amérique ; cela lui conférait un prestige supplémentaire. Les Allemands avaient interdit les livres anglais et américains, le fait de pouvoir le rencontrer en chair et en os était une indication de plus qu'une page venait de se tourner. L'Occupation était encore dans toutes les mémoires, les occupants d'hier massacraient encore des villages entiers en France et en Europe, ils bombardaient Londres jour et nuit alors qu'Hemingway les abreuvait de scotch dans sa luxueuse chambre du Ritz (Beauvoir, 1963, T1 : 31). L'avenir lui était véritablement rendu, sa présence même en était la preuve flagrante ; on allait de nouveau boire du whisky américain dans les boîtes de jazz, lire des romans hier encore interdits et :

on racontait monts et merveilles sur Hollywood, un jeune génie de vingt-sept ans, Orson Welles, avait bouleversé le cinéma (...) la révolution technique allait si loin, disait-on, que pour projeter les derniers films américains il faudrait des appareils spéciaux (Beauvoir, 1963, T1 : 26).

Sartre l'accompagna au rendez-vous mais : "(...) saisi par le sommeil, partit en titubant vers trois heures du matin, [elle resta] jusqu'à l'aube" (Beauvoir, 1963, T1 : 31). Ne rien perdre de ce bonheur, Sartre peut bien s'abandonner au sommeil, pour elle pas question de manquer une des concrétisations de cette liberté toute neuve. Elle est touchante cette femme de trente-six ans s'amusant de tout, soutenant le rythme effréné d'Hemingway, telle la jeune fille de 1929 qui découvre le vrai monde et la liberté après le carcan de la rue de Rennes.

Cette Amérique dont elle rêvait tant, bien qu'idéologiquement elle lui préférât l'U.R.S.S (Beauvoir, 1963, T1 : 18), ce fut en fait Sartre qui la vit le premier, à la plus grande frustration de sa compagne. Par l'intermédiaire d'Albert Camus, le rédacteur en chef du journal *Combat*, Sartre fut envoyé comme correspondant de celui-ci en réponse à une invitation du State Department américain qui désirait la venue de journalistes français qui pourraient, espérait-il, écrire des articles bienveillants sur les Etats-Unis. Les fêtes de fin d'année passées dans l'angoisse d'une contre-offensive allemande (Beauvoir, 1963, T1 : 32), Jean-Paul Sartre s'embarqua le 11 janvier 1945 sur un avion militaire américain à destination de New-York. Dans *La Force des choses*, le troisième volume de ses mémoires auto-censurés publié en 1963, Simone de Beauvoir explique combien son compagnon était euphorique à l'idée de traverser l'Atlantique, et combien il fut à deux doigts du désespoir lorsqu'il crut que sa mission

allait être annulée. Elle affirme gaillardement : “(...) j’étais sûre de le [Sartre] suivre un jour” (Beauvoir, 1963, T1 : 32). Ce qu’elle se cache bien de dire, c’est combien elle fut déçue de ne pas l’accompagner alors que depuis leur jeunesse ils rêvaient d’effectuer ce voyage ensemble (Bair, 1990 : 346). Pour accentuer son désarroi : “(...) il n’y avait pas de courrier privé entre les U.S.A et la France : [elle n’avait] de ses nouvelles [celles de Sartre] qu’en lisant ses articles” (Beauvoir, 1963, T1 : 33). Lorsqu’on se souvient de l’importance du lien épistolaire lorsqu’ils étaient séparés, on comprend aisément ce que cette séparation signifia pour Simone de Beauvoir. Paradoxalement, Sartre à l’autre bout du monde, la relation de Simone de Beauvoir avec Albert Camus s’améliora sensiblement. Par gentillesse, il lui transmettait toutes les nouvelles qu’il pouvait recevoir d’Outre-Atlantique et un véritable dialogue s’établit entre ses deux personnes d’univers complètement différents. Une véritable intimité se développa sans l’ombre, parfois pesante, de Jean-Paul Sartre (Bair, 1991 : 346). Délivrée d’une certaine façon de son Pollux, le Castor se lia à de nouvelles personnes, deux femmes en particulier : Nathalie Sarraute et Violette Leduc. La relation qui survécut fut celle avec cette dernière. Simone de Beauvoir encouragea sa carrière, la soutint financièrement et le chapitre sur la lesbienne dans *Le Deuxième sexe* est grandement inspiré des conversations qu’elle eut avec celle qu’elle appela toujours en privé La Laide.

Parallèlement, nous l’avons déjà mentionné, de Beauvoir dut seule organiser la mise sur pied des *Temps modernes* et faire les démarches nécessaires auprès des autorités du gouvernement transitoire pour que la revue devînt une réalité.

Heureusement la chance lui sourit, ce ne serait pas l’Amérique et les gratte-ciel new-yorkais que Sartre découvrait au bras de sa nouvelle maîtresse Dolorès Vanetti rencontrée sur place, mais l’Europe du Sud : l’Espagne et le Portugal. Le 27 février 1945, elle monta dans le train pour Hendaye à la gare d’Austerlitz.

II LISBON STORY

“Ma sœur [Hélène] avait épousé Lionel [de Roulet] qui était maintenant attaché à l’Institut français de Lisbonne (...) il m’invita (...) à venir faire au Portugal des conférences sur l’occupation” (Beauvoir, 1963, T1 : 33). Nous l’avons vu dans le chapitre précédent, Hélène de Beauvoir avait rejoint Lionel de Roulet à Faro où il s’était établi avec sa mère qui venait d’épouser un Portugais (Monteil : 2003). Après la Libération, les lettres avaient recommencé à circuler entre les pays neutres et la France. On imagine que les deux sœurs aient eu envie de se revoir après quatre ans de séparation et que le beau-frère de Simone de Beauvoir ait pu trouver un motif quelconque pour faire venir la nouvelle romancière Gallimard en terre lusitanienne. C’est donc folle de joie que Simone de Beauvoir entreprit ce premier véritable voyage de cette liberté retrouvée. Pour retranscrire son excitation de pouvoir à nouveau passer les frontières, nous nous rapporterons à deux écrits de l’auteur. Tout d’abord son volume de mémoires intitulé *La Force des choses*, mais également son roman *Les Mandarins*. Ils nous semble extrêmement intéressant de mettre ces deux œuvres en parallèle pour de multiples raisons. Bien que l’ouvrage *Les Mandarins* n’ait été publié qu’en 1954, il demeure un témoignage romanesque de la plus grande importance quant à la vie de Simone de Beauvoir pendant la période de l’après-guerre. Ce roman a toujours été considéré comme un roman cryptique, son auteur ayant transposé des faits réels dans un schéma romanesque classique. Les personnages ont des noms différents de leurs homologues véridiques mais ils sont facilement reconnaissables à la lumière des mémoires. Anne Dubreuilh est une Simone de Beauvoir devenue médecin psychiatre. Robert Dubreuilh est un Jean-Paul Sartre devenu universitaire et vieilli de 20 ans. Henri Perron est Camus à quelques détails près. Nadine est un composé de Nathalie Sorokine et d’Olga Kosakievicz. Lambert est un petit Bost presque transparent. Ce sont bien entendu des Dramatis Personae mais le JE qu’emploie Anne, s’il demeure celui d’une héroïne romanesque, a tous les accents de ce JE qui parcourt les pages de l’oeuvre de mémorialiste et de diariste de Simone de Beauvoir.

Ecrits au début des années 50 et publiés en 1954, *Les Mandarins* ne sont pas chronologiquement en symbiose avec la chronologie personnelle de l’existence de Simone de Beauvoir, mais le roman offre un éclairage plus personnel, moins inhibé sur celle-ci, éclairage, parfois très tamisé dans *La Force des choses*. Tout comme dans *L’Invitée* où Françoise n’était pas totalement de Beauvoir et où Xavière dépassait la méchanceté et l’oisiveté d’Olga, dans *Les Mandarins* les personnages collent à la réalité sans en faire complètement partie. Ce sont des voix indépendantes mais en harmonie avec les proches et les connaissances de Simone de Beauvoir durant la période 1945-1950.

Pour étayer notre propos, nous alternerons donc les références et les citations extraites de ces deux ouvrages pour tenter de comprendre et d'analyser les faits marquants de certains voyages de l'après-guerre, en l'occurrence ceux dans la Péninsule ibérique et aux Etats-Unis. Après cette longue parenthèse explicatrice, revenons donc à ce mois de février 1945 lorsque le Castor roulait vers la frontière espagnole que l'on pouvait de nouveau traverser comme le dit le personnage d'Henri Perron également sur le départ pour une tournée de conférences au Portugal : "la France n'était plus une prison, les frontières s'ouvraient, la vie ne devait plus être une prison" (Beauvoir, 1953 : 11). C'est exactement ce que ressentait Simone de Beauvoir dans ce train qui filait dans la nuit : "(...) munie d'escudos et d'un ordre de mission : un bout de papier, rayé tricolore, à [ses] yeux aussi prestigieux qu'un vieux parchemin scellé de cire épaisse" (Beauvoir, 1963, T1 : 39). Car il en avait fallu des démarches dans de nombreux ministères alors qu'elle se consumait d'espoir et avant qu'elle puisse serrer dans ses mains ce précieux laisser-passer officiel (Beauvoir, 1963, T1 : 33) car : "(...) franchir une frontière demeurait un rare privilège" (Beauvoir, 1963, T1 : 39). Elle le savait, la vie lui offrait une merveilleuse aubaine, alors que l'est de la France était encore la proie de rudes combats, elle se délectait de romans anglais dans un compartiment de train. Sartre l'avait abandonnée à Paris et il se pavanait avec Dolorès Vanetti dans les rues enneigées de New York, mais elle allait retrouver l'Espagne et découvrir la provinciale Lisbonne assoupie le long du Tage.

Au matin, le train entra en gare d'Hendaye, la ligne de chemin de fer ne traversait pas la frontière ; sa valise à la main, elle dut parcourir les deux kilomètres qui la séparaient de la bourgade espagnole d'Irun (ibid). Dès les douanes ibères passées, elle se retrouva dans un autre monde ; elle avait traversé seulement deux petits kilomètres de no man's land, mais elle avait cru avoir franchi un océan tant tout lui sembla irréel de l'autre côté de la frontière. Dans *Les Mandarins*, ce n'est pas Anne qui part en voyage mais Nadine qui accompagne Henri Perron. C'est par sa bouche que l'on découvre le choc des premières impressions de Simone de Beauvoir : "Au bord de la route (...) était dressé un éventaire : des oranges, des bananes, du chocolat ; Nadine s'élança [...]" (Beauvoir, 1953 : 85). La stupéfaction évanouie c'est la colère qui prend le dessus, redonnons la parole à Simone de Beauvoir : "(...) cette abondance à dix mètres de chez nous (...) Soudain notre disette cessa de me paraître fatale ; j'avais l'impression qu'on nous imposait une pénitence" (Beauvoir, 1963, T1 : 39). Pire encore, autrefois une Française en Espagne était admirée pour son allant et son élégance ; vêtue d'ersatz de tissus, les jambes nues dans des galoches à talons compensés, des autochtones s'exclamèrent sur son passage : "c'est une pauvre femme : elle ne porte pas de bas !" (Beauvoir, 1963, T1 : 40). Et d'ajouter de frustration et de colère : "Eh bien oui, nous étions pauvres, pas de bas, pas d'oranges, notre argent ne valait rien" (ibid). Ses francs lui avaient été refusés au change alors qu'on avait accepté les quelques escudos que l'Etat

français lui avait alloués. La France si arrogante avant 1940 n'était plus qu'un petit pays bafoué, au passé trouble et quémendant les subsides de l'Oncle Sam. D'Irun à Madrid, sa première escale, elle fut éberluée par tout ce qui était en vente sur les quais des petites gares de la sierra castillanne où le train faisait des arrêts répétés. Elle avait eu beau se prendre pour une grande voyageuse côté français, dans ce pays elle n'était qu'une pauvre avec pour seule richesse un ordre de mission estampillé. Sa joie de la nuit précédente avait complètement disparu : "je me sentais rageusement solidaire de la misère française" (ibid). Arrivée à Madrid, la colère s'était un peu estompée, mais l'ahurissement perdurait. Quinze ans qu'elle n'était pas retournée en Espagne. La Guerre Civile avait beaucoup changé la donne, mais ne semblait pas avoir ruiné, au premier coup d'oeil, le pays. Les faubourgs de Madrid étaient encore en miettes, mais le centre ville donnait encore une impression de luxe, on y trouvait de tout, de ces denrées qu'elle n'avait pas vues depuis plus de quatre ans : "l'abondance m'éblouissait (...) Je marchais à perdre le souffle, et tout en marchant je mangeais ; je m'asseyais et je mangeais (...) Je buvais du vin, du vrai café" (ibid). Quelle orgie pressent-on dans ces quelques lignes, quelle convoitise pour cette femme à la santé robuste. La normalité apparente de la capitale espagnole, du bastion franquiste l'étourdissait au point où elle ne se reconnaissait plus elle-même : "le fil du temps s'était renoué : ce n'était pas mon temps, le mien restait brisé (...) j'avais cessé d'exister" (Beauvoir, 1963, T1 : 41). Et puis Madrid n'était plus cette ville amie des années 30, Franco, le Caudillo régnait en maître suprême d'une dictature militaire "neutre" mais qui soutenait encore ouvertement le IIIème Reich agonisant. La S.S. était encore glorifiée au centre de propagande allemand et : "les bourgeois bien nourris (...) sur la Gran Via avaient souhaité la victoire allemande (...) le luxe de leurs avenues n'était qu'une façade" (ibid). Car voilà de quoi il s'agissait, les boutiques élégantes et les femmes gainées de soie avaient du mal à cacher la réalité madrilène : des taudis accrochés aux collines, une pauvreté animale comme dans la Naples fasciste. Le prolétariat qui avait soutenu la République défunte vivait dans des conditions pires que celles de la majorité des Français qui faisaient encore la queue devant les épiceries indigentes. Ironiquement, le pouvoir d'achat de ses compatriotes dépassait largement celui des masses espagnoles :

un ouvrier [gagnait] de 9 à 12 pesetas par jour (...) dans les marchés, personne ne souriait (...) Les petits pains, les beignets que des femmes vendaient, dans des paniers, au coin des rues bien famées, il fallait être riche pour se les offrir. C'était des riches [qui] profitaient de cette abondance (...) (Beauvoir, 1963, T1 : 42/43).

C'est donc un peu plus fière que Simone de Beauvoir acheva son escale madrilène et poursuivit son voyage jusqu'à Lisbonne, où sa sœur et son beau-frère l'accueillirent à la gare centrale. Comme elle l'écrit dans ses mémoires et comme sa biographe le souligne également, les premières paroles de sa sœur furent les suivantes : "Qu'est-ce-que c'est que ces galoches !" (Beauvoir, 1963, T1 : 43/44). Hélène de Beauvoir ne reconnaissait pas cette extra-terrestre qui, du temps de leur jeunesse, se targuait d'élégance, suivant avidement les conseils du magazine *Marie-Claire*. Poupette avait vécu assez confortablement la guerre en exil et depuis son mariage faisait partie de l'Intelligentsia expatriée de Lisbonne. Elle avait peint sans relâche les paysages de l'Algarve, toute une collection de toiles qui fut exposée cinquante plus tard à l'Université d'Aveiro pour son quatre-vingt-cinquième anniversaire (où dorénavant toutes ses toiles portugaises sont gardées dans une collection permanente), et dont le magazine portugais *Grande Reportagem* fit une mention spéciale dans un article de septembre 1995. Cette petite sœur qui avait tant admiré son aînée ne pouvait pleinement réaliser d'où celle-ci débarquait. Le Paris qu'elle avait quitté en 1940 venait de subir la pire des humiliations et le Castor n'était que tristement représentative de l'état de sa population dans son tailleur élimé et ses souliers qui faisaient pourtant fureur de l'autre côté des Pyrénées. Hélène allait emmener Simone de Beauvoir faire les magasins afin de rafraîchir sa garde robe. Après les orgies de douceurs à Madrid, cela allait être "la débauche" (Beauvoir, 1963, T1 : 44). Rien n'était trop beau : manteaux, bas de soie, souliers, robes, chemisiers, ce que de Beauvoir nomme à la façon d'une jeune épouse : "(...) un trousseau complet (...)" (ibid). Elle donne également à ces personnages ses émotions devant les échalandages du centre de Lisbonne :

du cuir, du vrai cuir épais et souple (...) et surtout des souliers, aux épaisses semelles de crêpe (...) de la vraie soie, de la vraie laine (...) Henri réalisa soudain qu'il avait l'air minable (...) Nadine avait l'air d'une clocharde (Beauvoir, 1953 : 86).

Simone de Beauvoir fut cette clocharde aux yeux de sa sœur, peu habituée à la "mode" parisienne de ce début 1945. Plus important encore, le Castor se ressentit vivre dans cette ville d'estuaire entre fleuve et océan : "je retrouvais Marseille, Athènes, Naples, Barcelone : une ville brûlante, fouettée par l'odeur de la mer, le passé soudain ressuscitait dans la nouveauté de ses collines et de ses promontoires, de ses tendres couleurs, de ses bateaux aux voiles blanches" (Beauvoir, 1963, T1 : 43). Comment aux temps du Havre, des paquebots partaient pour des destinations lointaines, la ville n'était pas repliée sur elle-même mais ouverte sur le monde. La nouveauté faisait oublier la tristesse de l'Espagne sous le joug franquiste. Le Portugal était aussi une dictature ; Salazar était une version lusitanienne du Caudillo, mais, un

instant, de Beauvoir l'oublia pour se donner toute entière à la blancheur et à l'azur de Lisbonne. L'insouciance fut de courte durée ; à un cocktail offert en son honneur à l'Institut français elle put rencontrer des opposants au régime qui lui décrivent un pays à cent lieux de sa première impression alors que son train longeait le Tage : "sur sept millions de Portugais, il y en a soixante-dix mille qui mangent leur saoul : les gens sont tristes parce qu'ils ont faim" (Beauvoir, 1963, T1 : 44). Néanmoins, loin des rigueurs de Paris, elle sut se laisser aller aux beautés du pays sans pourtant se laisser abuser (Beauvoir, 1963, T1 : 45). A Lisbonne, elle tenta de comprendre la culture portugaise en allant écouter des Fados dans les bars de la vieille ville et en assistant aux courses de taureaux (Beauvoir, 1963, T1 : 44). Elle partit pour l'Algarve en automobile, cette région que sa soeur avait su si bien peindre. Elle s'émerveilla ensuite de la beauté de Porto, la grande ville du nord mais elle eut : "(...) vite fait de découvrir la crasse humide des îlots insalubres (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 45). Elle poursuivit son périple dans l'intérieur : "(...) les collines fleuries du Minho, Coïmbre, Tomar, Leiras, Obidos. Mais partout, la misère était trop flagrante pour qu'on l'oubliât longtemps" (ibid). Ambivalence de ce pays dit européen mais où elle retrouvait l'indigence affreuse du Maroc du voyage avec Sartre. Joie d'être sortie de France mais malaise latent et persistent alors qu'elle avait fait dire à son personnage Henri Perron, anticipant ce premier voyage après la chute de l'Occupation : "(...) Lisbonne. Porto, Cintra, Coïmbre. Les beaux noms ! (...) la joie lui sautait à la gorge" (Beauvoir, 1953 : 10/11). A l'inverse des voyages d'avant-guerre où elle avait eu tendance à se laisser prendre au piège du pittoresque, on s'aperçoit rapidement qu'une conscience politique naît à la lecture de ces lignes. Elle n'est plus tout à fait cette touriste, certes anticonformiste, mais d'une certaine façon aveuglée par l'enchantement du dépaysement. La guerre lui a ouvert les yeux, les forces réactionnaires qui avaient vendu son pays aux Allemands et qui avaient cautionné la collaboration étatique, étaient encore bien vivantes en Espagne et au Portugal. Franco et Salazar avaient eu l'intelligence de maintenir leurs deux pays dans une neutralité de façade mais ils avaient soutenu et soutenaient toujours le Führer enfermé dans son bunker berlinois. Le fascisme n'était pas comme la Gauche le criait sur tous les tons, avant 1939, un fantasme capitaliste ; il était encore une réalité tenace qui maintenait des millions d'hommes et de femmes dans un sous-prolétariat aux allures d'esclavage moderne. Elle ne voulut pas comme par le passé passer outre. Elle rencontra de nombreux opposants et se fit conduire par un jeune médecin dans les quartiers ouvriers de la capitale où elle découvrit des grappes de taudis où la majorité de la population croupissait (Beauvoir, 1963, T1 : 47).

Elle fit ses adieux à sa sœur et au Portugal et regagna Paris début avril 1945, chargée de cinquante kilos de nourriture, de cadeaux pour son entourage et d'une lettre d'un démocrate portugais pour être remise au Quai d'Orsay (Beauvoir, 1963, T1 : 47/48). Toujours sous le choc de ce qu'elle venait de voir, elle écrivit des articles pour *Combat* afin de tenter de

réveiller une conscience en France sur ce qui se déroulait dans ces pays pas si neutres que cela. Elle signa l'article sur l'Espagne de son nom, mais utilisa le pseudonyme de Daniel Secrétan pour celui sur le Portugal, et ceci afin de ne pas mettre son beau-frère dans une situation délicate vis-à-vis des autorités de Lisbonne. Par chance cet article, paru en deux volets les 23 et 24 avril 1945, est fidèlement reproduit dans l'ouvrage de deux universitaires canadiennes : Claude Francis et Fernande Gontier, intitulé : *Les Écrits de Simone de Beauvoir* et publié chez Gallimard en 1979. *Le Portugal sous le régime de Salazar* ne se veut en aucune manière un récit classique de voyage pour lecteurs en mal d'exotisme. Il s'agit plutôt d'un pamphlet sérieux et extrêmement critique de la situation dans ce pays. On y sent l'ancien professeur et l'écrivain marxisant dans cette étude didactique, s'intéressant à l'économie, à la sociologie, à l'hygiène et la santé et, bien entendu, à la politique. Ces quelques pages, outre leur intérêt journalistique et socio-politique, ont leur importance dans la bibliographie de Simone de Beauvoir ; elles sont une introduction à d'autres articles et surtout à d'autres ouvrages que la philosophe rédigea dans les années à venir à la suite de voyages ; on peut immédiatement citer : *L'Amérique au jour le jour 1947* ainsi que *La Longue marche*, son essai sur la Chine maoïste. Une nouvelle ère venait de s'ouvrir ; Simone de Beauvoir ne voyagerait plus exactement de la même façon, elle allait devenir un véritable témoin de son temps et non plus cette jeune femme en quête d'Ailleurs à tout prix. Le voyage allait dans la plupart des cas avoir dorénavant un but politique ou tout du moins une analyse politique en serait donnée.

III UN GOUT D'AMÉRIQUE

Sartre n'avait pas chômé non plus et envoyait de nombreux articles de son aventure américaine. Lorsque Simone de Beauvoir revint de Lisbonne début avril, il n'était pas encore rentré de New York, mais les rumeurs d'une liaison sérieuse se faisaient de plus en plus fortes : "il [Sartre] prolongeait son séjour aux Etats-Unis (...) et ne pensait pas rentrer avant la fin du mois de mai (...) (et) vivait à New-York avec Dolorès" (Bair, 1991 : 348). Qui était cette femme dont Sartre s'était amouraché ? A l'inverse de ses autres amours contingentes, il n'avait pas choisi une jeunesse, ni une oie blanche que de Beauvoir aurait pu contrôler. Dolorès Vanetti était française et installée aux Etats-Unis. Elle avait travaillé pour les services de propagande américains et connaissait l'intelligentsia new-yorkaise de fond en comble. Elle semblait être un vrai danger à l'équilibre du couple Sartre-de Beauvoir. En représailles, Simone de Beauvoir : "(...) riposta en entamant une liaison contingente avec le premier homme qui la trouva suffisamment à son goût (...) Michel Vitold" (ibid). Vitold avait accepté de monter sa pièce de théâtre *Les Bouches inutiles* et il : "(...) lui portait un intérêt qui n'était pas uniquement professionnel" (Bair, 1991 : 349). Elle commença à le fréquenter activement en dehors du théâtre. Son nom se fait de plus en plus fréquent dans ses mémoires. Ne passa-t-elle pas la soirée du 8 mai avec lui et d'autres amis ? Tous fêtant la victoire des forces alliées en Europe et la fin des hostilités (Beauvoir, 1963, T1 : 49/50). On peut imaginer la déception de Simone de Beauvoir de ne pas vivre cette soirée historique avec Sartre, alors qu'ils avaient été si heureux lors des journées de la Libération, à peine un an auparavant. Bien qu'à son habitude, elle n'avoue pas dans ses mémoires ses états d'âme en ce qui concerne Sartre ; une petite phrase demeure cependant qui démontre assurément un certain désarroi : "le souvenir que j'ai gardé de cette nuit est beaucoup plus brouillé que celui de nos anciennes fêtes, peut-être à cause de la confusion de mes sentiments" (Beauvoir, 1963, T1 : 50). Cette confusion, elle tente de l'expliquer par la perspective de lendemains dans le monde qui n'allaient pas automatiquement chanter comme on l'avait pensé en 1944. Il est fort possible qu'elle ait eu envie de la présence de Sartre pour discuter de l'avenir du monde mais on peut déceler sans grande difficulté la tristesse qui gâche ce qui aurait dû être une nuit purement joyeuse. Les lendemains ne chantaient pas, la situation intérieure était confuse, certaines colonies étaient à feu et à sang et la répression y était féroce ; le grand allié russe narguait l'Amérique et devenait visible en France :

un matin, j'aperçus dans le métro des uniformes inconnus, décorés d'étoiles rouges : des soldats russes. Fabuleuse présence. Lise [Nathalie] qui parlait

couramment sa langue natale tenta de causer avec eux ; ils lui demandèrent d'un ton sévère ce qu'elle faisait en France (...) (Beauvoir, 1963, T1 : 51).

Quel contraste avec la décontraction des GI ! Les libérateurs de l'Est et des camps de concentration n'avaient pas les sourires des jeunes Yankees. Leur présence démontrait une nouvelle fois que les frontières s'ouvraient et que l'on pouvait traverser le continent, mais leur rigorisme n'augurait rien de léger. L'avenir c'était aussi ces hordes de prisonniers et de déportés qui commençaient à rentrer. On racontait les pires horreurs sur ce qu'ils avaient subi ; de nombreuses connaissances ne rentrèrent jamais, assassinées à Dachau ou ailleurs, ou bien mourant d'épidémies dans les camps de transit.

Paris redevenait étouffant, les quelques sorties entre amis et l'alcool la plongeaient de plus en plus dans la déprime. Elle était devenue la maîtresse de Michel Vitold mais elle attendait avec impatience le retour de Sartre qui réapparut à Paris fin mai, comme il l'avait annoncé : “[il] était étourdi par tout ce qu'il avait vu” (Beauvoir, 1963, T1 : 54). S'il avait aimé les Américains, il était très critique du système qui les régissait : “bien des choses dans la civilisation d'outre-Atlantique le heurtaient (...)” (ibid). Le rêve américain n'était qu'un mirage gâché par : “(...) le régime économique, la ségrégation, le racisme (...)” (ibid). Néanmoins : “[il] s'était donc donné sans arrière-pensée aux plaisirs du voyage” (ibid). Comme le remarque fort justement Deirdre Bair, aucune référence immédiate dans les mémoires de la présence et de l'importance de Dolorès (Bair, 1991 : 350). Comme pour occulter son image, et bien que Sartre ne fût rentré que depuis quelques semaines, et afin de se changer du goût, amer, de l'Amérique, Simone de Beauvoir partit en juillet pour une randonnée à bicyclette dans la Creuse et en Auvergne en compagnie de son amant “contingent” : Michel Vitold. Elle ne dit rien à Sartre de cette liaison : “(...) invoquant (...) leur amitié ou leur besoin de discuter de la pièce (...)” (Bair, 1990 : 349). Il écrivit néanmoins à Sartre les 26 et 27 juillet 1945, lui décrivant par le détail beaucoup de choses insignifiantes (Beauvoir, 1990 : 254/257). Détail frappant, cette randonnée est décrite assez exactement dans *Les Mandarins* par les yeux d'Anne, de Robert Dubreuilh et d'Henri. Il est fascinant de constater que dans la transposition romanesque Robert (Sartre) accompagne Anne (de Beauvoir) ; Henri serait-il alors un composé de Camus et de Vitold ? Les psychologues trancheront.

Elle rentra le 7 août à Paris : “(...) la bombe atomique tomba sur Hiroshima. C'était la fin définitive de la guerre, et un massacre révoltant ; il annonçait peut-être la paix universelle, peut-être la fin du monde” (Beauvoir, 1963, T1 : 58). Dilemme s'il en était ! Le monde allait-il enfin s'ouvrir, ou bien allait-il disparaître à tout jamais ? La bombe sur Nagasaki explosa alors qu'ils se reposaient à La Pouèze (ibid). Le monde allait peut-être s'anéantir à court terme mais les frontières européennes se rouvraient bien grandes. En septembre 1945, elle

partit : “pour la première fois (...) à l'étranger avec Sartre (...)” (ibid). L'étranger c'était, bien prosaïquement, la Belgique qui sortait également d'une longue occupation, et qui avait été martyrisée jusqu'au bout par les troupes allemandes en déroute. Elle accompagna donc Sartre qui devait : “(...) participer à un débat organisé par les Editions du Cerf, spécialisées en ouvrages religieux” (Bair, 1991 : 352). Revisite des villes qu'ils avaient parcourues avant la guerre : Bruges, Anvers et Gand. Elle ne dit rien des doutes qui l'assaillaient quant à la solidité de son couple ; elle se contente d'affirmer : “Je commençai à goûter le plaisir de revoir. J'avais vraiment changé d'âge” (Beauvoir, 1963, T1 : 58).

Entre son couple à la dérive et l'incertitude des lendemains, que serait son avenir ?

IV EXISTENTIALISME

La vie de couple du Castor était très ébranlée en cet automne 1945. Sartre n'avait qu'une idée en tête, repartir à New York pour y rejoindre Dolorès : l'Autre, que la distance rendait si dangereuse. Elle savait que Sartre avait terriblement besoin de ces amours contingentes qui flattaient son égo ; elle avait cru jusque là qu'elle pourrait les surveiller, et les détruire si cela s'avérait nécessaire. Ce n'était plus le cas, Sartre avait laissé une grande partie de lui-même de l'autre côté de l'Atlantique, et celle-ci ne pouvait être pour l'instant rapatriée. C'est donc dans l'incertitude que Simone de Beauvoir acheva cette année 1945. Il y eut néanmoins quelques satisfactions. Tout d'abord, son roman sur la Résistance ; *Le Sang des autres* parut mais elle fut irritée des réactions de son lectorat qui n'y vit qu'un ouvrage sur la lutte contre l'occupant alors qu'elle avait voulu écrire sur ce thème primordial à ses yeux : la liberté (Beauvoir, 1963, T1 : 59). Plus important encore, le roman fut catalogué comme existentialiste par les milieux philosophiques parisiens et par le philosophe catholique Gabriel Marcel qui affirmait que les écrits de Sartre l'étaient, et par extension ceux de de Beauvoir. Sartre lui avait répondu : "Ma philosophie est une philosophie de l'existence ; l'existentialisme, je ne sais pas ce que c'est" (Beauvoir, 1963, T1 : 60). Cette étiquette allait pourtant leur coller à la peau et les transformer en mythe vivant dans lequel une certaine jeunesse, les Zazous en particulier, allait se retrouver pour de bonnes et de mauvaises raisons. Il faut dire que par les hasards de l'édition en proie aux restrictions de papier, plusieurs de leurs oeuvres furent publiées pour ainsi dire simultanément, que la pièce *Les Bouches inutiles* fut montée à la même époque et le premier numéro des *Temps modernes* se trouva dans les kiosques le 15 octobre. "Le tumulte que nous soulevâmes nous surprit (...) ma vie [celle de Simone de Beauvoir] déborda ses anciennes frontières" (Beauvoir, 1963, T1 : 61). Ils étaient devenus tous deux des personnages publics dont on attendait beaucoup. Le voyage existentiel du Castor venait de prendre une nouvelle voie, les frontières qui le délimitaient, venaient de voler en éclats ; bien qu'elle ne fût pas bien préparée, elle commençait à comprendre que rien ne serait plus comme avant, une nouvelle aventure débutait, de nouvelles rencontres, de nouveaux voyages en seraient son lot. Ce qui l'inquiétait, était de savoir si elle et Sartre effectueraient ce long voyage ensemble, ou bien s'ils allaient franchir des frontières différentes et peut-être ennemies. En surface, ils étaient ce jeune couple d'intellectuels qui faisait parler de lui ; on les voyait attablés au Flore, dans les foyers de théâtres, arpentant bras dessus, bras dessous, les artères et les petites rues de Saint-Germain-des-Prés et du Quartier latin. Ils savaient donner le change aux journalistes et aux proches, mais une fissure existait véritablement : une page venait-elle de se tourner ?

La notoriété signifiait également que, si on les encensait, on les jugeait par ailleurs, souvent durement. Le cauchemar du regard des autres, exposé dans *Huis-clos* devenait une réalité. La Droite démocratique, chrétienne et celle réactionnaire attaquaient Sartre à longueur d'articles et de critiques dans les journaux. Simone subissait celles-ci à contre coup ; elle n'était pas encore aussi célèbre que lui mais elle devait éconduire nombre d'importuns et sa quéréncia du Flore se transformait en champ de foire, en zoo où l'on venait épier et fixer ces bêtes étranges qu'étaient les Existentialistes. Une partie de la Gauche n'était pas en reste, la faction la plus importante par le nombre et les répercussions idéologiques, c'est à dire le parti communiste français qui, voyant que Sartre ne désirait pas rentrer dans ses rangs, l'attaquait vivement dans ses organes de presse, lui reprochant de ne pas servir la cause prolétarienne en offrant une philosophie de rechange qui ne pouvait que faire faire de l'ombre au marxisme (Beauvoir, 1963, T1 : 69/70).

A être trop exposé on se sent, d'une certaine manière, prisonnier de son succès, ou tout du moins de sa notoriété. C'est ce que Simone de Beauvoir ressentait alors que sa carrière de romancière, d'auteur dramatique et de philosophe prenait enfin forme. On la reconnaissait partout ; les feuilles à scandale et les revues sérieuses espionnaient ses faits et gestes, Paris devenait irrespirable à celle qui avait été accoutumée au calme de l'anonymat d'avant guerre et au succès d'estime lors de l'Occupation. Sartre allait repartir aux Etats-Unis en décembre pour plusieurs mois et l'abandonner une nouvelle fois. Jacques-Laurent Bost en revenait : "(...) il exultait" (Beauvoir, 1963, T1 : 78), et Nathalie Sorokine partait s'y installer pour y épouser un GI rencontré lors de ses virées de la Libération. Dans *La Force des choses*, Simone de Beauvoir explique de façon calme et posée pourquoi Sartre se réembarquait pour New York : elle se montre clinique dans son explication de la liaison entamée avec Dolorès, alors que dans les années 80, elle fit des confidences tout à fait discordantes à sa biographe, on se rapportera pour cela au chapitre XXIII de son ouvrage intitulé *Simone de Beauvoir*.

Elle voulait quitter Paris à tout prix, afin de ne pas s'y retrouver seule après le départ de Sartre, mais aussi afin de sortir un peu de sa vie et de sa routine qui lui pesaient de plus en plus. Elle réussit à se faire inviter par les Alliances Françaises de Tunisie mais : "(...) les Relations culturelles ne [lui] facilitaient pas le voyage : il n'y avait jamais de place pour [elle] sur les bateaux, sur les avions, d'ailleurs fort rares, en partance pour Tunis" (Beauvoir, 1963, T1 : 79). Ne voulant pas végéter dans la capitale après le départ de Sartre le 13 décembre 1945, elle partit comme de coutume à la montagne et s'installa à Megève, rejointe quelques jours plus tard par Bost, Olga et sa soeur Wanda, l'une des maîtresses officielles de Sartre. Dès le 13 décembre, elle avait commencé à envoyer de longues missives à Sartre dans l'espoir qu'il les trouverait à son arrivée à New York. Elle lui fait le détail de sa vie, mais l'on sent sa solitude. Dans le premier paragraphe d'une lettre envoyée de Megève le 27 décembre 1945, elle donne même dans la nostalgie, se remémorant les jours heureux où ils skiaient de

concert et ajoutant de façon mélancolique : “(...) je suis enchantée d’être là. Je passe un des meilleurs moments de mon année, sauf que vous n’êtes pas avec moi” (Beauvoir, 1990 : 263). Elle se languissait de lui et son départ pour l’Afrique du Nord était sans cesse repoussé. Quant à Sartre, il n’avait pas encore rejoint l’Amérique. Son bateau, un Liberty Ship, c’est à dire un cargo transformé à la hâte en bateau civil pour rétablir un lien entre les deux continents, avait pris retard sur retard, et ne devait arriver à Manhattan que le 3 janvier 1946 après plus de 18 jours de traversée, comme il le lui narre dans une lettre datée du 31 décembre 1945 (Sartre, 1983 : 327). Cette dite lettre se veut enjouée ; il lui raconte le voyage, lui décrit les quelques rares et courageux passagers, lui souhaite un bon séjour en Tunisie et l’assure de son amour : “je vous aime de toutes mes forces” (ibid).

Simone de Beauvoir continuait de se morfondre dans les Alpes quand, enfin, une dépêche officielle l’avisait qu’elle devait embarquer trois jours plus tard sur un avion civil à l’aérodrome de Marseille-Marignane. Elle se jeta dans le premier train pour Paris, y arrivant le 18 janvier au matin : “(...) ayant manqué un premier avion pour la Tunisie et anxieuse d’avoir si possible le second” (Beauvoir, 1990 : 265). Le 25 janvier, elle lui écrivait qu’elle prenait le soir même un train pour Marseille où un avion devait traverser la Méditerranée le lendemain. Arrivée au dernier moment à l’aérodrome, on lui apprit que sa place avait été attribuée à quelqu’un d’autre ; dans sa déception, elle affirme qu’on la lui avait volée (Beauvoir, 1963, T1 : 81). Déterminée à monter sur le vol, elle fit des pieds et des mains pour qu’on lui trouvât une place, fort heureusement pour elle : “(...) les pilotes s’attendrèrent ; ils m’installèrent entre eux dans la carlingue ; je n’avais jamais rêvé pareil baptême de l’air” (Beauvoir, 1963, T1 : 82). Sartre n’était pas à ses côtés, mais la beauté du monde vu du ciel estompa sa tristesse des dernières semaines. Le voyage venait de prendre une nouvelle dimension et un aspect de facilité. Les kilomètres étaient dévorés par la magie des hélices. Il suffisait de s’asseoir et de se laisser porter pour que l’univers se découvre devant soi, sans l’effort de la marche ou de la bicyclette, et avec une rapidité inconnue des trains à vapeur poussifs. Elle en avait tant rêvé de ce premier voyage en avion ; elle le faisait seule mais il avait le goût frais de la liberté, de ce choix d’existence que d’autres voulaient étiqueter sous le nom d’existentialisme, telle une religion, alors qu’il ne s’agissait qu’en fait du désir ardent de toujours se recréer et se renouveler par soi-même en l’absence de Dieu. L’existence était comme ce voyage en avion, elle se devait d’être synonyme de liberté ; elle se devait de transcender la contingence ignominieuse du monde de la même manière que cet appareil abolissait les distances.

“Personne ne m’attendait à l’aérodrome, tant mieux ; cette liberté imprévue, cet incognito me charmèrent ; au sortir de la grisaille de Paris, les souks avaient autant de fraîcheur que ceux de Tétouan, jadis” (ibid). Retrouver l’Afrique après l’excitation du vol était un cadeau merveilleux, et elle ne bouda pas son plaisir malgré la contrainte des conférences qu’elle

devait donner comme justification de ces vacances durement gagnées. En voiture, à pied, elle visita Tunis, l'antique Carthage, Hammamet. Ces hôtes lui convenaient, elle avait retrouvé le sourire et n'avait plus le côté abrupt qu'elle adoptait à Paris pour repousser les gêneurs. La vie reprenait un sens, comme elle le dit : "le démon de l'aventure m'avait reprise. Je me disposais à explorer la Tunisie et à remonter à Alger par le Sahara ; l'irrégularité des transports rendait cette entreprise hasardeuse et elle me séduisait d'autant plus" (Beauvoir, 1963, T1 : 84). Le Castor n'avait rien perdu de sa fougue ; elle était demeurée cette très jeune femme avide de tout connaître, de tout découvrir, et non pas uniquement cette intellectuelle, vestale d'une philosophie que certains trouvaient géniale et d'autres horriblement décadente et viciée. Elle poussa plus vers le sud du pays. Elle s'enchantait de la beauté de Djerba et y retrouva un instant les exploits d'Ulysse. Encore plus au sud, l'armée française était maîtresse ; elle dut emprunter des camions militaires et accepter, parfois à son corps défendant, l'hospitalité des officiers en poste dans ces contrées purement indigènes et détruites par la guerre.

Le voyage devint vraiment aventure, lorsque le camion qui la conduisait commença à s'enfoncer dans les sables du Sahara et qu'elle se retrouva dans un autre monde, calme et lisse. A Ouargla, elle toucha à l'absolu, comme des années auparavant devant la beauté des ruines grecques :

je revenais à l'hôtel, émue d'apercevoir sur la douceur du sable l'empreinte de mes pieds. Après des années de vie collective, ce tête-à-tête avec moi-même me touchait si fort que je croyais y découvrir l'aurore d'une sagesse (...) (Beauvoir, 1963, T1 : 88).

Il y avait une vie en dehors du tohu-bohu de Paris et des incartades de Sartre ; le Sahara lui avait offert une clé, un début de réponse à ses interrogations sur le sens de son existence ; le désert dans son immense liberté lui avait, sans aucune doute, rendu l'enthousiasme de ses vingt ans et le désir de faire de son existence une aventure particulière, et pourquoi pas solitaire puisque le pacte risquait de se détruire selon la décision de Sartre à son retour ?

Elle dut renoncer à découvrir la cité des sables de Ghardaïa, et remonta sur Alger où on l'attendait, mais : "le nord [lui] sembla terne après l'éblouissement du Sahara" (Beauvoir, 1963, T1 : 89). Terne fut aussi son retour à Paris, malgré la joie de reprendre un avion. Sartre serait aux Etats-Unis encore jusqu'en avril, Camus y partait et Bost était en Italie. Olga revint de chez ses parents en Normandie et apprit qu'elle était atteinte de tuberculose. Seule chaleur dans ce désert urbain, la rencontre avec Boris Vian et son épouse Michelle qui allait bientôt rejoindre la longue liste des "femmes" de Sartre dès son retour. Lorsqu'il revint, Simone de Beauvoir s'aperçut rapidement que sa relation avec Dolorès n'était pas une simple tocade,

doublée d'une excuse pour pouvoir se rendre régulièrement en Amérique : "(...) ils envisageaient de passer chaque année trois ou quatre mois ensemble (...) tout pouvait arriver" (Beauvoir, 1963, T1 : 101). Tout, en effet, malgré les réconforts de Sartre dans une lettre de janvier 1946 : "(...) Dolorès (...) est une charmante et pauvre créature, vraiment ce que je connais de mieux après vous" (Sartre, 1983 : 334). Mais cela ne lui suffit pas de se savoir toujours en tête des affections de Sartre ; lors d'un dîner elle lui demanda de s'expliquer, il lui répondit sèchement : "je tiens énormément à M. [Dolorès] (...) mais c'est avec vous que je suis" (Beauvoir, 1963, T1 : 101). "Avec vous" par habitude et par respect du pacte de 1929, mais c'était tout. Elle affirme courageusement dans ses mémoires que : "(...) il [Sartre] avait évoqué l'évidence, je le crus" (Beauvoir, 1963, T1 : 102). Leur relation se limitait donc à cela, un accord passé pour ainsi dire 20 ans auparavant, une charte verbale qui la laissait insatisfaite car trop vulnérable quant à l'avenir. Heureusement, l'avenir semble s'éclaircir un peu le 17 mai ; le surréaliste Soupault lui promet de la faire inviter aux Etats-Unis, dès octobre, si elle le désire (Beauvoir, 1963, T1 : 123). Cette Amérique de Dolorès et des films de sa jeunesse, elle veut se l'accaparer. Déjà en janvier, dans une lettre à Sartre, elle lui annonçait, pleine d'espoir : "(...) l'Alliance Française m'a promis de m'envoyer dès octobre en Amérique et Mexique pour au moins trois mois ; j'ai le cœur qui bat" (Beauvoir, 1990 : 270). Deux promesses à intervalles rapprochés, elle veut y croire, elle a besoin d'y croire pour surmonter le choc des révélations de Sartre, et d'une certaine façon pour ne plus être coupée d'une tranche de sa vie qui lui est encore totalement inconnue et qui l'effraie. Toujours comprendre, pour mieux lutter sans aucun doute, pour avoir une prise plus importante sur son monde qui jusque là avait coïncidé avec le sien.

C'est donc heureuse et ragaillardie que, le lendemain, elle partit avec Sartre pour la Suisse où il devait donner des conférences sur sa pensée sous les auspices de son éditeur helvète. La Suisse, préservée de la guerre par sa neutralité égoïste, était opulente, et comme un souvenir du Portugal, Simone de Beauvoir fut ébahie par l'abondance qui l'entourait (Beauvoir, 1963, T1 : 126). Ce voyage, malgré la richesse du pays, fut morne et contraignant : "beaucoup de corvées pendant ces trois semaines (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 127). La Suisse était un pays trop bien lissé pour pouvoir l'émouvoir, surtout si peu de temps après l'enchantement de la Tunisie et de l'Algérie ; seuls les hauts sommets des Alpes trouvèrent grâce à ses yeux en comparaison des : "(...) villages (...) trop bien astiqués (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 132).

A peine rentrés de Suisse, de Beauvoir et Sartre repartirent pour de nouveaux horizons. Cette fois-ci, ils allaient retrouver leur Italie bien-aimée, débarrassée du fascisme et toute jeune république. Leur éditeur italien les avait invités à Milan et ils devaient également y donner quelques conférences. Leur voyage faillit être décommandé au dernier moment car une grande tension existait entre l'Italie et la France en ce milieu d'année 1946. La Yougoslavie du maréchal Tito avait des vues sur certains territoires frontaliers, sur la ville de Trieste en

particulier, et quelques bourgades autrefois italiennes venaient d'être cédées à la France à la plus grande fureur du gouvernement de Rome (Beauvoir, 1963, T1 : 136). On essaya de les dissuader de venir, mais en vain ; le Castor désirait trop se retrouver de l'autre côté des Alpes et ne voulait aucunement demeurer trop longtemps à Paris. Elle donna une version édulcorée des faits à Sartre et ils prirent le train pour Milan. Ce fut un voyage extrêmement politique qui leur donna l'occasion de rencontrer de nombreux intellectuels de gauche italiens et qui leur démontra combien la gauche française était fragmentée face au front commun transalpin (Beauvoir, 1963, T1 : 137). La notoriété de Sartre l'avait précédé et les conférences qu'il donna ne furent pas huées comme on l'avait anticipé. Outre les discussions politiques, les réunions avec les éditeurs, de Beauvoir et Sartre réussirent néanmoins à pouvoir parcourir une partie du pays. Ils retrouvèrent le lac de Côme comme au temps des homards de Sartre, Venise sans les S.S. qui les avaient impressionnés avant-guerre et où ils descendirent au Grand Hôtel plutôt que dans une de ces pensions vétustes de leur jeunesse. Leur jeunesse et leur insouciance avaient fait place à la notoriété et à l'engagement mais certaines choses en Italie demeuraient immuables au yeux du Castor et : "(...) la beauté était toujours là" (Beauvoir, 1963, T1 : 140). Ils s'arrêtèrent à Florence avant de se rendre à Rome où ils délaissèrent leur auberge de la vieille ville pour l'hôtel Plaza sur le rectiligne Corso. C'est en véritables personnalités qu'ils furent reçus dans la ville éternelle : cocktails et réceptions à la Villa Médicis et au Palais Farnèse. La beauté était en effet toujours présente mais l'insouciance avait disparu ; ils étaient des représentants de la vie intellectuelle et culturelle française et leur emploi du temps était organisé et minuté. A sa plus grande horreur, Simone de Beauvoir dut même porter une robe du soir pour la première fois de sa vie : "(...) non décolletée, mais noire et longue que [lui] avait prêtée la femme de l'attaché culturel" (Beauvoir, 1963, T1 : 141). A Naples, ils ne retrouvèrent que des bribes de leur passé qui réapparut soudainement dans la douceur de Capri. Puis ce fut Rome de nouveau où de Beauvoir laissa Sartre pour une randonnée de trois semaines dans les Dolomites, afin de se retrouver avec elle-même et : "(...) la volupté de la délivrance" (Beauvoir, 1963, T1 : 148). Une randonnée comme autrefois, sans Sartre, sans personne, rien qu'elle et la nature, comme s'il s'agissait de sa dernière marche solitaire, un adieu à la jeunesse à l'aube de son quarantième anniversaire : "ce fut un de mes plus rudes voyages à pied, un des plus beaux et – je le pressentais – le dernier" (Beauvoir, 1963, T1 : 149).

Elle rentra à Paris, mais repartit dès septembre à Rome où Sartre devait travailler à l'adaptation cinématographique de *Huis-clos* avec un metteur en scène de la Cine Citta. Simone de Beauvoir l'accompagna donc et ils s'installèrent à deux pas de la place du Panthéon, évitant les hôtels internationaux des grandes avenues. Elle y passa des journées calmes à travailler sans la pression des visites et des réceptions officielles (Beauvoir, 1963, T1 : 150).

De nouveau à Paris, elle aurait pu resomber dans la morosité, mais Soupault avait tenu ses promesses, elle allait partir pour l'Amérique en janvier 1947 : "tout [le] trimestre en fut illuminé" (ibid). Son grand rêve allait donc se réaliser ; à la suite de Sartre, Bost et Camus, elle s'envolerait d'ici quelques mois vers New York. L'Amérique n'aurait plus ce goût amer de la trahison, bien au contraire celui de la nouveauté, celui d'un rêve éveillé. Dans l'attente du départ, elle se jeta à corps perdu dans *Les Temps modernes* dont le comité avait déjà plus ou moins éclaté à cause des différents choix politiques de ses membres. Sartre fit scandale avec sa nouvelle pièce sur la Résistance : *Morts sans sépulture*. Dès novembre, fuyant la polémique et les critiques virulentes, elle partit une nouvelle fois, cette fois-ci pour les Pays-Bas où Sartre la rejoignit une semaine plus tard. Elle y donna des conférences et eut tout le loisir de constater les destructions que le pays avait subies. A Amsterdam, à Rotterdam, elle retrouva l'indigence de Paris ; la population sortait d'une famine créée de toutes pièces par les troupes allemandes : "(...) les vitrines exposaient des articles factices ; les magasins étaient vides ; pour le moindre achat, on exigeait une carte (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 165). Malgré un calendrier chargé, elle réussit à revoir les Vermeer et les Rembrandt qu'elle admirait tant. Néanmoins, ce voyage n'eut pas la légèreté des autres ; le pays avait trop souffert, elle retrouvait la disette parisienne et une population affaiblie, elle revint à Paris sans regrets.

Le départ pour l'Amérique se rapprochait et prenait forme, dans un peu plus d'un mois, elle serait de l'autre côté de l'océan ; elle allait y passer trois mois, sa garde-robe de Lisbonne était déjà défraîchie, il lui fallut acheter une robe décente pour parler devant un public d'Américains bien nourris et bien vêtus. Elle dut donc dépenser 25 000 francs pour une toilette décente, ce qui la plongea dans des affres insupportables, ayant l'impression de faire des concessions à la bourgeoisie qu'elle avait fuie 20 ans auparavant, ainsi que de lancer l'argent par les fenêtres alors que la masse prolétarienne avait tant de mal à le gagner dans le système existant (Beauvoir, 1963, T1 : 169/170). C'est donc habillée de frais, excitée de partir vers un ailleurs qu'elle pouvait à peine imaginer, qu'elle prit le vol d'Air France pour New York le 25 janvier 1947 - un an, jour pour jour, après la lettre qu'elle avait envoyée à Sartre de Megève alors qu'il s'y trouvait en galante compagnie.

Elle aussi, elle allait pouvoir arpenter les avenues new-yorkaises, boire du whisky à volonté, écouter du jazz et s'abrutir de films dans les cinémas de Time Square et de la 42ème rue. Ce qu'elle ignorait, c'est que sa vie allait être totalement chamboulée par un "jeunot du cru" (Beauvoir, 1997 : 16).

CHAPITRE NEUVIÈME

AMÉRIQUE

I

NEW YORK

“Quelque chose est en train d’arriver. On peut compter dans une vie les minutes où quelque chose arrive” (Beauvoir, 1954 : 11). Nous étions le 25 janvier 1947, et quelque chose était en train d’arriver : Simone de Beauvoir venait d’embarquer à bord d’un des très rares avions d’Air France qui traversaient alors l’Atlantique, au prix de bien des dangers, ces délicates machines ayant tendance à souvent s’écraser, comme celle qui allait tuer Marcel Cerdan au large des Açores, laissant une Edith Piaf inconsolable à Paris. Puis son avion s’élança enfin sur la piste d’Orly dans le vombrissement des hélices : “[son] cœur ne [pouvait] pas les suivre” (ibid). Son grand rêve se réalisait. Elle allait pouvoir découvrir les splendeurs de l’Amérique tant décrites par Sartre et Bost et qu’elle mourait alors d’envie de connaître. Quelque chose était véritablement en train d’arriver, l’avion volait vers New York, d’ici quelques heures, quelques jours, elle y atterrirait, Manhattan lui appartiendrait enfin. Les films de sa jeunesse prendraient le relief de la réalité, elle allait pouvoir écouter du jazz à Harlem et parcourir les grandes artères bordées de gratte-ciel. Tout lui serait familier dans l’étrangeté de la nouveauté ; elle savait quoi escompter et en même temps elle ignorait tout. Un cadeau merveilleux, une aubaine allait lui être donné, ce voyage elle l’espérait si fort car elle savait qu’il surpasserait tous les autres et que ce qu’elle allait trouver sur l’autre rive de l’océan, rien ne l’y avait véritablement préparée malgré ce qu’elle avait lu, entendu et vu au cinéma. Elle avait aimé, elle aimait toujours, la France, l’Europe et l’exotisme de l’Afrique du Nord, mais elle savait que l’Amérique allait la bouleverser ; on ne rêve pas en vain d’un lieu si longtemps sans s’attendre à un choc, qu’il soit positif ou bien négatif. Dans l’attente de l’arrivée, ce fut le vol qui la bouleversa, ce long voyage entre nuit et jour. N’écrit-elle pas dans *L’Amérique au jour le jour 1947*, l’ouvrage consacré à ses quatre mois passés outre-Atlantique : “je ne suis plus nulle part : je suis ailleurs” (Beauvoir, 1954 : 12). L’Ailleurs, c’est cette donnée si nécessaire à son existence, celle qui peut parfois transcender la contingence du monde, transcender son être tout entier pour devenir : “[elle-même] une autre” (ibid). Paris était déjà bien loin alors que l’appareil se posait à l’escale des Açores avant de rejoindre, en neuf heures, l’aérodrome de Gander sur l’île de Terre-Neuve où elle se fit un devoir d’écrire à Sartre pour lui narrer sa merveilleuse traversée aérienne l’assurant qu’ils n’étaient aucunement séparés par des milliers de kilomètres car elle découvrait ce grand

hall d'attente où il avait fait les cent pas quelque temps auparavant (Beauvoir, 1990 : 275/277). Nouveau décollage dans l'air glacé canadien pour ensuite longer la côte de la Nouvelle-Angleterre, survoler Boston et commencer l'approche sur New York qu'elle allait découvrir ouvrant les yeux après un somme pour reposer sa tête et ses tympans endoloris (Beauvoir, 1954 : 13). Elle qui s'était enthousiasmée de découvrir les contours de la Corse lors de son baptême de l'air, elle ne fut aucunement préparée à ce que ses yeux lui révélaient alors que New York scintillait : "(...) de pierreries et d'escarboucles (...) de rubies (...) de diamants" (ibid).

Atterrissage de nuit dans la cité de ses rêves ; les maisons se rapprochèrent, les rues se dessinèrent et l'avion tournoya pour se poser enfin à l'aéroport de La Guardia. Pour mieux comprendre les sentiments de Simone de Beauvoir, citons plutôt ce qu'elle fait dire à son personnage, son double, Anne Dubreuilh dans son roman *Les Mandarins* : "j'étais égarée de joie et de curiosité le soir où j'atterris à [New York]" (Beauvoir, 1954 : 302). Joie et excitation pondérées néanmoins par le retour sur terre et la bureaucratie américaine examinant ses bagages, son visa et ses dents (Beauvoir, 1954 : 15), tout comme si elle venait de débarquer à Ellis Island sur un de ces bateaux de la misère qui y abordèrent jusqu'en 1950. Elle était étourdie de fatigue et de chaleur lorsqu'elle franchit le portail des arrivées et déboucha : "(...) dans le grand hall rond (...) de l'autre côté de la porte New York [attendait]" (ibid). La grande ville l'accueillait en la personne d'une représentante des Relations culturelles françaises étant venue réceptionner la numéro deux de l'Existentialisme de Saint-Germain-des-Près. C'est donc à bord d'une énorme automobile américaine que Simone de Beauvoir traversa l'East River pour rejoindre Manhattan et déboucher sur Broadway, l'artère mythique de cette ville, la veine qui court tout le long de cette île au mystérieux nom indien et dont le sang est l'incessante circulation qui surprit tant de Beauvoir qui était encore habituée aux rues de Paris pour ainsi dire vidées d'automobiles par pénurie chronique d'essence, deux ans à peine après la fin des hostilités. Tout ce qu'elle voyait l'éblouissait, même l'opulence de Lisbonne en 1945 ne put atteindre au luxe ou au grandiose de cette entrée dans Manhattan. Son premier repas la laissa même pour ainsi dire sans voix car : "(...) le martini et le homard [avaient] un goût sacré" (Beauvoir, 1954 : 17). Telle l'hostie de sa pieuse jeunesse, ce dîner dans un restaurant chic fut révéralé car il l'aidait à communier avec cette ville qui l'entourait et qui : "ce soir-[là] [appartenait] à la magie" (Beauvoir, 1954 : 16) et pour ainsi dire au mystique, Manhattan ayant les allures d'une grande cathédrale des temps modernes, ses hauts immeubles comme les tours gothiques des chefs d'oeuvre de pierre de la Vieille Europe.

Elle s'installa : "dans un immense hôtel de la 44e Rue et de la 8e Avenue (...)" (Beauvoir, 1954 : 17), au coeur de Manhattan dans ce que l'on nomme Midtown, à quelques "blocks" des théâtres de Broadway, des bars de Time Square et des cinémas de la 42ème Rue. Comme

aux temps des voyages de nuit en chemin de fer, alors que les bagages étaient mis en consigne dès l'arrivée au petit matin, elle déposa les siens à la réception, ne montant même pas dans sa chambre, pour partir au plus vite arpenter les larges avenues de son nouveau quartier. C'est dans une espèce de transe qu'elle effectua cette première promenade new-yorkaise comme elle l'explique dans *L'Amérique au jour le jour* :

Je marche (...) Mes yeux sont sans souvenir, mes pas sans projet : coupée du passé et de l'avenir, une pure présence. Si pure, si tenue qu'elle doute d'elle-même et que tout le monde aussi est en suspens (...) J'ai l'incognito d'un fantôme. Réussirai-je à me réincarner ? (Beauvoir, 1954 : 17/18).

Si le dîner fut une cène profane, cette balade eut les effets d'un début de résurrection, quelque chose se déroulait, elle en était l'actrice mais elle ne contrôlait pas encore son rôle ; elle n'était plus tout à fait Simone de Beauvoir la brillante intellectuelle Rive Gauche, mais une autre, sans existence encore pré-établie et qu'elle allait créer dans son nouvel environnement car le : “[lendemain] New York [serait] une ville” (Beauvoir, 1954 : 16) et non plus cette vision déformée par l'excitation et le bonheur du premier soir de grâce quasi religieuse.

“Ce n'était pas un mirage (...)” (Beauvoir, 1954 : 18), elle était bien à New York au réveil d'une nuit agitée par des angoisses. Dès neuf heures du matin [trois heures du matin à Paris], nullement épuisée par le décalage horaire, elle s'élança dans les rues, persuadée que : “New York [allait] être à [elle]” (Beauvoir, 1954 : 18), qu'elle allait la conquérir comme elle s'était promis de le faire avec Marseille du haut de l'escalier de la gare Saint-Charles quinze ans auparavant (ibid). Fidèle à ses habitudes de grande randonneuse, elle partit donc pour un long périple vers Downtown, descendant Broadway jusqu'à la Batterie, la pointe sud de l'île, en passant par Washington Square, le Saint-Germain-des-Prés new-yorkais cher à Henry James, Wall Street centre du capitalisme mondial, se répétant ad nauseam : “New York m'appartiendra, je lui appartiendrai” (Beauvoir, 1954 : 19). Arrivée à la Batterie, elle voulut prendre le ferry qui fait la navette avec Liberty Island où trône cette statue gigantesque offerte par la France à la jeune démocratie américaine. Elle ignore Miss Liberty pour simplement profiter de la courte traversée retour afin d'apercevoir : “la Batterie telle qu'elle [lui] [était] apparue si souvent au cinéma” (Beauvoir, 1954 : 20). Elle remonta ensuite vers le Lower East Side, traversant Chinatown et empruntant la Bowery, cette longue avenue des “losers”, le revers du rêve américain dont Bost lui avait tant parlé. On appréciera le fait que Simone de Beauvoir se fasse un devoir de découvrir dès son arrivée les lieux mal famés, s'intéressant plus à l'humanité dans sa crudité que dans sa façade de soie et de lainage dans les beaux quartiers. On reconnaît bien là la voyageuse arpenter les taudis de Naples et de Lisbonne et

les bidonvilles marocains et la Parisienne préférant les hôtels meublés vétustes aux appartements bourgeois ; c'est qu'elle ne veut pas être une simple touriste coupée de la réalité, se laissant prendre au piège rutilant du centre ville, bien que le piège du voyeurisme sous des couverts d'étude sociale et celui du pittoresque bon marché se soient, nous l'avons vu, souvent refermés sur elle et Sartre. N'étonna-t-elle pas certains de ses hôtes quelques jours plus tard en leur demandant le chemin pour aller à Canarsie, l'un des quartiers ouvriers les plus déshérités, au fin fond de Brooklyn, chemin que tous ignoraient n'y ayant jamais mis les pieds de leur vie (Bair, 1991 : 379). Quittant la pauvreté de la Bowery, elle se dirigea vers Greenwich Village qu'elle n'aima guère et où elle vit un film pour se reposer de sa longue marche (Beauvoir, 1990 : 280), pour enfin regagner, épuisée, son hôtel en autobus. Le lendemain elle se décida à contacter certaines personnes qui lui avait été recommandées, mais tel l'hôte du château de Kafka, le hall luxueux de son hôtel dont la modernité était si éloignée de la désorganisation artisanale française, l'effraya littéralement comme elle l'écrivit avec humour :

(...) la moindre action pose un problème : comment affranchir mes lettres ? Où les déposer ? (...) il y a une machine qui crache des timbres (...) je m'embrouille dans les pièces de monnaie (...) j'essaie en vain de déclencher la sonnerie du téléphone (...) je déteste cet instrument maléfique (...) (Beauvoir, 1954 : 22/23).

La romancière américaine Mary McCarthy, qui n'appréciait guère Simone de Beauvoir, écrivit en 1952 dans un article pour *The Reporter* cité par Deirdre Bair dans sa biographie, que de Beauvoir était : "(...) un habitant de Lilliput (...)" (Bair, 1991 : 383). La France était une naine en comparaison de la géante Amérique, une naine habituée à ce que la plupart des fonctions de la vie courante fussent fondées sur des échanges humains : le Flore avait une téléphoniste qui composait les numéros, les timbres s'achetaient à la poste et la grande majorité des rues et des routes françaises n'avaient que deux voies alors que la "Drive" que de Beauvoir essaya de traverser cet après-midi-là était semblable à une autostade musolinienne munie de passages souterrains pour piétons (Beauvoir, 1954 : 25). Heureusement, tout à New York n'avait pas la dureté de ces machines et de ces rues "maléfiques", il y avait tous ces petits cafés et ces endroits qu'elle adorait : les drugstores et les "dime stores" (les magasins à dix cents) que Deirdre Bair nomme : "(...) une longue passion (...)" (Bair, 1991 : 378). Dans un article en anglais pour *The New Yorker* paru en mai 1947 vers la fin de son séjour et traduit en français pour l'ouvrage de deux universitaires canadiennes, Claude Francis et Fernande Gontier, intitulé *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, Le Castor affirme :

(...) j'ai senti beaucoup de poésie dans les drugstores et dans les prisunics [dime stores] (...) tout indiquait un goût immédiat pour la transformation de choses indifférentes en instruments adaptés aux projets humains (Francis, Gontier, 1979 : 345).

Dans cet article que Deirdre Bair mentionne également dans son livre, Simone de Beauvoir tente de comprendre l'Amérique en y appliquant un schéma existentialiste, le dit article ne s'intitule-t-il pas : *An Existentialist Looks at America* ? En parlant plus particulièrement de ces deux types de magasins typiquement américains et héritiers du Far-West, de Beauvoir exalte un certain humanisme américain, l'aspect "user friendly" que les échoppes françaises, extrêmement spécialisées, ne pouvaient se targuer d'avoir. En 1947, la France avait encore bien des côtés balzacien, le corporatisme empêchait le pharmacien de vendre des pellicules photographiques, les prisunics présentaient des articles à tous les prix, les téléphonistes des cafés ne passaient des communications qu'aux consommateurs, et peu de femmes auraient pensé à se vêtir ou se coiffer en confection : le drapier, la couturière et la modiste ne faisaient pas d'ombre aux grands magasins. Ce que Simone de Beauvoir appréciait c'était la simplicité de ces endroits hybrides où toutes les classes sociales semblaient se côtoyer, achetant du dentifrice, des magazines pour ensuite s'installer à un comptoir et y consommer rapidement un sandwich arrosé de café au lait. Dans sa seconde lettre américaine à Sartre datée du 26 janvier 1947, elle lui écrivait : "je trouve que le problème de la nourriture se pose peu ici, on peut manger n'importe quoi, n'importe où, ça me plaît" (Beauvoir, 1990 : 280). Le cérémonial du café à la française aboli, les conventions sociales héritées de la bourgeoisie oubliées, ne pouvaient que flatter l'esprit égalitariste du Castor. Paradoxalement, elle regrettait le côté fonctionnel de ces comptoirs où le client se doit de consommer rapidement ; dans un café de Beaver Street (la rue du Castor) où elle avait pensé pouvoir souffler un instant, elle décrit la scène suivante dans *L'Amérique au jour le jour* : "(le café) que je découvre est bondé, j'y mange en hâte, pressée par la serveuse. Pas un endroit où se reposer. La nature est plus clémente" (Beauvoir, 1954 : 21). La société américaine sert l'homme mais celui-ci doit se plier à beaucoup de choses : "(...) c'est difficile de tricher en Amérique ; les engrenages sont précis, ils servent l'homme à condition que celui-ci s'y emboîte docilement (...)" (Beauvoir, 1954 : 25). Sans le savoir, Simone de Beauvoir décrit 20 ans avant ce que la France et l'Europe deviendront faisant suite au boom économique des années cinquante et que les étudiants de mai 68 rejeteront en bloc, ainsi que les Hippies des campus américains à la même époque. Maîtriser et dompter la nature urbaine de New York, tel était l'un des projets de Simone de Beauvoir pendant ces premières journées américaines ; ce défi lui plaisait car il avait le goût des sommets à conquérir et en appelait à son âme de randonneuse invétérée. L'anonymat de la grande ville l'enthousiasmait car à Paris on l'importunait de plus en plus et

sa retraite du Flore ne possédait plus le calme des années noires de l'Occupation. Elle était devenue un personnage public en France, tandis qu'à New York elle n'était connue que d'une poignée d'intellectuels de gauche américains et de quelques "résidents" français. Malgré un programme de conférences à assurer, à New York, elle put se fondre dans la foule des avenues et aller à sa guise sans courir le risque de tomber sur des personnes de sa connaissance comme cela se serait produit place Saint-Germain-des-Près. Si elle désirait rencontrer des gens c'était pour essayer de mieux comprendre ce grand pays ; sa timidité sociale la rendit mal à l'aise lorsqu'il lui fallut parler au téléphone à certains de ses contacts qui lui avaient été donnés en France et qu'elle se devait d'appeler (Beauvoir, 1954 : 23).

Mais il y avait une personne qu'elle voulait impérieusement rencontrer, il s'agissait de sa nouvelle Némésis : Dolorès Vanetti, la maîtresse de Sartre. Les versions concernant leurs premières rencontres ne coïncident pas et un certain mystère plane sur de la dite rencontre. Nous avons plusieurs documents à notre disposition pour tenter de reconstruire, difficilement, une certaine vérité. Le premier, qui ne dit pas grand chose, est *La Force des choses* écrit pour ainsi dire 15 ans après cet événement. Simone de Beauvoir se doit de plaire à Sartre et de coller au plus près à son image publique et ainsi de ne pas faire montre d'une quelconque jalousie ; elle se contente d'affirmer : "à New York, je rencontrai M. (Dolorès). Elle allait partir pour Paris où elle restait jusqu'à mon retour. Elle était aussi charmante que le disait Sartre et elle avait le plus joli sourire du monde" (Beauvoir, 1963, T1 : 173/174). Dans le deuxième, une lettre à Sartre du 30 janvier 1947, on apprend qu'elle rencontra Dolorès dans un bar nommé le Sherry Netherland où elle l'avait rejointe après s'être échappée d'un dîner ennuyeux chez Claude Lévi-Strauss. Elle écrit à Sartre :

je l'aime beaucoup (...) et je ne [me] sentais pas gênée le moins du monde. Elle [Dolorès] a bu wiskies sur wiskies, ce qui traduisait une nervosité, une volubilité, et des stéréotypes de folle (...) Elle était formidablement émouvante (Beauvoir, 1990 : 284/285).

La prose est ici quelque peu différente de celle du passage précédent, si de Beauvoir loue sa rivale pour ne pas froisser Sartre, quelques piques surgissent pour bien démontrer à son compagnon que si Dolorès est merveilleuse, elle, Simone de Beauvoir, de par son "self-control" est d'une autre trempe, elle n'a pas ce côté "bonne femme" (Beauvoir, 1990 : 287) en prise à des émotions frôlant l'hystérie. Dans le troisième texte *L'Amérique au jour le jour*, Dolorès est mentionnée sous couvert d'initiales factices B.C, Simone de Beauvoir ne révèle rien, sinon qu'elle a bu des wiskies en sa compagnie jusqu'à trois heures du matin (Beauvoir, 1954 : 28/29) ; ce qui recoupe ce qu'elle raconte à Sartre dans sa lettre. Mais ce qui est troublant, c'est la version qu'en donne Deirdre Bair dans sa biographie. Selon elle, Simone de

Beauvoir aurait demandé aux Gérassi et à sa vieille amie Stépha en particulier de téléphoner à Dolorès pour convenir d'un rendez-vous que Dolorès aurait tout d'abord refusé pour ensuite se radoucir (Bair, 1991 : 378). Toujours selon Bair, cette rencontre eut lieu au Menemsha Bar en compagnie des Gérassi et de Ira Woolfert, l'éditeur de *Partisan Review*, ce que de Beauvoir contredit dans sa lettre affirmant qu'il s'était agi d'un tête-à-tête de plusieurs heures alors que Bair maintient que Dolorès vida son verre le plus rapidement possible (Bair, 1991 : 380). Elle ajoute même que ce fut la seule et unique rencontre à New York entre les deux femmes alors que de Beauvoir dément cette affirmation, soit disant confirmée (Bair, 1991 : 764), dans sa lettre suivante à Sartre, datée du 31 janvier 1947. Dans celle-ci, elle lui parle de trois autres rencontres, la première lors d'un cocktail dans l'appartement de Dolorès, la deuxième dans un petit restaurant grec et la troisième, une nouvelle fois dans son appartement, où de Beauvoir était revenue lui faire ses adieux puisqu'elle s'envolait pour Paris (Beauvoir, 1990 : 286/287). Chose plus surprenante, Dolorès lui avait obtenu la rédaction d'articles dans des magazines américains ce qui allait augmenter sa maigre allocation de représentation (ibid). Il est certain que les deux femmes ne s'aimaient guère, pourquoi en aurait-il été autrement ? Mais comment expliquer ces énormes différences dans la chronologie et la description de ces faits ? Deirdre Bair se targue de dizaines d'entretiens personnels avec Simone de Beauvoir et ses amis proches, entretiens mis en relation avec ses mémoires : "(...) en vérifiant toujours [la] chronologie et [son] contenu" (Bair, 1991 : 15). On a vu que Simone de Beauvoir pouvait manipuler la vérité : dans les années quatre-vingt, lors de ces entretiens, peu lui importait d'épargner la sensibilité de Sartre décédé depuis plusieurs années. De plus Simone de Beauvoir était déjà très âgée et le brouillon de l'ouvrage de Deirdre Bair fut achevé une semaine avant la mort de celle-ci. Ses affirmations se fondent également sur les dires de Stépha Gérassi aussi fort âgée à l'époque qui pourrait avoir confondu certains événements. Nous aurons donc tendance à considérer les lettres à Sartre comme les plus proches de la vérité et de la réalité de 1947 en tant que sources premières d'informations. Même si Simone de Beauvoir essayait toujours de lui plaire, on ne peut imaginer un instant qu'elle eût désiré lui mentir de façon si flagrante, d'autant plus que Dolorès pouvait tout à fait mettre sa version des faits en pièces lors de son séjour parisien. Comme toute recherche biographique, celle de Deirdre Bair ne peut être parfaite et à l'époque de la version définitive de son ouvrage, les lettres de Simone de Beauvoir à Jean-Paul Sartre parurent plus ou moins simultanément avec la version anglaise en 1990. On s'étonnera néanmoins, que Deirdre Bair n'ait pas jugé nécessaire d'effectuer les corrections qui s'imposaient dans la traduction française publiée chez Fayard en 1991. Ce qui demeure, une fois les faits exposés, c'est l'extrême courage de Simone de Beauvoir et sa très grande lucidité. Courage de rencontrer sa rivale dès les premiers jours de son arrivée et lucidité car elle se devait de la voir en chair et en os pour pouvoir tenter de l'occulter et ainsi rendre son

voyage plus agréable ayant ce poids en moins sur le cœur. Bien sûr rien n'était réglé ; Dolorès s'embarquait pour la France où elle aurait tout le temps de conquérir un peu plus Sartre qui, Simone de Beauvoir le savait, était si faible lorsqu'il s'agissait des femmes. Elle savait du moins maintenant à qui elle avait à faire. Heureusement l'amitié des Gërassi et celle de Richard et Ellen Wright allaient rendre ce séjour new-yorkais supportable et plaisant et lui rendre un peu de légèreté d'esprit.

Elle continue donc son exploration intensive de Manhattan qui : "(...) [lui] donne toutes les joies des voyages à pied dans les montagnes : le vent, le ciel, le froid, le soleil, la fatigue" (Beauvoir, 1954 : 36/37). Le travail tout de même allait la rattraper, le 28 janvier, elle fit sa première conférence à l'Institut français de New York devant un parterre de : "(...) vieilles peaux (...)" (Beauvoir, 1990 : 286) à laquelle, tout de même, quelques membres de l'Intelligentsia franco-américaine assistèrent, dont Levi-Strauss.

Son amitié avec Richard et Ellen Wright qu'elle avait rencontrés à Paris faisait des progrès, ce couple "mixte" l'avait véritablement prise sous son aile, l'accueillant dans leur appartement de Charles Street à Greenwich Village, la présentant à de nombreux "libéraux" américains mais surtout la renseignant sur le problème noir dans une Amérique encore coupée en deux et dans une ville qui, bien qu'officiellement ouverte, discriminait de façon plus ou moins discrète. Comme elle l'écrit dans *L'Amérique au jour le jour*, dédiée au couple Wright, elle voulut découvrir cette énorme poche noire qu'est Harlem au cœur de Manhattan (Beauvoir, 1954 : 49/54) malgré les avis de prudence émis par ses connaissances blanches. Refusant de se laisser aller à l'hystérie américaine concernant les quartiers noirs, elle parcourut donc les rues au nord de la 125^{ème} et sur Lexington Avenue : "(...) au calme petit-bourgeois (...)" (Beauvoir, 1954 : 53). On sent la déception de Simone de Beauvoir qui comptait sûrement vivre une expérience excitante comme dans les taudis de Lisbonne ou de Casablanca. Néanmoins, en bonne intellectuelle européenne, elle tente de comprendre le problème noir en se plaçant au niveau de la majorité blanche. Elle tente d'analyser : "(...) cette écharde (...)" (ibid) de l'Amérique avec le peu d'informations qu'elle possédait et en observant les réactions des Américains blancs alors que Richard Wright vint un soir la chercher à son hôtel, ou bien lorsqu'ils essayèrent d'héler, en vain, un taxi (Beauvoir, 1954 : 54/55). Elle n'allait véritablement comprendre la profondeur de ce problème que lorsqu'elle ferait un tour des Etats du Sud en compagnie de Nathalie Sorokine installée à Los Angeles. En attendant, elle poursuivait ses visites incessantes de Manhattan et des autres "boroughs" de New York, ne voulant rien manquer de cette extraordinaire cité. Sa vie sociale prenait également son essor, étant invitée quotidiennement à des déjeuners, des cocktails et de nombreuses "dinner parties", mais devant souvent être confrontée à des personnes qu'elle méprisait cordialement, tout particulièrement les agents littéraires et les rédacteurs de magazines et de revues dont elle

n'appréciait guère le côté mercantile, étant habituée à la souplesse du monde littéraire et journalistique français et non au concept de l'écrivain en tant qu'acteur économique parmi les autres, rabaissant ainsi : "(...) l'écriture à une denrée d'épicerie" (Beauvoir, 1954 : 64), ce qui ne pouvait que choquer le très marxisant Castor. Il est certain que depuis son arrivée, ses yeux s'étaient ouverts après l'éblouissement initial de l'arrivée ; l'Amérique, si elle avait été l'objet de tous ses rêves, était également le pinacle du capitalisme mondial et sous l'influence grandissante du sénateur McCarthy un pays sombrant dans la paranoïa anti-communiste à laquelle même les plus libéraux semblaient tendre l'oreille de façon complaisante. La politique l'avait rattrapée et : "(...) le luxe des drugstores, les sourires, les voix nasales et gaies, les cigarettes, les jus d'orange, tout [avait] un arrière-goût faux" (Beauvoir, 1954 : 63). Le vernis américain de liberté et de joie de vivre craquait, même les boîtes de nuit prestigieuses qu'elle avait tant voulu connaître ne trouvaient plus tout à fait grâce à ses yeux. L'Amérique était en proie à une dépression et à une psychose de guerre, bon nombre d'endroits autrefois populaires et bondés étaient dorénavant déserts ; ce fut dans une salle plus ou moins vide qu'elle vit une Billie Holliday déjà ravagée par l'alcool et la cocaïne et qui ne chanta point comme espéré (Beauvoir, 1954 : 65).

C'est donc avec beaucoup de plaisir que Simone de Beauvoir quitta brièvement Manhattan le 7 février 1947 pour aller donner une conférence à l'Université de Vassar dans l'Upstate New York. La gare centrale de New York la déconcerta, elle qui pourtant avait tant voyagé par le train. Une fois encore, le modernisme américain la déboussola, rien à voir avec les halls familiers de l'Europe à l'architecture de verrières et de poutres métalliques mais une architecture souterraine pour les voies et les quais surplombés d'un véritable centre commercial s'apparentant étagement au lobby des hôtels chics de Midtown et du sien en particulier (Beauvoir, 1954 : 68). Quant au train, ce fut une fois encore un dépaysement, devant le wagon sans compartiments ressemblant : "(...) plutôt à l'intérieur d'un autocar" (ibid). Ce court voyage dans cette petite bourgade universitaire pour jeunes filles de bonnes familles est intéressant, car outre le fait qu'il s'agisse du premier, les impressions de Simone de Beauvoir sur la plupart des "colleges" américains seront calquées sur celles de cette première visite. Intéressant également, cette première introduction au reste de l'Amérique et de ses milliers de petites villes éparpillées sur toute sa largeur et sa longueur dictant et imposant aux politiciens de Washington leurs volontés, comme les campagnes françaises l'imposent à Paris et la Middle England à Londres, rejetant bien souvent les idées par trop avant gardistes de Greenwich Village, de Saint-Germain-des-Près ou de Bloomsbury. Car Simone de Beauvoir le savait, la réalité américaine ne résidait pas dans les rues cosmopolites et multiculturelles de New York mais dans les "Main Streets" de la Nouvelle-Angleterre, sous les porches du Sud profond, sur les fermes du Mid-West et dans les ranchs et les pueblos de

l'Ouest ; New York, Chicago et San Francisco n'étaient que des Babylones modernes. Poughkeepsie, bien qu'étant une ville universitaire n'avait pas la liberté d'esprit du Quartier Latin mais plutôt le conservatisme bon teint et l'élitisme de rigueur de Cambridge et d'Oxford. Les études étaient coûteuses, et les étudiantes triées sur le volet. Leur nonchalance étudiée faite de jeans et de chemises d'hommes jurait avec : "(...) les cheveux (...) beaux comme des réclames de shampoings (...) [les] maquillages aussi poussés que ceux de femmes de trente ans (...) les lèvres lourdes de fard (...) [et] les longs cils cirés de rimmel (...)” (Beauvoir, 1954 : 71). Quant aux enseignants, ils avaient : "(...) la même prudence d'esprit [que ceux des] lycées [français] (...)” (Beauvoir, 1954 : 70). L'ancienne sorbonnarde de 1929, tentant de couper avec son milieu bourgeois d'extrême-droite et habillée de robes informes n'a que mépris pour ces petites filles riches : “vêtues comme des garçons, maquillées comme des grues (...)” (Beauvoir, 1954 : 71). Deirdre Bair, elle-même universitaire américaine, a du mal à cacher son irritation devant certains jugements de son sujet lorsqu'elle écrit que : “jusqu'à la fin de sa vie, elle [Simone de Beauvoir] soutint que les meilleures écoles et universités américaines étaient réservées aux riches” (Bair, 1991 : 382). Simone de Beauvoir affirme néanmoins que quelques boursières et quelques étudiantes de couleur étaient admises dans ces établissements mais si l'on regarde les noms des universités visitées par celle-ci lors de sa tournée de conférences, on peut comprendre son jugement à l'égard des études supérieures américaines car elle ne se rendit que dans les plus prestigieuses : Yale, Harvard, Smith, U.C.L.A... aucunes “State Universities” n'ayant été mise à son programme, l'élite intellectuelle européenne ne devant s'adresser qu'à l'élite intellectuelle américaine.

Ce qui va également fasciner Simone de Beauvoir, c'est la place de la femme américaine dans la société ainsi que son rôle dans celle-ci. Pour la philosophe française habillée New Look (Bair, 1991 : 382), les harnachements des “college girls” dans le train du retour vers Manhattan la laissèrent songeuse. Elle qui avait cru arriver dans un pays où la femme serait libérée, elle découvrit que celle-ci, bien qu'ayant accès à de nombreuses professions encore peu offertes aux Françaises et à la contraception médicalisée, demeurait prisonnière de son rôle de sujet passif devant plaire au mâle tout en conciliant sa vie professionnelle ou étudiante et sa vie d'épouse où de “girl-friend”. Dans l'entrée du 8 février 1947 de *L'Amérique au jour le jour*, elle déplore que de très jeunes filles soient obligées de porter les mêmes vêtements que ceux de leurs mères (Beauvoir, 1954 : 72/73). Elle regrette aussi que : “la réussite sociale d'une femme [soit] étroitement liée au luxe de son apparence”, concluant que : “(...) les toilettes des Européennes sont moins serviles” (Beauvoir, 1954 : 73/74). Ce qui choque Simone de Beauvoir, au sortir de la guerre, c'est l'abondance américaine qui peut être aussi un piège et surtout un poids pour les femmes les moins nanties, même pour les plus privilégiées ou bien les plus libérées la pression est forte et la fatigue de doubles journées

tout à fait évidente. Bien que l'Américaine ait acquis le droit de vote bien avant la Française, qu'elle conduise, que dans une ville comme New York elle puisse sortir, boire et fumer en public, cette liberté de façade elle la paie chaque jour. Ces observations, qui lui serviraient pour la rédaction du *Deuxième Sexe*, elle en fit déjà part à Jean-Paul Sartre dans une lettre du 7 février 1947 écrite de la résidence universitaire de Vassar College. Lui parlant des nombreuses soirées auxquelles elle avait assisté, elle écrit :

(...) beaucoup de filles qui sont là travaillent aussi et ce qui est plaisir et curiosité pour moi est tension pour elles – et la femme de Wright [Ellen] m'a dit aussi comme c'est tendu la vie d'une femme américaine (Beauvoir, 1990 : 294).

Une nouvelle fois le revers du capitalisme qui aux Etats-Unis relègue le travail de l'intellectuel au rang de marchandise et qui, au lieu de libérer la femme, la rend esclave de son apparence qui définit le type d'emploi qu'elle peut occuper ainsi que sa position sociale. Simone de Beauvoir est choquée :

(...) [qu']une employée, une secrétaire [soit] obligée de consacrer environ 25 % de son salaire aux frais de coiffeur et de produits de beauté (...) que beaucoup de jeunes femmes ne [puissent] pas faire les avances nécessaires et [qu'] un grand nombre de situations [soient] interdites pour cette raison à celles qui en auraient justement le plus besoin (Beauvoir, 1954 : 73).

Simone de Beauvoir, qui pensait trouver en Amérique des réponses au retard de la femme française, récemment autorisée à voter mais ne pouvant disposer librement de sa sexualité et de sa fécondité, fut durement désappointée de constater que malgré une certaine liberté et une agressivité de : “(...) mante religieuse (...)” (Beauvoir, 1963 : 175) encore inconnues de la majorité des Françaises : “[la femme américaine demeurait] (...) un être dépendant et relatif : l'Amérique [étant] un monde masculin” (ibid). Les poncifs et les idées préconçus sur l'Amérique ayant volé en éclats si rapidement à New York, ville pourtant “libérée”, c'est avec intérêt que Simone de Beauvoir quitta la Grosse Pomme le 12 février 1947 pour un périple de deux mois à travers le pays qui allait lui permettre de mieux comprendre et d'analyser ce que l'on nomme réalité américaine et qui allait constituer le corps de son ouvrage de référence *L'Amérique au jour le jour 1947*. Ces derniers jours new yorkais furent remplis de ballades, de rencontres et de sorties. Certaines de celles-ci ne la charmèrent plus comme lors des premières soirées, les boîtes de nuit new-yorkaises étant trop “middle class” à son goût (Beauvoir, 1954 : 103), préférant de loin : “(...) les petits bars populaires, les bars de quartier (...) ceux-là [étant] ouverts sur le monde, des gens y [vivant] de vrais moments de

leur vie” (ibid). Elle profita néanmoins au maximum de la grande ville, visitant même les autres “boroughs” de cette immense cité, dont le Queens qui l’impressionna par ses dimensions gigantesques (Beauvoir, 1954 : 98).

Simone de Beauvoir, le cœur en charpie, quitta sa nouvelle ville. Elle s’installa dans un train à destination de New London (Beauvoir, 1954 : 104), première escale d’une série de conférences aux quatre coins des Etats-Unis.

II EST-OUEST

Pour une liste exhaustive des villes visitées lors de cette tournée de conférence, on se référera à l'ouvrage intitulé *Les Écrits de Simone de Beauvoir* qui en établit une aux pages 52 et 53. Il serait trop long et trop répétitif de s'arrêter longuement ou bien entièrement sur chacune des escales où Simone de Beauvoir disserta sur les problèmes moraux de l'écrivain d'après-guerre (Francis, Gontier, 1979 : 52). Nous allons nous limiter à celles qui peuvent apporter un éclairage intéressant sur ce voyage fait de découvertes, d'éblouissements et de rejets. Nous tenterons de suivre la chronologie sans pour cela en devenir prisonnier, mais sans pour autant troubler l'entendement du lecteur.

L'escale de New London fut des plus brèves, une conférence donnée devant un parterre de vieilles dames et d'étudiantes sages comme à Vassar. Le même type de petite ville universitaire de Nouvelle-Angleterre ; seul attrait de cette étape, le voyage en train au travers de paysages rappelant le Canada si proche et si lointain à la fois (Beauvoir, 1990 : 304) ; ce Grand Nord tant aimé et tant rêvé grâce aux romans de Jack London et de James Oliver Curwood. Départ de nuit tout de suite après pour Washington, la capitale politique et administrative de cette grande nation. Amusement de Simone de Beauvoir, car pour la première fois de sa vie elle eut une couchette alors que pendant 15 ans toute banquette de seconde et de troisième classes en avait fait office. Washington, elle n'y restera qu'une journée et demie, donnant une unique conférence devant, une nouvelle fois, un public de vieilles dames membres de l'Alliance Française. Ces vieilles demoiselles françaises et francophiles semblaient peupler les universités et les centres culturels d'Amérique. Des bataillons entiers d'un autre âge ayant consacré leur vie à l'enseignement, rejetant d'une manière asexuée, les moules dans lesquels on aurait voulu les cantonner. Simone de Beauvoir a une attitude ambiguë à leur égard ; un mélange de condescendance et de respect. Elle en appréciera certaines et sera presque toujours charmée par leur gentillesse et leur enthousiasme mais irritée par leur conservatisme qui fit demander à l'une d'elles si le Maréchal Pétain n'avait pas été en sorte un existentialiste car : "(...) il était bien embarrassé pour choisir" (Beauvoir, 1954 : 112) ; ce qui fait dire avec humour à Simone de Beauvoir que : "(...) [celui-ci] avait eu beaucoup de sex-appeal aux yeux des vieilles dames françaises d'Amérique" (ibid).

Elle eut néanmoins le temps de visiter cette Athènes nord-américaine plantée de temples de stuc et de plâtre agrémentés de marbre ici et là : "tant de laideurs confond au pays des nobles gratte-ciel" (Beauvoir, 1954 : 111). Seuls les quartiers de Georgetown et Forchhall, aux charmes hollandais et anglais parent, un instant, excuser le mauvais goût gréco-romain du

Capitole et du quartier des ministères et des ambassades qui la fit rire (Beauvoir, 1990 : 305). Elle se rendit en coup de vent à une conférence à Macon College en Virginie dont elle ne dit rien, mais qui lui donna un aperçu de ce Sud fascinant et étranger où il était encore hors de question d'admettre quelques étudiantes de couleur sans outrager les "sensibilités" des "college girls" sudistes.

En transit d'une journée à New York pour régler quelques affaires, elle reprend un train vers Rochester : "(...) la ville américaine moyenne – 500 000 habitants groupés autour des usines Kodak dans des rues impitoyables" (Beauvoir, 1990 : 309). Pour tenter d'échapper à cette ville et en bonne touriste, Simone de Beauvoir prit le lendemain un autocar pour Buffalo puis un autre pour les Chutes du Niagara qu'elle avait : "(...) contemplées un dimanche au Châtelet [dans son enfance], toutes vertes et écumeuses [mais] (...) Niagara Falls ce n'est pas un décor de Châtelet. C'est un Buffalo de modèle réduit, une ville d'usines noire et triste" (Beauvoir, 1954 : 123/124). Petit saut au Canada pour admirer la cataracte sous un autre angle ; mécanisation ultime de ce site naturel admiré de Chateaubriand, un ascenseur la descendit au niveau des eaux bouillonnantes. Boutiques de souvenirs, points panoramiques, tourisme organisé dans toute son horreur, et Simone de Beauvoir de résumer cette excursion de la façon suivante : "je me suis bien amusée mais comme dans un mauvais cirque" (Beauvoir, 1954 : 128).

Retour à Buffalo, ennui mortel dans :

cette ville [qui] est une bourgade aussi perdue sous le ciel qu'un hameau sur le plateau des Causses : mais sa désolation a été multipliée à une échelle géante ; entre [Simone de Beauvoir] et ce village de cinq cent mille habitants, il n'y a pas le moindre lien (Beauvoir, 1954 : 130).

Cette désolation, Simone de Beauvoir va la connaître et la reconnaître pendant le trajet ferroviaire entre Buffalo et Cleveland et entre cette dernière et le bourg d'Oberlin. Pour mieux comprendre cette uniformité urbaine qui déprima tant de Beauvoir, donnons-lui encore la parole :

Que de villes ! En attendant l'autobus pour Oberlin dans une grande gare où sont affichés les horaires, je regarde fascinée la liste des noms (...) Des centaines de villes, des centaines de fois la même ville. On pourrait rouler jour après jour dans le même autobus (...) on arriverait chaque soir dans la même ville qui porterait chaque fois un nom différent. L'idée me donne le vertige. Mon autobus roule dans une seule rue indéfiniment répétée (...) La ville a changé de nom : et c'est

toujours la même rue ; encore une autre ville : et c'est la même rue. Il n'y a sans doute pas d'issue. Je ferme les yeux, vaincue (Beauvoir, 1954 : 132/133).

Vaincue, comme les protagonistes du roman de Sinclair Lewis : *Main Street*. Vaincue par l'anonymat de ces villes et de ces faubourgs identiques, posés sur ce continent non pour le rendre beau mais pour y loger des millions d'habitants de manière organisée et logique. L'esthétique chère à l'Europe n'a plus cours dans ce pays jeune où les strates historiques n'ont aucune valeur et ne se perçoivent plus. Tristesse de cette société moderne, où chaque quartier a une utilité pré-définie par les planificateurs et les architectes. Ce vertige, ce vide, Simone de Beauvoir les ressentira dans les années soixante lors de sa visite de Brasilia, la nouvelle capitale folle du Brésil, construite sur le même plan directeur mais ignorant complètement les contingences et les implications humaines.

Ce cruel manque d'intérêt pour l'individu, Simone de Beauvoir le souligna dans l'article : *An Existentialist Looks at America* déjà cité en première partie de ce chapitre ; n'y écrit-elle pas en conclusion :

si l'immense réalité qu'est l'Amérique s'applique au service de l'esprit et de la liberté de l'homme (...) elle peut devenir une civilisation comparable à celle d'Athènes et de Rome. Sinon elle demeurera un fait parmi d'autres faits, dans un monde qu'elle n'aura pas aidé à justifier (Francis, Gontier, 1979 : 352).

Athènes et Rome avaient du moins l'avantage d'avoir pensé des endroits de rencontre, de dialogue et d'échange : en l'occurrence l'agora grecque et le forum romain qui ne furent aucunement remplacés par le lobby d'hôtel multi-fonctions que de Beauvoir connut en 1947 ou bien le "mall" où le "drive-in" des "suburbs" modernes. La consommation ne peut remplacer l'édification d'une société digne du terme civilisation. Simone de Beauvoir avait compris que l'Amérique n'allait pas se diriger vers le modèle cher aux intellectuels pétris de culture classique, tout du moins ce pays a-t-il inventé un modèle unique et servilement copié en Europe et ailleurs ; synonyme de liberté pour certains et d'exploitation pour d'autres. Un modèle d'action et de réalisation, mais peut-être pas celui fondé sur des idées, sur des concepts qui ont survécu plusieurs millénaires. Les cultures athéniennes et romaines sont encore prises en exemple, celle de l'uniformité représentée par Sparte, celle trop compartimentée et organisée, à l'extrême certes, ne passa pas l'épreuve du temps. Les réalisations modernes que Simone de Beauvoir admirait dans la diversité new-yorkaise, elle les redouta dans les déserts urbains de la véritable Amérique. Elle redoutait également le manque d'engagement politique des citoyens de cet immense pays. Elle le regrettait mais le comprenait. La politique américaine, qu'elle fût démocrate ou républicaine, n'avait pas la

profondeur des méandres de celle de l'après-guerre en France. Les deux grands partis américains régnaient, et règnent toujours, en maîtres sur le paysage civique. Même impérialisme, mais à des degrés différents, même anti-communisme paranoïaque, même acceptation aveugle du modèle capitaliste, les Démocrates essayant, parfois, de le diluer dans des considérations socio-chrétiennes. Les grands débats d'idées semblaient inconnus et n'intéressaient pas les citoyens. En ce début de mccarthyisme, toute critique des Etats-Unis était considérée comme une attaque intolérable contre la démocratie à l'américaine. L'Américain avait perdu cet individualisme cher à l'Européen : "(...) l'individu n'est rien. Il fait l'objet d'un culte abstrait ; en le persuadant de sa valeur individuelle, on arrête en lui l'éveil d'un esprit collectif (...) on lui ôte tout pouvoir concret" (Beauvoir, 1954 : 135). Simone de Beauvoir ne cessera de se lamenter sur l'attentisme généralisé des Américains. Les étudiants qu'elle rencontra lui firent part de leur crainte dans les domaines économiques, politiques, raciaux ; mais la très grande majorité de ses interlocuteurs, à l'exception de quelques intellectuels new-yorkais et de Nelson Algren, restaient passifs jusqu'au renoncement. Elle en fut d'autant plus choquée dans ces temples du savoir que sont les universités prestigieuses qu'elle visita. A l'inverse de la France, les étudiants n'étaient pas une force révolutionnaire pouvant s'associer au prolétariat, mais une élite issue de la meilleure bourgeoisie, incapable ou ne désirant pas changer le status quo politique et social de cette grande nation. Oberlin College ne démentit pas cette règle et ses étudiants, tout en se plaignant de la politique de leur pays et de ses orientations, continuaient à couler des heures paisibles dans ce village du XVIIème siècle, qui, au moins, offrit plus d'attrait pour Simone de Beauvoir après des miles et des miles de planification urbaine ignorant totalement l'être humain dans son individualité innée.

C'est donc avec un plaisir certain que Simone de Beauvoir monta dans un autre train à destination du New-York du Mid-West : Chicago. Cette autre mégapole possédait aux yeux de la philosophe pour ainsi dire la même valeur mythique que sa rivale de la Côte est. C'est une nouvelle fois grâce au cinéma que de Beauvoir avait découvert cette ville dure, posée sur les bords du lac Michigan. Les films de gangsters avaient alimenté son imaginaire lorsque l'Amérique n'était encore qu'un rêve distant (Beauvoir, 1954 : 136). Elle avait vibré aux aventures des bootleggers essayant de déjouer les incorruptibles policiers chargés de mettre en œuvre la politique de prohibition dictée par les ligues de vertu. Chicago avait mauvaise réputation, cela ne pouvait que réveiller l'intérêt de Simone de Beauvoir après l'ennui qu'elle venait de vivre et le dégoût que lui inspirait la passivité des étudiants qu'elle avait rencontrés. Son programme était chargé, elle était en route pour la Californie où Nathalie Moffat-Sorokine l'attendait de pied ferme, ainsi que de nombreuses conférences sur différents campus ; Chicago ne serait qu'un très court séjour de trente-six heures (Beauvoir, 1954 : 135). Dès son arrivée à la gare, elle sauta dans un taxi et se fit conduire à son hôtel, traversant un

paysage urbain encore plus écrasant que celui de New York (ibid). Son hôtel dépassa également tout ce qu'elle avait pû connaître auparavant : "(...) de tous [ceux] que j'ai vus, c'est le plus monstrueux" (ibid). Monstrueux, le Palmer House l'est à tous les niveaux :

(...) c'est une ville avec ses quartiers de résidence, ses calmes allées et son bruyant centre commercial ; on respire mal dans le lobby (...) ma chambre est au 16^è étage. Une vieille dame (...) garde l'entrée des corridors (...) Chaque client est aussi surveillé que dans une pension de famille provinciale (Beauvoir, 1954 : 135/136).

Ambivalence et hypocrisie de l'Amérique, le modernisme et le confort poussés à l'extrême mais sur une toile de puritanisme inconnu de la Française habituée aux petits hôtels plus ou moins borgnes de la Rive Gauche. Chicago a peut-être l'envergure de New York, mais sa dureté n'est pas un mythe. C'est une véritable jungle urbaine fouettée par le vent des Grands Lacs et hérissée de gratte-ciel aux lignes épurées mais si tranchantes :

(...) ils [les gratte-ciel] sont plus massifs qu'à New York (...) pas de fenêtres Renaissance, pas de clocher gothique ; ils ont été construits à une époque où le gratte-ciel avait gagné la partie et n'avait plus besoin de se faire excuser (Beauvoir, 1954 : 136).

Après-midi solitaire dans les avenues de cette cité qu'elle a du mal à saisir et dont elle ne possède pas les clés. Si elle apprécie de se retrouver dans une véritable ville, elle est dépassée par le gigantisme et l'inhumanité de celle-ci. Ne voulant pas néanmoins rester aveugle et désirent tenter de saisir quelques fragments de cette métropole qui l'entoure, ayant deux numéros de téléphone en main, celui d'une vieille dame et celui d'un écrivain, elle appela le second et ce simple coup de fil allait changer sa vie. Cette première conversation téléphonique fut des plus incertaines. Si elle savait dorénavant manier les cabines "maléfiques" américaines, si son aisance en anglais s'était améliorée, son accent quant à lui était demeuré très fort et ne sachant correctement prononcer le nom de Nelson Algren, elle se fit raccrocher plusieurs fois au nez avant qu'elle ne demandât l'aide d'une téléphoniste patiente et bienveillante. Une demi-heure plus tard, Algren apparut dans le hall de son hôtel. Grand, un petit peu dégarni, des lunettes rondes, une allure déginguandée, tel il apparaît sur les photos prises par Simone de Beauvoir et des amis. Nelson Algren ne pouvait que plaire à l'anti-conformiste qu'était le Castor. Issu d'un milieu ouvrier, il ne ressemblait guère aux intellectuels du Greenwich Village de New York qu'elle avait côtoyés. C'était un véritable baroudeur, machiste, ayant payé ses propres études de lettres dans une Université d'Etat. Il

n’habitait pas un appartement à la bohème étudiée mais une petite maison de bois plus ou moins insalubre dans le quartier polonais de la ville. C’était néanmoins un écrivain publié, reconnu par ses pairs ayant obtenu une bourse de *l’Academy of Arts and Letters* (Bair, 1991 : 387). Algren sut tout de suite intéresser de Beauvoir. Au lieu de lui proposer un programme classique de visites, il lui suggéra de partir dans les bas-fonds afin qu’elle pût voir ce que la plupart des visiteurs ne voient jamais. Elle accepta de bon cœur, trop heureuse de pouvoir renouer avec ces “petites descentes aux enfers” qu’elle appréciait tant lors de ses voyages avec Sartre. A l’inverse du couple de philosophes, Algren n’était pas un voyeur, il connaissait tous les bouges où il l’entraîna pour les avoir fréquentés assidûment. Il appartenait de par sa naissance à la classe sociale des ratés qu’ils y virent. Simone de Beauvoir était issue de la meilleure bourgeoisie ; même si sa famille avait connu des revers de fortune, elle avait eu une enfance et une adolescence assez privilégiées et bien qu’ayant déchu selon les critères de son père, elle avait fait des études brillantes dans une Université de renom international. Elle aimait se désocialiser mais n’appartenait aucunement à la majorité du prolétariat qui cherchait une échappatoire à sa misère que ce soit dans les bars de Belleville, ceux de la Bowery ou bien ceux de Chicago dans West Madison. Nelson Algren allait lui révéler peut-être encore plus vivement et crûment l’autre face du rêve américain. Seule, elle s’était aventurée dans quelques quartiers mal famés de New York, mais avec son nouveau guide, elle allait véritablement plonger dans un petit enfer humain : “N.A [Nelson Algren] n’est pas touriste ; il vient ici [West Madison] souvent et connaît tous ces gens, clochards, ivrognes, vieilles beautés ruinées (...)” (Beauvoir, 1954 : 139). Simone de Beauvoir ne va pas être simple spectatrice, elle va également parler à certains de ces paumés, comme à cette caissière d’un refuge payant se droguant nuit et jour et lisant de la littérature française (Beauvoir, 1954 : 141). Comme l’explique de Beauvoir, cette “flop-house”, cet asile où pour dix cents les miséreux pouvaient s’effondrer sur des paillasses crasseuses, dépassa tout ce qu’elle avait pu voir dans des pays bien plus pauvres que la puissante Amérique. Pour elle, cet antre ne peut être comparé aux quartiers déshérités de Lisbonne ou Casablanca ; Salazar ou la puissance coloniale française entretenaient cette misère mais aux Etats-Unis :

(...) les pauvres sont maudits (...) ils n’ont ni foyer, ni famille, ni ami, aucune place sur terre ; ils ne sont que déchets, une écume inutile qu’on considère sans pitié : car pourquoi en sont-ils venus là ? L’optimisme universel [des Américains] les rend suspects (...) tous sont des criminels en puissance (Beauvoir, 1954 : 142/143).

Elle fut bouleversée par ce qu’elle avait aperçu, sa biographe affirme que ce fut à la fin de cette nuit d’errance avec Nelson Algren qu’elle devint sa maîtresse (Bair, 1990 : 387). Cette

affirmation n'est étayée par aucune information précise. Deirdre Bair cite son sujet mais sans référence. Dans les documents à notre disposition, Simone de Beauvoir ne fait aucunement mention d'une relation sexuelle du premier jour. *L'Amérique au jour le jour* ne dit rien, une lettre à Sartre du 28 février 1947 parle d'un baiser "gauche et sérieux" (Beauvoir, 1990 : 314), la version romancée de cette nuit dans *Les Mandarins* en fait également mention (Beauvoir, 1954 : 307) et finalement dans *La Force des choses*, Simone de Beauvoir écrit : "(...) à la fin de mon séjour [aux Etats-Unis] je me liai avec Nelson Algren" (Beauvoir, 1963, T1 : 176).

Peu importe que Simone de Beauvoir ait fait l'amour dès le premier soir avec Algren, ce qui demeure c'est la très grande attraction qui se révéla entre ces deux êtres. Le lendemain, son dernier jour à Chicago, elle dut voir des officiels français, ce qui la fit pester car elle n'avait qu'une envie, revoir Nelson. Elle y parvint, et ensemble ils parcoururent le quartier polonais où habitait Algren. Celui-ci l'embrassa avant qu'elle ne montât dans un taxi qui devait l'emmener à un dîner officiel donné par le Consul de France. Le soir même elle partait pour Los Angeles, mais quelque chose était demeuré à Chicago, une petite flamme dévorante qui allait se transformer en une passion de plusieurs années.

Dans *L'Amérique au jour le jour*, elle affirme : "je regrette amèrement de partir. Il faudra que je m'arrange pour revenir à Chicago" (Beauvoir, 1954 : 147). Mais plus touchant encore, cette lettre du 23 février 1947 écrite à Nelson Algren dans le train qui l'emmenait vers l'Ouest. Elle le remercie de son livre dédié qu'il lui a offert, mais surtout, ne sachant si elle pourra revenir à Chicago elle veut qu'il sache que : "de toute façon, au revoir ou adieu, je n'oublierai pas ces deux jours à Chicago (...) je ne vous oublierai pas" (Beauvoir, 1997 : 14) ; et de signer timidement, comme un rappel à ce demi étranger : S. de Beauvoir. Cette courte lettre s'ajoutera au plus de 300 qu'elle lui écrira de 1947 à 1964, tout le temps que leur histoire d'amour à distance durera. Elle ne le savait pas encore mais sa vie sentimentale venait de basculer ; elle allait le revoir et tout en serait changé ; l'Amérique n'aurait plus jamais le même goût.

Une nouvelle amitié engagée, une série de conférences sur la Côte Est remarquée par la presse et par l'intelligentsia locale et un rêve qui se poursuit dans ce train qui cheminait lentement vers Los Angeles au travers de ce si grand pays. Nous l'avons dit à maintes reprises, les voyages ferroviaires possédaient aux yeux de Simone de Beauvoir un charme qui ne s'était jamais démenti. L'excitation des trajets aériens qu'elle venait de connaître ces deux dernières années, ne parvint pas tout à fait à effacer l'attrait de ces trains de France ou d'ailleurs qui lui avaient permis de découvrir le monde et qui, à plusieurs reprises, l'avaient sauvée du marasme et de l'ennui que ce soit à Marseille en tant que jeune professeur, à Paris afin d'échapper aux aléas du trio ou plus récemment l'avaient sauvée de la disette parisienne lors de son voyage en Espagne et au Portugal. Tous ces voyages s'étaient inscrits dans sa

mémoire, mais les compartiments indigents de la France de 1945 ou ceux vieillots de la péninsule ibérique ne purent atteindre au luxe feutré de ce pullman américain qui la rapprochait de son ancienne complice Nathalie Sorokine. Jamais auparavant elle n'avait tant eu l'impression d'être une grande voyageuse. Les avions abolissaient les distances mais on ne pouvait tout à fait en saisir le mouvement rapide défiant les lois de la pesanteur et déchirant les fuseaux horaires. Le train a l'avantage de suivre le rythme du passager qui sent véritablement les distances et dans ce cas précis l'étendue de l'Amérique. Néanmoins un compartiment est une bulle, un artifice, les paysages y défilent toujours plus vite qu'à bicyclette ou à pied. Le mouvement brise tout point d'ancrage spatial, les roues d'acier qui glissent sur les rails sont une frontière mécanique qui détruit inexorablement le lien avec la terre comme l'explique fort bien Simone de Beauvoir (Beauvoir, 1954 : 149). Un long voyage c'est aussi pour elle l'assouvissement de vieilles envies du temps où le trajet Rouen-Paris devait simplement satisfaire son désir de découverte et d'ailleurs, mais en ce mois de février 1947, tout semblait lui sourire, tout semblait se réaliser sous ses yeux : "les mots : Orient-express, transsibérien, m'[avaient] toujours fait rêver ; je souhaitais faire en train un voyage de plusieurs jours (...)" (ibid). Plusieurs jours en effet, des milliers de kilomètres à conquérir, une diversité de paysages sans commune mesure, le choc au réveil de se retrouver dans le désert du Nouveau-Mexique après les bourrasques glacées de Chicago et le surlendemain de découvrir les collines de Californie dont : "le nom [lui même] est presque aussi magique que celui de New York. C'est le pays de la ruée vers l'or, des pionniers, des cow-boys : à travers l'histoire et le cinéma c'est une terre de légende qui, comme toutes les légendes appartient à mon propre passé" (Beauvoir, 1954 : 153). Découvrir ce que l'on a tant fantasmé est un cadeau merveilleux ; le passé qui rattrape le présent ne peut que plaire à celle qui redoute la mort si violemment, réussir à près de quarante ans à vivre le rêve de ses quinze et vingt ans alors que pour la plupart des femmes quarante ans sonnent véritablement ou de façon artificielle le glas de leur vie d'être entier. Le voyage a toujours été salvateur pour Simone de Beauvoir et ce long périple en est, encore une fois, la preuve flagrante. Voyager c'est pour ainsi dire un elixir de jeunesse, une façon d'arrêter l'horloge de l'existence et de vivre quelques jours ou quelques mois en marge de sa vie et de la routine qui érodent le corps et l'esprit. L'enthousiasme du réveil dans une contrée étrangère c'est comme une petite victoire chaque jour sur notre condition mortelle, c'est la réalisation fulgurante que l'on est en vie envers et contre tout et que l'on a repoussé un instant la mort. Vie de cette nouvelle cité qu'elle découvre et qui l'étourdit (Beauvoir, 1954 : 154). Les larges avenues et les "drives" l'effraient, la ville bourdonne de voitures, éléments indispensables à la vie dans cette mégapole. Le mari de son hôte, Ivan Moffat a même fait l'achat d'une nouvelle automobile pour la venue de l'amie très chère de son épouse. Simone de Beauvoir réalise l'importance de la voiture dans cette ville aux proportions dantesques. A New York elle utilisait le "subway"

ou bien les autobus mais à Los Angelès l'automobile est reine, il n'y a pas d'alternative : il faut en posséder une ou bien être bloqué :

je comprends quel service I. [Ivan Moffat] nous [elle-même et Nathalie Sorokine] a rendu en achetant cette voiture : il n'y a pas de métro dans cette ville à fleur de terre ; les trajets en autobus ou en tramways sont interminables, les taxis rares et coûteux. Quand à marcher à pied, il n'en est pas question : pas un piéton sur ces rues sans fin (Beauvoir, 1954 : 156).

Le gigantisme de Los Angelès a plus ou moins anéanti la dimension humaine de la cité comme la comprenaient les Grecs et les Romains. Un district commercial classique encerclé par une succession de banlieues s'étendant, en 1947, sur une zone : "(...) presque aussi vaste que la Côte d'Azur (...)" (ibid). Une ville sans piétons, voilà de quoi choquer celle qui aimait tant se mêler aux foules madrilènes où à celles des Grands Boulevards. Une "civilisation" qui honore plus l'automobile que l'être ; existence fondée sur l'argent et ce que celui-ci peut acheter plutôt que sur les rapports humains plus brutaux que ceux qu'elle connaissait en Europe et même en Afrique du Nord. Los Angelès est folle dans ses artifices qui ne réussissent pas à créer : "(...) la vie fiévreuse des villes" (Beauvoir, 1954 : 157). Une vie artificielle donc avec comme étalon l'argent. Elle avait déjà ressenti à New York l'importance de celui-ci dans la vie intellectuelle, ne détestait-elle pas être payée au mot pour ses articles ? N'avait-elle pas du mal à comprendre la politique du "best-seller" des éditeurs américains ? A Chicago, elle avait aperçu le revers de la médaille du fameux Rêve américain dans les "flop-houses" et à Los Angeles elle put comprendre le rapport à l'argent de la "middle class" que Ivan et Nathalie représentaient. S'étonnant de voir une voiture jaune à la gare, plutôt que la rouge tant décrite dans les lettres que Nathalie lui avait envoyées, elle fut extrêmement surprise d'apprendre que bien que tirant le diable par la queue, le jeune couple franco-américain en avait fait l'acquisition à crédit, cette invention américaine qui réglait la vie de millions de foyers (Beauvoir, 1954 : 154). Non pas le crédit que Sartre et elle avaient connu en empruntant sans cesse aux connaissances plus fortunées, mais un crédit institutionnalisé dans une société à la consommation frénétique. En France, jusqu'à ce que ce concept arrive dans les années soixante, une automobile, une glacière, une lessiveuse étaient des luxes réservés à la haute bourgeoisie. On ne consommait pas, on acquérait pour la vie en économisant au jour le jour. De plus en 1947, l'économie française, et européenne en général, ne pouvaient offrir de tels produits alors qu'il fallait tout reconstruire. Si Simone de Beauvoir admire la facilité avec laquelle un jeune couple peut s'installer, elle dénonce le piège que le crédit peut être : "maintenant la situation [financière] d'I. s'est améliorée mais son salaire est presque entièrement consacré au paiement de ses dettes (...)" (Beauvoir, 1954 : ibid). Du

temps des vaches maigres, elle et Sartre vivaient à crédit, mais leurs nombreux emprunts étaient fondés sur des rapports humains avec des personnes telles que “cette dame” par exemple. Ces emprunts n’étaient pas considérés comme de véritables dettes remboursables d’office en fin de mois mais de simples accommodements entre personnes du même bord, un service sans plus. Dans le cas de Nathalie et Ivan Moffat, elle peut percevoir la pression que ces crédits exercent sur leur vie de tous les jours. Même si de Beauvoir ne le dit pas, on sent que sa perception de l’opulence américaine a changé. L’Amérique n’est pas un pays riche, mais une nation qui vit au dessus de ses moyens et ceci avec les encouragements de la classe politique et de l’établissement économique. Le crédit c’est aussi l’un des piliers du capitalisme et celui qui peut jeter des êtres humains dans le dénuement qui l’avait tant choquée à Chicago. Mais c’est également un nouveau capitalisme bien éloigné de celui de la Vieille Europe fondé sur la naissance et des classes sociales bien compartimentées. Au moins celui d’Amérique donnait-il l’impression à ses habitants d’être “class free”, mais à quel prix ? L’U.R.S.S essayait-elle tout du moins d’offrir cette “chance” à ses citoyens sans les enterrer sous des dettes. Le capitalisme offrait donc un artifice alors que le socialisme offrait une véritable solution. En Russie, il n’était pas question de ce que l’on nomme de nos jours la mobilité sociale puisque les classes allaient disparaître à plus ou moins moyen terme. En Amérique, et dix à quinze ans plus tard en Europe de l’Ouest, on créait une classe moyenne consommatrice qui pourrait soutenir sans réserves un régime capitaliste dont elle était l’image vivante. L’Amérique pouvait faire rêver l’Europe moribonde mais Simone de Beauvoir savait dorénavant que ce rêve avait une rançon fort onéreuse à honorer.

Malgré ses rejets et ses dégoûts, Simone de Beauvoir possédait cette qualité qu’est la curiosité, et également un côté enfantin qui est très visible à la lecture de ses lettres à Jean-Paul Sartre et de *L’Amérique au jour le jour*. Elle n’aima pas Los Angelès comme elle aima New York et Chicago (Beauvoir, 1954 : 172), mais elle sut s’amuser de cette ville aux dimensions dantesques faites d’artifices et elle avoue de façon candide : “je me laisse prendre au jeu des miroirs” (ibid). Miroirs déformants des studios d’Hollywood où l’on crée des starlettes qui pourront peut être un jour atteindre les sommets de la gloire (Beauvoir, 1954 : 171/172), miroirs enchanteurs de ce restaurant hawaïen où l’invita le Consul de France (Beauvoir, 1954 : 173) ; miroirs d’une cité ayant grandi trop rapidement et ayant fait sa fortune sur l’éphémère de l’or et les faux-semblants du cinéma. Elle quitta donc Los Angelès sans regret pour un périple automobile à travers la Californie en compagnie de Nathalie Sorokine. Quelques villages d’artistes, des canyons, des collines, un motel qui l’amusa mais tout sentait trop l’intervention humaine, le modernisme généralisé. Seule véritable joie pour cette voyageuse invétérée, la côte sauvage qu’elle suivit se rendant à San Francisco car celle-ci : “(...) [avait] été à peine effleurée par la main des hommes” (Beauvoir, 1954 : 186). L’arrivée dans cette ville légendaire ne pouvait qu’enchanter de Beauvoir avec le Golden

Gate pointant à l'horizon et la ville s'étalant sur des dizaines de collines descendant vers l'océan car, comme elle le dit fort justement : "(...) c'est si neuf, en Amérique, une ville dont la forme se laisse voir, une ville qui n'est pas sortie capricieusement de la terre, qu'on a construite et dont l'architecture est prise dans un grand dessin naturel" (Beauvoir, 1954 : 187). Cette première impression de cette ville plus européenne que ses consœurs allait se démentir dès le lendemain car c'était oublier la détermination américaine de conquérir la nature pour des besoins purement humains. Simone de Beauvoir décrit San Francisco comme :

(...) un scandale d'abstraction têtue, un délire géométrique. Le plan a été tracé sur le papier sans que l'architecte jetât un coup d'œil sur le site : c'est un damier aux lignes bien droites (...) Les collines (...) on les a simplement niées (...) Une des conséquences, c'est qu'on ne voit presque jamais la mer (...) (Beauvoir, 1954 : 189/190).

Pour celle qui avait tant aimé des villes comme Alger ou Naples, qu'elle cite aux mêmes pages, une ville côtière où la mer est absente du panorama ne peut être qu'un scandale et la triste preuve du manque d'imagination de la nation américaine enfermée dans un puritanisme et une rigidité qui ne pouvaient que choquer la philosophe européenne. Une fois encore, la ville est construite sans aucun souci d'esthétisme ; San Francisco est belle mais son plan directeur nie une donnée essentielle de ce qui fait sa beauté : la proximité du vaste Pacifique. Comment imaginer Marseille sans ses ruelles plongeant vers la Méditerranée et le Vieux Port, comment concevoir Tunis ou Barcelone coupées de leur élément principal ; comment pouvoir dorénavant penser que l'Amérique peut et pourrait être une grande civilisation lorsque la nature y est tant reniée par l'homme sous des couverts de modernisme. La ville se doit d'être une unité humaine en harmonie avec le site, homme et nature ne devraient pas être deux entités séparées par les artifices de la modernité et de l'architecture les plus abstraites. Comme Simone de Beauvoir le souligne également fort justement, nier la nature et un site aussi resplendissant que celui-ci, c'est également nier l'histoire de cette ville où : "le souvenir des chercheurs d'or, de leurs campements, de leurs rixes semble bien lointain" (Beauvoir, 1954 : 190). Néanmoins les différents quartiers de cette ville la charmèrent beaucoup plus que les banlieues uniformes de Los Angeles. Elle fit deux conférences à Mills College et à Berkeley, toutes deux pleines d'étudiants, de professeurs et d'intellectuels locaux. Elle ne restera que quelques jours dans cette ville avant de regagner Los Angeles en passant par le Nevada et la Vallée de la Mort. Pour rejoindre Reno, la ville phare du jeu et du divorce, les deux femmes passèrent par le centre politique de la Californie : Sacramento pour lequel Simone de Beauvoir a des mots durs teintés d'humour :

dans cette capitale de la Californie, je goûte pour la première fois en Amérique la poésie des villes mortes (...) Au sortir de San Francisco, c'est Bruges, c'est Aigues-Mortes. En Europe, les capitales défuntées ont huit siècles, celle-ci, un à peine. Mais elle est tout juste embaumée (Beauvoir, 1954 : 201/202).

Sacramento comme de nombreuses capitales d'état est une Washington en taille réduite, elle retrouve ce miniaturisme dans cette bourgade endormie et surplombée d'un Capitole copie conforme de l'original ; la ville a ses charmes aux : "(...) couleurs poussiéreuses" (ibid). Poussiéreuses les Rocheuses ne le seront pas et ce désert de hautes pierres et de sommets enneigés ne pouvaient qu'aviver le plaisir de cette grande randonneuse après la géométrie rigide de San Francisco et Sacramento où : "[elle avait] oublié les résistances des climats, des montagnes, des saisons" (Beauvoir, 1954 : 204). Ces montagnes avaient presque vaincu les pionniers hissés sur leurs chariots et elles possédaient toujours cette sauvagerie dans laquelle de Beauvoir avait baigné avec plaisir pendant ces longues marches solitaires. Plus d'artifices sur cette route de montagne à la recherche d'une station service, mais simplement le vent alpin de sa jeunesse. Un si grand pays, de si grands contrastes, le matin dans la tiédeur de San Francisco, l'après-midi dans les hautes solitudes des Rocheuses et le soir venu dans une des villes les plus artificielles d'Amérique : Reno. "L'Amérique est une boîte à surprise" (Beauvoir, 1954 : 205) et Reno en sera une de taille, c'est : "(...) une monstrueuse kermesse" (Beauvoir, 1954 : 206). Fascination de la monstruosité, elle se retrouve sur la Bowery ou bien dans West Madison. La clientèle des casinos est minable, la moralité de bon aloi du reste du pays n'a plus lieu d'être, une chappe de puritanisme a été levée dans ce : "(...) rude village du Far West" (ibid). En ce début de maccarthysme, Simone de Beauvoir n'en croit pas ses yeux ; une ville a échappé au climat étouffant de toutes les autres villes qu'elle a visitées. Hypocrisie surtout de penser que le fédéralisme puisse être à la source de telles différences entre les états. A Los Angeles et à San Francisco, elle s'était amèrement plainte que la vie nocturne s'arrêtât à minuit mais en une journée de voiture tous les interdits avaient volé en éclats. Ce que Simone de Beauvoir aima dans cette ville de licence, ce fut le sens de liberté crapuleuse qui y régnait ; si l'esprit pionnier avait disparu de San Francisco, il avait survécu dans ce coin de désert du Nevada. Comme elle l'écrivit à Sartre dans une lettre du 9 mars 1947 : "(...) c'est exactement un film du vieux Far West, ça ne semble pas vrai (...)" (Beauvoir, 1990 : 325). L'Amérique semblait avoir oublié son passé. Le puritanisme n'aurait dû être le fait que de la Côte Est où il était né avec l'arrivée du Mayflower, mais il avait gagné du terrain dans tout le pays et même l'Ouest avait succombé à une morale du XVIIème siècle qui avait su apporter les techniques de l'Inquisition sur le continent américain. La chasse aux sorcières avait débuté dans le village de Salem et le Sénateur MacCarthy en était

son pathétique héritier. Reno avait l'avantage de vivre en marge d'un pays qui baillonnait les libertés au nom de la Liberté. Le jeu et la luxure n'étaient sans doute pas des antidotes à la paranoïa collective qui embrasait les Etats-Unis, mais cette poche de décadence pouvait rappeler, un instant, que l'Amérique n'avait pas été uniquement fondée par des dissidents religieux expulsés d'Angleterre mais aussi par des millions de gueux venus chercher leur fortune sur ce grand continent vierge. Simone de Beauvoir quitta Reno à regret : "(...) dans sa vérité rutilante et sordide (...)" (Beauvoir, 1954 : 209).

Les deux femmes devaient rejoindre Ivan Moffat et son patron au studio de la R.K.O dans la Vallée de la Mort. Visite classique de ce monument naturel qui, s'il a impressionné Simone de Beauvoir, ne l'a pas enthousiasmée outre mesure. Elle la mentionne hâtivement dans une lettre à Sartre (Beauvoir, 1990 : 325) et dans *L'Amérique au jour le jour*, elle en fait une description détaillée mais sans grande profondeur, s'étonnant de temps à autre que les pionniers aient pu la traverser (Beauvoir, 1954 : 220). Après les immensités vides, elles gagnèrent Las Vegas qui fut moins une surprise après Reno et qui, bien que plus développée, n'eut jamais le même charme au yeux de Simone de Beauvoir.

Mi-mars, elle retrouva Los Angelès qui ne l'amusa plus guère car les distances à parcourir dans une circulation d'enfer la dissuadèrent de beaucoup bouger. Néanmoins les quelques sorties qu'elle fit la divertirent ; à New York elle aimait les drugstores, à Los Angelès, elle adorait les petits restaurants : "(...) dont le décor bon marché est souvent charmant (...)" (Beauvoir, 1954 : 236) , et les "drive-in". Sur les routes qu'elle venait de parcourir en compagnie de Nathalie Sorokine, elle avait beaucoup apprécié les postes à essence, les motels, les petites épiceries car tous ces endroits lui permettaient de s'approprier l'Amérique dans sa réalité brute. Des Américains utilisaient également ces lieux qui avaient une fonction primordiale dans cet immense pays ; ils étaient les héritiers des relais de diligence du Far West, comme les auberges de bord de route en France ; ils étaient liés intimement au passé de l'Amérique mais aussi solidement ancré dans le présent. Etre voyageuse en Amérique ne vous coupait pas de la réalité comme elle le souligne fort justement : "le tourisme a en Amérique un caractère privilégié : il ne vous coupe pas du pays qu'il vous découvre ; au contraire c'est un des moyens d'y accéder (...) voyageant en Amérique, je ne m'éloigne pas d'elle" (Beauvoir, 1954 : 231). A cette citation nous pouvons mettre en parallèle, cette autre extraite d'une lettre à Jean-Paul Sartre qui est très significative de ce que sa compagne ressentit aux Etats-Unis :

(...) plus le temps passe, plus je me sens prendre racine au point que je peux mal imaginer de quitter vraiment l'Amérique ; elle me semble faire partie de ma vie, de ma culture, de mon monde, j'y suis attachée comme à une sorte de patrie

malgré toute l'horreur et surtout la déception qu'elle me cause par le côté politique (Beauvoir, 1990 : 322).

Aimer sans être aveugle, tel fut le pari de Simone de Beauvoir tout au long de ce long voyage. Elle avait beaucoup évolué dans son optique. Sans être entièrement politique, le voyage ne pouvait être entièrement un loisir. On se devait d'être témoin d'une réalité donnée, témoin subjectif certes, mais témoin tout de même plutôt que simple spectatrice. *L'Amérique au jour le jour* en est la preuve flagrante, n'écrit-elle pas en préface à cet ouvrage : "à défaut d'une étude qu'il serait présomptueux de tenter, je peux ici apporter un témoignage fidèle (...) c'est l'histoire de ce qui m'est arrivé, ni plus ni moins. Voilà ce que j'ai vu et comment je l'ai vu (...)" (Beauvoir, 1954 : 9/10). L'engagement, c'est avant tout cela : témoigner, ne pas rester indifférent à ce qui nous entoure mais tenter par la parole et l'écrit de faire évoluer les mentalités et les gens. De par son amour évident de l'Amérique, Simone de Beauvoir ne peut être accusée d'anti-américanisme primaire mais elle refuse de se laisser bercer d'illusions quant au soi-disant Rêve américain. Il est certain qu'elle a un à priori viscéral contre le capitalisme sauvage et triomphant de cette nation, mais elle sait également voir ce qu'il y a de positif dans ce pays-continent et elle sut apprécier les Américains dans toutes leurs contradictions et leurs complexes, sans parfois toujours bien les comprendre mais en tentant toujours de le faire. Elle n'a jamais été aussi honnête que dans ce témoignage, sa subjectivité lui apporta une vision assez réaliste de la situation des Etats-Unis en 1947 ; ce qui ne sera pas toujours le cas dans le regard qu'elle portera sur le Bloc de l'Est pendant de nombreuses années.

Cette subjectivité active et ce regard perçant, elle allait les utiliser de façon conséquente dans son voyage de retour vers la Côte Est puisqu'elle allait entrer dans cette autre Amérique, celle de la ségrégation légalisée, celle reniant tous les principes fondateurs de la nation elle-même : le Sud.

III L'AUTRE AMÉRIQUE

Simone de Beauvoir en avait assez de Los Angelès ; il lui tardait de reprendre la route et de continuer sa découverte de ce vaste pays. Son séjour à Los Angelès s'était bien déroulé mais elle étouffait dans cette ville aux dimensions inhumaines. Elle avait visité ce qu'il fallait visiter, elle avait rencontré quelques vedettes françaises expatriées et s'était rendue dans les bons restaurants et les clubs à la mode. Los Angelès n'avait pas la richesse de New York où l'attirent des bas-fonds de Chicago. De plus il lui restait tant d'endroits à découvrir, en particulier le Sud qui la fascinait et qu'elle avait à peine touché en Virginie. Elle n'allait pas être seule dans cette découverte de l'autre Amérique, Nathalie Sorokine l'accompagnait car elle connaissait fort mal son pays d'adoption et voulait profiter au maximum de la présence de son Pygmalion comme aux temps du lycée et de l'Occupation. Nathalie et son époux tiraient le diable par la queue et Simone de Beauvoir avait également un budget limité. Il fut donc décidé d'entreprendre ce long voyage en autocar ce qui leur permettrait une plus grande flexibilité que le train, des coûts minimes et moins de souci qu'une automobile. Les deux femmes s'embarquèrent donc à bord d'un de ces autocars greyhounds qui parcourent, et parcourent toujours les Etats-Unis. Elles roulèrent plus de 12 heures pour atteindre leur première étape aux confins du Grand Canyon, traversant les étendues rouges de l'Arizona. Cette grande fissure naturelle la laissa sans voix et comme des années auparavant en Grèce lorsque la beauté des lieux la rendit muette, elle s'interrogea devant tant de splendeurs : "mais qu'est-ce que je saurai faire de toute cette beauté offerte ?" (Beauvoir, 1954 : 250). Comment en effet expliciter le beau ? Comment transposer à l'écrit ce qui doit être compris par la vue, une fois encore, plutôt que de tomber dans un intellectualisme vain, Simone de Beauvoir admet sa défaite et se contente d'une simple question qui vaut toutes les réponses possibles : le beau ne peut s'expliquer, il submerge l'homme, il le rend plus fort puisqu'il lui offre un moment suspendu entre vie et mort, un de ces bonheurs intenses qui fonde ce que l'on nomme bonheur au singulier. Néanmoins, le moment de fulgurance passé, la réalité reconquise, Simone de Beauvoir reconnaît amèrement : "(...) c'est une satisfaction ambiguë, du genre de celle que peut éprouver à son lit de mort le sage quand il se dit pour se consoler : J'ai bien vécu" (Beauvoir, 1954 : 254). Les voyages sont une manière de remplir la vie, de la rendre valable mais ils ne peuvent vaincre l'inéxorable fin, ils ont également le goût de la défaite annoncée après tant de bonheur et de plaisirs.

Mais le périple continuait, les paysages changeaient au fil des kilomètres parcourus, Simone de Beauvoir et sa compagne entrèrent bientôt au Nouveau-Mexique. Cet état était sans doute l'un des moins américains comme son nom pouvait l'indiquer. Plusieurs cultures s'y

côtoyaient, l'hispanique et l'indienne principalement. Elle venait d'entrer en pays Navajo et Albuquerque fut sa première escale dans ce début de l'autre Amérique. Ce n'était pas encore le Sud du racisme institutionnalisé mais un autre monde composé de missions espagnoles, de pueblos et de réserves indiennes que la grande romancière américaine Willa Cather avait su si bien décrire dans son roman *Death comes for the Archbishop*. Albuquerque n'était pas une ville américaine au sens propre du terme mais un pueblo ayant grandi où l'on parlait espagnol dans les rues et les magasins. Santa Fe, où elles arrivèrent le lendemain les éblouit, l'Amérique avait pour ainsi dire disparu et a laissé la place à :

(...) la petite cité espagnole dont on peut faire le tour à pied, comme d'une bonne vieille ville européenne (...) après New York et Chicago, après Los Angeles et San Francisco, quel dépaysement enchanteur (Beauvoir, 1954 : 259).

La ville a retrouvé des dimensions humaines, elle a été conçue pour l'homme et non comme une vitrine d'un progrès parfois mal maîtrisé. Elle sait s'adapter au site comme les villes d'Espagne sur lesquelles elle fut copiée. Une place centrale avec : "(...) des arcades comme à Madrid ou Avila" (ibid) ; des rues étroites et tortueuses où : "(...) [l'] on cause, on flâne comme sur les ramblas de Barcelone, autrefois" (ibid). L'influence espagnole est omniprésente dans cette cité d'un autre âge mais l'indienne l'est également, de façon plus discrète sans doute. Les Indiens, comme elle l'explique, ont un statut bâtard. S'ils vivent dans les réserves, ils ne sont pas citoyens du pays et tombent sous les lois coutumières. S'ils décident de s'aventurer dans le monde, la citoyenneté leur est acquise (Beauvoir, 1954 : 263). La ségrégation n'était pas légale au Nouveau-Mexique, Blancs et Indiens se côtoyaient sans véritablement se mélanger ; l'Amérique n'avait pas la même haine à leur égard que celle de tous les jours à l'encontre des Noirs : "comme ils [les Indiens] ne représentent aucune force sociale, on peut se permettre de respecter en eux les descendants d'une race vaincue mais qui fut grande et ne subit jamais l'esclavage" (Beauvoir, 1954 : 281). Parqués dans des réserves, la plupart n'ayant aucun des droits inaliénables de la grande majorité des Américains, obligés de vendre un artisanat de pacotille aux touristes, ces premiers Américains vivaient en marge de cette société qui les avait "civilisés". Seule la communauté d'artistes et d'intellectuels de Santa Fe semblait s'intéresser de très près à cette civilisation vieille de plusieurs millénaires que les Espagnols et les pionniers craignèrent tant. Simone de Beauvoir essaya de comprendre cette culture où le mysticisme avait une place prépondérante, elle eut même la chance d'assister à des danses rituelles dans une mission éloignée et qu'un groupe d'esthètes lui avait indiquées. Elle s'y rendit, voiturée par deux dames de la Société de Protection des Indiens mais sur place : "personne ne [fut] capable de [lui] expliquer le symbolisme des différents accessoires [de danse]" (Beauvoir, 1954 : 279). Pour celle qui voulait avidement comprendre

ce qu'elle voyait, cette incursion en pays indien ne souleva pas le voile du mystère de ces pueblos d'un autre temps et de ces cérémonies d'un animisme immémorial. Rien ne s'était ouvert à elle dans cet état si peu rattaché au reste de l'Union, si ce n'est la beauté du paysage et la grâce des villages et de ses habitants à la peau hâlée.

Il fut temps à nouveau de repartir et de poursuivre son chemin, elle laissait derrière elle le calme des places ombragées et des vieilles églises des missions espagnoles pour rentrer dans ce véritable Sud, dans cette véritable autre Amérique. Ce fut à San Antonio dans l'état du Texas que l'introduction à la ségrégation officielle eut lieu :

(...) quand nous [Nathalie Sorokine et elle-même] descendons de l'autobus, nous comprenons que nous avons franchi une frontière. Sur les portes des *rest-rooms* on lit d'un côté *White Ladies, White Gentlemen*, et de l'autre *Coloured Women, Coloured Men* (...) c'est la première fois que nous voyons de nos yeux cette ségrégation (...) quelque chose nous tombe sur les épaules qui ne nous quittera plus à travers tout le Sud (...) (Beauvoir, 1954 : 284).

Les deux voyageuses venaient en effet d'entrer dans un autre monde, tant de fois décrit, commenté, critiqué et bien souvent accepté de fait par le reste de l'Amérique. Allant à l'encontre des lois fédérales mais utilisant des lois locales comme c'était leur droit, de nombreux Etats méridionaux avaient institutionnalisé et réglementé une ségrégation de tous les instants, comme le ferait le Parti National en Afrique du Sud deux années plus tard en 1949 sous le nom d'Apartheid. Des millions de Noirs américains, bien que citoyens à part entière du pays, ne pouvaient vivre comme ils l'entendaient, mais devaient se plier à mille et une règles raciales, règles héritées de la période de l'esclavage que son abolition par Abraham Lincoln n'avait que très peu changées dans les faits. Le Sud demeurait esclavagiste dans son attitude, les Noirs étant relégués à des fonctions subalternes et devant vivre avec une ségrégation mesquine constante comme ces toilettes séparées dans cette gare routière texane. A San Antonio, le charme espagnol de la ville ne cacha qu'un instant les taudis du quartier où Simone de Beauvoir et sa compagne s'aventurèrent par hasard (Beauvoir, 1954 : 290). Le Sud des jardins exotiques et des belles demeures était bien loin des :

(...) terrains envahis de mauvaises herbes et que coup[aient] des allées crevassées [où] se dress[aient] des maisons de bois décrépies (...) des cendres noires, des planches demi consumées nous [firent] deviner de récents incendies (Beauvoir, 1954 : 291).

A Harlem, le paysage urbain n'avait pas trop changé, seuls les habitants avaient la peau plus sombre que quelques rues plus bas. Là, le contraste était trop grand, en quelques rues, tout avait basculé, à quelques centaines de mètres de leur bel hôtel de la place de l'Alamo on trouvait un véritable ghetto d'un autre âge, des masures de bois semblables à celles décrites dans *La Case de l'oncle Tom*, le grand roman américain paternaliste mais abolitionniste du XIX^{ème} siècle : réalisation cruelle d'une ségrégation allant bien au-delà de toilettes réservées ou bien de sièges à l'arrière des autobus. La ségrégation avait également lieu au niveau économique, on maintenait la population noire dans une misère voulue et calculée ; empêcher à tout prix que les Noirs puissent atteindre le niveau des Blancs les plus bas dans l'échelle sociale, de ceux que Simone de Beauvoir aperçut de son autobus roulant vers Houston à travers les champs de coton, symboles s'il y en est, de ce Sud des plantations et de l'exploitation : "de loin en loin se dresse une cabane ou un groupe de cabanes délabrées ; sur le seuil, tantôt des visages noirs, tantôt des blancs : ce sont ces pauvres blancs du Sud dont Steinbeck et Caldwell ont décrit les vies misérables" (Beauvoir, 1954 : 293). Car tel est l'un des problèmes majeurs du Sud, une "aristocratie" terrienne dominant des millions de blancs et de noirs dans les campagnes, comme dans la Russie tsariste, une oligarchie de la terre dans un système pré-capitaliste purement agraire. Si l'on parlait à l'époque de problème noir, ce que Simone de Beauvoir souligne ici, c'est un véritable problème blanc engendrant une peur viscérale d'être dépassé par la minorité noire dont on partage souvent des conditions de vie plus ou moins similaires mais qui, par la couleur de sa peau, doit garder profil bas. Nous avons mentionné les débuts de l'Apartheid sud-africain, système propulsé sur le devant de la scène politique pour des raisons identiques : une vaste frange de la population afrikaner vivait dans des conditions proches de celles des Noirs des townships.

Ce qui est intéressant dans ce début de voyage dans le Sud profond, c'est à la fois le dégoût et la fascination que celui-ci exerce sur Simone de Beauvoir. Dégoût car son caractère égalitaire ne peut être que choqué par le reniement de valeurs humaines de base et fascination car le Sud c'est également la littérature américaine qu'elle a dévorée à Paris. C'est bien entendu William Faulkner, bien plus que Steinbeck qui décrit plus les plaines que les plantations de coton dans *Les Raisins de la colère*. Faulkner a su créer un Sud plus sombre qu'il ne l'était, un Sud de Blancs marginalisés à l'extrême et torturés par des pulsions allant de l'inceste, en passant par le meurtre pour atteindre le paroxysme de l'attraction sexuelle au-delà de la ligne raciale. Ce n'est plus un Sud hollywoodien où Clark Gable et Vivien Leigh se mouvent gracieusement sur un écran en technicolor mais une contrée violente, beaucoup plus proche de celle des chansons les plus tragiques de Billie Holliday. Car le Sud c'est aussi pour Simone de Beauvoir la patric du jazz avec toutes ses variantes. Le jazz, cette musique en descendance directe des chants des esclaves et non pas ce jazz big band entendu maintes et maintes fois dans les night-clubs new-yorkais. On ne soulignera jamais assez l'importance que le jazz eut

pour Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre. Pour les deux jeunes bourgeois parisiens, comme pour de nombreux intellectuels de l'époque, cet art fut ressenti comme une véritable libération, la négritude de cette expression musicale parlant à leur anti-conformisme et à leur anarchisme des premiers jours. Les Etats-Unis, nous l'avons vu, étaient synonymes de cinéma, de jazz et de littérature pour quelques esthètes grâce aux romans récemment traduits. Dans ce Sud où elle se trouve, elle se doit d'entendre du véritable jazz, celui qui parle de l'âme à l'âme, le chant de tout un peuple exploité mais transcendant sa situation par une musique qui est entièrement sienne. La Nouvelle-Orléans allait lui permettre de réaliser son rêve. Cette ville "française" la charma car l'Amérique des gratte-ciel et des faubourgs uniformes avait un instant disparu. Elle avait atteint le cœur de ce Sud tant fantasmé. Entre Houston et la Nouvelle-Orléans, le paysage avait pris les allures moites et fétides qui font partie des clichés attachés à cette région entre terre et eau. Les multiples bras du Mississipi avaient fait leur apparition, enserrant les hommes dans leurs griffes aquatiques. Etouffante, la Nouvelle-Orléans l'était, mais splendide dans les rues ombragées du Carré Français. Simone de Beauvoir se laisse même aller à des accents baudelairiens lorsqu'elle écrit : "sur la soie printanière des fleurs, sur la pourriture automnale des feuilles moribondes pèse un ciel d'été orageux, d'un gris lumineux et moite" (Beauvoir, 1954 : 309). Lorsque le beau s'allie à la laideur, lorsque la vie et la mort ne font qu'une, lorsque les aristocratiques demeures du Carré cachent mal les taudis noirs du bord du fleuve, lorsque le : "(...) côté pourri et mélancolique des paysages et des maisons (...) va si bien avec [la] tragédie des races" (Beauvoir, 1990 : 336/337). La Nouvelle-Orléans possédait tous ces paradoxes dont le jazz parle si bien. C'est à la recherche de bon jazz que les deux femmes se lancèrent. Elles se rendirent à l'Absinthe House et ce qu'elles y entendirent fut une révélation :

cette musique ne ressemble en rien à celle de Café Society [à New York], ni même à celle d'Harlem : les trois noirs jouent avec passion, pour eux-mêmes (...) de la contrebasse – un jeune noir qui n'a que dix-huit ans (...) ferme parfois les yeux avec un air perdu (...) il n'obéit qu'à la musique et aux mouvements de son coeur (Beauvoir, 1954 : 311).

Le jazz a retrouvé sa vocation première dans cette boîte de nuit même si Simone de Beauvoir tend un peu vers le lyrisme facile que l'on peut expliquer par l'influence que "l'art nègre" a pu avoir sur sa génération avant-guerre. N'oublions pas que les intellectuels français, et les Surréalistes en particulier, tenaient pour primordial l'expression artistique noire ; Joséphine Baker avait été adulée simplement vêtue d'un pagne en bananes et le Bal Nègre de la rue Blomet fut un lieu de rendez-vous obligé pour l'intelligentsia parisienne de gauche ; Simone de Beauvoir l'a même décrit fidèlement dans *L'Invitée*. Episode intéressant lors de cette

soirée, la rencontre avec deux jeunes Américains blancs, fous de jazz et avec lesquels Simone de Beauvoir et Nathalie Sorokine sympathisèrent. De Beauvoir eut de la tendresse pour ces deux fils d'immigrés, tendus vers l'orchestre et dans lesquels elle se reconnut bien des années auparavant : "(...) ils sont sans doute de ces jeunes gens qui étouffent dans la civilisation américaine et pour qui la musique noire est une porte d'évasion" (Beauvoir, 1954 : 311/312). Car voilà exactement ce que le jazz avait signifié pour elle : une évasion, une porte de sortie après l'étouffement social de la bourgeoisie dont elle était issue. Mais citons-la de nouveau dans ces lignes qui résument si bien ce que le véritable jazz signifiait pour elle :

c'est ici dans ces boîtes modestes, chez ces musiciens inconnus que le jazz (...) atteint une vraie dignité : ni divertissement, ni exhibition, ni commerce, il est pour certains hommes un mode de vie et une raison de vivre ; il a sur l'art, la poésie et sur la musique imprimée le pathétique privilège d'une communication immédiate et fugace comme les instants mêmes dont il transfigure la substance (Beauvoir, 1954 : 316/317).

Le jazz est une religion de l'homme, vivante et immédiate, telle la communion, il transfigure le fidèle qui s'y consacre ; la musique a remplacé Dieu, puisqu'elle parle à l'âme ; la dignité que le Blanc a refusée au Noir, bien souvent avec l'aide de la Bible, est magnifiée par les instruments et par les chants. Le jazz n'est pas l'opium du peuple, il est le peuple, libéré un instant du joug esclavagiste et ayant sa propre voix et non celle d'un citoyen de deuxième classe. Mais ségrégation oblige, les boîtes de nuit que Simone de Beauvoir fréquenta, si elles jouaient de la musique noire, n'étaient pas ouvertes aux Noirs. La rigidité du Sud n'aurait jamais permis que le public fût mélangé. Elle voulut connaître un endroit "typique" et avec l'aide de ses deux nouvelles connaissances tenta d'entrer dans un club pour Noirs. Hostilité de la part des clients, ils ne restèrent point (Beauvoir, 1954 : 318). Impossible dans le Sud de traverser la frontière raciale, deux mondes hermétiquement clos ont été créés, dans le Nord des personnes comme Richard Wright ont pu en apparence la passer en épousant une Blanche, mais aux prix de combien de mesquineries et de remarques désobligeantes même dans les endroits new-yorkais les plus libéraux. Dans le Sud, ce passage est impossible, deux communautés se regardaient en chiens de faïence, surveillant jalousement leur territoire. Qu'une Blanche tentât d'entrer dans un club noir n'était pas un acte de rébellion mais une erreur immédiatement châtiée : "(...) on voudrait pénétrer plus avant dans son coeur [celui de la Nouvelle-Orléans], on voudrait y vivre dans la vérité d'une vie quotidienne" (Beauvoir, 1954, 321). Cela ne lui fut pas permis de par le manque de temps mais aussi de par la chape discriminatoire de cette ville aux relents de pourriture. Elle quitta néanmoins la Nouvelle-Orléans à contre cœur, frustrée de ne pas avoir pu en percer plus.

De Beauvoir et Sorokine reprirent un autocar longue distance pour atteindre Jacksonville en Floride. Un véritable voyage au long cours à travers plusieurs états sudistes dans un autocar au confort des plus modernes mais ce voyage fut gâté par la haine raciale omniprésente tout au long des heures et à chaque arrêt. Ce n'est plus du tout l'Amérique qu'elle a connue durant les premières semaines de son séjour :

la gentillesse américaine n'a plus place ici ; dans la queue qui se presse aux portes du bus, on bouscule les noirs (...) à l'arrière, une femme enceinte s'évanouit (...) ce n'est qu'une négresse évanouie, et tout le monde ricane : il faut toujours que ces femmes fassent des embarras (...) Ce n'est qu'un petit incident. Mais il m'aide à comprendre pourquoi (...) ce sont des regards si farouches qui se posent sur le placide greyhound (Beauvoir, 1954 : 322/323).

Certes, ces Blancs qui se moquent cruellement de cette femme évanouie ne sont pas le type de personnes que Simone de Beauvoir aimerait, mais ils sont représentatifs d'un pays qui, valorisant l'optimisme jusqu'à l'extrême dans ses réclames, dans ses chansons à la mode et dans ses rapports sociaux, peut tout à la fois mépriser si vilement 13 millions d'hommes et de femmes en 1947. Il s'agit d'un nouvel aspect du revers de la médaille, après les paumés de la Bowery et de Chicago voici les descendants des esclaves arrachés à l'Afrique par ces mêmes Blancs qui les ont fait venir pour travailler les champs et nettoyer leurs maisons. Après Jacksonville, Savannah la coloniale, endormie dans sa moiteur et ses splendeurs d'antan :

mais autour de Savannah-la-morte, il y a une autre ville bien vivante qu'habitent dans la misère et la haine les petits enfants des esclaves sans gloire (...) ce n'est plus Lennox Avenue, ce n'est plus Harlem ; il y a de la haine et de la rage dans l'air (...) à chaque pas notre malaise grandit (...) le silence est si étouffant, la menace si oppressante, que c'est presque un soulagement quand quelque chose explose enfin : une vieille femme nous fixe avec dégoût et crache deux fois (...) (Beauvoir, 1954 : 326/327).

Ce n'est plus l'Oncle Tom que vit Simone de Beauvoir dans les ruelles des taudis noirs de Savannah, mais une partie de la population n'ayant plus la patience ou le courage de subir les affronts quotidiens d'une législation raciale dépassée. Pour les aspects historiques et économiques de la ségrégation dans le Sud, on se reportera aux pages 327 à 343 de *L'Amérique au jour le jour* dans lesquelles Simone de Beauvoir fait un exposé assez complet de la situation en 1947 en s'appuyant sur le Rapport Myrdall de 1942. En substance, elle explique que le dit problème noir est en fait un problème blanc, on ne peut nommer problème

noir une situation créée de toutes pièces par la majorité blanche pour des raisons historiques et économiques. Le Sud vivait dans une psychose du Noir auquel tous les défauts et tous les vices étaient attachés puisqu'il était soi-disant inférieur au Blanc, et que la Bible était là pour le prouver. On retrouve, une fois encore, toutes les excuses des Nationalistes sud-africains dans cette description des Etats-Unis au sortir de la guerre. Les raisons historiques en sont très différentes, mais les justifications et le résultat en sont les mêmes.

Faulkner n'avait pas menti, le Sud était pourri de l'intérieur, la littérature avait décrit les mêmes tares que les rapports officiels à l'intention du Président Roosevelt. Le Comté imaginaire de l'écrivain sudiste, englobait des traits communs à une bonne dizaine d'états, la peur sexuelle des Blancs à l'égard des Noirs y était poussée à son paroxysme dans ses romans et peut-être plus dans ces instantanées que sont les nouvelles, tel *That evening sun*.

Simone de Beauvoir et Nathalie Sorokine commencèrent leur retour vers New York et quittèrent petit à petit ce sud profond pour rejoindre les états sudistes en frontière du monde yankee. Encore des villes : Charleston et ses jardins enchanteurs, Raleigh et Richmond en Virginie et Williamsburg que Simone de Beauvoir appelle : "(...) une des plus tristes mystifications dont j'aie jamais été victime" (Beauvoir, 1954 : 349), se référant ainsi à l'aspect carton-pâte de cette ville reconstruite entièrement par le milliardaire Rockefeller. Trois semaines après avoir quitté Los Angeles, des milliers de kilomètres plus tard, Simone de Beauvoir et Nathalie Sorokine arrivèrent à New York le 7 avril 1947. Une vraie joie s'empara de de Beauvoir : "il est 7 heures du matin et je sens dans mon coeur la même joie que les jours où je rentre à Paris après un voyage ; je me retrouve dans ma ville" (Beauvoir, 1954 : 351). New York, sa deuxième ville, sa cité d'adoption où elle retrouvait une vie plus réelle que les mensonges et les ignominies du Sud mais qu'elle avait réussi à aimer car : "ce Sud me parle plus que toute la Californie et le Far West et en même temps je l'abhorre" (Beauvoir, 1990 : 341). La Californie et l'Ouest étaient trop jeunes, trop simplistes pour cette intellectuelle ; le Sud, lui, avait eu l'avantage de lui avoir offert toute la complexité de sa beauté corrompue et de sa haine extraordinaire.

IV AMOUR

Simone de Beauvoir était donc de retour dans “sa” ville, elle avait encore un mois devant elle avant le retour vers la France, Paris où Sartre se débattait avec Dolorès. Après trois semaines dans le Sud pourri par la ségrégation, New York lui parut fabuleux dans la familiarité. Elle connaissait maintenant cette cité de fond en comble mais devant jouer les cornacs pour Nathalie Sorokine qui n’avait fait qu’y passer lors de son arrivée d’Europe, elle put redécouvrir tous les endroits qu’elle avait aimés. Les Wright, les Gérassi et les intellectuels qu’elle avait rencontrés dès son arrivée lui firent fête comme si elle revenait d’une contrée lointaine. A la lecture de *l’Amérique au jour le jour* et des *Lettres à Sartre*, on ne peut être qu’ébahi par le tourbillon social dans lequel le Castor se trouva. Il n’est question que de “parties”, de dîners, de sorties dans les bars, de réunions avec des éditeurs et des rédacteurs de presse et de sauts aux Relations culturelles pour l’organisation de son dernier mois de conférences. Dans ses lettres à Jean-Paul Sartre, elle se plaint du manque de sommeil mais se refuse à ralentir le rythme effréné de son calendrier “mondain”. Elle est bien trop heureuse de vivre de nouveau dans une ville cosmopolite et de fréquenter des personnes aux idées larges, même si parfois elle peut juger ses interlocuteurs avec une certaine sévérité.

Il serait véritablement trop fastidieux de détailler par le menu tout ce que Simone de Beauvoir fit et vit durant ces dernières semaines. Nous allons nous arrêter sur ce qui nous semble important dans son parcours personnel, en l’occurrence les prémisses de sa relation avec Nelson Algren. Ils n’avaient passé que quelques heures ensemble mais ils s’étaient plu. Il n’y avait eu aucune communication entre eux depuis la lettre écrite dans le train de la Californie. De retour sur la Côte Est, plus proche de lui dans une certaine mesure et lors d’un passage à Philadelphie le 24 avril, elle lui envoya une lettre l’invitant à la rejoindre à New York du 27 avril au 10 mai, date prévue de son départ pour la France (Beauvoir, 1997 : 15). Le ton de la missive, s’il est amical, ne révèle pas grand-chose de l’attrait que Simone de Beauvoir a pour lui. Il s’agit d’une lettre plaisante à un bon ami éloigné et que l’on voudrait bien voir. Elle signe encore : S. de Beauvoir et conclut sa lettre par un très simple : “Au revoir. A bientôt j’espère” (Beauvoir, 1997 : 16). Mais ce que la fille adoptive de l’écrivain nous apprend dans une note faisant suite à cette lettre c’est que :

revenue à New York, Simone de Beauvoir téléphon[a] à Algren [et qu’] elle décid[a] de rejoindre Algren à Chicago, où ils pass[èrent] trois jours, au bout desquels elle le convain[quit] de la raccompagner à New York. Ils y rest[èrent] ensemble jusqu’à son départ pour Paris, le 17 [mai 1947] (ibid).

Elle ne partit en fait pour Chicago que le samedi 10 mai 1947 et l'écrit le 8 mai à Sartre, lui affirmant très calmement : "samedi je pars en avion pour Chicago pour trois jours pour me changer les idées. Le type que j'aimais bien là-bas me supplie depuis deux mois de revenir et je pense que ce sera bien" (Beauvoir, 1990 : 357). Ce fut en effet l'une des décisions les plus importantes de sa vie personnelle, si l'on exclut bien entendu le pacte et la relation singulière avec Sartre. Ce qui nous intéresse dans cette histoire d'amour, car il en s'agit d'une, ce n'est pas tant l'aspect purement biographique de celle-ci que son lien indubitable avec les voyages. Nous laisserons aux critiques féministes le soin de commenter la sémantique des lettres d'amoureuse qu'elle envoya à Algren pendant plusieurs années, certaines, de par leur contenu, étant en désaccord total avec les préceptes du *Deuxième sexe*. Ce qui va nous intéresser dans cette relation passionnée, ce sera en quoi elle renforça l'attrait de Simone de Beauvoir pour l'Amérique et en quoi elle lui permit d'effectuer d'autres voyages qu'elle n'avait jamais rêvé faire, comme celui de 1948 que nous étudierons ultérieurement.

Nelson Algren lui avait plu lors de son court séjour à Chicago car il lui avait fait découvrir un autre visage de cette ville et il avait su lui parler autrement. Elle qui avait si peur de vieillir à l'aube de ses quarante ans, reçut comme un cadeau cet amour que Nelson Algren voulait lui offrir. Elle avait déjà eu des aventures lors de ses voyages, que ce fût avec Bost dans les années 30, Vitold à la Libération ou bien avec deux intellectuels américains lors de ce séjour (Bair, 1991 : 392/393). Avec Algren ce fut différent comme elle l'explique dans *La Force des choses* : "(...) gêne, impatience, fatigue et enfin l'éblouissement d'un accord profond" (Beauvoir, 1963, T1 : 178). Ce qu'elle avait cru apercevoir deux mois auparavant se réalisait bien que, comme le dit la citation précédente, les débuts fussent difficiles.

Ils s'étaient donné rendez-vous à l'aéroport de Chicago et elle décrit de façon romancée cette arrivée et ces quelques jours dans *Les Mandarins*. Simone de Beauvoir ne savait qu'attendre de cet Américain qui l'avait suppliée de revenir le voir. Elle comprit, une fois la glace brisée qu'il allait bouleverser sa vie et que l'Amérique n'aurait plus jamais la même saveur puisque ce pays allait désormais rimer avec amour. Elle qui avait toujours voulu se mêler à la vie américaine, elle venait d'y parvenir dans les bras de Nelson Algren. Si le récit romancé n'est pas chronologiquement exact, on peut penser que les sentiments qu'Anne éprouve à l'égard de Lewis sont très similaires à ceux que de Beauvoir eut pour Algren. Si ce qu'elle vit à Chicago fut très semblable au premier séjour, c'est la découverte sexuelle qui fut une révélation. Trop pudique pour détailler certains faits dans ses mémoires et le journal de *L'Amérique au jour le jour*, *Les Mandarins* sont surprenant d'honnêteté et d'érotisme. Le corps de Lewis / Nelson devint une terre à explorer : "j'embrassai ses yeux, ses lèvres, ma bouche descendit le long de sa poitrine ; elle effleura le nombril enfantin, la fourrure animale, le sexe où un coeur battait à petits coups ; son odeur, sa chaleur me saoulait et j'ai senti que

ma vie me quittait (...)” (Beauvoir, 1954 : 327/328). Quant à Anne / Simone, son corps aussi avait un relief : “je possédais de nouveau des seins, un ventre, un sexe, une chair ; j’étais nourrissante comme le pain, odorante comme la terre” (Beauvoir, 1954 : 319).

Ce voyage aux Etats-Unis semblait tout lui donner : des villes gigantesques, des bourgades d’un autre siècle, des déserts, des montagnes, des autocars et des trains luxueux, des avions rapides, de nouveaux amis et un grand amour qui se dessinait. Sa vie personnelle n’avait pas été des plus heureuses, et nous l’avons vu, l’arrivée de Dolorès dans le paysage sartrien n’avait fait que compliquer encore plus les choses. Ce voyage avait été bénéfique car il lui avait permis de s’échapper de Paris, de se faire connaître aux Etats-Unis en tant que philosophe à part entière, et non pas en tant que compagne de Jean-Paul Sartre ; et finalement cette rencontre lui assurait qu’elle reviendrait dans ce pays qu’elle pourrait revisiter d’un oeil neuf au bras d’un “natif”. Nelson Algren serait ce lien fort entre elle et l’Amérique, mais alors qu’ils passaient leurs derniers jours ensemble à New York où il l’avait rejointe, elle lui dit que leur amour ne pouvait remettre en question son entente et sa vie avec Sartre (Beauvoir, 1963, T1 : 178/179).

Le séjour s’achevait, elle allait devoir quitter Algren, retrouver le Paris d’après-guerre et reprendre sa vie d’intellectuelle Rive Gauche auprès de son difficile compagnon. Elle fit ses adieux à ses amis new-yorkais après avoir vécu encore des jours fous à régler ses affaires. La séparation avec Algren se déroula sur le trottoir, devant son hôtel de Greenwich Village, dans les larmes (Bair, 1991 : 393). Le samedi 17 mai 1947, elle quitta les Etats-Unis à bord d’un vol de la K.L.M avec escale à Terre-Neuve et à Shannon avant d’atterrir à Orly après dix-huit heures de voyage. A son arrivée à New York, elle avait senti que quelque chose était en train de lui arriver et ce quelque chose c’était ce merveilleux séjour de quatre mois dans ce pays complexe mais attachant, et surtout cette histoire qui venait de débiter. Elle lui écrivit à l’escale de Terre-Neuve, comme elle avait écrit à Sartre à l’aller. L’Amérique s’éloignait au rythme des hélices, son grand Rêve américain s’était réalisé, elle reviendrait, elle en était persuadée mais en attendant de retrouver Nelson Algren : “il [allait lui] falloir réapprendre la France et rentrer dans [sa] peau” (Beauvoir, 1954 : 536) comme elle l’écrit en conclusion de *L’Amérique au jour le jour* et comme le souligne également Deirdre Bair dans sa biographie de la philosophe (Bair, 1991 : 394).

CHAPITRE DIXIÈME

TRANSATLANTIQUE

I

CHICAGO-PARIS

Ce fut défaite que Simone de Beauvoir embarqua à bord du vol K.L.M du 17 mai 1947 à destination de Paris. De New York à Terre-Neuve elle pleura sans cesse en lisant le livre que Nelson Algren lui avait offert. A l'escale de Gander, elle eut le courage de lui écrire comme pour ne pas briser le lien qui venait de se créer entre eux. Il fallait lui répéter ce qu'elle lui avait déjà dit à Chicago et à New York les derniers jours, lui proclamer de nouveau son amour bien qu'elle eût pris la décision de repartir à Paris car Sartre y était aux prises avec une Dolorès de plus en plus frustrée par son attentisme sentimental. Cet amour qu'elle éprouve pour lui à cet instant précis est des plus vifs, l'indépendant Castor vient de laisser la place à "Frog Wife", l'épouse grenouille comme aimait à la nommer son "Crocodile Husband", son crocodile de mari. Terre-Neuve c'est encore un petit bout de cet immense continent mais ce n'est déjà plus les Etats-Unis et c'est le dernier arrêt avant de traverser l'océan sans avoir la certitude que l'avion à hélices atteindra la Vieille Europe. Le temps presse, l'amour ne peut attendre, une missive se doit d'être envoyée au "nid conjugal" de Chicago sans tarder ; et quelle missive ! Jamais même avec Sartre elle n'avait employé de tels mots, de telles expressions ! A la lecture de cette lettre écrite sur un bout de table dans une salle de transit d'aérogare, on ne peut que s'extasier devant la métamorphose qui s'est opérée chez l'indomptable Castor :

désormais je serai toujours avec vous, dans les rues tristes de Chicago, sous le métro aérien, dans la chambre solitaire, je serai avec vous comme une épouse aimante avec son mari bien-aimé (...) Je vous aime, il n'y a rien d'autre à ajouter (...) (Beauvoir, 1997 : 17).

En effet, la prose est limpide, le message est clair, Simone de Beauvoir est amoureuse de cet Américain, de ce "gars" de Chicago qui en quelques jours a su embraser son coeur et bouleverser la donne établie. Elle atterrit à Paris le dimanche 18 mai 1947 et se fit un devoir de lui écrire de suite malgré la fatigue du voyage et du décalage horaire pour lui dire sa détresse d'être séparée de lui, même depuis un peu plus de vingt-quatre heures et de conclure

sa première missive de France par un : “je suis votre femme pour toujours” (Beauvoir, 1997 : 18). Ce qu’il faut absolument comprendre dans cette passion qui s’amorce, c’est qu’elle est ressentie par Simone de Beauvoir comme un extraordinaire cadeau de la vie et non pas comme un dû. Nous l’avons vu dans un chapitre précédent, depuis la fin de l’Occupation, Simone de Beauvoir avait su calmer son enthousiasme et avait cessé de croire qu’elle méritait d’être heureuse. Trop de personnes étaient mortes, trop de vies avaient été brisées pour qu’elle continuât à se bercer d’illusions. Depuis 1944/45, tous les bonheurs qui avaient pu la toucher, avaient été reçus comme de véritables aubaines de la vie, comme des sursis supplémentaires face à la mort qui avait fauché tant d’amis et de connaissances. Cet amour qui venait de naître en ces deux êtres venant de deux “planètes” différentes, alors qu’elle approchait de la quarantaine, ne pouvait être que cela : une merveilleuse aubaine. Certes le cadeau était empoisonné par la distance entre les deux amants et par le fait qu’officiellement Simone de Beauvoir n’était pas libre mais une des parties intégrantes d’un couple vieux de pour ainsi dire vingt ans. Sartre était l’amant de Dolorès et Simone de Beauvoir la maîtresse de Nelson Algren ; le pacte laissait assez de place à des relations contingentes pour que Sartre ne s’en inquiétât point. Le problème n’était pas que, selon la morale bourgeoise, ils se fussent trompés ouvertement mais comme elle l’écrivit des années plus tard dans *La Force des choses* : “comment le tiers s’accommoderait [...] de notre arrangement [le pacte] ?” (Beauvoir, 1963, T1 : 177). Sartre commençait déjà à en sentir les répercussions lorsque de Beauvoir revint à Paris. Dolorès ne s’accommodait pas du tout de cet arrangement de 1929. Elle voulait épouser Sartre et ce dernier y réchignait grandement. Le Castor avait choisi de rentrer à Paris coûte que coûte, pensant, un peu benoîtement, que de fréquents voyages outre-Atlantique suffiraient à apaiser Nelson Algren. Elle était beaucoup plus éprise d’Algren que Sartre ne l’était de Dolorès. Sartre ne voyait cette femme que comme une autre conquête, certes plus intellectuelle et mûre que les petites jeunes femmes qu’il affectionnait, mais elle ne devait jamais prendre dans son esprit la place prédominante que de Beauvoir tenait depuis de nombreuses années. La situation de Simone de Beauvoir était plus ambiguë, elle aimait sincèrement Algren qui avait réveillé en elle une sensualité absente de par un commun accord de sa relation avec Sartre et que le petit Bost n’avait jamais su satisfaire comme venait de le faire Algren. Avec lui elle s’était de nouveau sentit femme et non compagne du génial Sartre. Il lui avait tout donné de lui, il l’avait véritablement ensorcelée car elle venait de découvrir ce que l’amour d’un homme pouvait signifier. Elle aimait Sartre mais la relation n’avait jamais été fondée sur la passion mais plutôt sur une entente extraordinaire et une admiration réelle entre deux intellectuels singuliers. Nelson Algren qui ne savait rien de sa notoriété parisienne ni de ses écrits, n’avait vu en elle qu’une femme extrêmement séduisante et complètement “exotique” dans ses vêtements New Look aux lignes épurées à l’opposé de la surcharge vestimentaire chères aux Américaines de l’époque. Il l’avait désirée comme l’on désire

n'importe quelle femme et elle avait su répondre à ses élans et se les remémorait en lui écrivant : "c'était délicieux quand vous m'embrassiez. Je vous aime" (Beauvoir, 1997 : 18).

Le retour à Paris fut donc des plus difficiles, Nelson Algren lui manquait, l'Amérique lui manquait, Paris en ce printemps de 1947 était encore au purgatoire après l'opulence et le modernisme américain. Sartre n'allait pas bien car Dolorès le harcelait et la Famille l'accapara dès sa descente d'avion (Bair, 1991 : 395). Sartre avait besoin d'elle, Paris la déprimait, aussi décidèrent-ils de s'éloigner de la capitale et de partir à Saint-Lambert aux environs de Port-Royal où ils prirent des chambres dans une petite auberge (Beauvoir, 1963, T1 : 179). Ce tête à tête fut salutaire car comme l'explique Deirdre Bair dans sa biographie de la philosophe, ce séjour bucolique eut pour résultat de souder leur entente de façon durable. Ils parlèrent longuement de leurs relations contingentes, et de leur importance dans leurs vies et prirent la décision de demeurer ensemble jusqu'à ce que la mort les sépare mais en tant que "couple professionnel" (Bair, 1991 : 397). S'ils venaient d'être lucides quant à leur relation, ils avaient véritablement occulté la réaction de leurs partenaires, pensant que ceux-ci s'accommoderaient sans mal de cet arrangement fort peu conventionnel. Sans le savoir encore, Simone de Beauvoir venait de signer l'arrêt de mort de son amour transatlantique. Elle venait de faire l'erreur de croire que tous les hommes étaient aussi "modernes" que Jean-Paul Sartre ; elle n'avait pas su sonder l'âme humaine qui demande une exclusivité même si elle peut, parfois, excuser "les coups de canif" dans le contrat sentimental. De nombreux critiques ont essayé de comprendre pourquoi Simone de Beauvoir s'était attachée à Sartre durant une cinquantaine d'années, alors que son modernisme aurait plutôt dû lui faire connaître plusieurs relations nécessaires. D'un autre côté, de nombreuses féministes issues directement du Crédo du *Deuxième Sexe* ont tenté, souvent en vain, d'analyser l'amour "traditionnel" que Simone de Beauvoir porta à Nelson Algren, l'archétype du macho américain. Une explication qui en vaut une autre est que Simone de Beauvoir aurait voulu un homme, un hybride entre Jean-Paul Sartre et Nelson Algren. Sartre pour l'excitation intellectuelle et les combats politiques et Nelson Algren pour la sensualité et la stabilité émotive. Faute de ne pouvoir trouver la perle rare, elle avait tenté de concilier les deux pôles de sa vie et les avaient séparés par des milliers de kilomètres d'océan : d'un côté le Castor parisien, de l'autre la Grenouille de Chicago. En cette fin de mois de mai 1947, elle pensait pouvoir jouer les deux personnages sans peine, sa schizophrénie du bonheur semblait percer de nouveau ainsi, il faut bien l'avouer qu'un certain romantisme masochisme de la séparation. Elle pensait pouvoir allier tous ses plaisirs et tous ses bonheurs, ses pleurs dans l'avion du retour avaient été des pleurs de joies devant un si grand amour qui se dessinait ; même si Algren lui manquait déjà terriblement, elle savait qu'elle allait le retrouver d'ici quelques mois et que, par la même occasion, elle allait pouvoir retrouver sa chère Amérique lorsque

que le tourbillon de Saint-Germain-des-Près deviendrait trop prenant. Néanmoins, elle s'interrogeait déjà sur la longévité d'un amour à distance :

il n'était pas impossible de retourner à Chicago puisque à présent la question de l'argent ne se posait pas ; mais ne valait-il pas mieux renoncer ? Je me le demandais avec une anxiété qui touchait à l'égarement (Beauvoir, 1963, T1 : 180).

L'anxiété demeura mais elle voulut croire à la solidité du lien amoureux entre elle et Algren. Les lettres se succédaient, deux à trois par semaine car il fallait tout raconter au Crocodile, il ne fallait en aucun cas le laisser dans le noir de sa vie parisienne ; aucun détail ne lui fut épargné, des derniers romans français, au cinéma français en passant par les boîtes de nuit de Saint-Germain-des-Près comme le mythique Tabou où jouait l'orchestre de jazz de Boris Vian et qui lança durablement la carrière de Juliette Gréco. Les lettres de mai à septembre 1947 débordent de vie et d'amour, entrecoupées parfois de plaintes d'amoureuse, mais on demeure subjugué par la vie de Simone de Beauvoir en cette période de l'après-guerre ; Saint-Germain-des-Près étant véritablement le centre intellectuel et culturel de la France, mais aussi de l'Europe car Londres ne se relevait pas encore, Berlin était en miettes, Prague et Budapest agonisaient déjà sous le joug soviétique et Moscou respirait du même souffle que son maître incontesté Josef Staline (Beauvoir, 1997 : 18/67). Ces missives d'amoureuse peuvent être également considérées comme un témoignage sociologique important sur la France de la fin des années quarante et les années cinquante. On peut aisément imaginer l'effet que celles-ci eurent sur Nelson Algren isolé à Chicago, chaque lettre représentant un véritable voyage épistolaire pour ce "provincial" américain qui ne connaissait de la France que le port de Marseille d'où il s'était ré-embarqué en 1944 pour rejoindre les Etats-Unis. Comme le souligne fort justement Sylvie Le Bon de Beauvoir, la fille adoptive de la philosophe et celle qui a traduit de l'anglais au français et annoté ses lettres, dans sa préface à l'ouvrage *Lettres à Nelson Algren, un amour transatlantique* : "à Nelson Algren de Chicago, il faut tout apprendre [de la vie française], tout expliquer, il faut l'initier, cet habitant d'une autre planète" (Beauvoir, 1997 : 10). Comme Simone de Beauvoir aurait envoyé ses récits de voyages en solitaire à Sartre, elle en fait de même avec Algren mais avec l'étrangeté de décrire la familiarité de Paris et de la France. Elle se doit de redécouvrir les rues qu'elle connaît si bien et les personnes de son entourage pour mieux les expliquer à "ce Huron" (ibid). Malgré l'absence de l'être aimé, elle réussit le pari de lui faire découvrir son univers grâce à l'écriture, ce médium qui définit sa vie. Chaque lettre devient un périple dans les méandres de son existence de l'époque qu'elle veut absolument partager avec Algren dont elle connaît mieux le pays. Si elle l'invite, à maintes occasions, à la rejoindre dans sa ville,

elle sait que pour l'instant cette possibilité est encore éloignée, aussi doit-elle lui faire un rapport pour ainsi dire photographique des lieux qu'elle aime et des gens qu'elle côtoie dans les cafés et les restaurants de son quartier. C'est que son existence est chargée en ce retour d'Amérique, la tornade Dolorès s'est estompée mais la situation en France ne s'est pas améliorée : rationnement des denrées de base, grèves, début de la répression coloniale à Madagascar et en Indochine, retour sur la scène politique d'anciens collaborateurs, attaques virulentes du parti communiste français à l'encontre de Sartre.

Quant à son travail littéraire, il ne la satisfaisait pas ; elle avait commencé son essai sur les Etats-Unis qui deviendra *L'Amérique au jour le jour*, et elle avait provisoirement abandonné celui sur les femmes, c'est à dire les premières ébauches du *Deuxième sexe* (Beauvoir, 1963, T1 : 180). En fait sa vie tournait en rond et elle supportait mal la séparation d'avec Algren. Sartre travaillait comme un acharné et se débattait mollement en ce qui concernait les revendications de Dolorès. L'été était enfin sur Paris et une canicule assommait ses habitants. Déprimée, sortant et buvant trop, Simone de Beauvoir : "sur un coup de tête (...) sauta dans un avion et partit seule pour la Corse, avec l'espoir de retrouver les impressions du séjour qu'elle y avait fait douze ans plus tôt" (Bair, 1990 : 403). Ce qui est intéressant c'est que ce voyage n'est aucunement mentionné dans *La Force des choses*, mais il est documenté dans deux lettres à Nelson Algren datée du 8 et du 12 juillet 1947. En douze ans, son amour pour cette île ne s'était pas émoussé : "ce pays est aussi extraordinairement beau que dans mon souvenir, sauvage, désert, une mer bleue, de hautes montagnes, des couleurs profondes et riches" (Beauvoir, 1997 : 44). Trois jours de solitude dans le maquis, afin de se ressourcer un peu avant de retrouver Paris pour une journée et de rejoindre Londres où elle et Sartre avaient été invités à la générale de la pièce de ce dernier : *Morts sans sépulture*. Londres faisait également parti des souvenirs de l'avant-guerre, elle avait entendu parler des terribles bombardements qu'avaient dû subir la capitale britannique mais rien ne l'avait préparée, à la descente du train-ferry, pour ce qu'elle découvrait. Deux ans après la fin des hostilités, l'Angleterre et Londres en particulier, vivaient dans un purgatoire encore plus cruel que celui de la France. Les héros d'hier qui avaient reconquis l'Europe avec l'aide américaine, ne se relevaient que difficilement de leur isolement et des attaques répétées de la Luftwaffe. Beaucoup de choses des années trente avaient disparu durant le Blitz et dans les derniers mois de la guerre lorsqu'Hitler lança, dans un dernier effort criminel, ses bombes-fusées : les V1 et les V2 sur une population déjà grandement affaiblie. Malgré les destructions omniprésentes, Simone de Beauvoir ne put s'empêcher d'aimer de nouveau cette ville blessée avec : "partout des ruines ; envahies par de hautes roses trémières, elles ménageaient, au coeur de cette ville opaque, des espaces libres, des perspectives, des jardins" (Beauvoir, 1963, T1 : 186). Le Castor ne pouvait qu'être sensible à cette nature indestructible qui faisait son apparition au milieu des cratères et des façades effondrées. Ces roses sauvages, si anglaises,

survivant au milieu des décombres, c'était un peu le symbole de ce peuple d'Albion qui n'avait pas courbé l'échine devant la fureur teutonne : “[les Anglais] sont très pauvres et sombres (...) très courageux, [ils] acceptent la situation avec élégance” (Beauvoir, 1997 : 49). Elle fut de retour à Paris le 19 juillet où la canicule ne s'était pas assagie. Sartre partit quelques jours pour le Havre avec Dolorès et elle demeura dans la capitale, planifiant son très prochain départ pour Chicago qu'elle venait de décider à la lecture d'une lettre d'Algren qui se morfondait et qui avait presque voulu la demander en mariage (Beauvoir, 1997 : 54). Le 28 juillet, elle lui écrit qu'elle arriverait à Chicago le 7 septembre en début de soirée (Beauvoir, 1997 : 55). Elle n'avait pas prévu ce retour si rapide aux Etats-Unis mais la situation l'imposait et Sartre l'y encouragea en lui prêtant l'argent nécessaire au passage aérien et aux dépenses sur place (ibid). Mais pourquoi donc attendre plus d'un mois pour retrouver Agren ? C'est que fidèle à ses habitudes, elle ne voulait pas annuler un voyage avec Sartre au Danemark et en Suède courant août. Côté privé et sentimental, elle se sentait libre mais elle prenait très au sérieux son rôle de compagne officielle de Sartre. Puisqu'ils avaient été invités en couple, elle se ferait un devoir de l'y accompagner même si sa présence aurait été plus urgente outre-atlantique ? De plus, n'oublions pas que l'attrait d'un voyage, ne pouvait que séduire de Beauvoir, dépassant ainsi les aléas de sa relation à distance avec Agren. Comme nous l'avons déjà souligné, Simone de Beauvoir pensait encore à l'époque que son partenaire s'accommodait de son autre vie, même si déjà il faisait montre de sentiments d'exclusivité dans ses lettres. Le 1er août, elle monta donc en compagnie de Sartre : “(...) dans l'avion le plus joli qu'[elle ait] vu” (Beauvoir, 1997 : 57), comme elle le décrit dans une lettre à Agren daté du 2 août 1947, qui les déposa sans encombres à Copenhague . Le lecteur appréciera le certain manque de tact du Castor qui persiste dans cette voie en ajoutant quelques lignes plus bas : “j'ai (...) pensé : dans un mois un autre avion m'emportera à Chicago, je rejoindrai mon bien-aimé jeune du cru” (ibid). Copenhague les reçut comme des hôtes de marque, dès l'aéroport Sartre était attendu par une horde de journalistes qui lui demandèrent ce qu'il pensait de Kierkegaard et d'Andersen (Beauvoir, 1997, 57/58), car Sartre venait d'atterrir dans la patrie de son maître à penser, celui qui avait été le premier à réfléchir à ce qui allait devenir l'Existentialisme. Quant à Andersen, il n'en pensait pas grand chose mais Simone de Beauvoir l'aimait beaucoup depuis sa jeunesse (ibid). La capitale danoise était paisible et bien peignée, la fraîcheur des jardins de Tivoli ne parvint néanmoins pas à soulager chez le Castor : “(...) une tension qui ne s'était pas relâchée” (Beauvoir, 1963, T1 : 188). Elle s'explique mal sur ce point dans ses mémoires, elle accuse simplement l'attention qu'ils reçurent d'avoir exacerbé son malaise qui se traduisit par de nombreux cauchemars (ibid). Se sentait-elle coupable de ne pas avoir rejoint Agren dès la réception de la fameuse lettre ? Les problèmes politiques et personnels de Sartre prenaient-ils trop de place parmi les siens ? L'abus d'alcool et la fatigue des précédents voyages prenaient-ils le dessus ? Toutes ces interprétations sont

possibles. Elle n'en laissa rien paraître à son Huron, lui décrivant méticuleusement les rues et les places de Copenhague et lui écrivant le 10 août : “Nelson bien-aimé, je vous écris de votre patrie ancestrale, d’une rocailleuse île suédoise (...)” (Beauvoir, 1997 : 59). Nelson Algren était d’origine suédoise et elle espérait, peut-être, lui faire plaisir en découvrant pour eux deux cette terre nordique que ses aïeux avaient quittée pour la lointaine Amérique. En Suède, même accueil pour les deux chantres de l’Existentialisme à la française, même dans la petite ville où leur ferry-boat aborda. A Stockholm, ils durent jouer très serré pour que les journalistes ne les importunent pas trop. C’est avec soulagement qu’ils gagnèrent la Laponie suédoise par le train où les grandes étendues les calmèrent. Ils voulurent voir la norvégienne Narvik, détruite : “(...) sa misère contrastait avec l’opulence suédoise. L’Histoire se moquait de la morale” (Beauvoir, 1963, T1 : 189/190). La résistante Norvège, avait payé le même prix que l’Angleterre et la France, alors que la neutre Suède avait traversé la guerre sans égratignures mais de façon plus digne que la très germanique Suisse.

Simone de Beauvoir et Sartre rentrèrent à Paris début septembre et comme promis, mais avec deux jours de retard, elle repartit aussitôt et prit un vol de la T.W.A qui faisait escale à Paris, en route entre Athènes et l’Amérique (Beauvoir, 1963, T1 : 190).

II PARIS-CHICAGO-PARIS-BERLIN

Autant l'avion qui l'avait emmenée à Copenhague l'avait enchantée par son confort et son luxe, autant le vol de la T.W.A qu'elle emprunta en cet automne 1947 lui laissa un souvenir de peur, ayant bien cru que la mort allait finalement la faucher. Ce voyage "retour" ne commençait pas sous de bons augures car :

c'était un vieil appareil poussif (...) qui mettait douze heures pour aller de Shannon aux Açores. Je m'endormis pendant ce trajet et je m'éveillai en sursaut : l'avion virait, un moteur venait de s'arrêter et nous retournions à Shannon (...) la peur ne me lâcha guère (...) si un autre moteur s'arrêtait (...) Ah ! comme je souhaitai que la mort vînt à moi déguisée, sans m'infliger son imminence ni, surtout, sa solitude ! (Beauvoir, 1963, T1 : 190).

Durant cinq longues heures, Simone de Beauvoir eut le temps de voir la mort en face, comme peut-être elle n'avait jamais eu l'occasion de la voir de cette façon auparavant ; même l'accident de bicyclette durant l'Occupation avait eu l'avantage d'être extrêmement rapide, mais cinq heures à se demander si l'avion n'allait pas sombrer dans l'océan, pour celle qui redoutait la mort avant toute autre chose, on ne peut que comprendre la panique silencieuse qui l'enveloppa jusqu'à l'atterrissage sans peine à Shannon sur la côte irlandaise. Elle demeura deux jours entiers à errer sur la lande environnante, si semblable à celle du Yorkshire des romans des soeurs Brontë qu'elle avait lus adolescente : elle était un peu la Catherine des *Hauts-de-Hurlevent*, Algren son Heathcliff et la mort avait failli les séparer à tout jamais, mais à l'inverse des deux amants du célèbre ouvrage se retrouvant au-delà la mort, celle de Beauvoir n'aurait été qu'une fin sans retour.

L'avion repartit enfin vers les Açores mais à l'atterrissage un pneu éclata, la bloquant dix-huit heures supplémentaires dans un hall d'aérodrome (Beauvoir, 1963, T1 : 191). Lorsque les réparations furent effectuées, le dernier tronçon du passage aérien ne démentit pas le cauchemar des deux précédents : "(...) nous traversâmes des orages : l'avion fit de nuage en nuage une chute de 1500 mètres" (ibid). Elle arriva, finalement, épuisée aux Etats-Unis qu'elle ne pensait jamais devoir revoir après ce vol digne des pires scénarii que les journaux de l'époque exposaient en premières lignes. Les accidents d'avion étaient fréquents à cette époque, l'aviation civile avait fait d'énormes progrès mais le temps des pionniers que Saint-Exupéry décrivait dans *Vol de nuit* et *Terre des hommes* n'était pas si éloigné. Les avions étaient certes plus rapides que les paquebots de la Transat mais chaque départ sous-entendait

un risque réel ; le Castor n'écrivait-elle pas à Algren quelques semaines auparavant alors qu'elle ignorait encore qu'elle irait le retrouver à Chicago : "que dites-vous de ces atroces accidents d'avion ? (...) Je ne suis pas sûre que nous remonterons un jour dans un avion. Vous aimeriez brûler vif, vous ? Nous avons eu beaucoup de chance" (Beauvoir, 1997 : 36). Simone de Beauvoir avait donc surmonté sa peur, pour rejoindre Algren au plus vite car elle avait décidé de ne rester que deux semaines en sa compagnie. Elle enrageait car elle venait de perdre quatre jours entre l'annulation du vol initial et les problèmes techniques durant le vol et aux escales. Néanmoins, dès l'arrivée à Chicago elle sut qu'elle avait eu raison de prendre le risque de s'écraser au milieu de l'Atlantique. Algren avait besoin d'elle et son accueil fut des plus chaleureux. Il continua de lui faire découvrir sa ville et les bas-fonds de celle-ci qu'elle affectionnait. Elle eut également l'occasion de rencontrer certaines de ses connaissances : des marginaux pour la plupart. Comme l'écrit Deirdre Bair dans son ouvrage : "leur relation ne ressemblait en rien, à ce stade, à ce qu'elle avait vécu avec Sartre et qui s'était peu à peu transformé depuis la guerre en un échange d'idées (...)" (Bair, 1991 : 407). Tout d'abord, et nous l'avons souligné à plusieurs reprises, la donnée érotique était très importante avec Algren, elle avait totalement disparu avec Sartre ; deuxièmement, ils se connaissaient encore mal, les lettres ne suffisaient pas et ils leur fallait se découvrir à chaque instant. Néanmoins, on pourra ne pas être tout à fait d'accord avec la remarque de Mme Bair et penser que ce début de relation, si l'on fait abstraction du caractère sexuel de celle-ci, possédait des similarités avec les débuts de celle avec Sartre en 1929, et durant une bonne partie des années trente. Cette prédilection pour les bas-fonds et les marginaux de tous bords, ne peut que rappeler les années parnassiennes. Tout comme Algren, Sartre avait su faire découvrir à son Castor l'envers de Paris, loin des appartements cossus du VIème et VIIème arrondissements de la capitale et des goûters pour petites demoiselles de bonnes familles, fussent-elles désargentées. Sartre lui avait donné une clé dont elle lui serait toujours extrêmement reconnaissante, ce qui explique bien souvent sa fidélité à tout crin à son égard. Algren en fit de même avec Chicago et l'Amérique d'une certaine façon. A New-York et dans le Sud, elle avait aperçu le revers du rêve américain, avec Algren elle l'avait véritablement touché. A New York et à Los Angeles, elle avait rencontré de nombreux intellectuels mais Algren lui avait montré la solitude de l'écrivain américain dans une société qui respectait plus l'étalon dollar que la pensée pure et la création artistique et littéraire ; Greenwich Village et certains quartiers "bohèmes" de Los Angeles, ne pouvaient cacher le conservatisme de ce grand pays et le mépris de celui-ci à l'encontre de ses intellectuels qu'Algren ressentait profondément chaque jour. Même si Saint-Germain-des-Prés était un microcosme comparable à celui du Village new-yorkais, la société française, de par son histoire, s'intéressait beaucoup plus à la pensée que la jeune nation américaine bâtie sur le progrès et l'argent. Algren voulait lui faire comprendre que les Etats-Unis n'étaient pas uniquement un film hollywoodien mais

aussi un pays de pauvres et d'exclus qui avaient raté le train en marche. De plus, en cette année 1947, toutes les revendications étaient vues comme des manœuvres subversives pour miner les fondements de cette grande démocratie capitaliste. L'Amérique s'enfonçait rapidement dans la psychose rouge en ce début de Guerre Froide, les intellectuels de gauche ou les libéraux qui tentaient par leurs écrits de révéler les injustices du système, se voyaient de plus en plus montrés du doigt par le gouvernement et par la grande majorité de la "middle-class" bien pensante et certains commençaient déjà à subir l'ire du sénateur MacCarthy : "(...) les amis d'Algren (...) avaient d'ailleurs beaucoup de mal à garder leurs postes ; à Hollywood, l'épuration anti-communiste semait la panique et partout aux U.S.A les libéraux passaient pour rouges (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 191). En France, le parti communiste représentait une véritable force, respectée et crainte, aux Etats-Unis, il était hors de question d'accepter cela, même si l'U.R.S.S avait été un allié privilégié durant la guerre. Comme en 1944/45 en France, on épurait le pays, quitte à faire de nombreuses erreurs mais il fallait trouver des coupables à tout prix. L'intensité de la haine anti-communiste officielle pouvait être comparée à celle anti-collaborationniste qui s'était mêlée à la joie de la Libération de la France. L'U.R.S.S n'était sûrement pas le paradis espéré par toute une génération, mais l'Amérique glissait dangereusement vers une intolérance peu digne de sa Constitution et de ses idéaux ; on muselait le pays de façon cynique et certaine. Simone de Beauvoir ne pouvait rester aveugle à ce qui se passait autour d'elle et elle ne le fut pas mais les retrouvailles étaient trop intenses, la relation avec Algren trop merveilleuse pour que la politique vînt durablement briser leur bonheur. Elle était heureuse en cet automne 1947, l'amour d'Algren à son endroit était intact, elle aimait ce qu'elle découvrait de lui et il l'encourageait dans ses projets philosophiques et littéraires. Il lui avait bien demandé de rester définitivement (Beauvoir, 1963, T1 : 192) ; mais il n'avait pas insisté outre mesure à l'écoute des arguments bien huilés de son Epouse-Grenouille : sa vie était à Paris, elle ne pouvait travailler hors de cette ville où Sartre habitait également et qui avait tant besoin d'elle. Elle aimait Algren mais il était préférable pour l'instant de s'écrire deux fois par semaine et de se voir deux fois l'an (Bair, 1991 : 408). N'était-il pas vrai que Nelson Algren ne parlait pas un mot de français ? Qu'il était si enraciné à Chicago que son travail en pâtirait s'il venait à s'installer en France ? Ils étaient tous deux des égaux sur le plan intellectuel et leur travail respectif ne devait aucunement souffrir d'un déménagement accepté du bout des lèvres. Leur amour était assez fort pour transcender les distances et les séparations, il ne pouvait que renaître, plus fort, à chaque retrouvaille. C'est ainsi que Simone de Beauvoir envisageait l'avenir lorsqu'elle quitta de nouveau Chicago, son séjour et l'ardeur de Nelson Algren l'avaient rassurée et :

tout et tout le monde s'insérait très exactement à la place qu'elle avait définie, se pliant volontiers, semblait-il, à sa volonté et attendant un signe d'elle pour venir se mêler à sa vie de la manière qui lui conviendrait (ibid).

De plus, ils avaient convenu de se retrouver au printemps 1948 et de faire : "(...) ensemble un voyage de plusieurs mois, le long du Mississippi, au Guatemala, au Mexique" (Beauvoir, 1963, T1 : 192). Tout lui souriait lorsqu'elle quitta la petite maison d'Algren sur Wabansia Avenue et qu'un taxi la déposa à l'aéroport de Chicago où il lui avait fait envoyer des fleurs avant sa montée dans l'avion. Mais malgré l'avenir qui augurait bonheur et satisfaction, elle ne put s'empêcher de fondre en sanglots après lui avoir téléphoné pour le remercier de l'attention (Beauvoir, 1997 : 68). On appréciera le masochisme, appelons-le ainsi, qui s'emparait de Simone de Beauvoir lors de ces séparations voulues ; on ne peut que demeurer surpris par l'intensité de celui-ci à la lecture d'une phrase de ce type écrite le 26 et 27 septembre 1947, trois à quatre jours après son départ : "je vous ai téléphoné (...) Quand j'ai raccroché, quelque chose s'est brisé en moi, qui restera muet, froid et mort jusqu'au jour béni où vous m'embrasserez de nouveau" (ibid). On remarquera également que de Beauvoir n'a pas senti le besoin de lui écrire de l'avion du retour le 23 septembre, arrivé à Paris le 24 après vingt-trois heures de voyage. Elle aura attendu deux jours pleins pour reprendre la plume et assurer Algren de son amour, pour ainsi dire éternel, et de lui faire part de sa douleur d'être séparée de lui. Elle invoque la fatigue du vol et avoir dormi quatorze heures d'affilée : "(...) ne me réveillant qu'une fois pour penser à vous et pleurer encore" (Beauvoir, 1997 : 69). On s'étonnera néanmoins qu'elle soit sortie au lieu de lui écrire de suite et qu'elle ait eu la force d'aller discuter avec le traducteur anglais des *Bouches inutiles* de la possibilité de monter la pièce à Londres (ibid). Le lecteur appréciera sans aucun doute la hiérarchie stricte des priorités de Simone de Beauvoir : c'est à dire le travail et sa production littéraire et dramatique avant tout. On comprendra mieux son choix de ne pas s'installer à Chicago, ne fût-ce que le temps de sa liaison avec Algren, quitte à faire de fréquentes apparitions à Paris, car il lui aurait semblé être en exil et sa notoriété en aurait souffert, plus que sa production proprement dite. Si elle se plaignait d'être importunée dans les cafés, cette reconnaissance couronnait des années de travail et réalisait le rêve de ses quinze ans, même l'amour de Nelson Algren n'allait pas ralentir ce processus entamé, aussi fort qu'il fût. Nelson comprendrait l'importance de sa présence à Paris et à l'inverse du personnage de Paule dans *Les Mandarins*, elle n'allait pas "sacrifier" sa carrière maintenant bien établie, fût-ce pour l'amour de : "(...) ce solitaire complètement dingue, ce poivrot timide, cette tendre brute [Nelson Algren]" (Bair, 1991 : 408). Ses larmes, bien que masochistes, étaient véridiques, mais elle avait fait un choix, imitant peut-être trop ceux de Sartre avec ses "femmes", un choix tout de même auquel elle devait se tenir pour tenter d'être heureuse.

L'était-elle véritablement lorsqu'elle retrouva, une fois encore, sa vie parisienne après les charmes de Wabansia Avenue et l'amour bourru de Nelson Algren ? Sa vie était surtout extrêmement remplie entre *Les Temps modernes* qu'elle dirigeait au nom de Sartre qui délaissait de plus en plus le côté rébarbatif du travail de lecture et de rédaction. Elle tentait de mettre par écrit ses souvenirs et ses impressions d'Amérique et parallèlement elle se penchait de plus en plus sur son essai sur les femmes sans pourtant tenir encore un fil directeur digne de ce nom. Nelson Algren lui manquait terriblement mais Sartre avait besoin d'elle car il faisait l'objet de critiques de plus en plus vives de la part des communistes qui l'accusaient d'être vendu à la bourgeoisie, mais aussi de la part de la même bourgeoisie qui l'accusait d'être trop proche des Staliniens. En fait l'Existentialisme était à l'ordre du jour et était traîné dans la boue car il était, soi-disant, corrupteur de la jeunesse :

les ennemis de Sartre entretenaient les équivoques qui s'étaient créées autour de l'existentialisme. Sous cette étiquette, on avait rangé tous nos livres (...) et ceux de nos amis (...) et aussi une certaine peinture, une certaine musique (...) Sartre qui aimait la jeunesse et le jazz était agacé par les attaques dirigées contre les existentialistes ; vagabonder, danser, écouter Vian jouer de la trompette, où était le crime ? Cependant, on se servait d'eux pour le discréditer. Quelle confiance accorder à un philosophe dont la doctrine inspire des orgies ? Comment croire à la sincérité politique d'un maître à penser dont les disciples ne vivent que pour s'amuser ? (Beauvoir, 1963, T1 : 199/200).

Telle était l'ambiance à son retour des Etats-Unis, si l'Existentialisme plaisait aux héritiers des zazous, il déplaisait fortement à la grande majorité des intellectuels français qui ne le comprenait que comme une philosophie hédoniste et égoïste de la vie. Sartre, et de Beauvoir par extension, jouaient trop les agents libres ; de gauche sans être communistes, haïssant le gaullisme et la bourgeoisie qui le soutenait, méprisant les libéraux et les centristes, Sartre et ses "disciples" ne se voulaient associés à aucun courant politique. Certes ils étaient plus proches des communistes que tout autre parti, mais la chape stalinienne qui pesait sur le grand parti ouvrier ne pouvait que déplaire à ces deux libres penseurs. On les éclaboussait de boue à longueur d'articles dans les divers journaux et revues d'opinion de l'époque ; ceux-ci étaient nombreux et incisifs, et on se servait d'une certaine jeunesse éduquée et souvent nantie qu'on les accusait de corrompre, corruption existant en fait depuis bien longtemps. De Beauvoir et Sartre n'avaient pas inventé les caves de Saint-Germain, ils les fréquentaient à peine, ils avaient simplement le tort d'aimer le jazz depuis longtemps et de vénérer une jeunesse anti-conformiste qui leur rappelait la leur. Il faut dire qu'outre ce soutien passif aux "excités" de la rue de Seine et d'ailleurs, Simone de Beauvoir et son compagnon donnèrent

des munitions à leurs détracteurs de tout bord lorsqu'ils acceptèrent d'animer une émission radiophonique intitulée : *La Tribune des Temps modernes* et qui fut vite interdite de par son caractère trop virulent critiqué par la presse parisienne en général (Francis, Gontier, 1979 : 53). Ce fut donc avec soulagement que les deux philosophes partirent passer les vacances de Noël à La Pouèze chez Madame Morel comme ils le faisaient pour ainsi dire religieusement depuis des années. Ce séjour ressembla à tant d'autres par son calme et l'amitié de leur hôtesse. Ils rentrèrent à Paris reposés et prêts à affronter l'ancienne capitale du Reich où ils avaient été invités à la générale des *Mouches* en allemand. Ils étaient tous deux fort intrigués de retrouver Berlin où Sartre avait passé un an au moment de l'avènement du nazisme officiel mais comme l'explique Simone de Beauvoir dans ses mémoires : "j'étais mal à l'aise quand je montai dans le train de Berlin : voir des Allemands, leur parler, cette idée me blessait" (Beauvoir, 1963, T1 : 202). Cet express qu'elle avait pris en 1934 pour rejoindre Sartre à l'Institut français de Berlin, avait été pour elle à l'époque le comble du cosmopolisme et lui avait fait croire un instant qu'elle était devenue une grande voyageuse. Celui qu'elle prit en cette fin janvier 1948 n'avait rien à voir avec son prédécesseur d'avant-guerre. Dans ce train sinistre, elle et Sartre furent claquemurés dans un wagon-lit spécialement réservé aux officiers français d'occupation et aux quelques rares civils faisant le voyage vers l'ancienne Némésis. Sentiment de malaise pour Simone de Beauvoir, non plus de retrouver l'Allemagne, mais d'être : "à l'intérieur [du pays] qui nous environnait (...) une colonie française itinérante, cela m'a fâcheusement rappelé les Allemands en France occupée" (Beauvoir, 1997 : 159). L'Allemagne était vaincue, de Beauvoir ne pouvait l'ignorer, mais l'arrogance des autres voyageurs la gêna lorsqu'elle commença à voir l'étendue des destructions par la vitre du train filant vers Berlin. Elle avait vu Londres récemment, mais rien n'aurait pu la préparer au spectacle apocalyptique qui l'attendait à la descente du train. Même les actualités visionnées dans les cinémas parisiens n'avaient pas été à même de transcrire l'annihilation pour ainsi dire totale d'une si grande cité. Londres avait gardé son caractère humain au milieu des ruines-jardins ; les Anglais étaient pauvres mais dignes et élégants, Berlin, pour sa part, avait tout perdu : "(...) ruines et décombres, décombres et ruines, à l'infini. Impossible d'imaginer la réalité bien que j'en aie tellement entendu parler (...)" (ibid). Et de réenchérir dans *La Force des choses* à propos de son malaise de côtoyer des Allemands : "dès que j'eus mis le pied à Berlin, ma rancune fut désarmée : partout des ruines ; que d'éclopés et quelle misère ! Alexanderplatz, Unter den Linden, tout était en miettes (...) les lieux n'avaient plus lieu" (Beauvoir, 1963, T1 : 202). Comment analyser l'inimaginable ? Comment tenter de retrouver son passé dans le désert urbain qu'était devenu Berlin, elle était déjà repartie à la découverte de villes visitées auparavant, même si certaines choses avaient changé, comme à Londres, elle avait récupéré une partie du passé, mais à Berlin la tâche était impossible, le coeur même de la ville avait été percé, il avait cessé de battre au rythme des tramways et des

brasseries de l'Alexanderplatz et à celui des masses de promeneurs arpentant l'élégante avenue Unter den Linden. En 1934, les Nazis étaient maîtres de la ville, Hitler siégeait à la Chancellerie mais Berlin respirait encore, ses habitants étaient orgueilleux et fiers de leur cité, les magasins regorgeaient d'articles en tout genre et de victuailles, Berlin était la véritable capitale d'un Etat puissant. En ce début 1948, presque 3 ans après la fin des hostilités, la ville et le pays entier étaient occupés par les Alliés, pour ainsi dire rien n'avait repris : Allemagne An III. Sartre et de Beauvoir logeaient dans le Secteur français de Frohnau à 25 kilomètres du Mitte, l'ancien centre ville et les deux philosophes se plaignaient amèrement d'être contraints de dépendre des officiels français pour les promener et les divertir. Néanmoins, fidèles à leur habitudes et à leur haine du protocole, ils réussirent parfois à s'échapper de leur coquette banlieue pour rejoindre ce qui demeurait de la ville de leur jeunesse ; ce qu'ils avaient vu brièvement des voitures officielles et du train n'avait pas menti, le vieux Berlin avait disparu à tout jamais sous les bombes libératrices des Américains et des Soviétiques. L'Allemagne payait le prix de son aveuglement criminel et de son allégeance au Führer. Berlin avait été anéantie matériellement et psychologiquement, car dans ces ruines et ses avenues éventrés, une population similaire à celle de Paris tentait de survivre non pas comme des êtres humains, mais comme des animaux à la recherche de nourriture. Berlin était devenue la ville de la faim, la faim des grandes famines moyenâgeuses lorsque que de pauvres hères sont prêts à tout pour un guignon de pain. Paris avait subi de terribles pénuries pendant l'Occupation mais jamais Simone de Beauvoir n'avait vu un tel dénuement dans une ville occidentale, même avec des tickets de rationnement, impossible de se faire servir convenablement dans les rares restaurants et cafés ouverts : "les visages sont gris de faim (...)" (Beauvoir, 1997 : 162) ; et d'ajouter un peu plus loin : "nous [Sartre et elle-même] avons compris avec nos estomacs l'Allemagne des Allemands" (Beauvoir, 1997 : 167). Simone de Beauvoir a de la sympathie pour ces Berlinois traînant leur poussette remplie de bois et portant de larges sacs dans l'espoir de trouver quelques victuailles au marché officiel ou noir. Leur châtement est si grand que l'on ose leur donner l'absolution ; la France a également souffert et c'est l'ancienne victime qui se tourne vers les nouveaux vaincus qui, comme lors du Sièg de Paris en 1870, ont transformé le Tiergarten, c'est à dire le jardin zoologique, en un énorme Gemüsegarten, un jardin potager (ibid). L'histoire se répète sans cesse : occupations et destructions sont semblables, peu importe leurs provenances, seuls leurs degrés varient selon la sauvagerie humaine. Simone de Beauvoir n'aime pas tous ces officiels alliés arrogants se délectant du pathétisme de la situation allemande. L'histoire se répétant, est-il nécessaire de punir indéfiniment une nation qui ensuite ivre de frustration et de la honte des vaincus se retournent contre les anciens vainqueurs comme ce fut le cas après le Traité de Versailles en 1919 qui sonnait déjà le glas de la paix européenne. La République de Weimar avait tant et bien payé pour la Première Guerre Mondiale qu'elle avait engendré le

cauchemar nazi et les conséquences funestes que l'on connaît. La détresse allemande et berlinoise en particulier étaient suffisantes à Simone de Beauvoir pour excuser le pays qui avait occupé et martyrisé le sien, de plus tous les Allemands qu'elle rencontrait avaient à coeur de faire montre et pensaient qu'un Mea Culpa national se devait d'exister pour expier les fautes d'avant mai 1945. A ce sujet Sartre, et par conséquent de Beauvoir, avaient une optique différente qu'elle explique à Nelson Algren dans une lettre du mardi 3 février 1948 :

cette question du repentir est cruciale pour les Allemands (...) En fait (...) tous [ceux] que nous rencontrons sont antinazis (...); beaucoup de communistes pensent que l'Allemagne doit se repentir (...) La position de Sartre est qu'ils devraient accepter la responsabilité collective de tout ce qu'ils ont fait, et se sentir coupables (...) mais ce sentiment, ce sens de la responsabilité n'impliquent ni honte, ni l'humiliation, ni le remords, ils impliquent une volonté concrète d'agir correctement à l'avenir (Beauvoir, 1997 : 163).

On appréciera le côté chrétien de cette position, vous les Allemands vous avez fauté, vous devez confesser vos péchés et ceux de vos voisins, recevoir l'absolution et promettre de ne plus vous éloigner du droit chemin. Ce type de philosophie permet ainsi aux fautifs d'éviter un purgatoire trop long qu'un remords quasi éternel impliquerait. Il n'est pas question de punir la grande majorité des Allemands, mais celle-ci doit faire face honnêtement à ses responsabilités plutôt que d'accuser son voisin d'avoir été nazi. N'oublions pas qu'Hitler n'est pas venu au pouvoir par un coup d'état, il fut démocratiquement élu par un pays humilié et à la dérive. Le remords ne suffit donc pas à la reprise du pays et à la normalisation des rapports avec les Alliés, il s'agit en fait d'une main tendue que Sartre offrait à l'Allemagne moribonde ; du philosophe germanophone qu'il était, on ne pouvait attendre moins. Bien que sa compagne eût à coeur de le suivre dans cette direction, elle demeura honnête quant à la viabilité d'un tel projet lorsqu'elle rencontra des étudiants berlinois :

(...) désespérés, pathétiques, d'une grande bonne volonté, et essa[yant] de vivre en dépit de tout. En réalité, ils l'avou[èrent] eux-mêmes, tous les étudiants allemands ne leur ressembl[aient] pas, beaucoup rest[aient] violemment nationalistes, bornés et fort mal disposés (Beauvoir, 1997 : 166).

L'Allemagne demeurait ce qu'elle était, fière, parfois belliqueuse, trois ans n'étaient pas suffisants à l'expiation de tous les péchés, mais il fallait tout de même offrir un avenir décent à ces jeunes d'une vingtaine d'années qui n'avaient eu pour malheur que de naître allemands.

Quant à la représentation des *Mouches*, bien que la mise en scène fût reniée par Sartre, elle fut pourtant un succès éclatant tant le public allemand s'y bouscula, trouvant dans le message dramatique certaines réponses à ses interrogations. Du côté officiel, les réactions furent partagées, les Français vomirent la pièce et les Russes la reçurent avec politesse puisque son auteur et de Beauvoir furent invités au Club russe après une demi-heure d'applaudissements (Beauvoir, 1997 : 166/167). Dans cette ville "libérée" par les Russes, de Beauvoir et Sartre furent donc reçus cordialement dans leur club alors que : "(...) les communistes français (...) [les] déchir[aient] à belles dents" (Beauvoir, 1997 : 167). Enfin ce fut la version qu'elle envoya à Algren à Chicago mais qui ne correspond pas tout à fait à celle de ses mémoires où elle admet que : "(...) les Russes se dégelèrent un peu : peu" (Beauvoir, 1963, T1 : 204). Sartre était toujours suspecté d'être anti-communiste et pire encore d'anti-staliniste ; s'était rendu en Allemagne à l'invitation de la France qui l'y avait reçu fort officiellement, avait fréquenté quelques Américains berlinois et avait été convié à dîner au Club anglais (Beauvoir, 1997 : 166). Les Russes ne pouvaient que se méfier de cet intellectuel refusant d'être classé à une époque où la polarisation politique était de rigueur. On l'invita donc en compagnie de Simone de Beauvoir, mais on peut imaginer qu'il s'agit d'une invitation de courtoisie plus que d'une invitation politiquement motivée. L'U.R.S.S gardait son secret, les Soviétiques ne se déridaient que fort peu et vivaient isolés dans leur secteur à l'est de Berlin où la rumeur assurait qu'il ne faisait pas bon flâner (Beauvoir, 1963, T1 : 202), mais où Sartre et Beauvoir aboutirent un jour sans même sans rendre compte (Beauvoir, 1963, T1 : 203). En cette année 1948, peu importait le secteur où les Berlinoises habitaient, la désolation était la même à l'ouest ou bien à l'est de la cité, les problèmes étaient semblables et la circulation entre les zones encore aisée, malheureusement, la situation allait changer dans les mois à venir et les Russes allaient vite organiser un blocus des secteurs occidentaux, détruisant ainsi toute chance d'unité de l'Allemagne et de son ancienne capitale car les intérêts politiques étaient ailleurs et les accords de Yalta en avaient déjà décidé ainsi. L'Europe, puis le monde seraient divisés en deux blocs ennemis, la Guerre Froide était sur le point de débiter lorsqu'elle quitta Berlin.

III LE MARI DU MEXIQUE

De retour à Paris, le rythme effréné de sa vie reprit de plus belle. Elle travaillait activement au manuscrit de ce qui allait devenir *Le Deuxième sexe* et dont un long extrait intitulé : *La Femme et Les Mythes* parut dans *Les Temps modernes* de mai 1948 (Francis, Gontier, 1979 : 55). Elle assistait également aux répétitions des *Mains sales* et *Les Temps modernes*, une nouvelle fois, publièrent de février à avril des extraits de *L'Amérique au jour le jour* qui parut dans sa version intégrale chez Mohrien en juillet 1948 (Francis, Gontier, 1979 : 54) ; pour n'être publié chez Gallimard qu'en 1954. Le 10 avril elle partit en compagnie de Sartre se reposer à Ramatuelle bien qu'elle eût annoncé à Algren le 20 février qu'elle avait réservé un passage sur le paquebot le De Grasse qui devait atteindre le port de New York le 7 avril (Beauvoir, 1997 : 178). Le 25 mars, changement de plans, elle lui annonça qu'elle arriverait par avion le 4 mai à New York (Beauvoir, 1997, 194). Trois semaines donc sans histoires à Ramatuelle, puis le 4 mai, comme prévu, départ par avion pour l'aéroport de La Guardia. Ce que Nelson Algren ignorait, c'est que peu de jours avant le départ, sa Grenouille avait décidé d'écourter son séjour avec lui car Dolorès venait de pour ainsi dire donner son congé à Sartre, le laissant donc seul à Paris. Comme à son habitude, elle se tourmenta et écrit avec une certaine mauvaise foi dans *La Force des choses* :

j'avais une immense envie de me retrouver auprès d'Algren ; mais enfin je n'avais vécu que trois semaines avec lui ; je ne savais pas dans quelle mesure je tenais à lui : un peu, beaucoup ou davantage ? (...) J'optai pour une demie mesure : deux mois d'Amérique au lieu de quatre (Beauvoir, 1963, T1 : 215/216).

On ne peut que rester surpris par une telle déclaration alors que ses lettres regorgent de témoignages poignants de son amour, et du manque de l'autre. On a parfois du mal à comprendre cet attachement d'une fidélité à toute épreuve à l'égard de Sartre qui lui ne s'est jamais gêné pour annuler leurs plans communs. Doit-on y voir un sentiment quasi maternel ? La peur de le perdre ? Toujours est-il qu'elle sacrifia deux mois avec Nelson Algren pour assurer Sartre de son soutien et de son amour nécessaires. Ce qu'il faut comprendre c'est que bien qu'elle ait toujours considéré Nelson Algren comme le grand amour de sa vie, elle savait que leur relation n'aurait pas lieu dans la durée mais dans son intensité érotique et sentimentale, alors que la relation avec Sartre, de par son caractère devenu purement intellectuel et pour ainsi dire fraternel, pour ne pas dire maternel, se situait dans la durée et

s'ils avaient encore cru en Dieu, dans l'éternité. Elle s'embarqua donc pour l'Amérique, sachant parfaitement qu'elle allait, d'une certaine façon trahir l'amour d'Algren, pour ne pas abandonner Sartre à un été sans elle. Elle arriva à New York comme prévu le 4 mai après un vol sans histoire et passa la journée avec ces deux vieux amis de Montparnasse : Stépha et Fernand Gérassi. Ce que sa biographe nous apprend, de façon indiscreète, c'est que cette journée new-yorkaise introduisit Simone de Beauvoir aux miracles de la contraception moderne que la France n'offrait absolument pas aux femmes de 1948. Simone de Beauvoir se fit poser un diaphragme pour éviter à Algren la corvée du préservatif ou du coït interrompu (Bair, 1991 : 430/431). Outre le côté anecdotique de cet épisode très personnel, celui-ci a son importance dans l'existence de celle qui l'année suivante allait révolutionner la pensée féministe moderne et devenir l'avocate de la contraception et de l'avortement médicalisés. On réalisera également combien les femmes françaises de la génération de Simone de Beauvoir eurent à souffrir du manque de moyens de régulation des grossesses dans un pays de culture catholique. On comprendra ainsi l'impact du *Deuxième sexe* sur l'opinion française, surtout en ce qui concerne les prises de position de son auteur sur la grossesse voulue et heureuse, à l'inverse de celle, souvent subie comme un accident par des millions de femmes de l'époque. Il faudra néanmoins attendre 1967 pour que la contraception soit légalisée en France et 1975 pour l'avortement. Elle arriva donc à Chicago, se sentant libre de sa sexualité pour la première fois de sa vie à l'âge de 40 ans. Il est vrai que celle-ci n'avait pas été des plus intenses entre Sartre et le petit Bost et les quelques amants qu'elle eut, mais le risque de grossesse était néanmoins réel ; dans *Les Mandarins*, par le personnage d'Anne couchant avec Scriassine, elle dit tout le manque de romantisme des nuits d'amour d'avant la contraception moderne : "Faut-il que je fasse attention ? - Si c'est possible - Tu n'es pas bouchée ? La question était si brutale que j'eus un haut-le-corps : Non dis-je - Ah ! Pourquoi ?" (Beauvoir, 1954 : 73). Elle avait décidé que ce voyage avec Algren allait être le plus beau et aussi allait être leur plus long séjour ensemble depuis leur rencontre. Elle était fort excitée lorsqu'elle atterrit à l'aérodrome de Chicago après ses "affaires" réglées à New York. La chaleur des lettres d'Algren l'avait rassérée sur l'intensité de son amour mais elle appréhendait de lui annoncer qu'elle repartirait deux mois plus tôt que prévu. Le premier jour, Algren fut étrange à son encontre, il l'accueillit gentiment mais leur première journée qui aurait dû être celle des retrouvailles, se déroula de façon bizarre en compagnie d'une bande de drogués (Beauvoir, 1963, T1 : 217), et de Beauvoir de se demander ce qu'elle faisait à Chicago (ibid). Le flou ne dura que vingt-quatre heures et ils se retrouvèrent dans le bonheur une fois débarrassés des amis morphinomanes d'Algren. Ils étaient vraiment au même diapason et Deirdre Bair affirme que de Beauvoir et Algren tinrent un journal commun dans lequel : "chaque entrée est amoureuse, malicieuse, tendre et charmante (...)" (Bair, 1991 : 431). Simone de Beauvoir semblait avoir oublié Sartre un instant puisqu'elle attendit pour ainsi dire trois semaines pour

lui poster une lettre de Merida au Mexique le 27 mai 1948 (Beauvoir, 1990 : 359/362). Les quelques jours qu'ils passèrent à Chicago consistèrent en une série de démarches et de courses, entrecoupées de moments tendres. Enfin : "le 14 mai [1948], ils prirent le train pour Cincinnati, où ils restèrent deux jours (...)" (Bair, 1991 : 433). Deux jours peu intéressants dans cette ville industrielle de l'Ohio qui n'avait pour seul avantage que d'être le port de départ des bateaux à palettes qui rejoignaient le fleuve Mississippi et la Nouvelle-Orléans. Ce voyage digne *D'Autant en emporte le vent*, elle en avait rêvé, comme des tourelles de la Batterie lors de son premier séjour à New York. Le Mississippi faisait partie de sa mythique personnelle, c'était les romans de Mark Twain, les films hollywoodien mais surtout le jazz et le blues qui avaient rythmé sa jeunesse et celle de Sartre ; n'écrit-elle pas : "j'avais rêvé à ce fleuve en écoutant *Old man river* (...) mais je n'avais pas su imaginer l'enchantement de ses crépuscules et de ses lunes" (Beauvoir, 1963, T1 : 218). Le pays du jazz, elle en approchait lentement, chaque jour ils faisaient escale dans une ville différente, descendant de plus en plus vers le Sud : Louisville, Memphis et Natchez où ce qu'elle avait vu du Sud durant son premier voyage lui revint tristement à la mémoire lors d'une conversation avec un chauffeur de taxi blanc. Rien n'avait changé, la ségrégation était toujours bien assise et institutionnalisée. L'homme en question lui affirma que :

les Noirs menaient à Natchez une vie des plus confortables ; et il prenait bien soin de ne pas les appeler niggers : une seule fois le mot lui échappa (...) Ici, Noirs et Blancs s'entendent (...) les noirs sont polis. Mais en Californie, dit-il avec une brusque rage, ils n'ôtent pas leurs chapeaux (...) et ils parlent aux Blanches (Beauvoir, 1963, T1 : 218/219).

La même haine, les mêmes mensonges, les mêmes petites villes durement divisées, Simone de Beauvoir retrouvait tout de ses escales Greyhound de l'année précédente. Le Sud était-il vraiment une partie intégrante des Etats-Unis ? Le fédéralisme, c'est à dire la liberté individuelle des Etats, pouvait-il toujours excuser que des millions d'hommes et de femmes soient relegués à un statut de citoyens de seconde classe ? La ségrégation du Sud avait, du moins, l'honnêteté d'être ouverte alors que celle de New York et de Chicago était plus subtile comme elle s'en était aperçu au bras de Richard Wright, même dans les rues du libéral Greenwich Village et qui poussa ce dernier à se fixer définitivement à Paris en compagnie de son épouse blanche, comme l'avait fait Joséphine Baker des années auparavant pour les exactes mêmes raisons. L'Amérique, le beau pays de la liberté n'était qu'un mirage entre la ségrégation active des Noirs du Sud, le refus d'accorder la citoyenneté aux Indiens des réserves et la "Chasse aux Sorcières" qui battait son plein à tous les échelons de la société. L'Amérique était également une puissance impérialiste, la France et l'Angleterre bien que

puissances coloniales commençaient à ne plus bien contrôler leurs empires respectifs : l'Inde et le Pakistan venaient de recevoir leur indépendance et la France allait bientôt perdre sa perle de l'Extrême-Orient : l'Indochine. L'Amérique était en position de force, créant des zones d'influence en Europe occidentale et considérant l'Amérique latine, que Simone de Beauvoir et Algren comptaient visiter, comme son pré carré. Ils avaient bien senti l'animosité de ces nouveaux colonisés à l'égard de leur maître économique lorsqu'ils s'étaient rendus au consulat du Guatemala à Chicago pour leurs visas : "le fonctionnaire guatémaltèque (...) fut très sec avec Algren, surtout lorsque celui-ci déclina sa nationalité : Citoyen américain, je le suis comme vous" (Beauvoir, 1963, T1 : 217). Avant d'entrer dans cette autre Amérique, leur dernière escale et le terminus du bateau, fut la Nouvelle-Orléans qui les déçut grandement car : "(...) il semblait qu'il n'y eût plus du tout de jazz noir dans le quartier blanc" (Beauvoir, 1963, T1 : 219). Le Carré français avait-il perdu son âme ? Les Noirs ne pouvaient y habiter, il y jouaient néanmoins autrefois le véritable jazz des plantations et le blues des taudis limitrophes. Tout s'embourgeoisait trop au goût de Simone de Beauvoir, la Middle Class américaine et son conformisme semblaient gagner du terrain, même dans les boîtes de nuit, le véritable jazz, celui des premiers Louis Armstrong, était-il trop révolutionnaire et rappelait-il trop aux Blancs du Sud l'exploitation que les Noirs subissaient depuis leur arrivée sur ce continent ? Les belles idées d'Abraham Lincoln se résumaient désormais à une statue solitaire à Washington.

Ce fut donc un plaisir pour les deux amants de quitter la Nouvelle-Orléans vidée de son essence première et de découvrir en un coup d'aile la ville de Mérida au milieu : "(...) des brumes du Yucatan (...) toute seule sous le soleil (...)" (Beauvoir, 1990 : 359). Après l'efficacité américaine, la langueur du Mexique enchantait littéralement Simone de Beauvoir dès sa descente d'avion comme elle l'écrivit à Sartre dans sa première lettre de son périple : "[à] la douane j'ai retrouvé l'atmosphère crasseusement paresseuse et louche des pays méditerranéens (...)" (ibid). Le Mexique si proche des Etats-Unis s'était développé de son côté et en suivant le modèle espagnol hérité de sa longue colonisation. C'était l'Amérique mais c'était avant tout un pays hispanique à cent lieues de la prudence anglo-saxonne. Mérida était véritablement une ville espagnole au milieu de la jungle comme le dit fort justement Anne Dubreuilh dans *Les Mandarins* qui donne une version à peine romancée de ce voyage : "je reconnaissais le ciel, le silence de Tolède et d'Avila ; retrouver l'Espagne de ce côté de l'Océan, ça m'ahurissait encore plus de me dire : je suis au Yucatan" (Beauvoir, 1954 : 424). Comme elle le dit à Sartre, elle n'attendait pas grand chose de cette ville desservie par le vol de la Nouvelle-Orléans (Beauvoir, 1990 : 360) mais elle fut agréablement surprise par le mélange de pure architecture espagnole, la végétation luxuriante environnante et le caractère maya tout aussi présent sur les visages des Indiens (ibid). Encore un cadeau de la vie et cette fois-ci en compagnie d'Algren. Ils avaient pris des chambres à l'hôtel Colon qui lui rappelait

le voyage en Andalousie d'avant la Guerre Civile. Malgré les charmes de Mérida, une certaine tension s'était installée entre Simone de Beauvoir et Algren, dont elle ne parle pas immédiatement dans ses mémoires, qu'elle ne mentionne pas à Sartre, mais qu'elle décrit des années plus tard par la bouche des personnages d'Anne Dubreuilh et de Lewis Brogan :

achetons une petite maison. Nous dormirons dans des hamacs, je vous fabriquerai des tortillas et nous apprendrons à parler en indien.

- J'aimerais bien, dit Lewis

- Ah ! dis-je en soupirant. Il faudrait avoir plusieurs vies

Lewis me regarda : Vous ne vous débrouillez pas si mal, dit-il avec un petit sourire.

- Comment ça ?

- Vous vous arrangez pour avoir deux vies, il me semble.

Le sang me monta aux joues. La voix de Lewis n'était pas hostile, mais pas très affectueuse non plus" (Beauvoir, 1954 : 425).

Aucune animosité ne s'était encore déclarée ouvertement, ils continuèrent leur périple mexicain comme prévu et partirent pour les ruines mayas de Chichen Itza en autobus. Cette visite est uniquement décrite de façon détaillée dans *Les Mandarins* et amalgamée avec celle des ruines de Uxmal. Qu'en dire ? Si l'on considère les deux protagonistes comme des doubles pour ainsi dire parfaits de de Beauvoir et d'Algren, puisque celle-ci recommande au lecteur de *La Force des choses* de se référer à ce passage du roman (Beauvoir, 1963, T1 : 219/220), il semblerait que la tension se fût dissipée entre les deux amants et que cette visite les eût rapprochés. Du côté d'Anne, on reconnaîtra en elle, la Simone de Beauvoir esthète et bercée de culture classique s'extasiant devant une antiquité autre que celle du bassin méditerranéen (Beauvoir, 1954 : 427). Du côté de Lewis, on reconnaîtra en lui, le Nelson Algren devenu furieux à l'idée des centaines de vies perdues lors de la construction de ces pyramides, soeurs de celles de Giza (Beauvoir, 1954 : 428). Mais on s'intéressera surtout aux rapports personnels entre les deux personnages et à la gentillesse d'Anne vis-à-vis de Lewis lorsque ce dernier, pris de vertige en haut de la pyramide, croit ne pouvoir en descendre : "nous avons descendu l'escalier main dans la main, en nous tenant de biais (...)" (ibid). On est touché par cette scène montrant une certaine faiblesse chez Brogan / Algren et surtout par le soin qu'Anne / Simone apporte à le convaincre d'abord de ne pas avoir peur de descendre, malgré ses propres doutes, et ensuite cette main tendue et protectrice aidant son amant à atteindre le bas de l'édifice. Néanmoins l'harmonie du moment va vite être brisée lorsqu'Anne entraîne Lewis dans la jungle toute proche où ils y découvrent un temple ancien et que, pris d'une soudaine colère, Lewis donne un coup de pied inexplicable à un gros lézard

se dorant au soleil ; Lewis finissant par refuser de visiter le temple (Beauvoir, 1954 : 429). De retour de sa propre visite, Anne lui demande la raison de cette soudaine rage contre l'animal et celle concernant son caprice et sa bouderie. Lewis lui répond qu'il se sentait perdu, qu'il déteste ce sentiment, lui qui le fut si longtemps. Anne comprend alors que cet incident peut être lié à celui de Mérida et de retour à l'hôtel lui demande s'il lui en veut de quelque chose :

Lewis, vous ne m'en voulez pas ?

- De quoi ? dit-il

- Je ne sais pas, de tout, de rien. D'avoir deux vies (...)

- Non, dit Lewis. Je ne vous en veux pas (...)

- Je vous veux (...)

- Quand nous fûmes nus, peau, contre peau, il dit d'une voix joyeuse :

- Voilà nos plus beaux voyages ! (Beauvoir, 1954 : 430).

Que nous apprend ce passage sur la relation de Simone de Beauvoir et de Nelson Algren en ce printemps 1948 ? Enfin, de quoi nous informent les deux personnages d'une oeuvre, officiellement, de fiction ? Qu'Anne / Simone s'est sûrement bercée d'illusions quant au bonheur personnel de Lewis / Nelson et à ses propres interrogations sur le futur de leur histoire et la possibilité de sa fin. Surtout, elle nous montre comment Anne / Simone, malgré le mouvement d'humeur de Lewis / Nelson, refuse de renoncer à son projet de visiter ce temple, que ses voyages à elle se placent sous le signe de la découverte extérieure alors que ceux de Lewis / Nelson se placent à un niveau beaucoup plus personnel, dans le domaine de l'érotisme, non pas réductible au sexe pur, mais ouvert sur la découverte de l'autre comme terre à conquérir, comme pays étranger à parcourir : la sexualité n'étant pas une finalité mais un début alors que peut-être pour Anne / Simone, celle-ci est un passage obligé dans une relation qui peut parfois être une expérience plaisante dans les bras d'un bon amant. Le personnage d'Anne n'est pas celui d'une femme superficielle et frigide mais celui de Lewis est beaucoup plus intense dans ses désirs et ses colères. Dans la réalité de cet amour transatlantique, on retrouve les mêmes caractéristiques, Nelson Algren était un homme intense, ayant des problèmes d'alcool, ayant connu la vraie pauvreté et ayant beaucoup bourlingué lors de la Grande Dépression aux Etats-Unis. Simone de Beauvoir venait de la meilleure bourgeoisie, avait eu une enfance et une jeunesse très protégées et avait rêvé toute sa vie de découvrir le monde, le vrai monde, le grand monde pour mieux s'éloigner de son milieu d'origine qu'elle reniait, ce qui n'était pas le cas de Algren fier de son enfance ouvrière et de ses racines d'immigré. Algren connaissait peu de pays mais il connaissait peut être mieux la nature humaine pour l'avoir côtoyée de près, de façon brute, alors que de Beauvoir

s'était souvent contentée d'un rôle de voyeuse bien que sa vie eût été des plus anti-conformistes aux yeux de la majorité de ses concitoyens et des gens de son milieu d'origine. Il était agréable à Simone de Beauvoir de découvrir le Mexique en compagnie d'Algren, mais ce projet de voyage aurait pu tout à fait s'inscrire dans son couple avec Sartre, l'érotisme en moins. Sans l'accuser de se servir d'Algren, il lui était pratique de penser qu'elle avait une base sur le continent américain et que son amant serait un excellent compagnon de voyage en dehors de Chicago. Il est vrai qu'elle le connaissait encore mal et que ce périple était une façon de le découvrir, mais elle aurait pu tout à fait le faire dans son environnement de Chicago. Elle lui avait affirmé dans de nombreuses lettres que ce qui comptait c'était d'être avec lui, mais son désir de voyage était si fort que l'on peut imaginer qu'elle eût été fort déçue si celui-ci lui avait annoncé qu'il préférait rester claquemuré dans sa maison de Wabansia Avenue. Ce voyage dans une contrée inconnue elle le voulait si fort car il s'agissait d'une autre étape dans son parcours personnel et pour son personnage de globe-trotteuse.

Puis ce furent d'autres ruines, d'autres visites et les marchés indiens avant de s'envoler vers le Guatemala voisin, plus déshérité encore que le Mexique dans : "(...) la sèche pauvreté de ses rues bordées de longues maisons basses, son marché exubérant, ses paysannes aux pieds nus, vêtues de guenilles princières, qui portaient sur leurs têtes des corbeilles de fleurs et de fruits" (Beauvoir, 1954 : 431). Le Guatemala était haut en couleurs et l'influence indienne y était plus forte qu'au Mexique. Les Etats-Unis ne l'avaient pas encore touché et sa population vivait de la même manière depuis des siècles. Malgré son exotisme et sa beauté tropicale, son dénuement réussit à décourager de Beauvoir et Algren qui furent heureux de rejoindre Mexico City par avion. Mexico n'avait pas l'exotisme de ce qu'il venait de voir mais : "c'était si agréable de voir des gens vivants au sortir du lugubre Guatemala (...) Venir du Guatemala ici, c'est comme venir de Marrakech (...) à Alger (...)" (Beauvoir, 1990 : 364). Certes Mexico n'était pas l'Afrique du Nord, mais dans ses rues et sur ses places, Simone de Beauvoir retrouva le Barcelone d'avant Franco : une énorme ville méditerranéenne comme elle les affectionnait. Comme sur la péninsule ibérique, elle assista à des courses de taureaux et traîna dans les mauvais quartiers ayant : "(...) le même pittoresque sordide que [celui des] faubourgs de Lisbonne et Madrid (...)" (Beauvoir, 1990 : 365). Elle était de nouveau dans son élément urbain et un tantinet louche. Fidèle à son désir de connaître et de comprendre, elle voulut également visiter les ruines de la ville sacrée aztèque de Teotihuacan mais elle préféra ce qu'elle avait vu à Chichen-Itza (ibid). Ils restèrent une pleine semaine dans cette capitale hispanique posée en terre américaine. Simone de Beauvoir voulait en voir plus, et ils partirent en autobus afin de visiter les provinces entourant la grande métropole. Cette semaine à Mexico avait été gaie, Algren avait retrouvé son entrain au contact d'une grande ville pleines de bars et de gens, mais c'était déjà la mi-juin et de Beauvoir ne lui avait pas encore parlé de sa décision de rejoindre la France en juillet. Elle ne pouvait plus repousser une explication et

elle profita d'un long voyage en autobus entre Mexico et Morélia pour le lui annoncer (Beauvoir, 1963, T : 221). Nelson Algren ne laissa rien paraître de sa déception et accusa le coup avec indifférence. Mais les choses se gâtèrent vite à la grande surprise de Simone de Beauvoir : "à Morélia, je trouvai naturel qu'il n'eût pas envie de se promener ; j'allai seule, gaiement à travers les rues et les places de la vieille ville espagnole" (ibid). Rien n'aurait pu contrecarrer ses projets, les silences d'Algren étaient mis sur le compte d'un peu d'humeur mais elle continua méthodiquement ses visites sans trop s'inquiéter des abattements de son compagnon. Sa détermination est des plus extraordinaires, son égoïsme également ; comment ne pas avoir compris immédiatement qu'Algren souffrait et n'acceptait plus cette vie écartelée entre la France et l'Amérique, Sartre et lui. Il aimait sincèrement sa Grenouille de Paris et cette trahison, ce manquement à sa parole l'avaient violemment blessé. L'orage éclata enfin, la perspective de visiter encore plus de monuments et de villes mexicaines excéda Algren qui refusa de voir quoique ce soit (Beauvoir, 1963, T1 : 222). Simone de Beauvoir commença à s'inquiéter mais ils se reconcilièrent une fois rentrés à leur hôtel (ibid). De nouveau, elle vécut comme dans une bulle, pensant benoîtement que tout était arrangé et qu'ils continueraient leur périple selon ses plans. Pendant quelques jours elle crut à ce fantasme soutenu, comme nous venons de le voir, par sa détermination à toute épreuve et son égoïsme enfantin. Le rêve ne dura pas, à Taxco Algren lui dit : "(...) que ce pays décidément l'excédait" (ibid). Ils écourtèrent leur séjour mexicain et rentrèrent par avion à New York. Dans *Les Mandarins*, Lewis Brogan décide de rentrer à New York pour que son travail d'écrivain ne pâtisse pas trop de vacances prolongées et il rétorque assez justement au personnage d'Anne, déçue de ce retournement de situation : "pauvre petite Gauloise ! comme elle a l'air pitoyable dès qu'on ne fait pas ses quatre volontés !" (Beauvoir, 1954 : 438). Dépitée, Simone de Beauvoir l'était bien qu'elle comprît qu'insister eût été suicidaire pour son couple et l'équilibre de celui-ci. Malheureusement, la situation, rentrés à New York, ne s'arrangea pas. Algren s'enfonçait de plus en plus dans la morosité et de Beauvoir ne supportait pas une certaine hostilité qui pointait dans sa voix. Cette ville qu'elle adorait n'eut plus la même saveur, c'était un été caniculaire et ils se traînaient dans les rues, la présence des Gérassi fut de quelque secours (Bair, 1991 : 434), mais la crise entre les deux amants perdura pour atteindre son sommet un soir qu'ils étaient attablés au Café Society, l'une des boîtes des nuits qui représentait le mieux l'esprit new-yorkais tant décrit dans les chansons douces-amères de Cole Porter : "[Algren] se montra particulièrement désagréable (...) nous échangeâmes quelques répliques et il me dit avec élan : je suis prêt à vous épouser, sur l'heure" (Beauvoir, 1963, T1 : 223). Tel était le problème, Algren ne voulait plus partager, il désirait une certaine exclusivité dans sa relation avec de Beauvoir que celle-ci, bien sûr, ne pouvait lui offrir car comme elle l'affirma plus de dix ans plus tard dans ses mémoires :

(...) nos vies étaient faites, qu'il n'était pas question de transplanter ailleurs. Cependant nos sentiments étaient, pour tous les deux, bien autre chose qu'un divertissement ou même qu'une évasion ; chacun regrettait âprement que l'autre refusât de demeurer près de lui (Beauvoir, 1963, T1 : 224).

La situation était inextricable, leur relation en était réduite à un amour transatlantique car ni l'un, ni l'autre ne voulait faire le sacrifice de s'expatrier pour des raisons à la fois diverses et similaires. Pour Simone de Beauvoir, car c'est d'elle dont il est question, un exil à Chicago aurait ruiné : "(...) [ses] raisons et [ses] possibilités d'écrire" (Beauvoir, 1963, T1 : 223). De par son modernisme, elle n'était absolument pas tentée de sacrifier sa carrière sur l'autel d'Eros et elle avait espéré qu'Algren consentirait à une relation entière et intense à distance, mais comme elle l'avoue elle-même : "il fallait que je fusse restée schizophrène – au sens que nous donnions Sartre et moi à ce mot – pour imaginer qu'[Algren] s'accommoderait de cet état de chose" (Beauvoir, 1963, T1 : 224). Il n'aimait plus la situation mais il l'accepta une fois encore, par amour sans aucun doute, et sa Simone reprit le chemin du retour le 14 juillet 1948. Vol pour ainsi dire sans problèmes, si ce ne fut une escale non prévue aux Açores due au mauvais temps (Beauvoir, 1997 : 206) ; elle lui écrivit dès son arrivée à Paris une sorte d'acte d'absolution, touchant et humble :

lorsque vous ne m'aimerez plus, vous ne m'aimerez plus, sans que j'y puisse rien. Lorsque vous déciderez de ne plus me revoir, je devrai l'accepter. Non Nelson, je n'exigerai jamais rien d'important de vous sans votre accord. Simplement, j'espère que vous m'aimerez encore un certain temps (...)
(Beauvoir, 1997 : 207).

Tout n'était plus acquis, ce qui aurait dû être un voyage d'amoureux dans des contrées exotiques, s'était transformé en une épreuve, surmontée certes, mais dont personne ne sortait vainqueur puisque que le fond du problème demeurait entier. Leur amour avait une fin annoncée, Simone de Beauvoir lui demandait simplement quelque temps de sursis jusqu'à sa mort. Ils ne comptaient pas se revoir avant une année (Beauvoir, 1997 : 206), leur relation allait-elle survivre à une si longue séparation ?

IV

LE MARI DE PARIS

Dès son retour à Paris, et à cause de la faiblesse de Sartre, Simone de Beauvoir comprit l'erreur qu'elle avait commise de couper court à son séjour Outre-Atlantique. Comme plusieurs fois auparavant, son "cher petit être" lui fit faux bond. Dolorès venait de le relancer de New York et il accepta de passer un mois en sa compagnie dans le Midi. Manquant cruellement de tact, de Beauvoir télégraphia à Algren pour lui demander si elle pouvait revenir de suite à Chicago, il refusa (Beauvoir, 1963, T1 : 226). Outre ce manque de tact, on découvre en comparant ce qui est dit dans *La Force des choses* et la lettre du 23 juillet 1948 à Nelson Algren, que Simone de Beauvoir lui mentit éhontement. Dans cette lettre, elle affirme qu'elle était rentrée à Paris pour aider Sartre au scénario d'un film (Beauvoir, 1997 : 212), mais qu'une dispute avec les producteurs avait retardé l'entreprise. A aucun moment elle ne parle de la venue de Dolorès et ose ajouter : "je vous l'ai dit, je l'aiderai [Sartre] toujours quand il le demandera, et d'ailleurs c'est une manière dont je gagne ma vie, mes livres n'y suffiraient pas (...)" (ibid). Etrange déclaration que celle-ci, surtout à l'homme qu'on aime auquel on a l'honnêteté ou bien la cruauté d'écrire noir sur blanc que son "rival" passera toujours avant lui, mais on amenuise le choc en y mêlant des considérations basement matérielles : Sartre étant la vache à lait de leur couple français. Pour se faire pardonner d'accueillir Dolorès, Sartre avait proposé à son Castor de lui payer le passage aérien afin de rejoindre Algren un mois à Chicago. Elle resta donc un mois entier à Paris, mais au lieu de se morfondre, utilisa ce temps libre à la rédaction de son essai sur les femmes alors qu'elle recevait de bons échos faisant suite à la parution de *L'Amérique au jour le jour* (Beauvoir, 1963, T1 : 226). Vers la fin août elle quitta Paris et en compagnie de Sartre prit ses quartiers d'été en Algérie. Un grand mois avec Sartre en tête-à-tête, loin de Saint-Germain-des Près, comme à son retour de son premier voyage aux Etats-Unis. Ils aimaient tous deux l'Afrique du Nord et ce serait : "(...) un voyage d'agrément (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 227). Elle en avait besoin après la fatigue et les interrogations du périple américano-mexicain et après un mois extrêmement studieux à Paris. Ils voulaient véritablement villégiaturer à Alger ; ils descendirent au très chic hôtel Saint-Georges, havre de paix au coeur de la fourmillante ville. Ils aimaient les villes arabes, aussi allèrent-ils se promener dans la Casbah, comme à Casablanca autrefois, ils furent horrifiés par ce qu'ils y virent, leur façon de voyager allait en être changer et d'affirmer : "je compris que le tourisme, tel qu'autrefois nous l'avions pratiqué, était enterré ; le pittoresque s'était décomposé ; ce que nous rencontrions dans ces ruelles, c'était la misère et la rancœur" (ibid). Dans ces départements français d'Afrique du Nord, la majorité de la population vivait dans des conditions effroyables, la grande oeuvre

française ne l'avait pas touchée et le luxe du Saint-Georges cachait difficilement la crasse et la pauvreté de la vieille ville. La colonisation n'avait pas tenu ses promesses et une forte minorité blanche avait fait en sorte de maintenir les Algériens musulmans dans l'obscurité ; dégoûtée, elle écrit à Algren : "vous n'avez jamais vu de colonie, vous seriez scandalisé, c'est un fléau" (Beauvoir, 1997 : 231). Le soulèvement armé ne s'était pas encore produit dans cette partie de ce qu'on venait de renommer l'Union Française, mais les graines du mécontentement étaient déjà plantées dans les venelles de la Casbah d'Alger. Ils suivirent la côte, elle vit Tipaza tant admiré de Camus mais les villes traversées étaient lugubres (Beauvoir, 1963, T1 : 228). Ils montèrent en Kabylie : pauvreté rurale à l'état pur qui les déprima. Elle voulut voir Ghardaïa, ils réussirent à atteindre Djelfa mais durent ensuite rebrousser chemin face à la chaleur du désert et aux mauvais transports en autobus de nuit (Beauvoir, 1963, T1 : 229).

Ce séjour algérien n'eut donc pas l'effet escompté, l'éblouissement des souks arabes connu dans les années trente ne s'était point reproduit car ceux-ci représentaient trop la misère d'un peuple colonisé alors que ses maîtres habitaient les Nouvelles Villes aux infrastructures les plus modernes. Les centres européens de Casablanca ou d'Alger ressemblaient plus à Marseille qu'à des villes arabes mais les Médinas et les Casbahs renvoyaient le visiteur vers le Moyen-Âge, le charme de ses ruelles et la beauté des portes ornées cachaient mal l'indigence de ses habitants réduits à quémander les miettes des tables françaises. L'Algérie française et les Protectorats du Maroc et de la Tunisie étaient des sociétés à deux vitesses qui n'essayaient même pas d'intégrer ses autochtones dans ses structures politiques et administratives. La France avait eu beau changer le nom de son Empire et faire croire qu'il s'agissait désormais d'une union des peuples de souveraineté française, ce maquillage n'y faisait rien ; la France était toujours une puissance coloniale s'accrochant à ses possessions d'outre-mer à tout prix et la décision de nommer Félix Eboué au poste de Gouverneur-Général de l'Afrique Occidentale Française ne changeait rien à l'exploitation de millions d'hommes et de femmes sous couvert d'œuvre civilisatrice. On peut en fait dater de cette époque l'intérêt de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre pour ce qui allait devenir le Tiers-Monde. L'Afrique du Nord ne bougeait pas encore trop, l'opposition non violente ayant été muselée mais la lointaine Indochine refusait le retour des Français après l'intermède japonais et la lutte armée avait débuté. Madagascar subissait une répression sanglante pour avoir osé défier la puissance coloniale française. Le monde changeait vite depuis la fin de la guerre et ce n'était plus celui que Simone de Beauvoir connaissait ou avait voulu tant connaître. Ses voyages allaient en être profondément modifiés, comme elle venait de s'en apercevoir en Algérie. Elle ne pourrait plus se laisser bercer par un exotisme digne de Gide mais n'ayant plus aucune raison d'être dans ce nouveau monde des blocs et à l'aube de la décolonisation massive des colonies françaises et britanniques. Face à la réalisation de

l'évolution très rapide de la planète, *Les Temps modernes* allaient devenir une tribune privilégiée d'un socialisme débarrassé de son nocif stalinisme et le champion du droit des peuples à l'auto-détermination. Comme elle l'avait été en Amérique, Simone de Beauvoir allait devenir un véritable témoin de son temps et non plus une touriste heureuse d'avoir pu enfin réaliser son rêve de découverte du monde. Sa vie parisienne allait également changer, le 23 octobre 1948, elle décida de tourner une page vieille de pour ainsi dire vingt ans et emménagea dans un petit studio rue de la Bûcherie à deux pas de Notre-Dame. C'en était fini de la vie à l'hôtel et d'une certaine façon de sa vie insouciant d'éternelle adolescente. Elle possédait enfin une véritable base, un chez-soi, certes peu luxueux, mais correspondant à ses goûts. Heureuse de sa chance, elle écrivit de suite à Algren : "j'y recevrai vos lettres, et, un jour, vous-même, car mon intention est de m'y installer dans les règles (...)" (Beauvoir, 1997 : 243). Ses lettres n'étaient pas gaies, sa Simone lui manquait terriblement et il avait entamé une liaison avec une jeune femme peu après le départ de de Beauvoir mais en décembre elle était déjà consumée : "heureusement, peu à peu, [ses] lettres (...) se réchauffèrent (...) il [lui] dit aussi qu'il viendrait à Paris en juin, il retenait sa place sur un bateau " (Beauvoir, 1963, T1 : 234). Dès le 15 décembre, Simone de Beauvoir échafaudait des plans pour la venue de son Huron et lui demandait son avis : "où voulez-vous voyager ? Venise, Rome, Naples ? Alger ? A Paris, que désirez-vous faire ? Organisons, faire des projets, quand on sait qu'ils se réaliseront, c'est tellement excitant " (Beauvoir, 1997 : 261). Algren connaissait mal la France et l'Europe, de Beauvoir serait son guide et elle s'en délectait, elle voulait que son séjour fût une réussite totale pour lui prouver qu'elle l'aimait aussi fort qu'avant et qu'ils pouvait être heureux dans cette relation à distance. Sa joie de le retrouver dans sa ville augmentait, elle lui écrivait toujours autant, l'assurant de son amour et le pressant de questions comme dans cette lettre du 31 décembre 1948 envoyée de sa retraite provençale de Cagnes où elle avait décidé de passer les fêtes de fin d'année en compagnie de Sartre : "avez-vous obtenu une réservation ? pour quelle date ? où ? Tout ça, je grille de la savoir" (Beauvoir, 1997 : 266). C'est véritablement la joie au cœur que Simone de Beauvoir travaillait assidûment au deuxième tome du *Deuxième sexe*, elle avait pour ainsi dire la certitude qu'Algren serait à Paris en mai. Ses lettres sont enjouées, pleines de détails sur sa vie et réclamant que celui-ci lui fasse part de ses vœux quant à leurs voyages pendant les quatre mois prévus de son séjour européen. On s'amusera, tout de même, d'une lettre du 25 janvier 1949, fort typique de l'attitude du Castor face à son travail. Si elle est ravie que son amant vienne à Paris, elle s'inquiète des répercussions de longues vacances sur son travail personnel, et d'une certaine manière sur le sien à lui, et elle tente de le lui dire de façon légère, mais déterminée :

vous êtes bien aimable de suggérer que je pourrai continuer à travailler quand nous serons au lit (...) J'ai réfléchi cependant que si nous cohabitons trois ou quatre mois, nous devrions travailler aussi en dehors du lit (...) Sérieusement, je suis certaine que quatre mois d'oisiveté vous fatigueront de moi (...) Vous devriez apporter votre machine à écrire et prévoir de l'occupation (Beauvoir, 1997 : 271).

On appréciera cette façon toute personnelle d'allier l'utile à l'agréable chez Simone de Beauvoir et aussi celle de retourner les interrogations afin de ne pas paraître trop dictatoriale. Même dans l'amour de Beauvoir conserve cette capacité étonnante de concentration et cette détermination vis-à-vis de son travail que rien ni personne ne doivent déranger outre mesure. Elle n'a pas vu Algren depuis presque un an mais son séjour ne peut ralentir sa production écrite et ce qu'elle aime nommer son boulot. Cette attitude se place tout à fait en ligne avec sa décision de ne pas s'installer la plupart de l'année à Chicago ce qui serait également un frein inacceptable à sa carrière. Voyages d'amoureux au programme certes, mais également studieux, comme ceux avec Sartre.

Fin mars, début avril, Simone de Beauvoir repartit travailler à Cagnes et se reposer, elle finit les corrections du premier tome du *Deuxième sexe* qui allait paraître en juin 1949 (Beauvoir, 1997 : 287). Puis, enfin, au début mai, Algren arriva à Paris gare Saint-Lazarre après une traversée de l'Atlantique en paquebot. Leur amour transatlantique venait de changer de pôle, c'était lui qui venait de traverser l'océan et qui apportait l'Amérique rue de la Bûcherie : "(...) du chocolat, du whisky, des livres, des photos (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 249). De Beauvoir le manqua à la gare mais il sut trouver le chemin de son quartier et dès lors elle se fit un devoir de tout lui faire découvrir et de la mettre en situation de touriste dans sa propre ville. Elle lui fit rencontrer Sartre, bien entendu, mais aussi la Famille qui l'adopta de suite. Quant à lui : "(...) il aimait tout : les rues, les foules, les marchés" (ibid). Son séjour parisien fut des plus remplis, sa Simone voulait, maniaquement, qu'il vit tout de sa ville même les endroits où elle n'allait pas. Malheureusement sa visite coïncida avec la parution du premier volume du *Deuxième sexe* et ce que nous apprend Deirdre Bair c'est qu'une virulente campagne contre de Beauvoir se déclina immédiatement et qu'étant reconnue dans les restaurants et les cafés qu'ils fréquentaient, ils eurent à subir de nombreuses moqueries et de nombreuses attaques verbales (Bair, 1991 : 470/471). Ils leur fallait donc quitter Paris et de toute manière ils avaient déjà décidé de visiter l'Europe lors de leurs échanges épistolaires. Leur première étape fut la ville préférée de de Beauvoir après Paris : Rome qu'Algren apprécia moyennement (Beauvoir, 1963, T1 : 253). Il se plut à Naples car : "il avait connu la misère, il la coudoyait quotidiennement, il n'éprouvait aucune gêne à se promener dans les quartiers populaires" (Beauvoir, 1963, T1 : 254). Le Mezzogiorno était à son goût et les îles de

la côte les enchantèrent. Ils remontèrent sur Rome d'où ils prirent le vol pour Tunis. Malgré ses vacances précédentes à Alger, elle dut retrouver le pittoresque des souks. Elle ne dit rien de ses impressions, simplement que ceux-ci fascinèrent Algren qui n'avait jamais mis les pieds en Afrique auparavant. On peut aisément imaginer qu'il eût le même éblouissement qu'elle lors de son séjour à Tétouan avant la guerre. De plus, elle l'admet, la misère ne dérangeait pas Algren outre mesure, il la critiquait mais il n'éprouvait sûrement pas la culpabilité de nantie de sa compagne, et n'étant pas français, il ne pouvait avoir honte de l'oeuvre française dans ce protectorat aux paysages idylliques comme ceux de l'île de Djerba où ils restèrent trois jours avant de remonter sur la capitale. Simone de Beauvoir voulait véritablement lui faire connaître cette partie du monde qu'elle aimait malgré les ravages du colonialisme. Elle lui avait préparé un parcours complet des territoires français d'Afrique du Nord puisque de Tunis, ils partirent pour Alger avant de rejoindre le Maroc et les deux villes impériales de Fez et Marrakech et leur bouillonnement après la peut-être trop européenne capitale de l'Algérie. Algren était sous le charme, mais il réalisait sans doute que la misère grise américaine ne pouvait être véritablement comparée à celle plus chatoyante, en apparence, du Maghreb : "(...) tant de lumières, de couleurs, de beautés, tant de plaies : les yeux d'Algren s'équarquillaient de plus en plus" (Beauvoir, 1963, T1 : 256). Puis ce fut Marseille qu'Algren connaissait un peu où de Beauvoir avait eu son premier poste d'enseignante, la Provence et un tour à Monte-Carlo avant de remonter sur Paris où ils passèrent : "un mois de septembre (...) [qui] fut magnifique. Jamais, nous ne nous étions mieux entendus" (Beauvoir, 1963, T1 : 256). Nelson Algren partit sur un vol en partance de l'aérodrome d'Orly le 13 septembre 1949 ; le soir même Simone de Beauvoir lui écrivit :

nous nous appartenons l'un à l'autre, nous resterons unis par delà l'océan, j'en ai la certitude, je repose en sécurité dans votre coeur bon et chaleureux ; même si vous embrassez d'autres femmes, vous ne trouverez pas de coeur pour vous aimer autant (...) (Beauvoir, 1997 : 289).

Elle souhaitait retourner aux Etats-Unis l'année suivante et y passer quatre mois qu'elle souhaitait aussi heureux que ceux qu'elle venait de vivre ; en attendant ce moment béni, elle se remit au travail.

V

UNE SI LONGUE RUPTURE

Après le long séjour d'Algren, elle fut rassurée sur leur avenir, les éclats et les bouderies du Mexique et de New York de l'année précédente appartenant désormais au passé. Elle aurait pu reprendre sa vie parisienne bien organisée si les deux volumes du *Deuxième sexe* n'avaient pas paru cette année-là, ainsi que des extraits choisis dans *Les Temps modernes*. Il s'agit d'une véritable tempête dont Simone de Beauvoir n'avait pas escompté la violence, surtout à partir de novembre 1949. Cet ouvrage remarquable mérite, toujours et encore une étude approfondie, même plus de cinquante ans après sa publication. L'objet de notre travail étant les voyages de Simone de Beauvoir, il nous semble nécessaire, non pas de faire l'impasse complète sur ces deux volumes qui ont révolutionné la pensée féminine et féministe, mais de les mentionner comme toute autre œuvre de la romancière et de la philosophe, sans toujours s'y arrêter longuement s'ils n'étaient pas notre propos général. Ce que nous pouvons en dire, c'est qu'il s'agit d'un extraordinaire voyage au cœur de la femme, le tome un s'intéressant à son l'histoire dans le temps, et le tome deux à ce que Simone de Beauvoir a nommé fort justement *L'expérience vécue* (Beauvoir, 1949 : T2). Cette étude colossale, fortement influencée par le marxisme, choqua la France bien-pensante, mais également la gauche révolutionnaire encore très machiste. La société catholique française n'était pas encore prête pour un tel électro-choc, bien que vingt-deux mille exemplaires du premier volume eurent été vendus (Beauvoir, 1963, T1 : 259) ; car ce que Simone de Beauvoir présentait à ses lecteurs était trop avant-gardiste dans un pays où contraception et avortement n'étaient pas légalisés ; le Vatican ne s'y trompa point puisqu'il mit l'ouvrage de suite à l'Index (Beauvoir, 1963, T1 : 264). Enfin en affirmant haut et fort que : "[les] dissemblances [entre homme et femme] sont d'ordre culturel et non pas naturel (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 258), de Beauvoir ne pouvait que s'attirer les foudres d'un vaste public plutôt conservateur et enfermé dans ses croyances et ses préjugés, mais également éveiller les consciences de millions de femmes sur leur situation d'Autre, c'est à dire d'objet et non de Sujet (ibid). A long terme, c'est ce qui se produisit, de l'œuvre villipendée en 1949, elle devint Bible des féministes de nombreux pays dans les années soixante et soixante-dix. On ne dira jamais assez ce que ce voyage philosophique, historique, sociologique, psychologique et littéraire eut comme influence sur les nombreuses personnes qui l'entreprirent dans la deuxième moitié du XXème siècle, encore de nos jours si l'on en croit le nombre de séminaires et de colloques organisés lors du cinquantenaire de sa publication en 1999.

La fin de l'année 1949 fut donc mouvementée car de Beauvoir dut subir de nombreuses et virulentes critiques sur son travail, mais elle fut aussi sereine avec un séjour dans le Midi et la

traditionnelle trêve de Noël chez Madame Morel à La Pouèze. Elle lisait beaucoup les journaux et ce qui parassait à l'époque comme *Le Journal du voleur* de Jean Genet : "(...) un de ses plus beaux livres" (Beauvoir, 1963, T1 : 269), livre lui étant dédié à elle et à Sartre. Le récit des aventures du jeune vagabond prostitué à travers l'Espagne et l'Europe centrale ne pouvait qu'exciter l'imagination voyeuriste du Castor bien qu'elle commentât ainsi le récit de l'écrivain homosexuel au très hétérosexuel Algren : "(...) une vie d'une effrayante dureté (...) parce que vile, mauvaise, méprisable – et sentie comme telle par lui-même ; il garde un sentiment de culpabilité pour s'être prostitué, pour s'être entiché de gens à cause du fric (...))" (Beauvoir, 1997 : 287). On laissera Simone de Beauvoir libre de ses jugements, exprimés après avoir rencontré Genet en compagnie de son amant du moment à Menton, dans lesquels pointent néanmoins un accent moralisateur très bourgeois. Sartre, encore plus fasciné par le personnage depuis sa rencontre en 1944, accepta de préfacer un volume de ses œuvres qui allait devenir un livre à part entière ainsi que la référence sur le dramaturge et écrivain : *Saint Genet, comédien et martyr*. A la même époque, on apporta à Sartre un rapport sur le code soviétique du travail correctif qui venait d'être publié en Angleterre (Beauvoir, 1963, T1 : 277). Ce document expliquait ouvertement que le travail forcé et le goulag faisaient partie de l'arsenal répressif de l'U.R.S.S. En janvier 1950, ne voulant pas se voiler la face, sans pourtant remettre en cause la révolution soviétique et l'avancée du Socialisme, *Les Temps modernes* publièrent le compte rendu des débats de l'O.N.U sur le travail forcé sous le régime de Staline. Cet épisode a son importance lorsque l'on sait ce que le rêve soviétique avait été pour Simone de Beauvoir et Sartre dans leur jeunesse. Ils n'avaient pas encore visité cet immense pays, mais ils avaient de la sympathie pour lui, pour sa révolution et les progrès réalisés depuis la chute du Tsar en 1917. L'U.R.S.S avait été un espoir considérable, même si depuis 1949 la Chine de Mao-Ze-Dong avait repris le flambeau du Socialisme mondial dans une autre partie de la planète. Encore ne fallait-il pas se voiler la face devant la réalité du "paradis soviétique" chanté sur tous les tons par le parti communiste français. Dix millions d'hommes et de femmes croupissaient dans des camps de travail sur simple "décision administrative" (Beauvoir, 1963. T1 : 279). La décision de publier le rapport ne fit qu'aggraver les relations entre les deux philosophes et le parti communiste français, et repoussa aux calendes grecques la possibilité pour eux de se rendre un jour à Moscou, en tant qu'invités officiels du régime, comme tant d'autres intellectuels de gauche avant eux. Entre la haine des communistes, ses lecteurs et ses traductions en français des nouvelles d'Algren, elle continuait toujours à correspondre intensément avec lui, pensant au jour où son avion atterrirait de nouveau à Chicago. Lors de leur long périple ensemble en Italie et en Afrique du Nord, ils avaient beaucoup parlé de leurs retrouvailles après le départ d'Algren mais comme nous l'apprend une lettre du 3 janvier 1950, il aurait annoncé à de Beauvoir à l'époque que : "(...) ce ne serait pas de sitôt" (Beauvoir, 1997 : 341). Et pourtant, dans la même lettre, elle

lui demanda une énorme faveur lorsque l'on sait la difficulté grandissante qu'il avait à accepter sa double vie. En effet, elle lui écrivit : "je vous demande de me laisser venir dès juin (...) Sartre se voit obligé de partir cet été pendant trois mois, et pas plus tard que juin. Et il me prie, très instamment, de partir en même temps que lui, de ne pas attendre son retour (...) Certes il n'a absolument aucun droit de vous demander quoi que ce soit, mais comprenez ma situation (...)” (ibid). Une fois encore, étonnant mélange de cruauté et d'honnêteté dans cette lettre à l'homme aimé essayant d'arrondir les angles pour son "rival", au nom de l'amitié que sa maîtresse lui porte. Etonnant également la réponse de l'intéressé qui accepte de se plier aux exigences de de Beauvoir qui lui écrit le 14 janvier : "Merci Nelson, merci d'[y] consentir si gracieusement, vous êtes très doux à aimer mon amour, ça m'a ôté un poids du coeur (...)" (Beauvoir, 1997 : 345). Se sentant extrêmement redevable de cette faveur, elle ajoute :

(...) ce sera chic de vivre dans un petit logis à nous, d'écrire, de nager et de nous aimer. S'il vous plaît, louez plutôt [la maison du lac] du 1er juillet au 1er octobre, parce que j'ai retardé mon départ autant j'ai pu, pensant que ça vous arrangerait. Je compte quitter Paris vers le 25 juin (...) (Beauvoir, 1997 : 345/346).

Mais avant ce voyage non prévu pour l'Amérique, elle partit pour l'Afrique du Nord et l'Afrique noire en compagnie de Sartre qui voulait y rencontrer des politiciens d'opposition : "(...) voir sur place ce qui s'y passait" (Beauvoir, 1963, T1 : 282). Le 4 mars, elle écrivait à Algren : "(...) la correspondance risque d'être difficile et lente en Afrique (...) j'ai tellement besoin de vos lettres (...) Ne m'oubliez pas (...)” (Beauvoir, 1997 : 364). Elle arriva à Alger le 13 mars 1950, comptant descendre dans le Sahara pour tenter de voir Ghardaïa et Tamanrasset avant de rejoindre le Mali, la Haute-Volta et espérant être invitée avec Sartre ensuite en Côte d'Ivoire voisine par l'opposition locale. Voyage de découverte donc, mais véritable voyage politique avec pour but d'apporter un soutien ouvert au processus de décolonisation qui s'amorçait chez les élites africaines. Elle vit donc sa cité rêvée Ghardaïa : "(...) un tableau cubiste magnifiquement construit (...)” (Beauvoir, 1963, T1 : 283). Puis ce fut la véritable aventure, la traversée du Sahara algérien en camion, seul mode de transport à l'époque, jusqu'à la ville de Tamanrasset ; plus de mille kilomètres de désert avant d'atteindre les monts du Hoggar. Première étape d'une journée à El Goléa, puis plus avant dans les sables jusqu'à l'oasis d'In Salah et finalement deux jours encore avant d'atteindre l'ancienne base du Père de Foucault. De ce long rally du désert, elle écrit joliment dans *La Force des choses* : "jamais le temps ne nous parut long : nous apprenions un monde" (Beauvoir, 1963, T1 : 285). Et quel monde ! Ce n'est plus le Maghreb classique des souks, mais un monde

d'oasis isolées et séparées les unes des autres par des centaines de kilomètres que parcourent les énigmatiques Touaregs juchés sur leur chameaux. Ces hommes du désert, elle allait avoir la chance de les rencontrer lors de son séjour dans la ville. La communauté française les regardait d'un mauvais oeil, mais deux instituteurs ayant plusieurs élèves touaregs dans leurs classes les introduisirent dans cette société ancestrale très fermée mais qui perdait sa raison de vivre. La colonisation du Sahara par l'armée française avait stoppé les habitudes belliqueuses de ce peuple guerrier auquel on avait interdit : "(...) les grandes bagarres et les razzias (...) et qu'on (...) empêchait d'exploiter les esclaves (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 290/291). L'œuvre civilisatrice tuait une culture unique à petit feu, mais cette culture n'était pas compatible avec le respect humain, bien que celui-ci ne fût pas toujours de mise avec les colonisateurs. La colonisation était un mal, elle ouvrait néanmoins de vastes territoires au monde moderne mais à quel prix ! Les Touaregs en étaient la triste preuve, ce peuple fier indomptable autrefois avait été réduit à un peuple de petits commerçants vendant du sel contre des denrées de consommation : "mais ces traffics étaient indignes des grands chefs et de leurs familles" (Beauvoir, 1963, T1 : 291). Les aînés pouvaient encore vivre sous leurs tentes, rêvant à leur splendeur d'antan, mais leurs enfants souffraient de la dualité de leur univers : "(...) peu de gens m'ont paru plus mal adaptés au monde d'aujourd'hui que ces jeunes princes orgueilleux et fauchés" (Beauvoir, 1963, T1 : 292). Ce n'était pas la misère sombre des ruelles d'Alger ou de Marrakech, mais celle d'une culture qui s'éteignait car elle s'était confrontée à une autre, européenne, qui était incapable d'accepter sa singularité, aussi condamnable fût-elle. Ce meurtre des cultures "indigènes", ce fut également le drame de l'Afrique et d'autres contrées, ce n'était pas l'extermination des Mayas du Mexique par les Conquistadors espagnols, mais une mort lente et annoncée. L'Afrique avait été jetée trop vite dans le XXème siècle au nom du progrès, elle allait copier servilement les apports étrangers car on les lui avait inculqués, souvent par la force, mais le tribut de telles transformations allait être lourd pour quantité de peuples devenus culturellement "schizophrènes" ou comme ces Touaregs, complètement inadaptés. Une semaine se passa à Tamanrasset, et il fut temps de descendre plus au sud et d'entrer véritablement dans le continent noir. Ils prirent un vol pour la ville de Gao dans ce qui s'appelait à l'époque le Soudan français et qui devint le Mali indépendant. Comme elle l'écrivait à Nelson Algren le 3 avril 1950 avant de quitter Tamanrasset :

les Blancs ne maltraitent pas les indigènes dans ce pays trop pauvre pour donner lieu à des exactions. En A.O.F [Afrique Occidentale Française] où je me rends, c'est différent, en pire. Sous les gouverneurs civils un tas de Blancs s'enrichissent en exploitant sans pitié les malheureux Noirs (Beauvoir, 1997 : 373).

A Gao, elle ne vit pas grand chose de cette exploitation qu'elle vomissait, la chaleur de l'endroit l'assomma littéralement et Sartre fut pris de fièvres malariales. L'administrateur colonial de la ville les reçut de façon extrêmement courtoise et les renseigna, mal, sur la situation des Noirs, leur disant simplement : "(...) que la religion aggravait encore leur misère : à ceux qui habitaient sur les bords du fleuve [Niger], elle interdisait le poisson ; sous-alimentés, ils ne pêchaient plus" (Beauvoir, 1963, T1 : 296). La situation n'était donc pas si simple ni si manichéenne que cela, la colonisation ne pouvait être rendue responsable de tous les maux de l'Afrique. Même si les cultures locales mouraient parfois à son contact, elles n'étaient pas toujours bénéfiques au développement de l'individu. Superstitions et croyances, comme l'avait souligné Marx, étaient un véritable opium qui assujettissaient les hommes autant que les forces coloniales françaises. Tous les Blancs n'étaient pas d'horribles exploiters non plus, beaucoup se contentaient de survivre dans ce pays peu hospitalier bien loin des images d'Epinal déversées par plusieurs Expositions coloniales d'avant-guerre. Simone de Beauvoir voulait voir Tombouctou, la chaleur et le manque de transports avortèrent son projet. Sartre toujours souffrant, ils furent bloqués une semaine à Gao, enfin remis de sa fièvre, ils gagnèrent Bobo-Dioulasso en Haute-Volta bien que de nombreux Blancs de Gao leur eussent déconseillé de séjourner dans cette ville au climat malsain. Long vol avec escale à Ouagadougou avant d'atteindre ce "petit enfer humide" qui fut au départ un soulagement après la chaleur de plomb de Gao (Beauvoir, 1963, T1 : 299). Les paysages avaient également changé, de la rougeur des limons du Niger, elle venait d'être transportée dans une verdure tropicale où un autre type de chaleur régnait. Elle fut fascinée par cette grosse bourgade : "c'est crasseux et puant et fantastique" (Beauvoir, 1997 : 376) écrivait-elle à Algren le 17 avril. Ne connaissant aucun Noir, elle regrettait de ne pouvoir mieux comprendre cette ville de pisée ; Sartre le regrettait aussi et aurait aimé que les représentants de la R.D.A, l'opposition noire le reçurent, ce ne fut pas le cas et ils quittèrent la ville sans avoir établi de contacts politiques qui auraient pu véritablement les renseigner sur la situation des colonisés (Beauvoir, 1963, T1 : 300/301). Outre la fascination des habitations et du site, elle commençait à comprendre cette dualité de l'Afrique, entre les campagnes vivant dans un autre siècle, et les villes et bourgades plus ou moins européennes. Pour elle, ce voyage devenait plus sociologique et ethnographique que politique. Elle aurait tant voulu parler avec des Noirs mais l'occasion ne se présenta pas dans ce village ayant grandi trop vite. Dépités l'un et l'autre, ils s'envolèrent pour Bamako où Sartre espérait sincèrement rencontrer des représentants du R.D.A. "Bamako, agglomération beaucoup plus européenne, 200 Européens proprement dits et énormément de Noirs européens, donc moins intéressants" (Beauvoir, 1997 : 376), telle fut sa première impression de la capitale du Soudan français. Même chaleur enveloppante, mais une vraie ville, assez plaisante selon les descriptions qu'en fait Simone de Beauvoir dans une lettre du 17 avril à Algren et dans *La Force des choses*. Un joli quartier

européen et de beaux marchés vivants et bien achalandés. Comme dans leurs escales précédentes, pour ainsi dire aucun contact avec des Noirs et une fois encore silence de la part du R.D.A qui : “(...) était évidemment systématique (...)” (Beauvoir, 1963, T1 : 306). Ecœurés de chaleur, déçus de leur échec politique, Sartre toujours plus ou moins malade, ce fut avec soulagement qu’ils atterrirent à Dakar la maritime. Il s’agissait d’une grande ville, faite pour les Blancs car étant le siège du gouvernement général de l’Afrique Occidentale Française, cette confédération lâche de plusieurs colonies aussi différentes les unes que les autres. Dakar les reposa de la poussière et de la canicule de l’intérieur, la température y était modérée, les rues bordées de cafés et de restaurants plaisants : une préfecture française sur le continent africain. Ils ne rencontrèrent pas non plus d’Africains dans cette ville fleuron de l’Union française. Ils n’en virent pas dans les endroits qu’ils fréquentaient : “officiellement, la ségrégation n’existait pas ; le clivage économique de la société en tenait lieu (...)” (Beauvoir, 1963, T1 : 307). Ne voulant pas se limiter aux beaux quartiers de la ville européenne, comme en Afrique du Nord, ils se rendirent dans les zones périphériques où les Africains résidaient. Cela n’avait rien à voir avec une Casbah algérienne ou une Médina marocaine aux bâtisses solides et anciennes. Les faubourgs noirs de Dakar ressemblaient plus à un village africain ayant grandi trop vite hors de son élément rural :

[des] rues boueuses, bordées de paillettes (...) une rusticité villageoise, mais elles étaient larges, longues et rectilignes ; la foule noire qui s’y pressait était composée d’ouvriers, elle évoquait - d’une manière (...) paradoxale – à la fois la brousse et Aubervilliers (ibid).

Autrefois société agraire, l’Afrique colonisée entrait doucement dans l’ère industrielle, ces quartiers réservés abritaient la souche du prolétariat africain avec lequel de Beauvoir et Sartre auraient aimé tant parler mais l’occasion ne se présenta pas. Ils ne connurent de la vie ouvrière africaine que ce bref aperçu un soir qu’ils déambulèrent dans ces rues entre campagne et ville. Même avec l’aide d’Africains, auraient-ils vraiment compris leur continent, tout du moins ce qu’ils en avaient vu ? L’Afrique rurale du Soudan français et de la Haute-Volta les déranga plus qu’elle ne leur plut, trop étrangère à leurs préoccupations, elle ne les laissa pas indifférents, mais ils ne la saisirent pas. Le fait de rencontrer des membres du R.D.A, européenisés et parlant un excellent français n’y aurait rien changé. Les cultures locales que de Beauvoir rencontra la dégoutèrent parfois. Ne cherchant pas à les comprendre elle les critiqua de façon voilée, laissa poindre des préjugés dignes de ceux de colons :

certaines indigènes de cette contrée sauvage [le Soudan français] pratiquent encore l’anthropophagie, on y apprend aux petits garçons à tuer avec des épines

vénéneuses, on y excise les filles à la puberté. Toutes les villageoises travaillent le crâne rasé, sous la peau des plus vieilles est glissé un ornement en ivoire perçant les chairs (Beauvoir, 1997 : 376).

Certaines de ces pratiques pouvaient être détestables à une Européenne, mais elles avaient une signification importante dans ce pays. Considérer les Africains des villages comme des sauvages, mais admirer le prolétariat des villes, relève d'une assez mauvaise appréciation de l'Afrique ; car ce prolétariat des villes était le résultat flagrant de la destruction de cultures ancestrales et de la migration des ruraux vers les centres urbains pour y mieux servir les Blancs dans leurs maisons et leur entreprises. Si Simone de Beauvoir crache à longueur de page sur la colonisation, elle a parfois des absences idéologiques : "si on leur [les Africains]en donne la possibilité, les jeunes garçons apprennent aisément des tas de choses, rouler à bicyclette, conduire des voitures, lire, écrire, faire de la politique" (ibid). Pour résumer, ignorons la vaste majorité des Africains ignares selon les critères européens, mais intéressons-nous aux "émancipés" des villes. Il n'est pas question de nier à l'ensemble de l'Afrique un développement global, mais transformer la jeune génération en parfaits petits Français ne fut pas non plus une solution. Les poètes et écrivains de la Négritude le dirent assez, la colonisation leur avait appris l'écriture, mais elle avait détruit des sociétés entières et avait rendu des millions d'individus culturellement orphelins, dénigrant leurs propres racines au profit de mœurs "supérieures". Dans la même lignée, on s'étonnera que de Beauvoir n'ait pas porté plus d'attention à l'Île de Gorée au large de Dakar, haut lieu du commerce des esclaves et qu'elle n'y ait vu qu' : "(...) une vieille forteresse portugaise, roussâtre et démantelée" (Beauvoir, 1963, T1 : 307). L'attitude de Simone de Beauvoir doit se placer sous deux angles : le premier, tristement évident : un certain paternalisme hérité de son éducation ; le deuxième, un marxisme, tendant vers le léninisme, portant plus l'accent sur la révolution possible dans les villes que dans les campagnes "arriérées". On le sait maintenant, la Révolution russe, fit plus d'émules à Moscou ou à Saint-Petersbourg que dans les campagnes reculées de l'Ukraine et de l'Oural que Staline fit mourir de faim à coup de collectivisation forcée au début des années trente. Au crédit de Simone de Beauvoir, on pourra reconnaître que le ferment révolutionnaire étant plus virulent dans les villes, il fallait politiser le prolétariat africain. Néanmoins, cette analyse ne fut pas tout à fait juste dans d'autres colonies africaines où le problème majeur, ne fut pas une masse ouvrière minoritaire exploitée, mais une majorité rurale demandant un droit aux terres qui lui avait été spoliées. Simone de Beauvoir et Sartre quittèrent donc l'Afrique noire, sans l'avoir véritablement saisie et sans y avoir rencontré les forces révolutionnaires du R.D.A. Pour se remettre de cet échec et avant de retrouver Paris, ils retrouvèrent le Maroc, pour ainsi dire voisin, passant deux semaines entre Meknés et Fez et Simone de Beauvoir resta quelques jours supplémentaires à

Casablanca où sa sœur Hélène avait suivi son mari Lionel de Roulet qui y travaillait à l'Institut français. Séjour ennuyeux selon ses dires (Beauvoir, 1997 : 379) ; entre une sœur plus si proche qu'autrefois depuis son exil forcé au Portugal durant l'Occupation et un beau-frère qu'elle supportait de moins en moins, détestant en lui l'officiel français qu'il était devenu depuis son poste d'Attaché culturel à Lisbonne.

De retour à Paris, Sartre et de Beauvoir eurent l'explication du silence du R.D.A : "(...) les consignes communistes avaient pesé sur tous [ses] membres (...) et ils avaient délibérément évité de rencontrer Sartre" (Beauvoir, 1963, T1 : 307). L'Existentialisme était critiqué de tous bords, la droite le considérait comme une excuse aux pires excès et la gauche communiste comme une idéologie de petits-bourgeois égocentriques, sans attache dans la classe ouvrière. Ils étaient très isolés politiquement et idéologiquement en cette fin de printemps 1950. Les lettres d'Algren étaient un soutien et elle y répondait où qu'elle se trouvât à l'époque. Elle lui racontait tout de sa vie, de ses voyages, de son travail et des personnes qu'elle rencontrait. Elle l'assurait en permanence de son amour pour lui et se réjouissait car il avait reçu le prix Pulitzer juste après son séjour à Paris et qu'il devenait célèbre et respecté. Elle se réjouissait également de le retrouver bientôt à Chicago puisqu'il avait accepté de l'accueillir de nouveau. Sa joie fut de courte durée puisque selon Sylvie Le Bon de Beauvoir : "à [ses] dernières lettres, Agren ne répond que le 19 mai que par un court billet d'un ton assez déplaisant d'ironie grinçante. Quelque chose a changé" (Beauvoir, 1997 : 383). Simone de Beauvoir ne fait pas mention de cette missive dans ses mémoires, elle se contente d'affirmer qu'elle se se faisait une joie d'avoir avec lui une vie commune de deux mois (Beauvoir, 1963, T1 : 310). De même dans ses lettres suivantes elle ne laisse rien paraître de ce qui aurait pu la blesser à la lecture du dit billet. Bloquait-elle la réalité ? Pensait-elle qu'il ne s'agissait que d'un autre de ses mouvements d'humeur ? Toujours est-il qu'elle se préparait jour après jour à le rejoindre de l'autre côté de l'Atlantique, envers et contre tout. Néanmoins, un certain malaise montait en elle dont elle lui fit part dans sa dernière lettre avant le départ : "c'est un peu triste que vous ayez écrit si peu, une angoisse m'habite. Est-ce vous que je vais retrouver, vraiment vous ? Le même Nelson, le mien ? Je crois que oui, mais je ne le sens pas (...)" (Beauvoir, 1997 : 393/394). Elle partit donc le 8 juillet 1950 : "(...) bourrée de tranquillisants et d'alcool (...)" (Bair, 1991 : 488). Elle ne pouvait choisir pire moment car la Guerre de Corée venait de se déclarer et on craignait sérieusement en Europe et aux Etats-Unis un troisième conflit mondial. Elle voulut annuler son voyage au dernier moment, comme durant la Débâcle de 1940, par peur d'être séparée de Sartre si l'Armée Rouge envahissait l'Europe occidentale. Ce fut Sartre qui la rassura et la poussa à prendre son avion comme prévu (Beauvoir, 1963, T1 : 310). Elle arriva à New York où elle passa quelques jours en compagnie des Gërassi et régla quelques affaires puis reprit un vol intérieur pour Chicago. Elle avait eu raison de s'angoisser quant à la flamme de Nelson Agren, elle s'était beaucoup éteinte avec la distance et les

déceptions engendrées par certains choix de de Beauvoir. Les premières vingt-quatre heures dans la maison de Wabansia Avenue ne ressemblèrent en rien à leurs retrouvailles habituelles comme elle le dit à Sartre dans sa première lettre de Chicago : “(...) il est très content de me voir, mais avec l’idée résignée que je viens pour partir, que jamais nous n’aurons davantage que ces venues et départs, et ça lui a donné un détachement qui touche à l’indifférence (...) Je suis encore assez bouleversée” (Beauvoir, 1990 : 370/371). La version romancée dans *Les Mandarins* est plus personnelle que celle expurgée de *La Force des choses*. Après une nuit d’amour sans tendresse et une journée fade dans la petite maison, Anne Dubreuilh n’en pouvant plus de cette lourde monotonie interroge Lewis Brogan :

- Lewis. Qu’y a-t-il ?
- Rien du tout. Je suis fatigué.
- (...) vous ne m’aimez plus ?
- (...) Je tiens toujours à vous, beaucoup ; j’ai beaucoup d’affection pour vous, dit Lewis d’une voix soigneuse. Mais ce n’est plus de l’amour” (Beauvoir, 1954, 512).

Comme Lewis Brogan dans le roman, Nelson Algren lui demanda de profiter au maximum de cet été ensemble : “(...) avec une étourderie concertée” (Beauvoir, 1963, T1 : 311). La nouvelle passait mal, mais revenons au roman pour mieux comprendre les sentiments de Simone de Beauvoir :

Pourquoi m’avez-vous laissée venir ? Vous auriez dû m’avertir.

- Mais j’avais envie de vous voir, dit Lewis vivement (...) je suis content que vous soyez là (...)
- Vous oubliez une chose, dis-je. C’est que moi je vous aime. Ce n’est pas gai de vivre à côté de quelqu’un qu’on aime et qui ne vous aime pas” (Beauvoir, 1954 : 514).

La roue avait tourné, la mort annoncée de cette histoire venait de se dérouler, Simone de Beauvoir avait trop cru qu’Algren s’arrangerait de sa double vie.

Elle avait le droit d’être bouleversée comme elle le disait à Sartre début juillet, mais elle savait qu’elle ne pouvait en vouloir à Algren, bien qu’il eût peut-être été préférable qu’elle ne vînt pas cet été-là. Elle étouffait dorénavant à Chicago, elle essayait néanmoins de faire le deuil de cette relation qui comptait tant pour elle. Dans sa deuxième lettre à Sartre non précisément datée, elle explique de façon touchante le travail qu’elle entreprenait : “cette histoire, c’est étrange comme je suis en train de la revivre rue par rue, heure par heure, avec la

consigne de la neutraliser, de la changer en un passé inoffensif que je puisse garder sur mon coeur sans le renier et sans en souffrir” (Beauvoir, 1997 : 372). Sa relation n’appartenait pas encore au passé puisqu’elle allait devoir vivre trois mois entiers avec cet homme qui avait transformé sa vie de femme, qui avait su réveiller ce qui s’était endormi dans la relation avec Sartre et la liaison avec Jacques-Laurent Bost.

L’Amérique était devenue tellement synonyme d’Algren qu’il lui serait difficile de la voir sous un autre jour, son Huron s’était lassé de ne pas posséder cette femme entièrement et de n’être qu’une partie de sa vie. Il n’était pas jaloux de Sartre au sens propre du terme, qui implique souvent une rivalité sexuelle, mais il aurait souhaité que Simone de Beauvoir fit un choix malgré ses longues explications sur la nécessité de son amour parallèle pour Sartre. Elle lui avait dit et répété, il l’avait entendue, mais il avait choisi : une amitié, teintée d’amour, mais une amitié tout de même. De Beauvoir était comme Anne Dubreuilh, son caractère entier avait du mal à accepter cet ersatz faisant suite à l’intensité de leur amour des trois années précédentes. Elle l’aimait toujours, elle allait néanmoins devoir accepter sa décision et tenter de passer trois mois plaisants en sa compagnie dans le chalet du lac Michigan qu’il venait d’acheter avec la somme d’argent reçue pour le prix Pulitzer. Par amitié, par habitude, ils couchèrent même ensemble après la déclaration d’Algren, tendrement la première fois ; la deuxième tentative fut un désastre (Beauvoir, 1997 : 373). Ne voulant pas tout gâcher comme l’année précédente, Simone de Beauvoir décida de se tenir à sa promesse et de demeurer trois mois aux Etats-Unis dans cette maison du lac qu’elle ne connaissait pas encore : “(...) une grande maison, des lits séparés, nager un peu, ça aiderait (...) je n’ai pas envie d’une cassure si brusque (...) Je pense qu’il vaut mieux laisser ces trois mois faire leur travail” (Beauvoir, 1997 : 374). Elle avait joué, elle venait de perdre, encore fallait-il qu’elle le fit de façon élégante et qu’elle ne donnât à Algren aucun motif de la détester un jour : elle reviendrait peut-être le voir à Chicago.

En attendant que le temps soignât les blessures réelles et d’amour propre, elle se félicita de ne pas avoir relégué sa vie avec Sartre dans le passé et de lui dire en conclusion de cette lettre : “ce qui m’aide le plus, c’est que je suis restée ancrée à Paris, près de vous. Alors rien d’autre n’est vraiment important” (Beauvoir, 1997 : 375). Sartre lui avait tout donné, Algren n’avait été qu’un épisode, un amour transatlantique excitant et passionné, mais la réalité de son existence avait toujours été en France. L’amour de Sartre, aussi étrange fut-il, l’avait soutenue depuis 1929, elle était sa nécessité, le pacte était toujours bien vivant et leur vie une incroyable aventure qui ne faisait que continuer à son contact. Sartre ne l’enfermait pas, il lui ouvrait le monde, alors qu’Algren, malgré tout son amour et sa tendresse, l’aurait enfermée dans une vie plus classique et exclusive d’épouse d’écrivain américain. Au moment du tournant fatidique de la quarantaine, elle avait eu l’extraordinaire chance de connaître un

grand amour alors que la majorité des femmes commençaient à faire le deuil de leur féminité et observaient les premiers ravages du temps.

Nelson Algren lui avait rendu sa jeunesse et lui avait prouvé qu'elle était encore désirable. Ces dangereuses traversées de l'Atlantique en avion n'avaient pas été vaines, bien au contraire le danger même qu'elles contenaient révélait à neuf le merveilleux amour qui l'attendait sur l'autre rive de l'océan où elle crut faillir s'écraser maintes et maintes fois. Ces longs voyages aériens avaient eu la même valeur que ces longues nuits de train du temps de Marseille. Rien ne l'avait arrêtée dans sa quête du bonheur et ce fut exactement ce qu'Algren lui avait offert : un grand bonheur. Elle aurait bien sûr aimé que celui-ci se fût poursuivi, ce n'en fut pas le cas et malgré son désespoir réel, elle parvint à profiter de trois mois de villégiature au bord du lac Michigan dans la petite ville de Gary, dans l'état mitoyen de l'Indiana. Elle travaillait, se reposait, nageait, sortait un peu les soirs avec Algren et écrivait régulièrement à Sartre : "ma vie est calme au dehors, agitée, un peu angoissée au-dedans" (Beauvoir, 1997 : 381). Les jours s'écoulaient et se ressemblaient. Elle faillit se noyer, Algren la sauva des eaux du lac et ils rirent de son exploit et retrouvèrent un instant l'intimité des jours anciens (Beauvoir, 1963, T1 : 312).

Nathalie Sorokine vint de Los Angeles, elle irrita Algren et de Beauvoir regretta sa venue qui brisait le status quo de cet été (Beauvoir, 1963 , T1 : 314). Celle-ci allait mal, son couple avec Ivan Moffat capotait, elle ne s'intéressait aucunement à la petite fille qu'elle avait eue et avait retrouvé ses attitudes pathologiques de l'Occupation. Sa dernière lubie avait été de s'amouracher de deux homosexuels de sa connaissance qu'elle retrouva à Chicago vers la fin du séjour de son Pygmalion. Simone de Beauvoir lui fit ses adieux dans cette ville et repartit pour l'Indiana passer ces dernières journées en compagnie d'Algren. Ils quittèrent définitivement le chalet du lac pour rentrer à Chicago où elle devait prendre son avion du retour. Dans sa dernière lettre à Sartre, elle lui affirmait qu'elle était : "(...) tout à fait sereine (...)" (Beauvoir, 1997 : 397), le jour du départ fut bien différent, dans *La Force des choses* publié treize ans plus tard, elle écrit, parlant de Chicago qu'elle allait quitter : "jamais je ne la reverrai. Jamais (...) dans l'avion je me bourrai de belladéal sans trouver le sommeil, la gorge déchirée par le cri que je ne poussai pas" (Beauvoir, 1963, T1 : 316).

A New York où elle passa quelques jours, elle se mit en devoir d'écrire à Algren le 30 septembre pour le remercier de la jolie fleur qu'un employé de la compagnie aérienne lui avait remise en son nom dans la salle d'embarquement et pour lui dire qu'elle souhaitait le revoir un jour mais qu'elle attendrait qu'il lui fit la demande (Beauvoir, 1997 : 395) ; et de conclure : "(...) n'écrivez que si le coeur vous en dit, conscient que chaque lettre me rendra heureuse" (Beauvoir, 1997 : 396). Algren tint sa promesse puisqu'ils s'écrivirent jusqu'en

1964 et en ce mois d'octobre 1950, peu de temps après son retour, Simone de Beauvoir reçut une lettre de Chicago qui la réconforta et lui donna espoir qu'ils se reverraient un jour. Elle avait retrouvé Paris et Sartre plus attaqué que jamais sur ses positions et comme chantre de l'Existentialisme.

La Guerre de Corée faisait rage et la peur d'une invasion soviétique devenait chaque jour plus réelle ; Sartre et elle en parlait beaucoup et se demandaient ce qu'ils feraient si une telle éventualité se présentait. Sartre ne croyait pas du tout à celle-ci, mais de Beauvoir était angoissée car elle savait que son compagnon, tant détesté par le parti communiste français, serait en tête de liste des personnalités à neutraliser. Eux qui avaient espéré que le changement viendrait de l'U.R.S.S, en étaient venus à la craindre comme une ennemie (Beauvoir, 1963, T1 : 320). Outre ces interrogations sur un possible exil au Brésil en cas d'invasion soviétique, elle devait également faire face aux problèmes de la Famille et à ceux d'Olga en particulier qui rendait tout le monde fou d'irritation car elle répétait *Les Mouches* qu'on montait de nouveau à Paris. Son ancienne rivale, devenue amie encombrante, se remettait à peine d'une mauvaise tuberculose et voulait à tout prix réapparaître sur les planches. Fatiguée, toujours sous le choc de sa rupture avec Algren, Simone de Beauvoir décida de fuir Paris et de retrouver la montagne en hiver, ce qu'elle n'avait pas fait depuis 1944. Elle était accompagnée de Sartre, bien entendu, et de Bost qui désirait également quitter Paris et s'éloigner quelques temps de l'impétueuse Olga, son épouse. Elle avait choisi la station d'Auron dans les Alpes-Maritimes pour pouvoir ensuite redescendre vers Saint-Tropez. Son plaisir de skier ne s'était pas émoussé, malgré l'incertitude de son existence, elle retrouva : "(...) le goût d'un très ancien bonheur" (Beauvoir, 1963, T1 : 327). Le monde changeait autour d'elle, son univers personnel se transformait, elle avait peur de vieillir, mais les sommets enneigés et les descentes en compagnie de Bost avaient su, un instant, lui rappeler sa capacité au bonheur, tout n'avait pas disparu, une chose demeurerait immuable : la nature brute de ses pentes alpines et la joie quasi enfantine de les dévaler et de se saouler de soleil et de grand air. Puis ce fut un mois à Saint-Tropez fort occupé par d'interminables discussions entre Sartre et Simone Berriau, la directrice du théâtre où il comptait faire jouer sa nouvelle pièce : *Le Diable et le bon Dieu*. Quant à Simone de Beauvoir, elle travaillait activement au manuscrit de ce qui allait devenir *Les Mandarins* dont elle finit une première version en juin 1951, décidant de l'intituler tout d'abord *Les Survivants*. Ce séjour studieux et parfois tendu fut ensoleillé par une lettre de Nelson Algren l'invitant à revenir passer un mois avec lui à Chicago auquel elle répondit le 27 mars en lui affirmant : "pour la première fois depuis longtemps, je me sens heureuse" (Beauvoir, 1997 : 443). Elle savait cette histoire terminée, mais elle était touchée qu'Algren l'invitât si vite après leur rupture ; il n'avait pas menti, son amitié lui était précieuse. Elle ne se faisait aucune illusion quant à la possibilité d'un changement de la part de son ancien amant car celui-ci avait décidé d'épouser son ex-

femme dont il était question dans la dite lettre. Le 13 juillet, elle racontait, ulcérée, à Algren qu'elle avait dû se rendre à l'ambassade américaine car tous les visas déjà émis étaient systématiquement ré-examinés, chasse aux sorcières oblige. Elle avait dû jurer qu'elle n'était pas communiste, oubliant malheureusement qu'elle avait signé trois ans auparavant une pétition de la Ligue des femmes françaises, d'obédience communiste. Elle lui annonçait donc que son séjour pourrait être compromis si l'ambassade épluchait trop ses écrits et les articles des *Temps modernes* (Beauvoir, 1997 : 458/459). L'Amérique devenait véritablement paranoïaque depuis la Guerre de Corée, le pays qui avait toujours ouvert ses portes au monde commençait à les fermer et à contrôler soigneusement ses invités. Elle lui avouait également qu'elle avait été à deux doigts de laisser tomber, plutôt que de s'humilier à signer une déclaration pro-américaine mais que l'envie de le revoir l'avait emportée (ibid).

C'est dans le doute donc qu'elle s'envola pour la Norvège où elle accompagnait Sartre qui devait y rencontrer son éditeur local à Oslo. Les deux philosophes avaient décidé de se retrouver seuls après les turbulents mois précédents. Ils firent une croisière des fjords et poussèrent jusqu'à la frontière russe sur l'Arctique. Jamais ils n'avaient été si près du "paradis soviétique" et Simone de Beauvoir d'écrire dans ses mémoires : "(...) à travers des broussailles et des barbelés, on apercevait des sentinelles étoilées de rouge. J'étais émue de voir de mes yeux ce pays interdit qui signifiait tant pour nous" (Beauvoir, 1963, T1 : 327). Première vision du rideau de fer, de la séparation en deux de l'Europe qu'ils avaient connue. Ils avaient toujours beaucoup de sympathie pour ce vaste pays qui leur fermait ses portes et qui se recroquevillait de plus en plus sur lui-même depuis le début de la Guerre Froide. Il était devenu extrêmement difficile d'obtenir les clés de ce paradis du prolétariat et les positions de Sartre avaient repoussé encore plus loin la possibilité de les voir traverser un jour ses barbelés s'étendant sur des milliers de kilomètres. La Ligne de démarcation avait été une blague pour eux, celle-ci demeurait infranchissable. Jamais le monde moderne n'avait été aussi divisé, l'Amérique allait peut-être lui refuser son visa et l'U.R.S.S la considérait, à cause de Sartre, comme une ennemie du Socialisme mondial. De Norvège, ils gagnèrent l'Islande qu'ils voulaient visiter, ni ayant fait que de brèves escales aériennes. Le pays était beau dans le morne. L'Ecosse les déçut encore plus, surtout ses habitants enfermés dans leur puritanisme. Ils retrouvèrent Londres avec joie, on avait un peu déblayé les ruines et on commençait à reconstruire, néanmoins le purgatoire se poursuivait, l'Angleterre sortait difficilement de la guerre six ans après la fin des hostilités : "le beurre, le chocolat, la nourriture, les vêtements ne sont toujours pas en vente libre" (Beauvoir, 1997 : 464).

Rentrée à Paris fin août 1951, elle n'eut que quelques jours de répit avant de repartir pour les Etats-Unis, son visa ayant été renouvelé. Elle n'espérait pas grand chose de ce séjour,

simplement un mois de détente dans la maison du lac en compagnie d'un vieil ami, rien de plus, rien de moins. Tout se déroula dans le calme, interrompu quelques heures par la venue de Nathalie Sorokine (Beauvoir, 1990 : 403). Puis il fut temps pour Simone de Beauvoir de rejoindre Paris. Avant de partir elle remercia Algren de son accueil et de sa chaude amitié. Il lui annonça qu'il ne pouvait avoir que de l'amour pour elle (Beauvoir, 1963, T1 : 342). "Ces mots, soudain, après ces paisibles semaines, remettaient tout en question : si l'amour existait encore, pourquoi ces définitifs adieux ? Tout le passé me revint au coeur et ma défaite me fut intolérable (...)" (ibid). Elle lui écrivit de New York et de l'escale de Terre-Neuve, lui demanda ce qu'il en était, mais le suppliant de ne pas la faire souffrir (Beauvoir, 1997 : 465/468). Elle explique dans *La Force des choses* qu'Algren lui répondit pour lui dire que son amour ne pouvait plus s'accommoder de la distance : "(...) je souhaite maintenant un autre genre de vie, avec une femme et une maison à moi (...)" (Beauvoir, 1963, T1 : 342). La rupture était consommée, toujours dans ses mémoires, Simone de Beauvoir écrit prosaïquement : "il n'y avait qu'à tirer un trait. Je le tirai" (Beauvoir, 1963, T1 : 343). Elle ne le tira pas si facilement si l'on en juge les lettres de son retour. Elle ne regrettait pas d'avoir choisi sa vie française avec Sartre, mais elle savait que l'amour d'Algren allait cruellement lui manquer ; une rupture était préférable à de brefs étincelles de passion, comme cette nuit d'amour ayant fait suite à la déclaration d'Algren (Bair, 1991 : 497). Ils seraient donc amis, même si elle en avait décidé autrement. Elle ne devait jamais retrouver la maison de Wabansia Avenue et le chalet du lac. Son bel amour transatlantique venait de périr entre Chicago et Paris. Elle ne reverrait Algren qu'en 1960 à Paris, neuf ans d'absence que des lettres de plus en plus rares agrémenteraient. En cinq ans, elle était devenue très américaine, même si le pays lui déplaisait de plus en plus par sa politique. En aimant Algren, elle avait appris à aimer un autre côté de l'Amérique, bien éloigné des clichés habituels. Cette rupture définitive venait de briser son dernier lien avec cette deuxième jeunesse. Elle avait quarante-trois ans, elle rentrait définitivement dans l'âge adulte et ses autres voyages n'auraient jamais plus la fraîcheur de ceux d'Outre-Atlantique.

Il y aurait d'autres avions, d'autres bateaux, d'autres pays, mais la politique allait la rattraper, ainsi que le sérieux de l'existence, qu'elle avait oublié, le temps d'un grand amour, certes contingent, dans les bras du Huron de Chicago.

CHAPITRE ONZIÈME

RÉVOLUTIONS

I

PARIS - BELGRADE-PRAGUE

La rupture de Simone de Beauvoir avec Nelson Algren sonnait, selon elle, le glas de sa vie de femme en tant qu'être sexué. Ce qu'elle avait vécu avec lui, elle savait qu'elle ne pourrait jamais le retrouver dans les bras d'un autre homme, qu'elle ne trouverait jamais un autre homme qui voudrait l'aimer, tout du moins la désirer. Sartre ne comptait pas, il l'avait désirée il y avait bien longtemps de cela, dans les prés du Limousin mais ils étaient devenus un couple d'intellectuels professionnels et le sexe n'était plus un paramètre de leur relation. Le petit Bost pourrait toujours la consoler à l'occasion mais il y avait trop d'amitié entre eux pour que cela pût jamais la satisfaire totalement. Elle venait de faire le deuil de sa jeunesse à tout jamais. Elle avait atteint le stade de la femme mûre, ce que Nelson Algren avait miraculeusement réussi à prolonger de plusieurs années l'arrivée de cette petite mort annoncée. "(...) j' (...) avais quarante-quatre [ans], j'étais reléguée au pays des ombres (...) si mon corps s'en accommodait, mon imagination ne s'y résignait pas" (Beauvoir, 1963, T2 : 9) ; telle est l'entrée en matière de la deuxième partie de *La Force des choses*.

La vie allait continuer sans passions amoureuses ; travail et voyages contribueraient à faire accepter, du moins à supporter, la fin de ce chapitre dans son existence. C'était sans compter avec l'arrivée dans son univers d'un jeune journaliste de vingt-huit ans : Claude Lanzmann. Elle l'avait rencontré brièvement à plusieurs reprises dans les bureaux des *Temps modernes*, elle avait apprécié sa fougue et sa jeunesse et avait suggéré qu'il fût invité à une soirée pour fêter le départ de Jacques-Laurent Bost pour un long voyage au Brésil et le sien en compagnie de Sartre pour leur chère Italie (Beauvoir, 1963, T2 : 9/10). Cette invitation de courtoisie allait se révéler être un troisième tournant dans sa vie. Sartre l'avait ouverte au monde, Algren lui avait fait découvrir son corps et un grand continent, Lanzmann allait lui offrir la chance infinie de croire pendant sept années que la quarantaine n'était pas la fin de tout comme lui avait répété à satiété son éducation bourgeoise ; elle n'allait pas devenir une matrone, une ombre - un sursis venait de lui être accordé. A son retour d'Italie et à celui de Lanzmann d'Israël : "(...) [leurs] corps se retrouvèrent dans la joie" (Beauvoir, 1963, T2 : 13). Chose extraordinaire, et pour la première fois de sa vie, Simone de Beauvoir décida que

Lanzmann habiterait avec elle dans son studio de la rue de la Bûcherie. Avec Sartre, même en habitant les mêmes hôtels, ils n'avaient jamais partagé une chambre, avec Algren la cohabitation avait été forcée de par la situation d'éloignement dans laquelle elle se trouvait.

Lanzmann allait être ce que les Américains aiment nommer de façon un peu sociologique un "live-in partner", plus qu'un amant, un véritable compagnon à demeure et non pas uniquement un compagnon de la pensée comme Sartre avait voulu que leur relation évoluât. Lanzmann avait la jeunesse pour lui et une certaine beauté méditerranéenne qui ne déplaisait pas à de Beauvoir. Il était juif, ancien résistant maquisard et très proche des communistes dont il partageait les espoirs révolutionnaires. Il était à l'opposé du Castor, de par son éducation, son milieu et son histoire personnelle. L'Occupation pour lui avait été un véritable traumatisme, il avait découvert la haine et au lieu d'attendre qu'un train l'emmenât vers Auschwitz ou Treblinka il avait décidé de lutter. Nous avons vu comment le passé de de Beauvoir avait été trouble, tout du moins peu à la hauteur de ce qu'il aurait peut-être dû être ; Lanzmann était comme un extraterrestre et en ceci il est comparable à Algren, un personnage très éloigné du cercle habituel de la Famille, une pièce indépendante, un franc tireur qui, de par son étrangeté, ne pouvait que plaire au Castor. Leur différence d'âge, au lieu de devenir un handicap, devint une chance, l'opportunité pour le Castor de retrouver à neuf des plaisirs anciens et en l'occurrence ceux des voyages : "il y avait une diversion [à la politique] qui gardait pour moi tout son attrait : les voyages (...) De son côté Lanzmann ne connaissait presque rien de la France ni du monde" (Beauvoir, 1963, T2 : 25). Castor le Pygmalion, pilotant la jeunesse vers la véritable existence, vers la découverte du monde.

La pensée pure n'avait jamais pu entièrement la satisfaire. Elle aurait pu faire de Lanzmann son disciple intellectuel ou plus prosaïquement son secrétaire / amant. Ce ne fut jamais le cas, au contraire elle préféra lui faire apprécier ce qui comptait le plus pour elle : le voyage en tant que donnée incontournable de son univers singulier. Les discussions philosophiques et politiques ne pourraient jamais remplacer : "(...) les pierres, les ciels, les couleurs et les murmures des paysages" (ibid). Le couple quittait Paris autant que possible afin de visiter les alentours de la ville, ses banlieues et ses campagnes. Traditionnellement, il fallut attendre juin pour que de Beauvoir suggère un grand voyage automobile vers l'Italie. Ils devaient retrouver Sartre et Michelle Vian à Venise. Ils firent une escale à Genève, firent le tour des lacs italiens et atteignirent la cité lacustre. Ce séjour vénitien fut empoisonné par l'affaire Rosenberg aux Etats-Unis ; le couple soupçonné d'espionnage au profit de l'U.R.S.S, attendait d'être exécuté et ce fut le cas malgré les protestations internationales. L'Amérique avait véritablement sombré dans la paranoïa, elle se croyait en guerre car depuis quand exécutait-on des espions en temps de paix ; la presse italienne ne s'y trompa pas et titra : "I Rosenberg sono stati assassinati : [les Rosenberg sont assassinés par l'Etat]" (Beauvoir, 1963, T2 : 27). Sartre écrit un article pour *Libération* (ibid) et de Beauvoir et Lanzmann continuèrent leur périple en

se dirigeant vers la ville de Trieste frontalière de la nouvelle Yougoslavie de Tito. Est-ce un hasard que faisant suite à la mort des Rosenberg et à la suggestion d'un portier d'hôtel italien, ils décidèrent de passer cette frontière devenue plus amie que celle qu'elle avait connue à l'aéroport de La Guardia en 1947. Ils en étaient certains, l'avenir ne se trouvait plus à l'Ouest mais à l'Est en cet été 1953. La Yougoslavie n'était pas l'U.R.S.S mais c'était un pays socialiste où la révolution était en marche. Tito avait même eu le courage extrême de rompre avec Staline et de tenter une expérience socialiste adaptée aux Balkans : l'auto-gestion.

Cette expérience particulière elle allait enfin la découvrir et elle était fort émue (ibid). D'un côté l'opulence de l'Italie du nord et de la Vénétie et de l'autre un pays sortant à peine du Moyen-Âge et encore bien loin d'être modernisé et industrialisé : "(...) on changeait de monde. Pas une voiture sur la route, qui longeait la mer ; la chaussée était si crevassée qu'il fallut bientôt rentrer dans les terres (...)" (ibid). Le rêve socialiste était sûrement en marche mais huit ans après la fin des hostilités, la Yougoslavie ne décollait pas de son image ottomane d'un autre siècle. Simone de Beauvoir aurait pu être déçue de cet échec apparent mais au contraire, et avec la ferveur d'une sympathisante, elle écrit : "les raisons de son austérité [celle du pays], c'était sa résistance au fascisme, et aussi son refus de ressusciter les anciens privilèges (...)" (Beauvoir, 1963, T2 : 28). Avec ou sans privilèges le pays était sous-développé, pauvre et rien ne semblait démentir ce constat, soit Tito avait combattu becs et ongles l'Occupation allemande et la Collaboration croate, le pays avait beaucoup souffert (cf. Monteil : 2003), mais il semblerait qu'une économie rigide dirigée n'avait pas eu les résultats escomptés. Si de Beauvoir sympathise avec les efforts yougoslaves, elle ne donne que des explications sommaires à son sous-développement chronique qui au moins a nivellé les différences sociales de l'avant-guerre (Beauvoir, 1963, T2 : 28).

Dans ses mémoires, elle explique mal ce pays fascinant, de par sa naïveté et son enthousiasme de rigueur elle le dessert grandement, donnant des armes aux anti-communistes de l'époque. Elle explique mal mais elle en parle bien - ses églises, ses mosquées, les Yougoslaves de toutes ethnies confondues, leur gentillesse. Bien qu'officiellement en Europe, la Yougoslavie a la chance, de par son histoire, d'avoir été le carrefour de plusieurs cultures, ses habitants en étant les exemples les plus flagrants. Le pays est plus qu'un pays de l'est, au sens politique du terme, mais pour de Beauvoir il s'agit d'un pays d'Orient, sorti de ses livres d'enfance, les minarets font presque oublier les dômes des églises orthodoxes, cette contrée, unifiée par Tito autour de la Serbie et de Belgrade l'euro-péenne comme capitale, ne peut effacer les villes orientales que sont Mostar et Sarajevo. Unifiée politiquement mais loin de l'être culturellement, la Yougoslavie de Tito contenait déjà en elle les démons qui allaient la déchirer à la chute du communisme dans les années quatre-vingts. Ce qui est intéressant dans ce voyage c'est l'angélisme de Simone de Beauvoir que l'on retrouvera dans d'autres visites de pays socialistes. Avant même de passer une frontière elle est décidée à aimer le pays qui va

se découvrir à elle, elle va l'aimer par solidarité mais aussi pour ne pas faire le jeu des anti-communistes même si elle ne l'est pas elle-même. Le socialisme est l'avenir de l'humanité - envers et contre tout elle va marteler ce crédo, quitte à passer sous silence de nombreux faits qui risqueraient de ne pas jeter une lumière avantageuse sur ces pays de cocagne. Sa haine du capitalisme est si vive, si ancrée dans sa psyché qu'elle en vient à chanter automatiquement les louanges de ces régimes "démocratiques". Leurs erreurs ne sont que des accidents de parcours, l'avènement du communisme nécessite que l'on casse quelques œufs. Un incident intéressant se déroule lors de ce séjour. Ayant roulé plusieurs heures après avoir passé la frontière yougoslave, Lanzmann et elle arrivent finalement épuisés dans la bourgade d'Otokac. En attendant qu'on leur trouve une chambre dans le petit hôtel où ils ont échoué, on leur sert un repas des plus frugales. Peu d'étrangers visitaient la Yougoslavie à cette époque, aussi la rumeur alla bon train et on leur annonça qu'une vieille institutrice française voulait leur parler. Cette femme, de par son passé trouble d'auxiliaire de la Wehrmacht, ne peut qu'être anti-communiste et elle l'est, son mari croupissant encore dans une prison. Elle voudrait les entretenir des exactions de Tito mais pour les deux voyageurs son ancien attachement au nazisme en fait un bien mauvais témoin et il coupe court à la conversation (Beauvoir, 1963, T2 : 28).

Certes le personnage est antipathique au dernier degré et l'on comprend que l'ancien résistant juif et l'intellectuelle de gauche n'aient eu aucune inclinaison pour l'écouter. Néanmoins, cette vieille institutrice est trop caricaturale, elle possède tous les défauts d'un déchet de l'ancien ordre, même physiquement elle est repoussante ; c'est pain béni pour le couple que cette ombre, et tout particulièrement pour Simone de Beauvoir la mémorialiste, que de la mentionner dans un ouvrage en tant qu'exemple édifiant d'anti-communiste en perte de vitesse ayant été rattrapée et punie par les événements. On aurait néanmoins aimé que Simone de Beauvoir surmontât son dégoût et ait eu la curiosité d'écouter cette femme et de savoir ce qu'elle sous-entendait par exactions. La philosophe si critique habituellement, semble s'adoucir lorsqu'il est question des progrès du socialisme. N'étant pas inscrite au Parti Communiste on ne peut que s'étonner de ce prosélytisme digne d'une militante à la ferveur quasi religieuse ; n'oublions jamais qu'une stricte éducation catholique laisse toujours des traces indélébiles lorsqu'il est question de ferveur et, appelons-la par son nom : la foi.

Cette foi que Simone de Beauvoir place dans le socialisme est aussi forte que celle qu'elle avait placée en Dieu jusqu'à l'adolescence ; elle a besoin de croire en quelque chose qui rendra le monde meilleur, tout du moins plus juste. Cette foi aveugle se nourrit de sa haine du capitalisme et de la bourgeoisie qui l'a vue naître et que l'on pourrait associer au péché. Simone de Beauvoir affirme souvent que les plus virulents anti-communistes sont d'anciens communistes eux-mêmes ; doit-on conclure que les plus fervents défenseurs du socialisme, et du communisme par extension, sont d'anciens catholiques bon teint qui ont su reporter leur

foi ardente sur cette religion politique ? Merleau-Ponty, l'ancien amoureux de Zaza, l'étudiant de la Sorbonne catholique pratiquant qui irritait le Castor en 1929, en est un autre parfait exemple.

Les prières de de Beauvoir n'allaient plus vers le ciel mais tendaient à souhaiter un monde plus humain et en retrouvant l'Italie capitaliste, elle regretta ce qu'elle avait aperçu au travers de la pauvreté et du sous équipement de la Yougoslavie : "(...) un rapport simple et direct des gens entre eux, une communauté d'intérêts et d'espoirs, de la fraternité" (Beauvoir, 1963, T2 : 31). Selon elle le socialisme, et le Titisme dans ce cas particulier, n'apportaient nullement l'opulence fautive de l'Ouest mais toujours selon elle, il avait su créer une communauté humaine délivrée des chaînes capitalistes et où les gens avaient entre eux une interaction sans les freins de la bienséance bourgeoise. Était-ce la vérité ? Tito avait-il su créer cette communauté d'hommes et de femmes tournant tous leur regard vers la même direction, telle une fresque de réalisme socialiste chère à Staline et à Mao. La population yougoslave avait-elle véritablement eu le choix de son destin ? Il n'y avait pas eu une révolution digne de celle de 1917 mais une lutte de pouvoir sanglante qui avait vu la victoire des anciens maquisards communistes. Tito régnait en maître de Belgrade, le socialisme avait triomphé mais tout manquait encore ; Simone de Beauvoir pouvait s'enthousiasmer de la simplicité du pays et presque envier les rapports entre les gens, en entrant de nouveau en Italie elle ne put s'empêcher de penser honnêtement : "ces choses [ponts, routes, essence, magasins...] m'apparaissent à présent comme un privilège" (Beauvoir, 1963, T2 : 31). Privilège de pouvoir voyager à sa guise, de pouvoir publier ce que bon lui semblait, de faire état de ses opinions politiques et philosophiques et accessoirement de pouvoir critiquer le Parti Communiste français lorsqu'il attaquait trop vivement Sartre. Le capitalisme n'offrait pas les mêmes chances que le socialisme mais il permettait tout du moins à Simone de Beauvoir de pouvoir le critiquer. Pour sa défense, nous devons toujours nous rappeler que pour la génération de la philosophe, le socialisme et la Révolution russe furent comme un sésame qui s'ouvrait vers un autre monde ; isolée contre le reste du monde pendant pour ainsi dire trente ans, l'U.R.S.S avait su exporter sa révolution et ses idées même si des dirigeants comme Tito avaient préféré mettre de la distance avec l'hégémonie staliniste. Dans sa jeunesse la Russie soviétique était une exception mais depuis 1945 tout avait changé et de nombreux pays d'Europe centrale et orientale, ainsi que la Corée du Nord et la Chine continentale, avaient embrassé l'idéologie marxiste-léniniste. La Yougoslavie n'en était qu'un exemple, mais si révélateur aux portes de l'Italie capitaliste, même dans le Berlin découpé en zones d'influence, elle n'avait pas senti que l'Unter den Linden était devenu l'artère d'une ville socialiste ; il ne restait rien de cette ville. Belgrade, Zagreb, Mostar étaient de vraies villes et non des fantômes, l'étoile rouge flottait sur les bâtiments, un gouvernement national dirigeait le pays et non pas des forces étrangères d'occupation. La situation était loin d'être parfaite

dans le pays de Tito mais elle était espoir néanmoins, l'espoir d'une véritable Europe socialiste, de la Volga jusqu'à l'Atlantique.

L'Europe n'en était pas malheureusement pour elle à ce stade et l'Afrique du Nord était toujours sous le joug colonial français. En janvier 1954, elle voulut se rendre au Maroc, mais le Protectorat bougeait et au dernier moment elle décida de partir pour l'Algérie en compagnie de Lanzmann. Ils prirent son Aronde et parvinrent à traverser des kilomètres de Sahara avec la frêle automobile mieux adaptée aux rues parisiennes et aux autostrades italiennes qu'aux sables algériens. Si le Maroc demandait de façon de plus en plus virulente le départ du Résident français, l'Algérie commençait à sortir de sa torpeur et comme Simone de Beauvoir l'atteste c'est durant ce séjour qu'elle entendit pour la première fois le mot "fellaga" (Beauvoir, 1963, T2 : 39). Néanmoins en ce début de 1954, les fellagas restaient cantonnés dans le Djebel et n'osaient rentrer dans les centres urbains. Les autorités françaises ne les prenaient pas au sérieux et ne s'en méfiaient pas assez (ibid). La lutte d'indépendance avait à peine débuté en Algérie, elle s'épanouissait au Maroc et en Tunisie et elle s'achevait en Indochine avec la défaite de Dien-Bien-Phu, le leader communiste vietnamien Ho-Chi-Minh était parvenu à submerger l'Armée française et bientôt il serait le maître d'Hanoï. Toutes ces nouvelles ne pouvaient que réjouir Simone de Beauvoir, Sartre et Lanzmann. Heureuse, elle continuait à voyager et à écrire, son jeune amant à ses côtés. De courts voyages en Hollande et en France agrémentaient son régime d'écrivain. Sartre ne chômait pas non plus et en mai il fut invité à Moscou à un congrès d'écrivains. L'U.R.S.S sortait de la période stalinienne, certains camps s'étaient ouverts et le régime soviétique tentait une opération de charme auprès des intellectuels occidentaux. Sartre fut reçu de la façon la plus cordiale, tellement cordiale qu'il eut une attaque provoquée par un excès de vin de Géorgie et de fatigue (Beauvoir, 1963, T2 : 47).

Malgré cet incident qui bouleversa son Castor, il revint heureux de son périple soviétique ayant apprécié le collectivisme étatique qui : "(...) lui paraissait moins regrettable que le délaissement individualiste" (Beauvoir, 1963, T2 : 46). Faisant partie d'un voyage officiel, il n'avait pu observer que ce qu'on avait décidé qu'il observerait. L'entreprise de relations publiques soviétique avait fonctionné - bien qu'épuisé par ce voyage, Sartre en était rentré convaincu que : "(...) Travail, loisir, lecture, voyages, amitié : tout avait là-bas un autre sens qu'ici" (ibid). L'U.R.S.S avait su créer à ses yeux une autre société, plus juste et plus fraternelle, mais qui avait-il rencontré pour en arriver à cette conclusion euphorique ? Des écrivains officiels et des cadres du Parti trop heureux de renforcer son optimisme et sa foi. Staline était peut-être mort mais le système qu'il avait établi perdurait, moins violent sans doute, mais aussi rigide qu'auparavant. Tout avait un autre sens en Union Soviétique, mais il ne s'agissait pas automatiquement de celui que Sartre avait bien voulu voir. Les banquets fastueux, les wagons de sleeping du transibérien et les avions flambant neufs de l'Aéroflot

cachaient une autre réalité - un peuple sous un joug inflexible qui ne permettait que très peu de dissensions, un collectivisme sauvage qui détruisait l'individu plus qu'il ne l'unifiait à ses frères et des pénuries graves. L'U.R.S.S de 1954 n'était pas le pays miraculeux que Sartre avait visité mais une puissance impérialiste tout comme les Etats-Unis, aux objectifs diamétralement opposés. Cet aveuglement choqué de nos jours mais faisant suite aux horreurs du nazisme, on ne doit pas tant s'étonner de cette sacralisation de l'Empire soviétique, car c'est de ce dont il s'agit, un acte quasi religieux comme nous l'avons mentionné concernant la visite de Simone de Beauvoir en Yougoslavie. Il s'agit également d'une philosophie du "moins pire" entre le capitalisme et le socialisme, entre deux systèmes imparfaits, lequel serait le moins démoniaque ?

Simone de Beauvoir n'allait pas détromper son autre moitié ; elle avait décidé d'étouffer ses scrupules et d'emmener Lanzmann en Espagne (Beauvoir, 1963, T2 : 48). Le franquisme demeurait triomphant, la misère était entretenue et non le résultat d'un pays se sortant des limbes de la féodalité. Le pays était toujours aussi beau ; elle retrouvait les oliviers, les sierras et la terre rouge de l'Andalousie mais l'espoir de la République avait été assassiné par les troupes d'élites du Caudillo. Plus perspicace que de l'autre côté du Rideau de Fer, de Beauvoir sait mieux analyser les sentiments que lui inspira ce pays héritier du fascisme mais allié des Etats-Unis, dans sa lutte contre le communisme. Elle qui avait connu un peuple conquérant qui avait rejeté une monarchie vieillissante et ses complices bourgeois, elle supportait mal non pas les Franquistes qu'elle pouvait côtoyer dans les rues de Madrid ou de Séville mais la disgrâce du peuple espagnol (Beauvoir, 1963, T2 : 49) et d'ajouter : "(...) impossible d'y survivre sans pactiser avec ce qu'on déteste" (ibid). Cette courte phrase peut être lue comme un *De Profundis*, mais plus profondément, comme un écho de ce qu'elle avait vécu durant l'occupation de son pays. A ses dépens ou bien de façon passive, elle avait dû pactiser avec l'ennemi pour survivre : signer une déclaration d'aryanisme afin de demeurer enseignante, aurait rencontré le personnel de la Propaganda Staffel (Joseph : 1991) afin que son roman et les pièces de Sartre pussent être publiés et joués et surtout travailler pour la Radio nationale alors qu'elle venait d'être exclue de l'Université. Cette disgrâce elle l'avait elle-même ressentie, elle connaissait son goût et elle savait, ô combien il était difficile de l'effacer de son esprit. Pourtant la soumission quasi unanime de la population au Régime de Madrid la surprenait de la part d'un peuple si fier et si combatif. Les Espagnols avaient repris à leur compte l'hymne des pacifistes d'avant 1939, mieux valait l'esclavage que la guerre comme l'affirma, accusateur, un maître d'hôtel à Grenade : "Vous nous avez encouragé à nous battre ; et puis vous nous avez laissés tomber (...) un million de morts (...) nous ne recommencerons pas, plus jamais, à aucun prix" (Beauvoir, 1963, T2 : 50). L'Espagne sans accepter le franquisme n'avait plus la force, ni la volonté de le chasser et le Caudillo régnait d'une main de fer du haut de l'Escorial. Le franquisme, le salazarisme portugais n'offraient

aucun espoir à l'humanité, ils maintenaient les privilèges, soutenaient l'Eglise et encourageaient le grand capital au détriment de la majorité de la population laissée pour compte et qui ne devait en aucun cas se révolter. L'U.R.S.S avait su créer un espoir après la fin du tsarisme, elle avait éduqué sa population, l'avait logée et lui avait offert du travail. Les libertés individuelles avaient été sacrifiées au profit de l'intérêt public et du collectivisme socialiste. Ces mêmes libertés avaient également été foulées au pied en Espagne et au Portugal mais sans aucun résultat positif ou tangible pour la population et le prolétariat en particulier. De l'autre côté du monde, en Asie, il se passait depuis 1949 des choses extraordinaires, Mao sortait, parfois contre son gré, son pays de plusieurs millénaires de confucianisme stagnant et de despotes impériaux ou nationalistes. Des excès avaient été commis, des erreurs monstrueuses faites mais pour Simone de Beauvoir, Sartre et Lanzmann tout ceci valait mieux que les exactions égoïstes d'un Franco, d'un Salazar ou bien de la puissance coloniale française. Les révolutions et les grands changements ne se déroulaient pas sans quelques effusions de sang ; Staline avait abusé, heureusement les nouveaux cadres du Kremlin commençaient à le désavouer et la situation ne pourrait aller qu'en s'améliorant. Les camps, les massacres n'avaient été que des accidents de parcours bénéfiques à l'avènement du socialisme dans de nombreux pays. Le Capitalisme et les Etats-Unis, comme son premier représentant, soutenaient des régimes qui n'apportaient rien si ce n'est des millions de dollars de profits effectués avec la sueur du prolétariat. Dans les pays socialistes, cette même sueur, ce labeur parfois exténuant profitait à la majorité et aiderait ces pays à atteindre le niveau de développement de l'Amérique et de l'Europe Occidentale sans pour cela exploiter les travailleurs mais en les impliquant dans ce long processus.

Après l'Espagne et profitant d'une visite en Allemagne et en Autriche avec Sartre, Simone de Beauvoir eut envie de revoir Prague et : "(...) de franchir le vrai rideau de fer (...)” (Beauvoir, 1963, T2 : 52). C'en était un : il ne possédait pas l'aspect artisanal et quasi inexistant de celui à la frontière yougoslave qui n'en avait que le nom. L'Aronde stoppa devant une véritable grille munie d'un mirador et hérissée de barbelés (ibid). Cela ne sembla pas intimider l'intrépide Castor qui lorsque que la dite grille fut ouverte par une sentinelle, eut l'impression qu'on lui ouvrait celle : "(...) d'un parc privé” (ibid). Une telle expression donne véritablement l'impression de l'entrée d'un Luna Park socialiste auquel seulement quelques initiés seraient conviés ; les portes d'un véritable paradis socialiste dont cette sentinelle était en quelque sorte un Saint Pierre communiste et armé. La Tchécoslovaquie, industrialisée avant la guerre, possédait une opulence pour ainsi dire comparable à celle de Vienne. Prague n'était pas un gros bourg ayant grandi trop vite comme Belgrade mais une grande ville au passé glorieux et aux larges avenues héritées de l'occupation Habsbourg. Néanmoins ce séjour tchèque fut légèrement gâché par une remarque rapide d'un administrateur de bibliothèque affirmant qu'il se passait des choses terribles au-delà les façades élégantes du

centre et de la grâce du pont Charles (Beauvoir, 1963, T2 : 53) et Simone de Beauvoir d'avouer que d'entendre de la bouche d'un Pragois que ce paradis socialisme pouvait être terrible fut : "(...) une ombre, mais de taille" (ibid). Il est intéressant de remarquer que de Beauvoir et Sartre ne font rien pour véritablement découvrir de quoi il retourne dans ces pays socialistes, ils se fient à ce qu'ils voient, à ce que l'on veut bien leur montrer. Aveugles certes mais pas complètement naïfs puisque la révélation de l'administrateur ébranle la joie qu'ils ont de visiter de nouveau Prague. Ils savent mais ne veulent pas se l'admettre à moins qu'un interlocuteur fiable, et non une ancienne souris grise allemande, ne les mette devant une vérité qu'ils voulaient oublier, trop heureux de marcher dans les rues d'une ville socialiste prospère et comparable à toute autre capitale occidentale. Qu'il est difficile d'avoir la foi et de la garder, ils font l'effet de deux catholiques rejetant l'Eglise sans pour autant en rejeter le dogme et les croyances : le marxisme est valable, peut-être n'est-il pas toujours appliqué de la façon que l'on espère et que l'on souhaite. Les dirigeants sont une catégorie avec laquelle il faut conjuguer mais leur mission est bonne ; la fin parfois justifie les moyens : l'avènement d'une société sans classes, la fin de l'exploitation du prolétariat et la mise en commun de tous les moyens de production. Le Bloc de l'Est n'est pas parfait, ce n'est peut-être pas le paradis que l'on escomptait ; les barbelés sont-ils véritablement une preuve tangible de cela ? Au moins l'expérience qui s'y déroule est-elle toujours meilleure que l'enfer capitaliste. N'oublions jamais que c'est en philosophes que Sartre et de Beauvoir se positionnent quant au marxisme : ce sont des théoriciens de la pensée, des intellectuels réfléchissant à des méthodes pour offrir au monde plus de justice et d'espoir. La dictature du prolétariat n'est qu'une phase temporaire avant d'atteindre au Nirvana communiste, rien que le terme de Démocratie Populaire les enchante (Beauvoir, 1963, T2 : 52), il est tellement plus proche que celui de démocratie bourgeoise protégeant les intérêts d'une classe d'exploiteurs. En Europe occidentale, la bourgeoisie tenait toujours le haut du pavé, collaborateurs et anciens nazis revenaient sur le devant de la scène, l'Autriche encore occupée par les troupes soviétiques jouait la carte du martyr, l'Anschluß lui avait été imposé, on avait tout de même oublié de dénazifier le pays, les soldats d'hier gardaient encore les frontières (Beauvoir, 1963, T2 : 53/54).

Cependant en U.R.S.S et dans certains pays du Pacte de Varsovie les choses ne tournaient pas comme elles auraient dû. Boulganine, aidé de Khrouchtchev, s'installait au Kremlin et Rakosi écartait Nagy en Hongrie : "mais on ne revint pas au stalinisme" (Beauvoir, 1963, T2 : 63) comme l'affirme d'un optimisme forcé de Beauvoir avant de s'en prendre aux anti-communistes que Sartre attaqua dans sa pièce *Nékrassov* (ibid). Garder la foi à tout prix et soutenir ces démocraties populaires de tout le poids de sa parole et de ses écrits ; telle était sa mission d'intellectuelle.

II PARIS - PEKIN - MOSCOU

Tout semblait sourire à Simone de Beauvoir en cette fin d'année 1954 : un jeune compagnon qui lui avait donné une troisième jeunesse, quantité de voyages, une entente excellente avec Sartre qui avait adopté Lanzmann et en octobre la parution de son grand roman *Les Mandarins* qui lui valut le Prix Goncourt et qui lui permit d'acheter un studio d'artiste près du cimetière Montparnasse dans le XIV^{ème} arrondissement de Paris, studio où elle allait habiter jusqu'à sa mort. On ne répétera jamais assez combien *Les Mandarins* furent un événement littéraire : elle avait su si bien recréer les années d'après-guerre, les espoirs et les contradictions des intellectuels de gauche. La grande histoire d'amour d'Anne et de Lewis captiva ses lecteurs mais rendit Nelson Algren fou de rage lorsque le livre fut finalement traduit en anglais et publié aux Etats-Unis ; il ne lui pardonna jamais son indiscretion et la description romancée de leur amour transatlantique.

1955 débuta par un appel dans *Les Temps modernes* pour l'indépendance de l'Algérie qui venait de se soulever et par un soutien ouvert au F.L.N (Francis, Gontier, 1979 : 62). Cette implication politique n'allait plus les lâcher jusqu'en 1962, date de l'accession à l'indépendance de ces anciens départements français d'Afrique du Nord. Peut-être est-ce dans cette optique que Simone de Beauvoir décida d'accompagner Sartre au Congrès de la Paix qui allait se tenir à Helsinki en juin 1955 : "(...) [son] évolution politique [l'] avait amenée à désirer y prendre part" (Beauvoir, 1963, T2 : 68). Elle aima rencontrer tous ces intellectuels communistes ou bien sympathisants, cette communauté d'intérêts qui la reposait des querelles françaises. Toute l'intellectualité pro-communiste s'était retrouvée à Helsinki, de nombreux participants avaient dû braver les interdits de leurs gouvernements respectifs (Beauvoir, 1963, T2 : 69). Ce qui l'enchantait le plus, outre les multiples rencontres qu'elle effectua, fut de réaliser, du moins de penser que : "(...) le rideau de fer avait fondu ; plus d'interdit, plus d'exil ; le monde socialiste faisait partie de notre univers" (ibid).

Ce monde de l'est elle l'avait effleuré en Yougoslavie et en Tchécoslovaquie, elle allait le découvrir véritablement de septembre à novembre 1955 lors d'un voyage en Chine. Elle l'avoue : "ce ne fut ni un vagabondage, ni une aventure, ni une expérience, mais une étude, menée sur place sans caprice. Ce pays m'était radicalement étranger (...)" (Beauvoir, 1963, T2 : 78). Jamais auparavant elle n'eut un tel choc culturel que dans cet immense pays qui depuis 1949 était devenu la nation socialiste la plus peuplée de la terre. Six ans à peine que la Chine venait de sortir de la féodalité pour tenter de se construire en un pays moderne et industrialisé. Dans ses mémoires Simone de Beauvoir dit peu de choses sur ce séjour de trois mois de Pékin à Canton. Elle réfère le lecteur à son ouvrage, son étude intitulée *La Longue*

marche. Il s'agit d'une somme impressionnante d'informations, de chiffres et d'impressions sur la Chine de Mao ; pour ainsi dire cinq cent pages parfois fascinantes, souvent austères et ardues comme ce pays qu'elle eut tant de mal à comprendre et à inclure dans son système de pensée : "(...) j'étais là, avec en face de moi un monde que je m'efforçais de comprendre, et où je n'entrais pas" (Beauvoir, 1963, T2 : 79). La langue fut un barrage énorme pour elle, une langue qu'elle ne pouvait même pas déchiffrer de par sa calligraphie si étrangère aux langues auxquelles elle avait été confrontée et la culture chinoise qui de par son histoire la laissa froide : "(...) une culture de fonctionnaires et d'hommes de cour : elle me toucha peu" (Beauvoir, 1963, T2 : 78). Néanmoins le pays la fascina par sa taille et les réalisations du régime. On sent à la lecture de *La Longue marche* qu'elle veut aimer ce pays et se doit de soutenir la doctrine maoïste. Si elle ne cache en aucun cas les difficultés chinoises, elle met un point d'honneur à chanter les louanges des derniers développements mis en oeuvre. Son ouvrage est une bible à la gloire de la Chine communiste. Mais a-t-elle véritablement compris ce pays de démesure qui comptait déjà six cent millions d'âmes en 1955 ? Dès l'introduction de son livre, elle se protège des critiques en assurant que son traducteur, l'omniprésent Monsieur Tsai lui fut d'une grande utilité et qu'il ne censura jamais ce qu'elle disait ou bien ce qui lui était expliqué (Beauvoir, 1957 : 16). En 1955 il fallait soutenir le régime, l'encourager et le faire connaître sous un jour avantageux en Occident, mais bien des années plus tard elle avoua à sa biographe officiel Deirdre Bair que : "(...) [le] livre sur son voyage serait plein de mensonges sur les choses que je n'ai pas vues" (Bair, 1991 : 527) et d'ajouter quelques lignes plus bas que : "pendant les deux mois qu'elle passa là-bas, le fait de ne jamais avoir la liberté d'aller où [elle voulait] l'agaça souvent (...) les conversations étaient censurées par l'interprète" (ibid). Bizarrement, alors que tous les ouvrages de Simone de Beauvoir sont réimprimés régulièrement en France et publiés en édition de poche, *La Longue marche* est épuisée depuis fort longtemps et n'a jamais été réimprimée comme nous l'avait confirmé la Maison Gallimard pendant l'hiver 1999/2000. Mais cela n'est plus le cas aux Etats-Unis où le livre est tout à fait disponible en version anglaise. Se confiant toujours à Deirdre Bair, Simone de Beauvoir lui dit en 1983 : "je n'ai pas honte de ce livre (...) Je le trouve gênant à la rigueur (...) Il a servi son objectif" (Bair, 1991 : 528). On comprend mieux alors le choix du célèbre éditeur à la lecture de cette confession. Ce livre a servi son objectif, montrer une Chine en marche vers le communisme, une Chine conquérante et victorieuse, un grand pays socialiste ayant réussi à nourrir et vêtir six cent millions de ses citoyens. Ce livre, si l'on fait abstraction de son côté propagandiste assez grossier parfois, demeure néanmoins un document intéressant sur la Chine et l'on ne peut s'empêcher d'admirer MaoZeDong d'avoir su tirer son pays d'un sous-développement chronique. Pour atténuer légèrement le côté apologique de son ouvrage, Simone de Beauvoir le conclut de la façon suivante :

certes la Chine n'est pas un paradis ; il lui faut s'enrichir et se libéraliser ; mais si on considère avec impartialité d'où elle vient, où elle va, on constate qu'elle incarne un moment particulièrement émouvant de l'histoire : celui où l'homme s'arrache à son immanence pour conquérir l'humain (Beauvoir, 1957 : 484).

Quelle défense imparable aux critiques sérieuses ; on admet les imperfections du régime mais on réitère ses qualités et ses exploits qui sont réels. Malgré tout ce livre laisse un goût particulier dans la bouche, celui du mensonge, plus charitablement du non-dit, sans tomber dans l'anti-communisme primaire et attaquer en bloc le maoïsme, on attendait d'une intellectuelle, fût-elle de gauche, une plus grande objectivité qui aurait mieux servi son propos. Critiquer n'est pas attaquer, encenser n'est pas toujours aider la cause.

Dans *L'Amérique au jour le jour*, elle avait su rendre le pays intéressant tout en critiquant la ségrégation du Sud, la chasse aux sorcières naissante et son libéralisme sauvage, mais une certaine sympathie en ressortait. Dans *La Longue marche*, on critique si peu, on veut tant aider à la construction du socialisme qu'aucune véritable sympathie n'est apparente. Parfois, et heureusement, on retrouve la voix passionnée de la voyageuse ; le premier chapitre *Découverte de Pékin* est une merveilleuse leçon d'histoire sur la ville impériale qui la laissa de glace tant cette énorme bourgade manquait de cohésion (Beauvoir, 1957 : 30/77). Elle parvient néanmoins à impliquer le lecteur dans ses promenades et ses découvertes, ses enthousiasmes et ses rejets d'une ville trop étrangère à ses yeux d'Européenne mais qu'elle tente inlassablement de déchiffrer, même si elle n'y réussit pas tout à fait. Les autres chapitres sont des études économiques et sociologiques sur les paysans, l'industrie, la famille chinoise. Elle consacre beaucoup de pages à la culture chinoise si hermétique à ses yeux et qui l'ennuie, bien qu'elle essaie de se montrer plus intéressée par les nouveaux auteurs et dramaturges agréés par le régime (Beauvoir, 1957 : 221/325). Le chapitre le plus gênant, pour reprendre l'adjectif qu'elle emploie avec sa biographe, reste sans aucun doute celui qu'elle a voulu intituler : *La Lutte défensive* (Beauvoir, 1957 : 353/403). Tout y passe, sans honte, l'occupation du Tibet, les persécutions religieuses, la rééducation des contre-révolutionnaires. Lorsque l'on sait les sommets que ces mesures "défensives" prendront lors de la Révolution Culturelle, on lit ses pages comme un présage maléfique de ce que le socialisme et le maoïsme en particulier ont pu détruire. Il va sans dire qu'un nouveau régime se doit de contrôler les éléments contestataires et parfois de châtier les anciens profiteurs et exploitateurs mais doit-il écraser littéralement toutes formes de protestation sous couvert de protection de la révolution ? Simone de Beauvoir semble le penser et l'accepter : quelques milliers de parasites bourgeois ou d'incultes Tibétains se devaient d'être sacrifiés pour le bien-être de six cent millions de Chinois. La Chine avait changé mais certaines méthodes demeuraient les mêmes. Du temps des derniers Mandchous, l'impératrice douairière n'avait-

elle pas fait massacrer quelques millions de pauvres loques affamés pour apaiser les dieux et sauver la grande majorité de ses sujets ? *Le Prince* de Machiavel pesait encore lourd sur l'idéologie politique de nombreux dirigeants mondiaux, qu'ils soient de gauche ou de droite ; les objectifs étaient bien entendu différents mais les moyens cruellement semblables. Dans les Démocraties populaires, le respect de l'individu ne pouvait être comparé au bien de la majorité, en fait aucun respect n'était nécessaire puisque l'individu n'était pas une entité reconnue dans le paysage sociologique de ces pays ; la collectivité primait, que ce soit le soviet léniniste, l'usine auto-gérée titiste ou bien la commune paysanne chinoise ; remettre cela en cause équivalait à faire preuve d'un humanisme bourgeois par trop réducteur aux odeurs nauséabondes de charité chrétienne et cette dite charité ne s'appliquait même pas aux pauvres de Franco ou de Salazar. Quelle voie choisir dans ce monde si divisé ? Simone avait choisi de tout son coeur des sociétés où, si tout n'y était pas parfait, des millions d'êtres humains étaient sortis d'une misère bien souvent entretenue par les élites d'hier : dans ce sens le socialisme avait gagné la partie mais à quel prix ?

A cette époque, pour se rendre en Chine populaire il fallait changer d'avion à Moscou. A l'aller Sartre et de Beauvoir s'y étaient arrêtés une journée. A leur retour de Pékin, à l'initiative de de Beauvoir, ils y restèrent une semaine, Sartre lui servant de guide non officiel. Enfin elle arpentait les avenues moscovites, elle se mêlait aux foules de l'Arbat. A la lecture de ses mémoires on sent quel soulagement ce fut pour elle de quitter la Chine prude et confucéenne pour se retrouver dans une énorme ville vivante, capitale mondiale du communisme, là où tous ses espoirs étaient nés, une ville opulente : "après deux mois de pauvreté chinoise, Moscou m'éblouit, comme New York naguère au sortir de la disette européenne" (Beauvoir, 1963, T2 : 80) et de poursuivre en hédoniste parfois honteuse : "quelle joie de retrouver les nourritures et les boissons qui soulent !" (ibid). Quel plaisir également d'assister à une pièce de théâtre critiquant le régime sans pour autant l'attaquer et qui offrait aux deux intellectuels des réponses à leurs interrogations quant à leur soutien au socialisme. Cette pièce *La Punaise* du dramaturge Maïakovski leur fut expliquée par la sœur d'Elsa Triolet, ex compagne de l'auteur qui affirmait : "on a dit que c'était une pièce contre le communisme (...) c'est seulement contre une certaine hygiène" (Beauvoir, 1963, T2 : 82). Cette remarque fut salvatrice pour de Beauvoir qui s'empresse d'écrire ensuite :

pour nous le sens de la pièce était clair : impossible d'accepter la société bourgeoise, ses tares, ses excès ; mais quand on a été formé par elle, impossible de se soumettre à l'hygiène qu'avaient exigée en U.R.S.S les débuts de la construction socialiste (ibid).

Voilà donc de quoi il s'agissait : d'hygiène de vie, l'austérité socialiste n'était visible qu'à ces débuts. La Chine n'en était qu'un exemple flagrant mais le Moscou de 1955 avec ses néons, ses théâtres, ses cafés, ses magasins démentissait l'idée que se faisait l'Occident de la capitale russe. Quel chemin parcouru depuis 1917 ! L'U.R.S.S était devenue une grande puissance ; Moscou en était sa ville phare, les étoiles rouges électriques du Kremlin illuminaient le monde véritablement libéré de la lourdeur et de l'injustice bourgeoises. Les projecteurs de l'Empire State Building n'étaient plus garants de liberté comme en 1947 ; ils représentaient l'oppression capitaliste qui écrase les hommes sous ses profits et ses spéculations. Les débuts avaient été très durs en Russie ; ils l'étaient encore dans les pays satellites, en Chine et en Corée du Nord mais bientôt tous ces pays atteindraient le niveau de l'U.R.S.S narguant ainsi celui insolent, en surface, des Etats-Unis.

III PARIS - LA HAVANE

Le monde socialiste se portait bien, d'une santé nouvelle depuis la mort de Staline quelques années auparavant et d'un souffle nouveau depuis l'accession de MaoZeDong au pouvoir à Pékin. Les Etats-Unis, trop terrifiés par ce regain de vie, préféraient soutenir des gouvernements de droite dictatoriaux et corrompus. C'est ainsi que Simone de Beauvoir envisageait l'univers en cette fin d'année 1955. Même les puissances coloniales, telle que la France, perdaient rapidement du terrain. Le Maroc et la Tunisie allaient accéder à l'indépendance dans les deux ans. L'Indochine était devenue quatre pays séparés, l'Algérie algérienne avait pris les armes contre la française, les Anglais se débattaient au Ghana tandis que Sékou Touré s'agitait en Guinée. Le monde bourgeois s'écroulait, l'U.R.S.S et la Chine soutenaient et avaient soutenu les luttes des peuples asservis, le socialisme allait fleurir en Afrique comme il fleurissait déjà en Asie. Quel choc alors, lorsque se trouvant à Rome en vacances en octobre 1956, Simone de Beauvoir lut dans un journal français que les chars soviétiques étaient entrés en Hongrie pour mater l'insurrection de Budapest qui demandait plus de libertés démocratiques dans ce pays du Pacte de Varsovie.

Simone de Beauvoir et Sartre furent atterrés par cette nouvelle qui démentissait tous leurs espoirs et la confiance qu'ils avaient mise dans l'U.R.S.S post stalinienne. Ils ne comprenaient plus comme l'attestent ces quelques lignes :

nous ressassions nerveusement les événements sans les comprendre (...) mais pourquoi les chars russes étaient-ils si hâtivement intervenus (...) souillant l'U.R.S.S. d'un crime qui la faisait apparaître au monde comme un pays impérialiste et oppresseur ? (Beauvoir, 1963, T2 : 111).

En effet, comment analyser cette agression rappelant étrangement le type de celle que les Etats-Unis pourraient soutenir ou même organiser ? Leurs sens de la justice l'emporta ; Sartre rompit avec les Soviétiques et le P.C français (Beauvoir, 1963 : 114) et lui et Simone de Beauvoir signèrent un manifeste contre l'intervention russe (ibid). Néanmoins, leur foi en le socialisme ne fut ébranlé qu'un instant, ils s'étaient méfiés d'une dérive à droite du mouvement de Budapest : "cette éventualité avait-elle existé ? En ce cas, puisque nous pensions que le socialisme est aujourd'hui l'unique chance des hommes, comment juger la riposte soviétique ?" (Beauvoir, 1963, T2 : 115). Philosophiquement le socialisme n'était pas remis en cause, son application et son interprétation sans aucun doute. On s'étonnera tout de même de la réaction de Simone de Beauvoir à la lecture de cette citation ; si les insurgés

hongrois avaient été trop soutenus par l'Amérique, on sent qu'elle n'aurait pas condamné l'intervention russe si facilement et que tel un journaliste communiste elle aurait affirmé haut et fort que : "(...) les ouvriers de Budapest [étaient] la lie des classes déchues (...)" (Beauvoir, 1963, T2 : 114). *Les Temps modernes* publièrent un numéro spécial sur la Hongrie et s'en prirent vivement à l'Union Soviétique mais, comme toujours, en s'empressant de conclure que : "(...) [la rédaction] réaffirmait son adhésion au socialisme, tel qu'il s'incarnait en U.R.S.S., malgré les fautes de ses dirigeants" (Beauvoir, 1963 : 118). Quel joli tour de passe-passe ! Soutenir le socialisme en tant qu'idéologie soit, mais poursuivre son soutien à la Russie soviétique tout en rompant avec elle, quelle étrange manière de condamner les ouvriers hongrois abattus par les soldats de Moscou et leurs collaborateurs à Budapest. Le régime soviétique leur en fut gré car il décida : "(...) de ne pas s'aliéner les sympathisants (...) C'était une importante nouveauté qu'on pût sur un point attaquer l'U.R.S.S. sans être considéré comme un traître" (Beauvoir, 1960, T2 : 119). Moscou avait donc décidé de continuer à charmer les intellectuels occidentaux de gauche fort choqués par l'écrasement de Budapest au nom du socialisme en danger. Les ponts n'étaient pas complètement coupés, la Russie avait trop besoin de ces penseurs petit-bourgeois qui par leur soutien même rebelle, faisaient beaucoup pour l'image du pays et de sa révolution. La bataille du socialisme devait se gagner sur tous les fronts, militaire, économique et idéologique. Que deux philosophes de l'ampleur de Simone de Beauvoir et Sartre continuent de se réclamer du socialisme soviétique, cela ne pouvait être qu'un plus pour les dirigeants de Moscou en mal d'apologistes en cet automne 1956.

Le coup avait été rude mais la foi demeurait, alimentée par la position de la France à l'encontre de ces départements d'Afrique du Nord qui étaient maintenant en pleine insurrection. Se réclamant du socialisme, Sartre et de Beauvoir ne pouvaient que soutenir la lutte du peuple algérien dans son combat contre l'oppression française. La guerre d'Algérie allait devenir leur priorité et ils allaient devenir deux des quelques rares voix qui demandaient que le gouvernement moribond de la IV^{ème} République reconnût le droit à l'auto-détermination de la nation algérienne. Simone de Beauvoir avait trop aimé l'Algérie pour rester insensible à ses appels, elle avait vu de ses propres yeux ce que la colonisation avait offert à la majorité musulmane : peu de choses à l'exception des écrans de fumée que constituaient les grandes villes de la côte. Les campagnes demeuraient sous-développées et les Arabes n'étaient toujours pas des citoyens français à part entière mais des asservis, des sujets de l'Union française. Certes de nombreuses réalisations avaient vu le jour mais pour le bénéfice de qui ? D'un million d'Algériens blancs et d'une poignée d'assimilés musulmans, de personnes considérées comme "civilisées" par les autorités d'Alger. Cette guerre venait de débiter et n'avait pas encore atteint le paroxysme de sauvagerie qu'elle connaîtrait dans les années à venir mais déjà la politique de son pays lui faisait tellement horreur que dès 1957

elle se sentit coupée de lui de façon inéluctable. Parlant de ses compatriotes si enthousiastes à soutenir la torture et les exactions de l'Armée française elle écrit : "j'avais aimé les foules : maintenant même les rues m'étaient hostiles, je me sentais aussi dépossédée qu'aux premiers temps de l'occupation" (Beauvoir, 1963, T2 : 125). Elle accusait ses concitoyens de se voiler la face et de refuser de critiquer la "pacification" en Algérie ; ils s'étaient tant émus des camps soviétiques et des excès de Mao mais que l'on rase quelques villages arabes ou kabyles par jour, cela ne les choquait guère, il ne s'agissait pas de Blancs mais de personnes qui auraient dû être reconnaissantes de l'œuvre civilisatrice de la France depuis Louis-Philippe.

Cette guerre, ce que les journaux de l'époque préféraient nommer les troubles, allait assombrir le monde de Simone de Beauvoir jusqu'en 1962 date de l'accession de ce pays à l'indépendance mais la victoire serait amère. Trop de morts et d'atrocités auraient été commises au nom de la France et celle-ci aurait un goût de défaite tant le gâchis avait été grand et inutile. Avant cela, il y avait eu "le coup d'Etat" de Charles de Gaulle et l'avènement de la Vème République auquel Sartre et de Beauvoir s'opposèrent de toutes leurs forces mais contre la volonté d'un pays pensant avoir trouvé dans le Général son sauveur comme aux temps de l'occupation. La France s'enfonçait dans le conservatisme le plus détesté par les deux intellectuels. Le Front populaire était bien loin et tous ses espoirs évanouis, ce pays qu'elle aimait tant et qui l'avait créée intellectuellement n'avait pas tant évolué depuis son enfance et son adolescence ; la bourgeoisie tenait le haut du pavé, aidée par une Église reconnaissante, la seule différence avec l'Espagne et le Portugal était peut-être le fait que la démocratie, aussi imparfaite soit-elle, demeurait la norme en France ; la révolution n'était pas pour demain et son regard se tourna toujours plus vers d'autres horizons qui flattaient son optimisme.

L'U.R.S.S. l'avait déçue mais le pays était toujours novateur, la Yougoslavie avait choisi sa voie et la Chine émergeait de sa féodalité. Les choses bougeaient, avec violence parfois, mais elles évoluaient dans un sens qui ne pouvait que réjouir Simone de Beauvoir confrontée quotidiennement à l'hypocrisie et à l'esprit petit-bourgeois de ses compatriotes. Il y avait une autre solution pour le monde, une solution qui offrait véritablement la liberté et non, comme elle le pensait, cet ersatz que la démocratie bourgeoise donnait au compte-gouttes. Fort heureusement le socialisme continuait à faire des progrès de par le monde, la révolution avait quitté l'est de l'Europe et l'Asie pour atteindre les portes des Etats-Unis. Un jeune avocat cubain, Fidel Castro, avait pris le maquis quelques années auparavant et avait engagé une lutte meurtrière contre le dictateur Batista soutenu par l'Amérique et ses intérêts ; les va-nus-pieds avaient chassé le tyran et Cuba venait de passer dans le camp socialiste pour le plus grand déplaisir de Washington. Sartre et Simone de Beauvoir furent invités à se rendre à la Havane pour voir de leurs propres yeux les débuts d'une révolution qui ne pouvait qu'embraser le continent américain et l'Amérique latine en particulier. Etrangement, au

début, cette invitation ne fut pas reçue avec l'enthousiasme habituel à la perspective d'un long voyage ; selon Simone de Beauvoir : “(...) la guerre d'Algérie [leur] bouchait l'horizon” (Beauvoir, 1963, T2 : 281). Ils n'avaient plus la force de parcourir le monde pour soutenir des révolutions alors qu'à leurs portes la France tentait d'écraser le peuple algérien.

Leur apathie fut de courte durée et à l'initiative de Jean-Paul Sartre ils s'envolèrent pour Cuba en février 1960 (ibid). A cette époque, peu de vols internationaux étaient directs, comme au temps de Chicago, ils comportaient de nombreuses escales. Voyager par avion était encore un luxe que la grande majorité des Européens ne pouvaient s'offrir. En ce mois de février, ils embarquèrent tout d'abord sur un avion en partance pour Madrid, plaque tournante aérienne vers l'Amérique latine. Entre Paris et la capitale espagnole, Simone de Beauvoir retrouva les joies de son premier baptême de l'air, la terre en dessous d'elle prenait sens et elle retrouvait les cartes de géographie de sa jeunesse rangée qui ne l'avait pas préparée à devenir la grande voyageuse qu'elle était dorénavant. En un coup d'oeil ce globe qu'elle s'était promis de découvrir devenait réalité : “(...) la Gironde des atlas étalait ses eaux terreuses de Bordeaux à l'Océan verdoyant ; la neige couvrait les Pyrénées doucement inclinées vers la mer déjà printanière ; et ce fut, toute proche, Madrid (...)” (ibid). Même si le régime de Franco ne soutenait en aucun cas celui de Castro, trop de liens existaient entre les deux pays pour que les communications fussent coupées. Ils sortirent de l'aérogare pour se rendre dans le centre ville madrilène ; Sartre n'était pas revenu en Espagne depuis plus de trente ans et ce qu'il découvrit, le peina. Simone de Beauvoir savait à quoi s'attendre de ce peuple vaincu par le fascisme et acceptant son sort plutôt que de reprendre les armes de la résistance.

Ils quittèrent l'Espagne sans regrets et partirent pour La Havane. Elle retrouva la fatigue des voyages transatlantiques du temps où Nelson l'aimait encore et que traverser ce grand océan signifiait retomber dans ses bras dans la mesure de Wabansia Avenue. En 1960, Chicago était bien loin, les avions avaient fait des progrès énormes mais la traversée aérienne était toujours aussi épuisante : “(...) les tempes (...) meurtries [et] les oreilles bourdonnantes (...)” (Beauvoir, 1963, T2 : 282). La même impression “d'égarement” (ibid) dans cet aéroport inconnu à des milliers de kilomètres de celui familier d'Orly. La même difficulté à s'adapter au décalage horaire de plusieurs heures avec en plus un accueil quasi officiel par une horde de journalistes cubains excités par l'arrivée des deux grands philosophes français amis de leur révolution. Il était bien loin le temps où elle voyageait pour le plaisir ou bien pour l'amour ; elle était passée au stade de personnalité et l'anonymat des arrivées à La Guardia avait été remplacé par les comités de réception que ce soit à Peking, Moscou ou bien La Havane. Ce formalisme explique peut-être pourquoi elle avait hésité à partir. Les voyages n'avaient plus la même saveur, la politique s'immisçait partout et bien que Sartre fût le philosophe numéro un, le porte-parole de l'existentialisme socialiste, en tant que compagne officielle du grand

intellectuel, elle était passé dans le domaine de la notoriété tuant à tout jamais la liberté des voyages d'antan. Même leurs retraites romaines impliquaient une certaine somme de rencontres qui, si elles n'étaient pas toujours officielles, appartenaient à leur engagement politique et non à leurs loisirs. Que de chemin parcouru depuis ce voyage automobile dans les années 20 ! Elle sautait dorénavant d'un avion dans un autre ou bien s'élançait seule au volant de son Aronde. Les voyages avaient toujours la saveur de la découverte mais ils avaient perdu celui de la fraîcheur. Autre fait important, selon Deirdre Bair : "(...) Beauvoir estimait que ce voyage avait servi de catalyseur à ceux qu'ils [elle et Sartre] allaient faire pendant une bonne partie des dix années suivantes" (Bair, 1991 : 549). De plus, ce type de voyages : "(...) de[vint] pour elle une priorité parce qu'ils rendaient à Sartre son énergie, mais aussi parce qu'ils leur donnaient, à l'un comme à l'autre, une légitimité aux yeux du monde" (ibid). Légitimité qui leur était refusée en France avec la crise algérienne et l'avènement de nouvelles techniques philosophiques et littéraires qui faisaient d'elle et de Sartre deux sortes de dinosaures qui semblaient perdre l'écoute du public intellectuel. Faute d'être entendus dans leur pays, ils se rendraient dans de jeunes nations avides de savoir ce qu'ils pensaient de leurs révolutions et de leurs expériences sociales. Leur visite fut un succès complet. Ils furent accueillis comme des hôtes de marque et le régime castriste les montrait comme des amis de la révolution ; articles, interviews aux journaux et à la télévision et reconnaissance publique dans les rues (Beauvoir, 1963, T2 : 284). On est bien loin de l'insondable Chine et de l'immensité russe.

La taille de l'île de Cuba et sa population restreinte permirent ce miracle de publicité, de relations publiques avant l'heure. Le sommet de cette popularité fut atteint lorsqu'ils furent invités par Fidel Castro à se joindre à lui dans sa propriété de Cienaga de Zapata et qu'ils firent un tour en hord-bord, ballade maritime photographiée et publiée dans le monde entier comme le rappelle Deirdre Bair dans son ouvrage sur Simone de Beauvoir où cette photo apparaît également en annexe iconographique (Bair, 1991 : 548/549) et comme l'a confirmé Edith Sorel durant le Colloque de la Simone de Beauvoir Society à Paris en juin 2003 (cf. Bibliographie). Encore plus que cette popularité délirante, ce qui enchanta Simone de Beauvoir fut ce pays hispanique qui par certains aspects architecturaux devait lui rappeler le Mexique et ses places espagnoles. Pour ne rien gâcher à la joie de se retrouver dans un pays latin, son séjour correspondit avec le Carnaval si fêté dans toutes les Antilles. Le socialisme à la cubaine n'avait pas l'austérité chinoise ou bien la froideur soviétique, la révolution n'avait pas gommé la culture de tout un peuple et les fêtes d'hier au lieu d'être interdites étaient utilisées pour célébrer la victoire contre Batista et donc contre les Etats-Unis à quelques kilomètres seulement de la côte. Si Castro était un marxiste convaincu, il avait eu l'intelligence de ne pas imposer une révolution étrangère à son peuple, le socialisme était la voie choisie par le régime mais cela ne signifiait pas l'abolition de pratiques ancestrales tel

que le Carnaval d'avant Carême. Ce qui étonna Simone de Beauvoir ce fut de découvrir une révolution joyeuse, si éloignée de celle laborieuse de la Chine maoïste, de celle monolithique en U.R.S.S. et de celle rebelle de la Yougoslavie si pauvre et si démunie. A Cuba, les gens semblaient heureux ; elle sentait un peuple derrière son leader charismatique qui n'avait pas eu besoin des chars russes pour s'établir. Il avait simplement commencé une rébellion et le peuple l'avait suivi dans sa lutte contre Batista et le profit américain. Sartre admit néanmoins qu'il s'agissait de : "la lune de miel de la révolution" (Beauvoir, 1963, T2 : 286). Les choses changeraient, la spontanéité des débuts laisseraient sûrement la place à une bureaucratie plus lourde mais en 1960 elle était témoin : "(...) [d'] un rapport direct des dirigeants au peuple et [d'] un grouillement d'espairs un peu désordonnés. Ca ne durerait pas toujours, mais c'était réconfortant" (ibid). Et d'ajouter, en bonne adepte de la révolution : "(...) nous étions témoins d'un bonheur qui avait été conquis par la violence (...)" (ibid). La violence de la France en Algérie était destructrice mais celle des peuples opprimés ne pouvait qu'être libératrice et semeuse d'espérance, en cela ils rejoignaient l'idéologie de l'ami d'hier Jean Genet qui les accusait déjà de trop de tiédeur. La violence pouvait être créatrice ; seul le capitalisme la rendait nihiliste. Le socialisme lui avait donné ses lettres de noblesse et sa définition même ne serait plus jamais celle poussiéreuse et manichéenne des dictionnaires et du catéchisme de son enfance. Ils quittèrent Cuba regrettant déjà la liesse de sa révolution encore si instable. Leur retour aérien les fit passer par l'ancienne cité de leurs rêves : New York. Leurs souvenirs n'étaient pas identiques, ils ne s'étaient jamais retrouvés ensemble dans cette mégalopole qui avait tant alimenté leur envie de voyages du temps où ils étaient encore de jeunes professeurs de philosophie désargentés. Il s'agit plus d'une longue escale que d'un véritable séjour mais l'opportunité de retrouver en un éclair les lieux qu'ils avaient aimés ne pouvait que les enchanter. Ils avaient cru pouvoir être des anonymes mais un attaché cubain leur annonça qu'il avait organisé une conférence de presse pour eux au Waldorf Astoria (Beauvoir, 1963, T2 : 286). La politique les avait rattrapés une fois encore, le gouvernement cubain avait vu en leur passage à New York une aubaine propagandiste qu'il ne pouvait se permettre de laisser filer : les deux intellectuels français feraient état de leurs impressions sur la révolution cubaine devant un parterre d'Américain soupçonneux. Heureusement pour Simone de Beauvoir, Sartre prit les devants et déclina toutes invitations avant 6 heures du soir (Beauvoir, 1963, T2 : 287). Ils sautèrent dans un taxi qui les conduisit aux quatre coins de leur "île" (ibid). New York avait bien changé depuis 1947, ou bien était-ce eux ? Encore remplie des rumeurs des foules cubaines, des couleurs chatoyantes des Antilles et de la joie d'avoir pu assister à la naissance d'une révolution socialiste, Simone de Beauvoir trouva la grande métropole américaine :

(...) morne et presque pauvre ; les passants étaient mal habillés et semblaient s'ennuyer (...) Le contraste qui en 1947 opposait le luxe américain à la misère européenne n'existait plus ; [elle] ne [voyait] plus les U.S.A. d'un même oeil (...) (ibid).

Il est certain que New York ne possédait pas l'exotisme de carte postale de Cuba et que son gigantisme écrasait les gens. Toujours est-il que Simone de Beauvoir se laisse aveugler par sa haine du capitalisme et semble voir "sa" ville sous un jour plus gris que ce que fut certainement la réalité de ce court vagabondage en taxi jaune. Il est vrai que l'Europe avait retrouvé son niveau d'antan - Paris était redevenu opulent, loin était le temps où l'on faisait la queue devant les magasins d'alimentation où bien lorsqu'on grelottait dans des appartements manquant de charbon. Le contraste n'était plus aussi flagrant et les Américains étaient sûrement moins triomphants alors que Castro les narguait à quelques kilomètres de Miami et que des parties entières du monde sombraient dans le communisme. Elle avoue néanmoins que : "(...) c'était encore le pays le plus prospère de la terre (...)" (ibid) mais d'ajouter immédiatement : "(...) mais non plus celui qui forgeait l'avenir (...)" (ibid). Les U.S.A. forgeaient le trouble dans les pays socialistes et se battaient silencieusement contre l'ours soviétique. Le pays était en guerre contre le démon communiste qui semblait faire des recrues de plus en plus nombreuses alors que les années s'écoulaient ; économiquement les Etats-Unis étaient toujours très forts mais politiquement ils perdaient du terrain chaque jour. Et c'est en vainqueur que Simone de Beauvoir sillonna les artères de Manhattan et non plus en petite Européenne miséreuse, galoches aux pieds car ne pouvant s'offrir le luxe d'un taxi. New York avait changé; elle avait également changé mais elle sut retrouver, de façon fugace, la beauté et les plaisirs de cette grande ville en sirotant un martini au Sherry Netherland.

La conférence de presse fut des plus banales, pleine et peu décrite dans ses mémoires, le soir même elle s'embarqua pour Londres puis Paris, comblée de son séjour cubain et néanmoins heureuse d'avoir pu retrouver New York un court instant.

Comme un présage de cette escale américaine, en novembre 1959 elle avait reçu une courte missive de Nelson Algren lui annonçant son intention de venir lui rendre visite à Paris en mars 1960. Il avait recommencé à correspondre de loin en loin malgré la colère que la parution des *Mandarins* aux Etats-Unis avait suscitée chez lui. Il vint donc comme promis et s'installa chez elle. Il avait beaucoup changé. Il s'était aigri, si la vie de son ancienne "Frog Wife" avait continué avec succès, la sienne n'avait été qu'une longue succession de désastres personnels et professionnels. Comme l'affirme Deirdre Bair : "tout marcha bien pendant les premières semaines parce que leur relation eut le temps de se rétablir (...)" (Bair, 1991 : 550). Redevinrent-ils amants ? Rien n'est moins sûr. Une certaine tendresse persistait de son côté et de vieux relents d'amour subsistaient chez le Castor mais la passion de Chicago avait fait long

feu depuis bien longtemps. Dès l'arrivée d'Algren à Paris, Simone de Beauvoir tenta de recréer le passé de son dernier séjour ; ils se promenèrent énormément dans les endroits qu'il aimait. Etaient-ils heureux ? Charmés de se retrouver sans aucun doute et sûrement soulagés que ces premières semaines se déroulent sans encombres. Algren n'était pas facile à vivre mais les sorties qu'elle lui organisait, suffisaient à le calmer de ses colères et de ses idées fixes. Comme beaucoup de personnes avaient quitté La Famille (Bair, 1991 : 551) les choses n'étaient pas toujours faciles pour de Beauvoir qui devait s'occuper sans cesse de celui qui avait toujours refusé d'apprendre le français. Fort heureusement les Bost étaient encore très présents et l'éditrice Monique Lange se prit de sympathie pour cet Américain parfois mal dégrossi. Il en fut de même pour son futur époux l'écrivain homosexuel espagnol Juan Goytisolo qui avec Monique fit inviter Algren à un congrès d'écrivains et d'éditeurs qui devait se tenir en Espagne. Simone de Beauvoir l'envoya donc passer une dizaine de jours outre-Pyrénées et le rejoignit à Madrid (Beauvoir, 1963, T2 : 293). Algren avait aimé certaines parties de la Péninsule, tout particulièrement Barcelone qui ne pouvait que ravir le spécialiste des bas-fonds. Quant à Madrid, la ville le laissa de marbre ; était-elle trop lisse pour lui ? La pauvreté y était-elle moins voyante que dans les venelles de la vieille cité catalane ? Les deux anciens amants poussèrent vers le sud et se rendirent à Séville, à Triana et à Malaga et puis à Grenade. Loin de Madrid, malgré l'extrême dénuement de ces habitants l'Andalousie réveilla chez de Beauvoir l'amour qu'elle avait eu pour l'Espagne républicaine ; elle ne dit pas grand'chose des impressions de son compagnon, sauf qu'il prit un nombre vertigineux de photographies ce qui la gênait beaucoup, surtout lorsque le sujet de ces clichés était les pauvres de cette terre si aride mais tellement exotique pour le Huron des pluies et des brumes de Chicago (Beauvoir, 1963, T2 : 294). Une seule petite phrase en dit un peu plus sur la joie d'Algren : "l'Espagne dans son cœur l'emportait de loin sur l'Italie" (ibid). Bien que la population se fût résignée à la dictature franquiste, la beauté des paysages et des villes continuait d'agir sur le Castor toujours sensible aux couleurs et aux formes, tout particulièrement à celles de ce sud ibérique qui devait tant lui rappeler ce Maghreb qui se fermait de par la guerre : l'Alhambra de Grenade c'était déjà avoir franchi le détroit de Gibraltar.

Ils rentrèrent à Paris où elle dut se résoudre à reprendre ses activités journalières car Algren lui annonça qu'il désirait rester au moins six mois en Europe. De plus Sartre avait besoin d'elle ; elle demeurait toujours le "petit juge" et comme le souligne Deirdre Bair, elle était devenue son garde du corps, son organisatrice et son infirmière lors de leurs déplacements à l'étranger (Bair, 1991 : 552). Ceci irritait toujours autant Algren qui fut très mécontent de sa décision d'accompagner Sartre en Yougoslavie à l'invitation de l'Union des Ecrivains (ibid). Sa "Frog Wife" avait certainement vieilli mais elle n'avait pas changé en ce qui concernait sa relation avec Sartre. Une nouvelle fois Algren se retrouva être second dans ses choix. Même

si leur grand amour était mort de par la distance et malgré leur décision “commune” de ne plus se faire de mal, leur amitié ne survivait pas longtemps aux demandes de Sartre ou tout du moins aux envies impérieuses du Castor. A cet effet Deirdre Bair cite une phrase révélatrice qu’Algren écrivit plusieurs années plus tard mais qui naquit de cette rancune de ce dernier voyage avec : “(...) [Simone de Beauvoir] s’escrimait à faire d’une affection banale [sa relation avec Sartre] morte depuis vingt ans une passion d’une intensité classique” (ibid). Avait-il tort ? Certes la colère le faisait parler, ainsi que son aigreur, mais nous avons bien vu que Simone de Beauvoir se raccrochait sans cesse à son couple professionnel car elle pensait qu’elle n’était pas originale et que Sartre l’était. Non mariée, sans enfants, ce couple était son ancre, son rocher, sa certitude et la validation de son existence même. Le grand amour qu’elle avait vécu avec Algren n’avait jamais remis en question son attachement à Sartre. Algren ne comprit jamais cette relation que ces deux êtres entretenaient. Peu de gens l’ont comprise, ils l’ont critiquée, moquée, rejetée mais rarement comprise : une entente intellectuelle telle qu’elle transcende la notion d’amour et de passion, une osmose si grande que rien ne peut la détruire même si parfois des nuages se sont amoncelés sur leurs têtes. Pour sa défense, Algren ne se devait pas de la comprendre, pourquoi donc ? Il était follement amoureux de sa Simone ; il aurait voulu l’épouser, vivre avec elle mais elle le rejeta pour un autre homme qu’elle considérait plus important qu’elle-même. Sartre avait été un rival en amour et il le demeurait dans cette amitié qu’Algren tentait de retrouver avec de Beauvoir. Il ne gagnerait jamais et son orgueil en prit ombrage.

Simone de Beauvoir accompagna donc Sartre à Belgrade. A son retour elle n’était pas plus disponible ; la guerre d’Algérie s’enfonçait dans l’horreur et en compagnie de l’avocate Gisèle Halimi elle faisait ce qu’elle pouvait pour alerter l’opinion publique sur les exactions de l’Armée française dans le bled. Parallèlement elle commençait à s’intéresser au combat des femmes pour la contraception et l’avortement, elle soutint ouvertement le Dr Weil-Hallé la fondatrice du planning familial qui tentait d’introduire le “birth control” dans une France catholique et conservatrice. Cet engagement n’allait qu’être le début d’une lutte pour les femmes qui verrait son apogée dans les années soixante-dix lorsque de Beauvoir devint la Mère des Féministes. Elle était véritablement devenue un personnage public - écoutée, crainte, très souvent haïe mais rarement ignorée. En ce printemps 1960, elle devait jongler entre un Algren de plus en plus mécontent d’être délaissé, un Sartre enfoui sous le travail et son engagement politique, et sa propre vie d’intellectuelle étant de plus en plus sollicitée. Afin de calmer l’agressivité d’Algren, elle accepta de partir avec lui en Grèce et en Turquie en juillet (Bair, 1991 : 556). Ils prirent un vol pour Istanbul et elle se sentit transportée dans le passé lorsqu’elle survola la Grèce et reconnut les endroits qu’elle avait admirés voyageant à bord du *Cairo City* durant l’été 1937 en compagnie de Sartre et du petit Bost. Dans ses mémoires, elle a une phrase terrible de nostalgie pour décrire ses sentiments lors de ce survol

de la Grèce : “j’avais une douleur au cœur à me rappeler combien j’avais été vivante, et le monde, nouveau” (Beauvoir, 1963, T2 : 308). En effet, tant de choses avaient changé depuis cette année 1937. Tout avait changé et le Castor était devenu Simone de Beauvoir, personnage public, agitatrice professionnelle, défenseuse de la cause algérienne et intellectuelle de gauche sans pour autant être communiste. Elle était aisée depuis la parution des *Mandarins* ; elle vivait bien mais, dans une partie de son esprit, elle regrettait sa pauvreté de jeune professeur de philosophie qui l’avait, d’une certaine manière rendue si heureuse. En 1937, Sartre avait déjà ses “femmes” mais il lui appartenait véritablement ; ils étaient encore un couple, atypique, mais un couple comme beaucoup d’autres. En cette année 1960, sans être encore passés dans la légende, ils s’étaient transformés, avec ou sans leur accord, en couple militant professionnel, en philosophes engagés et non plus en spectateurs sympathisants.

A la lecture de cette courte citation, on peut s’interroger sur les véritables sentiments de Simone de Beauvoir. Si la vanité de Sartre s’épanouissait au contact de cette énorme notoriété, l’orgueil de de Beauvoir s’accommodait mal des compromis et du protocole de ce nouveau type de voyages. Elle aurait tant voulu prendre la parole sans pour cela remettre en cause sa liberté de voyageuse mais cela était devenu quasi impossible ; étant invitée, elle se devait de se plier aux exigences de ses hôtes. Tout du moins put-elle visiter à sa guise la cité turque en compagnie d’Algren mais elle avait tellement pris l’habitude des voyages politiques qu’elle et Algren ne restèrent que trois jours dans l’ancienne Byzance car ils ne purent réussir à connaître des Turcs : “le tourisme social ne va pas sans inconvénients (...) fâchés de n’atteindre qu’un décor, nous partîmes (...)” (Beauvoir, 1963, T2 : 309). Ce fut Athènes, la Crète puis le retour vers Paris où Algren resta jusqu’en septembre alors que Simone de Beauvoir s’était déjà envolée pour le Brésil. Ils venaient de passer pour ainsi dire cinq mois ensemble. À son retour il était retourné à Chicago ; ils ne se revirent plus jamais et leur “histoire” épistolaire s’acheva en 1964. Ils se quittèrent : “(...) comme s’[ils avaient] été déjà des morts” (Beauvoir, 1963, T2 : 310) et Simone de Beauvoir de conclure dans ses mémoires : “(...) nous avons effacé dix ans [de rupture], mais la sérénité des adieux me rendit à ma vraie condition : j’étais vieille” (ibid). Vieille peut-être pas tout à fait mais sa jeunesse, une étape de son passé s’éloignait rapidement. Si les adieux avaient été sereins selon ses dires, son retour à Paris fut difficile car Algren voulant la blesser une dernière fois de l’avoir abandonné au profit de Sartre, n’avait pas même laissé un mot. Elle lui avait écrit du Brésil, avait tenté de lui téléphoner, il avait fait le sourd à ses appels. Tout était bien mort : sa jeunesse, son grand amour de Chicago, son anonymat. Fidèle à sa manière, en souvenir du passé sans doute ou par pure affection, elle lui écrivit encore vingt lettres de novembre 1960 à novembre 1964 auxquelles ils ne répondait que de façon intermittente. Pourquoi cette fin en 1964 ? *La Force des choses* allait paraître aux Etats-Unis au printemps 1965, après le choc des *Mandarins* plus de dix ans auparavant, Nelson Algren n’accepta pas que sa vie soit étalée

à des fins littéraires. Comme l'affirme de façon un peu partisane Sylvie Le Bon de Beauvoir : "il ne tenta pas même de s'en expliquer par lettre, directement, avec Simone de Beauvoir" (Beauvoir, 1997 : 611).

Révolutions des hommes, révolutions du cœur, l'existence du Castor ne serait plus jamais la même. Faute de pouvoir être jeune, aimée et heureuse, elle allait être mûre, crainte, respectée, écoutée : indépendante intellectuellement sans l'excitation suprême d'une existence neuve devant elle, à la rigueur celle, moins gaie, d'une nouvelle existence de militante acharnée du Tiers Monde et des femmes. Voyageuse éblouie, devenue voyageuse aguerrie pour atteindre le statut de voyageuse professionnelle de la Cause.

CHAPITRE DOUZIEME

VOYAGES

I

VOYAGER POUR LA CAUSE

Tout changeait dans l'existence de Simone de Beauvoir, tout avait changé et tout allait inexorablement changer. La fraîcheur des voyages de jeunesse et de ceux, nombreux, qui avaient suivi n'était plus tout à fait à l'ordre du jour. Certes voyager et découvrir le monde demeurait une donnée essentielle de sa vie mais elle ne la construisait plus de la même manière qu'auparavant. Etait-elle devenue blasée ? Le monde avait-il encore des choses à lui offrir, pouvait-il encore se découvrir à neuf ? Dans le dernier volume de ses mémoires intitulé *Tout compte fait*, Simone de Beauvoir affirme : "Autant qu'autrefois, j'aime voyager. J'en avais perdu le goût en 1962, mais il m'est revenu" (Beauvoir, 1972 : 290). Il s'agit d'une affirmation ambiguë et intéressante. Pourquoi mentionner cette date de 1962 et pourquoi ensuite avoir choisi de s'intéresser de nouveau à cette activité si primordiale dans sa vie ? En 1962 Simone de Beauvoir émergeait du cauchemar algérien, elle avait lutté aux côtés de Sartre pour soutenir la cause du F.L.N ; elle s'était aliénée de nombreux pans de la population française par ses prises de positions pro-indépendantistes ; elle était devenue une étrangère dans son propre pays (Beauvoir, 1963, T2 : 399). L'indépendance de l'Algérie faisant suite aux accords d'Evian avait constitué un soulagement plus qu'une victoire après plusieurs années d'atrocités des deux côtés de la Méditerranée. Même son petit monde fut touché lorsque l'immeuble où se trouvait l'appartement que Jean-Paul Sartre partageait avec sa mère rue Bonaparte fut plastiqué par les ultras de l'O.A.S. L'Algérie algérienne naissait des décombres d'une guerre de sept ans et déjà les anciens combattants indépendantistes s'entredéchiraient (Beauvoir, 1963, T2 : 488). Les espoirs de la révolution cubaine s'effondraient sous la chape de plomb que Castro et sa nouvelle équipe imposaient à une population qui comprenait que la lune de miel venait de s'achever. La liberté relative dont Sartre et de Beauvoir avaient été les témoins lors de leur premier voyage n'était plus qu'un concept appartenant au passé. Néanmoins et fidèle à la cause, elle tente dans *La Force des choses* de maintenir son soutien à cette révolution antillaise dans des termes dignes de *La Longue marche* et dangereusement stalinistes : "la police avait (...) rétabli préventivement la terreur" (Beauvoir, 1963, T2 : 462) tout en regrettant la persécution des intellectuels et des

homosexuels de ce pays qui venait de débiter. Cet attachement au socialisme n'était pas toujours aussi facile que cela : le capitalisme et le colonialisme la dégoûtaient mais il était bien mal aisé de toujours soutenir des régimes qui s'attaquaient régulièrement à ce qu'elle était elle-même : une intellectuelle petite-bourgeoise soi-disant décadente. Cuba avait changé, elle l'admettait volontiers avant même qu'elle n'eût reçu des rapports peu optimistes sur la situation dans l'île. Elle s'en était aperçue elle-même lors de son deuxième séjour en rentrant du Brésil où elle venait de séjourner plus de deux mois. Pour elle qui venait de vivre des moments privilégiés dans cette contrée de démesure où l'amitié de Jorge Amado et de sa femme avait transformé un voyage d'étude d'un pays sortant de la dictature militaire de droite en une aventure telle qu'elle n'en avait pas vécue depuis bien longtemps, le réveil fut délicat. Elle aimait cette révolution cubaine de va-nu-pieds, tout du moins Sartre la tenait pour très importante dans cette Amérique latine sous l'emprise économique et politique des Etats-Unis mais après la liberté folle du Brésil, gâchée à l'occasion par l'extrême misère des "favellas" omniprésentes dans les villes et des gourbis des campagnes où croupissait le prolétariat rural, Cuba ressemblait par trop à une prison en état de siège. Là où le Brésil sortait de son retard économique et social par le biais d'un socialisme non révolutionnaire qui n'incommodait pas trop l'aigle américain, Cuba prenait des airs de camp retranché de l'avant-garde socialiste où les libertés brésiliennes, pourtant limitées, étaient inconnues. Les joies de Rio et de Récife avaient été remplacées par l'austérité de la Havane et la paranoïa provoquée par la réelle possibilité d'une attaque américaine. Le Brésil avait été un havre de bonheur, une nouvelle amitié avait vu le jour entre Simone de Beauvoir et les Amado, le périple s'était plutôt bien déroulé malgré une typhoïde contractée par elle à la fin de celui-ci et les attaques don-juanesques de Sartre à l'encontre d'une jeune Brésilienne leur ayant servi de guide (Bair, 1991 : 558). Il serait très difficile d'ignorer ce voyage sud-américain car Simone de Beauvoir y consacre une partie importante de ses mémoires mais ce récit se révèle être une longue succession de rencontres, de visites, d'études *in situ* d'un pays d'Amérique latine en proie aux problèmes du sous-développement et désirant s'en extirper. La biographe officielle de la philosophe a dû ressentir le même ennui car elle n'y consacre que trois paragraphes dans son ouvrage de près de huit cents pages. Le problème majeur dans de nombreux récits de voyages de Simone de Beauvoir est qu'elle voit mais qu'elle ne parvient pas tout à fait à ressentir, ou tout du moins ne parvient pas à mettre ses sentiments sur le papier. Ceci est fort vrai dans les mémoires de l'âge mûr si on les compare à celles de l'enfance, de la jeunesse et des débuts de sa vie de femme libre. Après l'Occupation sa vie semble être devenue graduellement tellement plus publique que le récit de son existence en a perdu sa fraîcheur et son intérêt émotionnel. Il demeure parfois des éclairs de jeunesse, des accès d'angélisme, une voix ressuscitée de l'année 1929/1930 ; il serait fastidieux d'en établir une liste exhaustive qui ne se résumerait qu'à un long pensum de citations ne révélant que peu de choses édifiantes.

On se référera donc aux quelques quatre-vingts pages sur cette visite qui l'enchantait même si une certaine voix, celle de la jeunesse, s'est définitivement éteinte (Beauvoir, 1963 : 310/390). Une nouvelle était pourtant née, celle de l'intellectuelle engagée, celle de la femme qui allait se faire le porte-parole de millions d'autres, celle d'un mythe de son propre vivant. Voyager pour la cause n'avait pas tout à fait le charme de ces escapades d'antan, la voyageuse Simone de Beauvoir n'était plus l'intrépide Castor qui existait encore pour ses proches mais qui était devenue Mademoiselle de Beauvoir, compagne officielle de Jean-Paul Sartre, écrivaine et philosophe existentialiste publiée, futur chantre, à retardement, du féminisme mondial. Ce type de voyages avait débuté en Chine lorsqu'elle avait dû se plier aux exigences d'un programme pré-établi par une administration inflexible, avec un peu moins de rigueur il allait se reproduire dans les visites qu'elle allait effectuer en Union Soviétique ; les Russes étaient certainement moins rigides que les Chinois de MaoZeDong mais le régime de Moscou ne supportait que très peu la spontanéité de l'Europe de l'Ouest. Sans le citer, Simone de Beauvoir l'admet volontiers dans le dernier volume de ses mémoires dans le long chapitre IV qu'elle consacre aux voyages : "(...) mes voyages d'information obéissent à des programmes qu'ont établis pour moi (...) il arrive alors que par moments les activités qui me sont imposées me pèsent" (Beauvoir, 1972 : 290). La libre Simone de Beauvoir ne peut que mal s'en accommoder lorsque toute son existence fut fondée sur la liberté, sur cette liberté si difficilement acquise, sur ce pivot qui régla ses choix, bons ou mauvais. Il existe sans aucun doute une dualité dans l'attitude de la philosophe vis-à-vis de la liberté qu'elle revendique dans son environnement parisien et de celle organisée dans l'empire soviétique et ses alliés européens, dans celui du milieu et dans la grande île cubaine. Comment réconcilier sa propre philosophie avec celle érigée en doctrine des pays socialistes. Comment ne pas comprendre que même si le capitalisme n'est pas un système juste car fondé sur le pouvoir de l'argent et les classes sociales ou sur la naissance, le socialisme tel qu'il était organisé, et l'est toujours à Cuba, ne fait que brider un fondement essentiel de toute expérience humaine : la Liberté. Comment peut-on toujours, par haine, compréhensible, de la bourgeoisie dont on est issue embrasser des régimes qui ne sont guère plus libérateurs et qui par leur rigorisme écrasent l'individu comme le lourd catholicisme et les valeurs de son enfance et de sa jeunesse. Nous l'avons déjà dit, cela va à l'encontre de ce que Simone de Beauvoir a affirmé, sans le Dieu de son enfance, modelée par une foi qui fut ardente, à l'âge adulte, il a fallu qu'elle trouve un engagement digne de l'intensité de ses anciennes croyances. Sa foi dans le socialisme, si elle est encore forte dans les années 60, se démentira au début des années soixante-dix, non pas dans son concept philosophique premier, mais dans l'application qui en avait été faite dans les démocraties populaires : "(...) ce que j'ai attendu du socialisme (...) ne m'a pas été donné" (Beauvoir, 1972 : 632/633). En paraphrasant cette citation, pourrait-on oser remplacer le mot socialisme par celui de Dieu ? Il en demeure néanmoins que pour le chercheur ne voulant pas

s'enfermer dans un groupe particulier et s'intéressant à une vie singulière sans y appliquer de schéma pré-établi, la sémantique même de certaines affirmations de Simone de Beauvoir garde en elle la saveur aigre-douce d'une foi trahie, d'un athéisme remplacée par un combat politique de premier ordre. Mais en 1962, Simone de Beauvoir croyait encore intensément au socialisme et c'est avec joie qu'elle s'envola en compagnie de Sartre au Congrès des écrivains en juin de cette année-là.

Les choses évoluaient en U.R.S.S, le stalinisme s'éloignait encore plus loin dans le passé et un semblant de liberté flottait sur le Kremlin. La littérature et l'art soviétiques se renouvelaient, on traduisait les auteurs étrangers et certains écrivains russes sortaient enfin de leur purgatoire. La jeunesse refusait de plus en plus la vieille garde intellectuelle trop empreinte de la rigidité staliniste et par trop conditionnée par le réalisme socialiste tant aimé du petit père des peuples. Sans être idyllique, l'Union Soviétique de Khrouchtchev se libéralisait et cela se ressentait dans les rues moscovites. Sartre et de Beauvoir avaient décidé de ne rencontrer que des intellectuels durant ce séjour (Beauvoir, 1963 : 465) mais comme toujours dans ce type de choix et dans un pays comme l'U.R.S.S rencontrer des intellectuels signifiaient néanmoins bavarder avec l'intelligentsia du régime et non avec ceux qui par leur choix esthétiques heurtaient les sensibilités du Parti. Certes les conversations étaient libres mais dans le cadre d'une propagande bien orchestrée qui laissait quelques coudées franches aux "rénovateurs" qui ne remettaient nullement en cause l'ordre socialiste établi. Il faut reconnaître néanmoins, comme le fait Simone de Beauvoir, que les avancées des intellectuels russes de cette époque, même officiels, auraient tort d'être jugées modestes (Beauvoir, 1963 : 482).

Après les années noires du stalinisme, ce "printemps" moscovite ne pouvait qu'être positif pour le monde socialiste : une nouvelle voie s'ouvrait ou plus lyriquement selon la philosophe existentialiste : "en U.R.S.S l'homme [était] en train de se faire" (Beauvoir, 1963 : 483) : autrement dit l'existence socialiste avant l'essence capitaliste. Après ce séjour euphorique dans le paradis russe, leur passage par la Pologne ne les enthousiasma pas autant car ce pays frontalier de la Russie ne vivait pas le socialisme comme un choix mais comme une donnée imposée par le partage du monde organisé à Yalta; Simone de Beauvoir a beau parler des forces réactionnaires freinant l'avancée socialiste polonaise, elle oublie de dire que celles-ci, loin d'être minoritaires, regroupaient une forte partie d'une population détestant les Russes et attachée à sa culture catholique d'un autre âge. La Pologne avait beaucoup souffert pendant la guerre et cela continuait aux mains des communistes locaux qui tentaient de mettre le pays au pas. Simone de Beauvoir affirme que les intellectuels polonais étaient beaucoup plus libres que leurs confrères soviétiques mais conclut qu'un "malaise" existait (Beauvoir, 1963 : 487).

Ce séjour russe de 1962 les avait tant réconciliés avec l'idéal socialiste qu'ils retournèrent tous les ans en été dans ce pays jusqu'en 1966 (Beauvoir, 1972 : 387). Ce furent des séjours importants pour elle et Sartre lorsque l'on considère qu'un chapitre entier leur est consacré dans *Tout compte fait*. Importance personnelle pour Sartre car il avait engagé une liaison contingente et distante avec leur guide Léna Zonina (Bair, 1991 : 567) et importance idéologique car lui et de Beauvoir voulaient soutenir ce dégel soviétique et ainsi pouvoir en témoigner dans la tribune des *Temps modernes* et sur d'autres forums lors de leurs retours en France. L'U.R.S.S n'était plus, selon eux, ce pays porteur d'espoirs mais assez ennuyeux et austère mais une nation en marche vers le communisme et où l'art et la littérature primaient. Ce chapitre VI de *Tout compte fait* comporte plus de quatre-vingts pages, incluant la Tchécoslovaquie. Ce qui commence dans l'euphorie du dégel russe s'achève comme une trahison car la chappe de glace allait reprendre place sur la toundra et déborder sur les pays satellites. Ce chapitre, c'est l'histoire de nombreux intellectuels de la génération post 1917 qui ont cru, envers et contre tout, que l'avenir du genre humain se trouvait à l'est et qui ont été roulés dans la farine, escroqués intellectuellement par le cynisme des dirigeants du Kremlin et de leurs marionnettes. Les événements de Budapest avaient été difficiles à digérer mais petit à petit la confiance était revenue dans les rangs des membres et des sympathisants ; ils avaient eu raison d'attendre et de travailler à l'intérieur du système plutôt que de le quitter et de le renier avec éclat comme beaucoup d'intellectuels et d'artistes l'avaient fait après 1956. Ils avaient eu raison d'attendre que la raison l'emporte sur les vestiges du stalinisme. Tout n'était pas parfait dans le paradis socialiste mais une certaine égalité régnait, les arts prospéraient, les jeunes étaient éduqués et curieux, d'énormes progrès technologiques et scientifiques avaient été réalisés et une certaine liberté existait véritablement. Le monde socialiste allait de l'avant alors que l'univers capitaliste s'enfonçait dans l'injustice parrainée par les Etats-Unis. Certes la vieille garde demeurait assez forte à Moscou mais les anticonformistes gagnaient des batailles contre l'immobilisme. Sartre et Simone de Beauvoir pensaient pompeusement qu'en se rendant régulièrement dans ce pays et en soutenant ouvertement la nouvelle vague ou garde, ils pourraient influencer la marche des affaires soviétiques. Ils possédaient des alliés dans les milieux intellectuels officiels et ils étaient bien décidés à se faire entendre. Accompagnés pour ainsi dire jour et nuit de l'indispensable Léna, ils parcouraient ce vaste de pays en tentant de le cerner et de véritablement le comprendre. Tout du moins l'aimaient-ils avec la force de leurs convictions et de leur foi. Comme à Cuba la lune de miel fut de courte durée et dès 1963 la situation s'était détériorée (Beauvoir, 1972 : 395). La "liberté" du printemps précédent était attaquée par un discours fleuve de Khrouchtchev s'en prenant aux déviations des milieux intellectuels (ibid). Le congrès des écrivains auquel ils assistèrent se révéla être "un dialogue de sourds" (Beauvoir, 1972 : 396). Les écrivains soviétiques avaient été conditionnés et déversaient leur venin sur Proust, Joyce

et Kafka : “contre ses *décadents* ils défendirent le réalisme socialiste” (ibid). Déception unanime de la fine fleur de l’intelligentsia française dont Sartre et de Beauvoir se voulaient être les représentants. Ayant sûrement réalisé que ces attaques contre des génies de la littérature mondiale avaient dû choquer les Occidentaux, on organisa une rencontre d’intellectuels avec Khrouchtchev lui-même dans sa datcha géorgienne dont ils pensaient qu’elle allait calmer le jeu.

Il n’en fut rien ; le dirigeant de l’empire soviétique les attaqua violemment et Simone de Beauvoir d’ajouter outrée : “(...) comme si nous avions été des suppôts du capitalisme” (Beauvoir, 1972 : 398). Ce fut en fait la journée des dupes à la mode soviétique. Après avoir pris congé du dirigeant, fortement refroidis par son accueil, les Français présents à ce déjeuner d’un autre genre apprirent que Maurice Thorez, le Secrétaire-Général du Parti Communiste français qui passait ses vacances à quelques kilomètres de là avait mis en garde Khrouchtchev contre les : “(...) dangereux anticommunistes qu’il se préparait à recevoir” (Beauvoir, 1972 : 400). Quant aux journaux soviétiques, ils furent positifs concernant cette entrevue (ibid). Simone de Beauvoir en resta sans voix et à la lecture de ces quelques lignes on sent qu’elle accuse plus Thorez que la grossièreté de Khrouchtchev, mettant sur le compte de la méfiance que les communistes français avaient pour Sartre la réaction cyclonique du Soviétique. Enfin, on se doit de lire ces passages avec le recul que Simone de Beauvoir eut elle-même lors de leur rédaction pour ainsi dire dix ans plus tard alors que sa flamme pro-soviétique s’était éteinte surtout après le printemps de Prague en 1968. Ce chapitre, bien qu’étant une répétition assez morne des visites effectuées à travers toute l’Union Soviétique est fascinant de par son ton à la fois étonné et outré. Il s’agit d’un véritable témoignage sur la passion difficile que de nombreux intellectuels ont pu entretenir avec l’ex-U.R.S.S. On y sent la déception amoureuse lorsque la maîtresse russe se révèle être capricieuse, calculatrice et finalement traîtresse. C’est d’une véritable passion amoureuse dont il s’agit, avec les hauts et les bas d’une relation de ce type, une relation qui ne peut survivre au temps comme un mariage de raison. De 1962 à 1966, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir allaient constater après chaque voyage que la situation interne ne s’améliorait guère et que les intellectuels soviétiques étaient de plus en plus brimés et muselés par le pouvoir central qui ne voulait aucune opposition, fût-elle même purement esthétique et artistique. Tous les espoirs de 1962 se sont véritablement effondrés dès 1966 à cause des procès à caractère anti-sémite puis ce fut le choc et l’horreur de Prague qui ne pouvaient être pardonnés après Budapest. Sartre et de Beauvoir aimaient la Tchécoslovaquie pour diverses raisons mais surtout car c’était la patrie de Franz Kafka et en 1963 ils avaient trouvé les intellectuels locaux plus ouverts que leurs collègues russes : “ils demeuraient fidèles au socialisme mais leur pensée était devenue critique et exigeante” (Beauvoir, 1972 : 446), ce qui n’était pas encore le cas des Soviétiques ayant vécu sous une chappe depuis 1917, et même bien avant du temps du Tsar. Cette liberté

d'esprit de la part de socialistes fut écrasée sans pitié par les chars soviétiques. Le couple se trouvait à Rome pour leurs traditionnelles vacances italiennes lorsqu'ils apprirent la nouvelle. Sartre donna une interview au *Paesa Sera* : "il y traitait les Soviétiques de *criminels de guerre* : [leurs] rapports avec l'U.R.S.S se trouv[èrent] définitivement brisés" (Beauvoir, 1972 : 452). Ce fut la fin d'une belle histoire d'amour, après avoir soutenu la cause soviétique depuis la Libération, Sartre et de Beauvoir se désolidarisèrent de celle-ci et du pays par la même occasion. Le socialisme soviétique avait fait long feu à leurs yeux mais le Socialisme mondial était toujours une réalité qu'il fallait soutenir ainsi que d'autres causes qui allaient s'y greffer. On s'étonnera toujours de cette foi indestructible en une idéologie bafouée aux quatre coins du globe. L'U.R.S.S était devenue une puissance impérialiste au même titre que les Etats-Unis pour lesquels Simone de Beauvoir n'a pas de mots assez durs en 1972. La Tchécoslovaquie étant sous la coupe russe, humiliée et punie pour sa liberté d'esprit et sa volonté d'offrir un socialisme à visage humain, cela n'empêcha pas Simone de Beauvoir et surtout Sartre de s'y rendre en novembre 1968 car *Les Mouches* et *Les Mains sales* devaient y être jouées à Prague. Après l'article assassin de Sartre au journal romain, le lecteur du dernier volume des mémoires du Castor est en fait éberlué par une telle décision. Simone de Beauvoir tente d'expliquer ce choix étrange en écrivant qu'elle et son compagnon voulaient voir de leurs propres yeux si les deux pièces, l'une sur la résistance personnelle et l'autre sur l'engagement politique, seraient interdites (Beauvoir, 1972 : 453). Elles ne le furent pas et toujours selon les dires de de Beauvoir, Sartre et elle en furent très surpris comme ils le furent de la liberté générale de ton dans leurs conversations avec des intellectuels tchèques et slovaques.

Lorsque l'on sait ce que fut la répression féroce qui sévit dans ce pays au lendemain du fameux printemps on ne peut que s'interroger sur le bien-fondé des affirmations positives de de Beauvoir. Elle et Sartre auraient-ils été utilisés par la propagande de Prague afin de prouver au monde capitaliste que la liberté régnait toujours dans les rues, les cafés, les usines et les théâtres de Prague et de Bratislava ? On peut le croire aisément et ainsi réprouver l'acte des deux intellectuels. Mais si l'on y regarde de plus près, ce geste ne leur est pas étranger et les compromis hâtifs sont une réalité de leur existence : *Les Mouches* n'avaient-elles pas été représentées dans Paris occupé par les Nazis ? Le mythe affirme que Sartre voulait écrire une pièce sur l'acte de résistance mais il avait dû composer avec la censure allemande pour que sa pièce soit autorisée sur les planches. Le premier roman de Simone de Beauvoir avait été publié en 1943, il n'avait rien de résistant et la bible sartrienne *L'Être et le néant* était paru vers la même époque ; n'oublions pas que de Beauvoir travailla à la Radio nationale aux mains du parti collaborationniste et que Sartre participa au lancement du magazine pro-allemand *Comœdia*. Dans son ouvrage sur cette période de leur vie, *Une si douce occupation* (1991), Gilbert Joseph dépeint les deux intellectuels comme de petits opportunistes obsédés

par leur notoriété, ralliant la Résistance à la veille de la Libération de Paris à l'invitation d'Albert Camus alors rédacteur du journal clandestin *Combat* brisant ainsi la légende des deux résistants de la première heure. Avons-nous à faire à une répétition des mêmes comportements égoïstes ? Des similarités existent entre ces deux "choix", après avoir crié haut et fort que l'invasion russe de la Tchécoslovaquie était un crime, comment s'expliquer que cinq mois plus tard ils se soient embarqués pour Prague ? C'est pousser assez loin l'aide à la cause et surtout c'est trahir ses propres écrits dans le cas de Sartre ; comme durant l'Occupation de la France lorsque la pièce *Les Mouches* avait passé l'épreuve de la censure sans problème, Sartre s'étant plié aux exigences allemandes draconiennes, on peut imaginer aisément que sa pièce avait reçu l'*imprimatur* des autorités de Prague qui n'y voyaient aucun danger idéologique et qui s'en serviraient comme un merveilleux exercice de relations publiques. Les régimes totalitaires aiment à faire croire que tout va pour le mieux et que rien n'a été interrompu par les changements politiques. Les événements culturels dans des pays dictatoriaux ou occupés donnent un semblant de normalité à ce qui ne l'est pas du tout et tente d'apaiser les personnes. Si l'on regarde attentivement quelles œuvres furent publiées ou bien jouées durant l'Occupation et que l'on garde en mémoire qu'elles durent obtenir un visa allemand de censure, on obtient une impressionnante liste de "classiques" : *L'Etranger* et *Le Malentendu* d'Albert Camus, *L'Invitée* de Simone de Beauvoir, *Antigone* de Jean Anouilh, *L'Être et le néant*, *Les Mouches*, de Jean-Paul Sartre ; longue est la liste de l'intelligentsia française ayant publié leurs œuvres et les ayant fait jouer. Ne parlons même pas des acteurs et metteurs en scène ayant travaillé sans beaucoup de difficultés. Certes Paris occupé n'était pas Prague sous le joug russe mais ces deux représentations de Sartre en 1968 ressemblent étrangement à celles données devant le Tout-Paris de la Collaboration. En acceptant que ces pièces soient jouées et en venant y assister quelques mois après l'écrasement des forces rénovatrices tchèques, Sartre et Simone de Beauvoir en l'accompagnant n'ont pas aidé la cause des insurgés et des intellectuels tels que Milan Kundera qui, de façon peu étonnante, était absent de Prague en novembre 1968 (Beauvoir, 1972 : 455). Il y a des épisodes dans la vie de chacun qui ne grandissent pas les êtres : ce voyage pragois en est un, sans vouloir jeter inutilement l'approube sur Sartre et Simone de Beauvoir, celui-ci pourrait être considéré comme celui de la honte. Il est bien différent de visiter des pays socialistes même s'ils ne sont pas des modèles de démocratie, mais il est assez inacceptable de faire le jeu du nouvel ordre établi en s'y rendant aux heures les plus noires de l'histoire d'un pays. Les intellectuels européens se sont malheureusement beaucoup fourvoyés, sous Staline l'intelligentsia de gauche avait encensé le régime fou du petit père des peuples, seul André Gide avait eu le courage de le dénoncer et d'affirmer qu'il ne s'agissait en rien d'un paradis prolétaire mais d'une dictature d'une cruauté inouïe.

On sent néanmoins une certaine gêne chez Simone de Beauvoir, la même que nous avons décrite sur ses mémoires de l'Occupation, pas coupable mais pas innocente non plus. Elle sait qu'elle s'est compromise et elle tente, à coup de citations extraites des deux pièces de Sartre, d'expliquer en quoi celles-ci purent apporter l'espoir à une population tchèque vaincue. Il est évident que certaines tirades eurent le même effet sur les Tchèques occupés qu'elles en eurent sur les Parisiens des années noires, mais on se demandera toutefois s'il n'aurait pas été préférable de boycotter le pays comme elle et Sartre auraient dû peut-être le faire vis-à-vis de l'édition française et des scènes parisiennes sous contrôle allemand. Ils ne le firent pas pour des raisons qui leur appartiennent mais qui se placent au niveau de leur propre psychologie de créateurs : écrire envers et contre tout et surtout être publié et accessoirement pour Simone de Beauvoir jouée. L'écriture est un acte solitaire, la feuille de papier qui prend parfois des airs de vaste trou noir dont il faut extraire la matière, ce tête-à-tête entre le prosateur et cette surface vierge qui n'attend que d'être souillée par les pensées de celui-ci ne peut que provoquer un certain égoïsme né de l'effort d'écrire. Certains écrivains affirment qu'ils écrivent pour écrire, qu'écrire est une seconde respiration. Chez Simone de Beauvoir cela est vrai mais la reconnaissance est importante également. Deirdre Bair établit un parallèle intéressant entre les deux soeurs de Beauvoir. Elle affirme que Simone ne comprit jamais très bien qu'Hélène, sa cadette, s'échinât à peindre alors qu'elle demeura toujours une artiste confidentielle (Bair, 1991 : 570). La création, qu'elle soit littéraire ou autre se devait, selon elle, d'être offerte à un large public ; la notoriété était la preuve vivante d'une réussite alors que l'on peut aisément argumenter que la publication d'un ouvrage ou bien l'exposition d'une toile ou d'une sculpture ne confirme en rien la qualité d'un travail, d'un labeur créateur. D'autres éléments rentrent en ligne de compte : l'un d'eux s'appelle compromis, pour ne pas dire compromissions. Simone de Beauvoir dit que son crédo en 1972 est toujours le même depuis ses quinze ans : "écrire est demeuré la grande affaire de ma vie" (Beauvoir, 1972 : 162). C'est en effet une constance dont elle peut s'ennorgueillir, mais à quel prix ? Être publiée en 1943 pour la première fois, est-ce l'effet d'un hasard heureux ou bien le signe de compromissions invouables ? Accompagner Sartre à Prague en 1968, est-ce le signe d'un optimisme à tout crin dans le genre humain ou bien une preuve supplémentaire d'un égoïsme qui ne dit pas son nom et qui se cache derrière des raisons philosophiques peu soutenables ? Il faut se méfier d'ouvrages tels qu' *Une si douce occupation* de Joseph Gilbert et *Mémoires d'une jeune fille dérangée* de Bianca Lamblin car ils sont par trop véhéments dans leurs attaques nées d'une aversion personnelle pour le personnage du Castor et celui de Jean-Paul Sartre ou bien d'amour trahi, néanmoins ils ont été écrits par des personnes sérieuses pour qui la vérité compte et ils exposent des faits facilement prouvables à la lecture des lettres du Castor et de Sartre et du *Journal de guerre* de cette première. C'est le ton de ces deux ouvrages qui les rend soupçonneux plutôt que les récits qu'ils présentent. En conclusion de

Tout compte fait, Simone de Beauvoir récite son autre crédo d'intellectuelle : “dissiper les mystifications, dire la vérité, c'est un des buts que j'ai le plus obstinément poursuivis à travers mes livres” (Beauvoir, 1972 : 633). Mais de quelle vérité s'agit-il ? De la sienne, cela va sans dire, mais est-elle si véridique que cela ? Ce n'est pas par hasard si sa “vérité” brute ne fut publiée qu'après la mort de Sartre par son intermédiaire et ensuite après la sienne par celui de sa fille adoptive Sylvie Le Bon de Beauvoir. Nous ne sommes pas ici pour juger la femme, l'écrivain, la dramaturge et la philosophe, mais notre devoir intellectuel n'est pas non plus de rédiger un plaidoyer servile en sa faveur. Dire la vérité est un noble objectif qui se heurte néanmoins à la subjectivité de chacun d'entre nous. On pourrait même avancer que Simone de Beauvoir était convaincue qu'elle faisait exactement cela, tout du moins qu'elle s'en était convaincue selon ses propres schémas philosophiques, tant de fois attaqués. Nous dirons qu'elle possédait sa propre vérité qui ne correspondait pas totalement à celle d'une grande majorité de personnes ; en 1968 elle avait dû penser sincèrement, faut-il le croire, que sa venue à Prague en compagnie de Sartre pouvait peut-être changer certaines choses et qu'un boycott de sa part n'aurait fait qu'aliéner encore plus le régime en place en Tchécoslovaquie et le rendre encore plus paranoïaque qu'il ne l'était déjà. C'est un argument qui se défend dans une optique de sympathisante mais qui s'effondre rapidement dans un contexte général de décence et d'honnêteté intellectuelle. Ou bien était-ce un voyage de la dernière chance ? On pourrait le croire en ce qui concerne le socialisme à la mode soviétique car à la fin du chapitre VI écrit en 1971, l'amertume est apparente et patente : “ceux-ci [les Soviétiques et leurs alliés idéologiques] ont définitivement découragé tous nos espoirs” (Beauvoir, 1972 : 461).

Espoirs qui seront également fortement déçus en Yougoslavie où elle et Sartre se rendirent en mars 1968. La Yougoslavie de Tito avait choisi sa propre voie en rejetant le modèle soviétique et Staline dès la fin de la guerre. Il s'agit de l'un des pays de l'Est les plus ouverts et qui attirait de nombreux Occidentaux. Ce n'était en rien une démocratie mais une dictature socialiste bien moins rigide que le reste du Pacte de Varsovie. Son récit de ce séjour se limite à des descriptions touristiques et historiques et affirme en une petite phrase sybilline que malgré les difficultés économiques du pays de l'auto-gestion : “(...) un énorme progrès a[va]it été réalisé” (Beauvoir, 1972 : 333), on n'en saura pas plus. Ce qu'on apprendra vers la fin de ce volume de mémoires, c'est que la Yougoslavie sera également une grande déception pour Simone de Beauvoir, le régime de Tito s'étant durci face aux revendications nationalistes de la Croatie dans cet état fédéral. Autres espoirs brisés pour celle qui pensait dans les années cinquante que le monde socialiste était véritablement l'avenir du monde face aux Etats-Unis. Le modèle soviétique était impérialiste et rigide, le titisme sombrait dans l'arbitraire et la répression, Cuba ne valait pas mieux, en 1972 le Vietnam du Nord tentait de “socialiser” le sud décadent soutenu par Washington, la Roumanie de Ceausescu avait eu le

courage de dénoncer l'agression russe, mais les choses allaient vite dégénérer dans ce pays latin au milieu d'un océan slave.

Seule, la Chine creusait sa voie unique, étrange et parfois incompréhensible vers le Communisme. Déçue par le soviétisme, le titisme, le castrisme, Simone de Beauvoir, comme bon nombre d'intellectuels de gauche, se tournait progressivement vers le maoïsme, même si elle ne comprenait pas très bien les événements de la Révolution culturelle que MaoZeDong venait de lancer avec violence à Pékin et dans le reste du pays. Elle alla une seule fois en Chine en 1955 et n'y retourna jamais, il ne s'agit pas donc d'une analyse à proprement dite d'un de ses voyages mais il est essentiel de comprendre l'attraction que Mao eut sur elle et Sartre, bien entendu.

En 1955, la révolution chinoise était jeune, six ans à peine, le pays se transformait, sortait du Moyen-Âge et enterrait finalement son passé impérial malgré la République qui existait depuis 1911. Les Nationalistes s'étaient réfugiés à Formose, rebaptisée Taïwan et Mao était le maître de Pékin. Nous l'avons vu, malgré les critiques contre le régime, beaucoup de personnes reconnaissaient les progrès énormes réalisés dans ce pays qui venait de vaincre la famine ancestrale, les épidémies et qui n'était plus cette nation de mendiants allant moitié nus. On ne pouvait qu'admirer la détermination des cadres chinois dans ce combat contre le sous-développement chronique dont avait trop longtemps souffert le pays dans son ensemble, sous-développement entretenu par les élites impériales et nationalistes. La Chine s'éveillait et émerveillait la planète tout en faisant peur au monde occidental et à l'U.R.S.S qui voyait avec inquiétude ce grand voisin lui faire de l'ombre idéologiquement. Ne sachant plus à quels saint, socialiste, se vouer, Simone de Beauvoir se tourna pieusement vers l'Empire du Milieu : "la Chine proposait un modèle de socialisme pauvre et encourageait les peuples opprimés à des actions violentes : c'est à elle qu'allaient nos sympathies" (Beauvoir, 1972 : 563). La Révolution culturelle venait de commencer, l'Europe et l'Amérique du Nord recevaient des informations contradictoires par l'intermédiaire de quelques diplomates en poste à Pékin. Une confusion extrême régnait dans la cité impériale alors que lors de son séjour une harmonie toute confucéenne y était apparente. Que se passait-il exactement à l'autre bout du monde ? Simone de Beauvoir se renseigna autant qu'elle le put et s'entretint avec des personnes qui revenaient de Pékin "abasourdies" (ibid). Dans sa curiosité, elle alla même jusqu'à lire avec attention le petit livre rouge de Mao qu'elle admit être une succession de citations : "(...) d'une décourageante platitude" (ibid) et qui la laissèrent sur sa faim de savoir. Tout ce qu'elle savait c'est que cet ouvrage était devenu la bible maoïste que tout Chinois devait lire et apprendre et qui était récité *ad nauseam* par des hauts-parleurs et même par les hôtesse sur les lignes aériennes chinoises.

Cette révolution était violente, les étrangers qui résidaient encore à Pékin et dans les grandes villes vivaient dans l'angoisse du fanatisme environnant, même ceux qui par leur opinions

étaient proches du régime en place (Beauvoir, 1972 : 565). Alors comment trouver les clés de cette charade chinoise ? Une invitation à l'ambassade de Chine en 1967 ne lui fit découvrir que l'aspect extrême de ce mouvement soi-disant populaire. Le dîner fut tendu, Sartre, de Beauvoir et le couple Vercors (d'autres déçus du modèle soviétique) se demandant comment la fermeture des théâtres et l'élimination de la culture classique chinoise pouvaient être bénéfiques à la vie culturelle en général (Beauvoir, 1972 : 566).

Vers 1970, comme elle l'affirme, elle eut une vision plus "claire" de ce qu'était cette révolution. Ces explications retombent dans l'apologie la plus grossière et le prosélytisme fervent. On retrouve avec malaise le ton de *La Longue marche* : Mao aurait véritablement donné la parole au peuple, il a voulu réduire l'écart entre le pouvoir, les intellectuels et les masses, l'armée est devenue une arme de propagande non répressive.... Tout les poncifs maoïstes sont énumérés en un paragraphe (Beauvoir, 1972 : 566/567). Quel voyage "merveilleux" par procuration ! Quel angélisme ! Quel aveuglement !

On ne dira jamais combien la Révolution culturelle fut un génocide culturel, une minable lutte de pouvoir sous couvert d'une révolution dans la Révolution, un cynisme meurtrier ayant envoyé des millions de personnes dans des camps et ayant stoppé toute avancée technologique et intellectuelle.

Cela Simone de Beauvoir l'ignorait à l'époque mais après les manipulations soviétiques comment croire que l'on voulait en Chine : "(...) transférer effectivement aux masses des responsabilités de base dans divers domaines (...)" (Beauvoir, 1972 : 567/568). Il est aisé de critiquer certaines positions après avoir eu en main des informations et des analyses vérifiées et sérieuses, venant même de communistes éclairés, mais on s'étonne tout de même que Simone de Beauvoir ait pu débiter de telles platitudes de propagande sans rougir.

Une question se pose, l'intellectuel(le) engagé(e) dans le combat socialiste, doit-il/elle toujours l'exposer sans le critiquer ? Pourquoi faut-il toujours, comme dans le cas Sartre/de Beauvoir, qu'un événement choquant se produise pour qu'ils réagissent de façon critique ? Staline, Budapest, Prague, la Révolution culturelle et oser conclure tout de même : "prétendre voir la Chine comme un paradis est d'autant plus absurde que, de l'aveu de Mao, la révolution n'y est pas achevée; mais il n'est pas besoin d'en faire un mythe pour se tourner vers elle avec sympathie" (Beauvoir, 1972 : 568). Voilà où réside l'explication de tant de soutien à des actes souvent insoutenables, plus encore que le socialisme théorique, la révolution, l'acte révolutionnaire qui absout tout, tant que le stade du communisme n'est pas atteint, il faut être en révolution permanente et accepter que celle-ci brise les êtres pour le plus grand bien de tous, éventuellement. Philosophie politique sans appel, la révolution en tant que concept libérateur, excuse tout, la liberté tant revendiquée par les Existentialistes peut être brimée, muselée, détruite en attendant des jours meilleurs : le paradis communiste après le purgatoire socialiste. Une fois encore, on ne peut que rester pantois devant cette philosophie aux accents

chrétiens : promettre le ciel pour supporter la vie présente, obéir au dogme, au canon, pour avoir sa place au paradis. Quel engouement simpliste pour celle qui en parlant de son catholicisme de naissance écrit : “jamais il n’a été question pour moi - jamais il ne saurait être question - de revenir aux fables qui ont charmé mes premières années” (Beauvoir, 1972 : 631).

Avec le recul nécessaire, on sait combien les fables communistes cachent de turpitudes et de machiavélisme. Nous l’avons affirmé à plusieurs reprises, même si on respecte l’athéisme de Simone de Beauvoir en tant que choix philosophique valable (il existe également un existentialisme chrétien), on demeure quelque peu effaré par les similitudes existant entre le catholicisme fervent de son enfance et ses prises de positions politiques. Dire que Simone de Beauvoir regrettait la présence de Dieu dans sa vie serait complètement faux et malhonnête. Elle s’en est expliquée en de nombreuses occasions et il serait peu intelligent de mettre sa parole en doute dans ce cas particulier car toute sa philosophie personnelle et publique cite clairement que l’existence précède l’essence, c’est à dire que l’être humain crée son propre destin sans intervention divine ; un plan divin est impossible de par l’inexistence de Dieu lui-même. Malgré tout, si Dieu ne lui manque pas en tant qu’entité propre, le fait de croire en quelque chose lui est primordial ; on ne sort pas indemne d’une stricte éducation catholique. Il faut remplacer la foi en un combat réel, en l’occurrence celui pour l’avènement du socialisme, étape indispensable à celui du communisme. Ceci explique la rupture entre Camus et Sartre, Camus réfutait également l’existence de Dieu, mais son absence ne fut remplacée par rien, si ce n’est la réalisation tragique de l’absurdité du monde et la révolte personnelle, solitaire, comme seul moyen de survie jusqu’à la mort ultime.

L’engagement politique serait donc une religion moderne, on pourrait le croire à la lecture des écrits de Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre ; leur aveuglement à cette époque ne peut s’expliquer que comme celui du croyant ne s’interrogeant jamais sur sa foi, ne la mettant jamais en cause et acceptant sans broncher les dogmes et fabliaux chrétiens. On n’a jamais demandé au couple de philosophes d’être capitalistes, cette doctrine n’étant pas non plus une panacée, mais ils auraient pu trouver une voie médiane qui, sans trahir certains idéaux réels, n’aurait pas pactisé avec l’exploitation bourgeoise tant haïe. Ils ont préféré passer d’un attentisme apolitique navrant dans les années trente et les années quarante à une conversion fulgurante et souvent aveugle aux principes socialistes aux lendemains de la Libération. Il faut bien sûr garder en mémoire le contexte historique de l’époque qui a poussé tant d’intellectuels à s’engager dans cette voie, d’autres ont embrassé le gaullisme en tant que représentant des valeurs françaises et occidentales éternelles, d’autres se sont fourvoyés dans les eaux troubles et empoisonnées du fascisme et de la Collaboration.

Au sortir de la guerre, il fallait choisir son camp, dans *Les Mandarins* Simone de Beauvoir parle de ce choix, difficile pour certains, tout particulièrement pour ceux ne voulant s'attacher à aucune chapelle comme le personnage d'Henri (le double littéraire de Camus) poussé par Dubreuilh (celui de Sartre) à prendre une position claire, communiste, par l'intermédiaire du journal *L'Espoir* (c'est à dire le journal *Combat*). Lors d'une conversation entre Dubreuilh et Henri sur l'engagement politique durant une randonnée en 1945, Simone de Beauvoir fait dire à ce dernier : "(...) pour faire un bon militant, il faut la foi du charbonnier (...)" (Beauvoir, 1954 : 224).

En 1966, lors d'une conférence donnée au Japon et dont le texte est reproduit intégralement dans l'ouvrage *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, l'écrivain s'explique sur la position d'Henri qui n'est pas la sienne : "Henri trouve qu'il est facile de se dire qu'un jour on mourra, et d'échapper par là à l'engagement, à l'action" (Francis, Gontier, 1979 : 444). Certes Simone de Beauvoir et Sartre ne furent jamais des militants porteurs de cartes d'adhésion qui aurait réduit leur liberté, mais ils furent des sympathisants dévoués dont la foi égala celle des premiers et dont on comprend à la lecture de cet extrait que l'action et l'engagement, comme les voyages pour Simone de Beauvoir furent une autre manière de transcender la mort inéluctable. Leur drame fut que comme beaucoup d'autres ils furent floués. Eurent-ils cette certitude qu'un jour, comme Dieu, le communisme vrai n'existait pas ? Qu'il avait été kidnappé par des hommes et des femmes avides de pouvoir comme l'Eglise l'avait fait avec Dieu ? Sartre s'engagea dans d'autres causes aux quatre coins du monde, Simone de Beauvoir partit tête baissée dans le combat du féminisme qui l'a rendue sûrement encore plus célèbre, *Le Deuxième sexe* ayant, jusqu'à ce jour, occulté ses autres livres et ayant dominé hégémoniquement les recherches formelles sur sa vie et son oeuvre. Son engagement dans les années soixante-dix et les voyages qui l'accompagnèrent furent une façon de plus de repousser la mort, de l'annuler à sa manière en laissant une trace, bonne ou mauvaise, mais de laisser sa marque pour une certaine éternité intellectuelle ; ou bien pour l'éternité tout simplement.

II INTERMEDES

“Nous avons continué Sartre et moi à passer une grande partie de nos étés à Rome” (Beauvoir, 1972 : 294). Depuis les années trente, l’engouement de Simone de Beauvoir pour l’Italie et la Cité éternelle en particulier ne s’était pas démenti. L’Italie semblait la reposer des tourments et des bouleversements de son existence et réussissait à guérir les blessures et les trahisons. L’Italie avait bien changé depuis l’ère mussolinienne ; depuis la fin de la guerre le pays s’était installé dans une démocratie aux gouvernements peu stables mais où il faisait bon vivre. Le Parti communiste italien n’avait jamais sombré dans le stalinisme et avait choisi sa voie singulière et critique ce qui le rendait extrêmement sympathique aux deux intellectuels français. Malgré le bruit des vespas, la chaleur romaine et l’exubérance italienne, ces séjours transalpins prolongés étaient des havres de paix qui la réconciliaient avec le monde. Simone de Beauvoir parlait l’italien qu’elle avait appris en compagnie de la mythique Zaza ; pouvoir converser dans cette langue l’aidait énormément à mieux comprendre ce pays et à établir des rapports plus vrais avec ses habitants. Ce n’était pas seulement l’Italie qu’elle aimait passionnément mais les Italiens également dont elle louait la grâce et le charme (Beauvoir, 1972 : 297). Rien ne pouvait gâcher son plaisir d’être à Rome, à Venise ou à Milan mais Rome l’emportait sur le reste du pays. Tout la charmait dans cette ville plusieurs fois millénaire, sauf peut-être le monument à Victor-Emmanuel de Savoie, cet édifice meringué en l’honneur du premier roi de l’Italie unifiée, qui semblait souiller la vue des merveilles architecturales de la Renaissance et cacher le Forum et le Capitole voisins et faire de l’ombre au Palais de Venise. Rome venait de découvrir les zones piétonnes et Sartre et de Beauvoir purent s’attabler des heures durant aux terrasses de la Place Navona et de celle du Panthéon sans y être incommodés par la circulation folle de la ville - un Saint-Germain-des-Prés romain comme aux temps d’une notoriété moins prenante et d’un certain anonymat impossible depuis le succès et la renommée. Rome savait les charmer comme Paris auparavant, comme avant la guerre d’Algérie ; il s’agissait encore d’un gros bourg traversé par le Tibre, ses places avaient conservé l’aspect campagnard du Paris d’avant-guerre, on s’asseyait sur l’une d’elles et les amis et les connaissances passaient, saluaient le couple et s’arrêtaient pour discuter un instant. A Paris, elle était trop dérangée, trop demandée et devait également protéger Sartre des hordes de personnes qui voulaient une entrevue avec lui. Si Paris était sa ville, elle avait perdu la légèreté des débuts, le fait de sortir était devenu un problème, moins cuisant que durant la crise algérienne, mais un parcours du combattant pour ne pas être importunée ou tout du moins dévisagée. La parution de *La Force des choses* au début des années soixante n’avait rien arrangé à la situation, des lecteurs, des professeurs, des femmes, des “fans” et des

étudiants voulaient tous la rencontrer et connaître son âme, ou presque. A Rome, elle était connue, de nombreux Italiens ayant lu ses oeuvres en français avant même qu'elles ne soient traduites, mais ce qui leur conférait une grâce particulière à ses yeux, ce fut qu'elle ne se sentit jamais prisonnière dans cette ville comme elle l'était devenue d'une certaine manière à Paris. Certes on venait lui parler aux terrasses, on l'interpellait dans les ruelles romaines mais jamais, selon ses mémoires, elle n'eut l'impression d'être traquée. Les admirateurs italiens, flatteurs et charmeurs, échangeaient quelques mots avec elle et Sartre, souriaient, heureux de leur chance et disparaissaient aussi vite qu'ils étaient apparus (Beauvoir, 1972 : 297). Rome avait tous les avantages d'une vraie ville, civilisée et raffinée mais aucun des inconvénients qui étaient devenus son lot à Paris. Elle avoue même, elle la Parisienne qui avait tant aimé sa ville surtout depuis que Sartre la lui avait fait véritablement découvrir : "je ne connais rien de plus beau que [Rome], au soir tombant, quand les étoiles s'éveillent au-dessus des toits sombres (...)" (Beauvoir, 1972 : 308). Est-ce par hasard qu'en 1974, trois ans après avoir achevé *Tout compte fait*, elle choisit Rome comme lieu de prédilection pour entreprendre de longs entretiens avec Sartre sur sa vie, sa philosophie et la politique, discussions enregistrées puis transcrites et enfin publiées en 1981 après la mort de son conjoint sous le titre d'*Entretiens avec Jean-Paul Sartre, août-septembre 1974* faisant suite à la très clinique *Cérémonie des adieux*. En 1974, Sartre n'allait déjà plus très bien mais lors de cet été romain (et un peu durant l'automne parisien) il semblait se porter bien mieux et fut à même de répondre au tir de questions de son Castor qui tentait d'immortaliser ses paroles brutes, ou presque, sentant la mort dans le visage ruiné de son compagnon. Rome possédait la gaité nécessaire pour que ces entretiens ne deviennent pas trop une chronique d'une mort annoncée mais plutôt une vivante représentation de la pensée de Sartre et un document assez touchant sur leur vie personnelle et intellectuelle - deux vieux amants discutant sur un toit terrassé romain, ombragé et à l'abri du vent. Ces intermèdes romains furent d'une importance capitale dans les dernières années de la vie de Sartre et par conséquent dans celles de Simone de Beauvoir. Ils les reposaient tous deux grandement des incessants voyages qu'ils effectuaient aux quatre coins du monde et de la politique qui les accaparait. D'un point de vue personnel, ils leur permettaient de se retrouver en tant que couple privé même si Sartre avait adopté une jeune Juive algérienne, qu'il continuait une liaison de deux décennies avec Michelle Vian, une autre plus ancienne encore avec Wanda la soeur de l'Olga du trio de Rouen et d'autres avec plusieurs jeunes femmes et que Simone de Beauvoir s'était entichée d'une jeune étudiante de philosophie, maintenant professeur et qui allait devenir sa fille adoptive et son exécutrice testamentaire puisque nous lui devons la parution des lettres et du journal de guerre de sa "mère" intellectuelle. A Rome ils semblaient heureux ; certes les nouvelles du monde leur parvenaient mais moins rudement qu'à Paris par le filtre de la délicieuse langue italienne que de Beauvoir devait traduire pour Sartre le germaniste. Même accompagnés de leurs

partenaires respectifs, ils parvenaient à se trouver des plages de temps libre qui leur permettaient de savourer Rome ensemble et de pouvoir renouer un dialogue qui, s'il ne fut jamais interrompu depuis 1929, était souvent empêché par leurs nombreux engagements. A Rome ils pouvaient véritablement se poser et profiter du temps présent sans trop penser à la rentrée de septembre car toute leur vie ils respectèrent le calendrier scolaire. Ils lisaient beaucoup, s'informaient sur les prochains pays qu'ils devaient, ou se devaient de visiter, ils écoutaient de la musique, décortiquaient la presse italienne qu'ils adoraient et faisaient quelques promenades dans leurs endroits favoris. Ils n'avaient plus véritablement besoin de découvrir cette ville qu'ils commençaient à connaître par cœur mais ils appréciaient la retrouver chaque année et tout du moins découvrir ce qui avait pu y changer depuis leur dernier séjour. Ils eurent de bonnes surprises tel que l'aménagement de zones piétonnes et d'autres moins plaisantes comme lorsque Simone de Beauvoir fut victime d'un vol à la tire un soir dans le centre de Rome en 1974 (Beauvoir, 1981 : 105/106). Elle s'en sortit avec une épaule démise mais ils n'osèrent plus sortir à pied le soir après cet incident (ibid). Lorsque l'on sait combien ils chérissaient ces promenades nocturnes, on peut aisément imaginer leur tristesse et analyser le fait que cette année-là, Sartre malade et Simone de Beauvoir n'ayant pu tenir tête à un petit voleur des rues, comme elle savait le faire dans sa jeunesse marseillaise avec d'éventuels violeurs, ils étaient dorénavant installés dans la vieillesse, Sartre plus qu'elle mais son heure viendrait.

D'autres intermèdes que Simone de Beauvoir s'offrit de 1962 jusqu'à la fin de sa vie furent de courts voyages dans son propre pays : "ce pays où j'ai mes racines, je l'ai de nouveau reconnu pour mien et j'ai eu envie de le récupérer" (Beauvoir, 1972 : 309). Dans son ouvrage *Tout compte fait*, elle n'épargne aucun détail au lecteur, toutes les beautés architecturales et naturelles françaises y sont cataloguées ainsi que ses analyses mais on n'y retrouve que très rarement un éblouissement tel que ceux qu'elle vécut dans sa jeunesse - c'est en esthète avertie qu'elle décrit ce qu'elle visite le plus souvent en compagnie de Sylvie Le Bon de Beauvoir. Ce qui demeure c'est la joie enfantine de conduire, de s'élancer sur les routes et dans les années soixante-dix sur les autoroutes nouvellement construites. Elle s'émerveille plus de dévorer les distances qu'elle parcourait autrefois à pied ou bien à bicyclette que des visites à proprement parler. C'est comme si l'automobile lui permettait d'aller plus vite que le temps, comme autrefois les dangereux avions qui l'emmenaient en quelques heures aux Etats-Unis et dans les bras de son Nelson. Cette conquête sur le chronomètre, elle l'apprécie car il s'agit d'une liberté incroyable que de se retrouver à des centaines de kilomètres de Paris sans grande fatigue. Ces randonnées pédestres et à vélo d'autrefois incorporaient une notion d'effort, de surpassement, de dépassement personnel. Depuis qu'elle avait obtenu son permis de conduire et acheté une auto, sur les conseils, soi-disant avisés, de Jean Genet dans les années cinquante, elle était parvenue à une très grande indépendance de mouvement qui ne

pouvait que satisfaire sa détermination naturelle. Prendre un train, embarquer à bord d'un avion sous-entendait se plier à des horaires fixes décidés par d'autres personnes ; du temps de Rouen, l'indicateur des chemins de fer était sa "bible" qui lui permettait d'échapper à la province normande et de rejoindre Paris ou le Havre. Au volant d'une voiture, elle dévorait les distances et organisait son temps à sa guise. A tout moment elle pouvait souhaiter s'arrêter et visiter quelque beauté locale. Elle pouvait ralentir ou bien allonger un voyage et en 1969 sillonner les routes de France. Là encore il s'agit d'une longue liste de noms de lieux visités par ses soins. Le verbe voir revient souvent en début des différents paragraphes mais l'on ne sent rien ; on retrouve une entreprise maniaque de découverte mais une qui est devenue pour ainsi dire mécanique. C'est un véritable voyage d'étude, le lecteur en quelques pages semble être devenu un vague spécialiste d'architecture religieuse grâce au ton professoral de Melle de Beauvoir, le Castor ayant véritablement disparu. Il réapparaît fugitivement lorsqu'il retrouve le Limousin de son enfance et de cet été lorsque Sartre l'aimait d'amour. Pour la première fois elle emploie l'expression "être émue" (Beauvoir, 1972 : 319). Comme Rome, le Limousin avait été un havre de paix après les longs mois malheureux rue de Rennes. Dans les prairies entourant la demeure de son oncle elle avait senti la liberté l'effleurer et elle était apparue sous les traits de Jean-Paul Sartre en 1929. Cette austère province avait été son salut durant de nombreuses années ; pendant quelques semaines, elle était laissée à elle-même, sa mère n'intervenait que très peu dans sa vie et elle pouvait ainsi se ressourcer avant de retrouver Paris qui était à l'époque synonyme d'aliénation. Ce qui demeure dans ces périple français c'est la joie que Simone de Beauvoir a à se mettre à table car on l'a trop souvent oublié, la philosophe était aussi une bonne vivante qui ne réchignait pas devant ce type de plaisirs ; elle fut bien plus qu'un pur esprit, qu'une "muse" pour Sartre, qu'une harpie selon ses ennemies. Elle fut une femme amoureuse en 1929 et en 1947 mais surtout une amoureuse inconditionnelle de la vie et de tout ce que celle-ci pouvait lui offrir. Le bien manger et le bien boire faisaient partie intégrante de son existence et lors de voyages elle aimait découvrir de nouvelles contrées par le biais de leurs mets et leurs boissons - la sangria espagnole, le manioc brésilien, le thé vert de Chine, celui à la menthe du Maghreb, le pudding anglais, la choucroute alsacienne et allemande et tant d'autres qui lui ouvrirent le monde de la manière la plus agréable. Durant l'Occupation, elle avait tourné la quête de nourriture en obsession, son estomac criait famine et son existence en était diminuée. Bien manger n'avait rien à voir avec le fait de se nourrir, c'était une découverte à part entière et digne de son intelligence car révélateur de la culture, de l'histoire et de la situation d'une province française ou d'un pays étranger. Simone de Beauvoir ne fut jamais cette "prêtresse" austère que tant de personnes ont voulu voir en elle. Elle avait une vie peu conventionnelle au regard de son milieu d'origine, le confort bourgeois ne l'intéressait guère et elle le critiquait mais elle ne rechigna jamais à profiter des dons qui lui étaient offerts par la vie car un don ne pouvait entraver sa liberté

mais l'asseoir dans sa fulgurance. Etre libre ne signifiait pas uniquement rejeter son passé bourgeois mais le dépasser et le changer. L'art culinaire a été repris par la bourgeoisie française du XIXème siècle mais la cuisine demeure une activité de petites gens, ce qu'on nomme cuisine bourgeoise en France n'est en fait qu'une amélioration de plats campagnards. Il en va de même à l'étranger, le couscous garni est un plat de roi mais la semoule en elle-même est la base de l'alimentation nord-africaine. Le chili con carne mexicain n'est qu'une déviation d'un plat de fèves des pauvres. Se régaler d'un bon plat ne remet pas en cause le rejet de la bourgeoisie ; aimer la vie et en profiter sans exploiter l'Autre est un projet honorable. Des critiques de droite ont beaucoup reproché à Simone de Beauvoir et à Sartre leur existence de globe-trotters et de bons vivants. De Beauvoir admet ouvertement que sa naissance bourgeoise la plaça avec des avantages certains dès le départ de son existence. Il est fallacieux de demander aux gens de gauche d'être des déshérités pour se réclamer du marxisme. Ils ne comprendront jamais entièrement la situation des prolétaires mais leur intelligence et leur savoir peuvent être mis à leur service plutôt qu'à celui de l'exploitation capitaliste. Etre de gauche ne signifie pas être un ascète, c'est parce que l'on aime la vie que l'on voudrait qu'elle soit meilleure et plus juste pour la majorité ; dîner dans un bon restaurant est un luxe mais il ne change rien à la condition prolétarienne. Doit-on cesser les plaisirs de la vie parce que les trois-quarts de l'humanité vivent dans une misère absolue et qu'en Occident le fossé se creuse entre les riches et les pauvres ? Penser que Simone de Beauvoir, la philosophe de gauche, aurait dû vivre plus chichement après 1945 serait être malhonnête ; elle a admis avoir toujours eu un rapport difficile à l'argent, le fait d'en avoir l'a gênée tout au long de sa vie d'écrivain mais c'est par son travail qu'elle en obtint et non par des tractations financières capitalistes ou un héritage de sa famille. A partir de 1929, elle dut gagner sa vie, pour la plus grande honte de son père ; elle fut fonctionnaire de l'Education nationale jusqu'en 1943, puis écrivain professionnel. Ayant eu du succès, elle reçut de grosses sommes mais fidèle à ses principes, jamais elle ne capitalisa. Elle fut plus prudente que Sartre, plus bourgeoise sans doute, mais ce qu'elle acheta ce fut toujours grâce au fruit d'un labeur, que ce soit le professorat ou bien l'écriture. Soyons parfaitement honnêtes, ce qui rend Simone de Beauvoir sympathique, si tant est qu'il faut qu'elle le soit, c'est cet amour inconditionnel de la vie et de ses plaisirs. On peut lui reprocher ses choix politiques, la crucifier pour son égoïsme et ses compromissions, la critiquer dans ses rapports avec les gens, trouver ses romans didactiques et ennuyeux et ses mémoires répétitives, mais on ne peut qu'être admiratif devant son optimisme et sa détermination à être heureuse, envers et contre tout. Voyager, bien boire, bien manger, rencontrer l'amour sont les bases essentielles d'une existence unique, singulière et libre qui parfois semblent plus importantes que l'acte d'écriture pour elle ; écrire étant une extension directe de ses plaisirs, écrire c'est dire, c'est exprimer sa vie et ses envies et ses choix ; il ne s'agit pas d'un hasard si le travail autobiographique constitue la pierre de

fondation de son oeuvre littéraire. De même ses romans s'inspirent grandement de sa vie, de nombreux exemples utilisés dans *Le Deuxième sexe* pour étayer ses propos sont plus biographiques que livresques. De nos jours on a tendance à réduire Simone de Beauvoir à un personnage de féministe militante, surtout en Amérique du Nord ; en France on s'intéresse à sa relation avec Sartre et à ses amours contingentes et on la traîne à l'occasion dans la boue - c'est la rançon de la gloire sans aucun doute. Mais ce que l'on ne décrit que très rarement, c'est cet amour de la vie, ce positivisme voulu et créatif né du renoncement à Dieu qui passe par les voyages en tant que donnée essentielle, car découvrir le monde et son propre pays s'inscrit dans un schéma philosophique complet que les positions théoriques ne peuvent remplacer ou complètement expliquer. Les livres et les études parus récemment continuent à se focaliser sur Simone de Beauvoir la philosophe et la théoricienne féministe (cf. Bibliographie), mais très peu s'arrêtent sur la femme, sur la petite fille de la bonne bourgeoisie qui par ses efforts intellectuels et personnels réussit à se libérer de son milieu et à se créer entièrement. Deirdre Bair y parvient dans une certaine mesure mais elle ne peut s'empêcher d'imposer au lecteur des pages entières d'analyse littéraire et philosophique. D'autres, comme Annie Cohen-Solal ou bien Bernard-Henri Lévy, la cantonnent dans le rôle de compagne de Sartre ; Claudine Monteil la présente sous un jour sûrement plus intéressant dans ses deux ouvrages *Les Amants de la liberté* et *Les Sœurs Beauvoir* mais le rapport unique aux voyages n'est que très rarement analysé, bien qu'il soit présenté ; ceux d'Hélène sont bien mieux documentés et comparés à sa peinture. Toril Moi tente de comprendre Simone de Beauvoir par son éducation mais s'arrête là pour repartir dans le crédo de la philosophie féministe. Quelques rares universitaires s'intéressent véritablement à cet aspect primordial de son existence (cf. Bibliographie). Trop de personnes limitent la philosophie à des études sérieuses et théoriques ; elles oublient que le mot même de philosophie vient du grec signifiant "découverte du savoir" et lorsque l'on sait combien les voyages apprirent et apportèrent de choses nouvelles et excitantes à Simone de Beauvoir, on peut conclure aisément qu'elle fut une véritable philosophe et que sa curiosité de tous les instants fut un exemple flagrant d'une démarche philosophique hors du commun ou bien peut-être même plus touchante et fascinante que ses livres même, et que son essai sur les femmes considéré comme un épitome aux accents quasi "bibliques" pour de nombreuses féministes.

Parcourir le monde et la France, Simone de Beauvoir allait le faire jusqu'à la fin de ses jours. La fin des années soixante allait sonner le glas des voyages et séjours à haute visibilité : Le Japon en 1966, l'Égypte et Israël en 1967 et bien entendu le fameux séjour à Prague en novembre 1968. N'oublions pas non plus sa participation active aux côtés de Sartre au Tribunal Russell de 1967 afin de condamner les crimes de guerre perpétrés par les Américains au Vietnam ; "tribunal" international qui se tint à Stockholm durant quelques jours en mai 1967 puis qui déménagea à Bruxelles en septembre pour s'achever à

Copenhague en novembre de la même année. Ce fut bien entendu une attaque en règle de la politique impérialiste des Etats-Unis en Asie et au Vietnam en particulier, ce qui ne pouvait que réjouir la philosophe et son compagnon. Les années soixante-dix débutaient après le raz-de-marée de mai 68, des voyages intimistes pour la cause des femmes allaient remplacer ceux d'études et pour la Cause.

III VOYAGES AU FEMININ

Au début des années soixante-dix l'existence de Simone de Beauvoir allait se transformer et d'une certaine manière la philosophe allait acquérir sa propre voix plutôt que de mimer souvent celle de Jean-Paul Sartre. Même sa vie privée avait changé, si la Famille tenait toujours une place importante dans son existence, l'arrivée d'une jeune étudiante de 20 ans dans celle-ci au début des années soixante avait complètement transformé la donne. Sylvie Le Bon, puis après son adoption légale Le Bon de Beauvoir allait devenir la personne la plus importante dans la vie de Simone de Beauvoir, exception faite de Sartre qui allait demeurer le pivot de celle-ci. Sa vie sexuelle s'était doucement éteinte tandis qu'une vraie relation féminine s'était établie entre la jeune femme devenue professeur de philosophie et le monstre sacré de l'Existentialisme français. On a beaucoup disserté sur cette relation, sur cet amour d'une très grande force ; on a voulu y voir une discrète relation lesbienne confirmant la thèse que Simone de Beauvoir avait toujours préféré les plaisirs saphiques à ceux de Priape. Simone de Beauvoir avait déjà eu des expériences "tendres" avec de très jeunes femmes avant-guerre et durant l'Occupation mais rien ne nous permet d'affirmer que cela fut le cas entre Sylvie le Bon et sa "mère" adoptive. Un lien indestructible s'était tissé entre les deux femmes mais selon les documents en notre possession nous devons nous en tenir à la version officielle d'un amour platonique d'une extraordinaire intensité : "il y a entre nous une telle réciprocité que je perds la notion de mon âge : elle [Sylvie] dans son avenir et par instants le présent retrouve une dimension qu'il avait perdue" (Beauvoir, 1972 : 92). Tenons-nous-en donc à cette version de Simone de Beauvoir, la nature exacte de ses relations avec sa jeune protégée n'a d'une certaine façon aucune importance pour tenter d'analyser ses choix. On pourra seulement remarquer que pour la première fois de sa vie, le Castor eut une véritable amitié avec une autre femme, à cent lieues des bouderies d'une Olga, des crises d'une Wanda et d'une Nathalie, une amitié réelle faite d'une admiration et d'une affection communes ; ne parlons pas d'égalité car le côté pygmalion du Castor ne peut être totalement ignoré. Armée de cette nouvelle force, de cette stabilité émotive et de ce nouveau bonheur, Simone de Beauvoir eut sans aucun doute une vision différente de la condition féminine. Depuis 1949, date de la parution du *Deuxième sexe* sa position n'avait pas beaucoup changé mais au début des années soixante-dix, elle réalisa que si sa théorie tenait toujours la route, c'est à dire qu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient, en d'autres mots que la société impose un schéma culturel aux femmes humaines pour les rendre purement féminines, dans la pratique, même en rejetant les diktats masculins, la société étant contrôlée par les hommes, les femmes n'ont aucunement réussi à s'extraire de leur esclavage. Si le monde du travail leur est désormais largement

ouvert, on attend toujours d'elles qu'elles demeurent les vestales du foyer, cumulant ainsi deux activités, souvent épuisantes ; le travail professionnel n'ayant qu'ajouté des tâches supplémentaires à celles déjà lourdes de la vie domestique. Quant à leur sexualité, avant 1967 et 1975, leur reproduction était encore strictement réglementée. La contraception en France était pour ainsi dire inexistante, des millions de femmes devant "prier" chaque mois que leurs règles ne viennent ; si par malheur une grossesse était à l'ordre du jour, l'avortement étant strictement prohibé, elles devaient soit accepter une charge supplémentaire sous la forme d'un enfant non voulu ou bien pour la grande majorité se plier à l'humiliation et au danger d'un avortement clandestin (la bonne bourgeoisie pouvant se permettre une "cure" en Suisse ou un "voyage" en Grande Bretagne). Mais depuis 1949, rien n'avait changé, lorsque Simone de Beauvoir écrivit *Tout compte fait*, même si la loi sur la contraception avait été entérinée par le Parlement français, l'avortement légal était loin d'être une réalité ; paradoxalement, un gouvernement de droite sous l'impulsion de Simone Veil allait faire cesser le million d'avortements clandestins en France en 1975. Si on s'accorde maintenant à reconnaître que *Le Deuxième sexe* exprimait une vérité sociologique, l'influence énorme de la société sur la réalité féminine, Simone de Beauvoir admet en 1972 que : "(...) depuis 1950 nous [les femmes] n'avons quasi rien gagné. La révolution sociale ne suffira pas à résoudre nos problèmes" (Beauvoir, 1972 : 623). Ce que Simone de Beauvoir dit en substance c'est qu'elle avait écrit son ouvrage avec tout l'optimisme de l'après-guerre, les choses allaient changer, rien ne serait plus comme avant, en gros les femmes avaient gagné la partie (ibid). C'était sans compter avec les résistances masculines même des hommes les plus "libéraux" et en oubliant rapidement que des siècles d'esclavage ne pouvaient être éliminés si facilement. Le travail des femmes n'avait pas tenu ses promesses ; pour la très grande majorité d'entre elles il ne s'agissait pas d'une activité épanouissante dans laquelle elles s'émancipaient, seule une infime minorité d'intellectuelles (professeurs, avocates, médecins, artistes...) pouvaient à la rigueur revendiquer un "orgasme" professionnel et encore nombre d'entre elles n'avançaient pas aussi facilement dans leurs carrières que leurs collègues masculins et les pressions de la société se faisaient parfois sentir de façon plus accrue : carrière et vie de famille ne faisaient pas bon ménage, maternité et ascension sociale étaient souvent difficilement compatibles. Les femmes avaient peut-être gagné le droit de travailler, d'être vues dans ce monde masculin mais très rarement entendues ou même écoutées. Ainsi, vingt ans après le *Deuxième sexe* en France la nouvelle génération, les filles des premières lectrices des deux tomes sur la condition féminine, allait descendre dans la rue comme l'avaient fait les étudiants de mai 1968 et demander que la voix des femmes soit enfin entendue et surtout comprise. Sortant de la théorie, Simone de Beauvoir allait les aider en se faisant le porte-parole de leurs revendications tout en gardant son esprit critique et, étrangement, sans embrasser le féminisme extrême et absolu des factions lesbiennes du Mouvement.

Déjà dans cette période de sa vie, on ne peut plus parler de grands voyages. Si on s'en tient aux détails de ceux-ci scrupuleusement tenus par les universitaires canadiennes Claude Francis et Fernande Gontier, Simone de Beauvoir se concentra principalement sur de courts déplacements en France, des vacances dans le sud du pays et les traditionnels séjours à Rome. Il faut dire qu'elle devint tellement vocale dans ses prises de position féministe et son soutien constant à la cause des femmes que celles-ci firent le tour du monde sans que son auteur n'eût véritablement à redevenir une voyageuse au long cours. Celle qui s'était toujours méfiée de la presse, même de gauche, donna un nombre impressionnant d'entrevues à des journaux et à des magazines français et étrangers et apparut à la télévision française en 1974. Un an plus tard elle accepta de recevoir le prix de Jérusalem lors de la Foire internationale du livre de Paris. Pour la compagne de celui qui avait "osé" refuser le Prix Nobel, on s'amusera un moment de ce choix si peu conforme à son rejet de ce type de récompense et de reconnaissance bourgeoise. Elle accepta ce prix car à cette époque, elle soutenait activement la cause d'Israël et voulait lutter contre l'influence néfaste de l'UNESCO qui avait pris fait et cause pour les Palestiniens, comme son ancien ami Jean Genet. Ce prix voulait récompenser la contribution d'une personne pour la cause de l'humanité et dans son cas précis pour la cause des femmes ce qui selon sa biographe : "(...) la projeta sur le devant de la scène en tant que principal chef de file du féminisme en France" (Bair, 1991 : 663). Dans ce féminisme à la française, elle s'y jeta à corps perdu - après avoir été la Grande Prêtresse de l'Existentialisme de Saint-Germain-des-Prés de l'après guerre, elle devint, passée le cap des soixante ans, la voix de ce mouvement d'émancipation dont la jeune garde intellectuelle faisait partie. Une nouvelle jeunesse s'offrait à elle d'une certaine façon, elle se retrouvait entourée de ces femmes d'une autre génération qui comme elle dans les années trente n'acceptaient pas que le monde soit dirigé uniquement par les hommes et les valeurs bourgeoises. Simone de Beauvoir n'était pas une féministe dans sa jeunesse mais ses propres choix de vie et d'études étaient allés à l'encontre du schéma classique qui l'aurait attendue si sa très chic famille n'avait pas été complètement ruinée. Un accident de la vie avait transformé sans le vouloir toute son existence et sa rencontre avec Sartre lui avait permis de s'émanciper entièrement de son milieu et d'exister en tant que femme indépendante et unique. Il ne faut jamais oublier que si Sartre n'était pas toujours un modèle d'homme "libéral" dans son rapport avec les femmes, si sa goujaterie avait souvent blessé le Castor, si sa fringale de femmes le plaçait au niveau de bon nombre de machos, ses encouragements, son amour étrange pour cette femme hors du commun mais encore empreinte de son éducation stricte et castratrice et l'idée constante qu'elle était son égale intellectuelle, avaient permis à Simone de Beauvoir de s'épanouir, de se créer en tant qu'être libre et surtout de produire une oeuvre importante et reconnue. Il y a bien sûr une contradiction fondamentale dans cette histoire. Celle qui allait devenir la mère du féminisme et sa voix avaient dû trouver l'aide d'un homme pour en arriver à ce stade ; elle ne

s'était pas faite elle-même, elle avait eu besoin des conseils et de l'impulsion d'une altérité masculine. Certes telle est la réalité, l'histoire que l'on ne peut pas réécrire mais il ne faut pas voir dans cette genèse féministe inspirée par un homme un échec philosophique car le féminisme de Simone de Beauvoir ne fut jamais celui de l'exclusion. Elle rejeta celui extrême de la faction lesbienne qui aurait voulu anéantir l'impact masculin sur leur vie, qui aurait voulu créer un ghetto de femmes d'où les hommes auraient été complètement exclus. Simone de Beauvoir était une réaliste qui ne pouvait considérer sérieusement ce type de programme au militantisme quasi fasciste. Ce qu'elle désirait c'était une véritable égalité entre les hommes et les femmes, comme celle qu'elle avait réussi à construire avec Sartre. Elle voulait que les femmes eussent les mêmes chances que les hommes et que leur existence ne fût pas ponctuée de grossesses non-voulues et d'avortements sanglants. Toutes les professions devaient leur être ouvertes, il fallait faire sauter les idées préconçues et surtout que la femme ne fût plus un miroir de l'homme, une côte arrachée à son flanc pour qu'il soit moins seul sur cette terre comme elle l'avait lu dans la Bible de son enfance, mais l'Autre, égale, une conscience propre et non une extension du Lui. Ce que la société depuis des millénaires avait créé c'était bien un reflet du Lui, une ombre, un mot décliné uniquement au masculin, une chose, cette non entité que l'on nommait "femme" et qui n'était pas un être véritable. Ce voyage personnel elle l'avait débuté bien des décennies auparavant, après la guerre. Avec *Le Deuxième sexe* elle était devenue théoricienne et dans les années soixante-dix elle avait véritablement pris son envol, parlant d'une voix qui était uniquement la sienne, libérée enfin de celle omniprésente de Jean-Paul Sartre qui, si elle avait été émancipatoire, avait aussi eu la fâcheuse habitude de couvrir parfois la sienne ; tout du moins leur entente intellectuelle était telle qu'ils parlaient d'une seule voix. Mais ce combat pour les femmes était le sien car elle était femme ; Sartre poursuivait son chemin maoïste et s'enfonçait de plus en plus dans la maladie et l'alcoolisme. Deirdre Bair affirme que : "(...) malgré sa fidélité inconditionnelle aux questions et aux causes féministes, cette activité était dans une certaine mesure un subterfuge qui lui permettait de fuir la réalité : le déclin de Sartre" (Bair, 1991 : 663). Ce déclin, elle l'a décrit cliniquement dans son ouvrage *La Cérémonie des adieux*. Depuis le début des années soixante-dix Sartre allait mal et en 1975, souvent mal entouré et de plus en plus manipulé, il tentait en vain de retrouver un certain ascendant intellectuel. Simone de Beauvoir s'épanouissait, son cher petit être végétait tristement dans son grand appartement donnant sur le cimetière Montparnasse. De par sa mauvaise santé les longs voyages avaient cessé, le fait même d'aller en Italie nécessitait maintes arrangements pour lui rendre le trajet facile et confortable. Bouillonnante d'énergie Simone de Beauvoir se lançait en compagnie de Sylvie sur les nouvelles autoroutes françaises et sur les autostrades âgées italiennes. Sartre était hissé à bord d'avions ou de trains de nuit pour lui éviter de longues heures de voiturage. Simone de Beauvoir s'était déchargée de beaucoup de corvées sur la fille adoptive de Sartre,

Arlette et sur la toujours très présente Michèle Vian. L'orageuse Wanda le prenait aussi en main ainsi que plusieurs autres amies du grand homme.

Quant à Simone de Beauvoir, si elle n'allait pas parler dans des meetings féministes, comme nous l'avons vu, elle revisitait la France en compagnie de Sylvie et profitait de Rome durant l'été. Elle se voilait la face, ne voulant accepter la fin prochaine de celui qui avait partagé sa vie depuis près de cinquante ans. Sartre s'éteignait doucement, ombre pathétique de ce qu'il avait été, kidnappé intellectuellement par un jeune maoïste s'étant tourné vers le judaïsme et qui se faisait appeler Benny Lévy. Toute la fin des années soixante-dix se déroula dans l'expectative et l'espoir mais le long voyage allait s'arrêter pour Sartre et la fin de celui de Simone de Beauvoir était déjà tristement annoncé.

IV

LES DERNIÈRES ESCAPADES

L'événement tant redouté se produisit, Sartre mourut le 15 avril 1980, laissant le Castor sans son Pollux. Ce décès la détruisit presque tant elle absorba de calmants et d'alcool pour faire face à l'insupportable et à l'indicible. Elle dut faire un assez long séjour à l'hôpital pour tenter de se remettre sur pied. Outre la mort de son compagnon, de son autre moitié, de son grand amour de jeunesse, elle avait dû faire face à la mesquinerie et à la méchanceté pure de sa fille adoptive et de son complice Benny Lévy qui avaient refusé qu'elle prît quelques souvenirs et manuscrits de Sartre dans son appartement du boulevard Edgar-Quinet. Cinquante ans de vie "commune" effacés en quelques minutes par la petitesse de gens l'ayant connu le moins longtemps.

En ce printemps 1980, Simone de Beauvoir attendait la mort que pourtant elle avait tant redoutée. Même avec la présence affectueuse de Sylvie, l'absence de Sartre était trop douloureuse, elle représentait trop la fin de son existence, non pas de sa vie physique, pour qu'elle ne se laissât pas aller à sa dépression qu'elle calmait à l'aide d'alcools forts. Ce fut à cette époque que sur les conseils d'amis avisés elle envisagea d'adopter Sylvie officiellement pour qu'elle devînt sa famille légale et pour éviter que sa soeur Hélène ne devienne son tuteur en cas d'incapacité physique ou mentale. Sylvie se fit prier mais comprit finalement la justesse d'une telle démarche qui soustrayait le Castor à l'emprise fraternelle de sa sœur et à la possibilité d'aller finir ses jours dans un village isolé d'Alsace avec un beau-frère qu'elle méprisait depuis longtemps. Sylvie fut donc adoptée légalement et contre toute attente, Simone de Beauvoir se rétablit, sortit de sa déprime et recommença à faire des projets, littéraires avec la parution de son livre le plus personnel *La Cérémonie des adieux* et la publication des lettres de Sartre qu'elle intitula *Lettres au Castor et à quelques autres*, et de voyages car elle avait décidé de retourner aux Etats-Unis. Son grand amour de Chicago s'était éteint en mai 1981 et elle voulait repartir sur les traces de sa deuxième jeunesse. Comme l'écrit Deirdre Bair sa santé était encore précaire (Bair, 1991 : 703) et Sylvie se retrouva en charge de créer un itinéraire comme le faisait autrefois le Castor pour Sartre. Ces plans de voyage prirent un temps énorme entre les soucis de santé de de Beauvoir qui l'empêchaient de se déplacer et l'introduction d'un contrôle des changes strict par le gouvernement Mitterrand. Enfin en juillet 1983, Sylvie et le Castor s'embarquèrent à bord d'un Concorde à destination de New York. Qu'il était loin le temps des vols transatlantiques de plus de vingt heures avec de nombreuses escales et dont on ne savait jamais s'ils arriveraient à bon port. Même les jets des années soixante qui avaient beaucoup conquis les distances ne pouvaient égaler la magnificence d'un aéronef qui allait déposer les deux femmes à Manhattan en un peu plus de

trois heures. Elles descendirent à l'Algonquin, l'hôtel mythique où Dorothy Parker avait écrit bon nombre de ces chroniques trempées dans l'acide et qui à sa propre manière avait été une féministe avant l'heure ayant eu le courage de devenir journaliste à une époque où peu de femmes étaient recrutées par les grandes publications new-yorkaises. New York avait changé, le Castor avait du mal à retrouver la ville de 1947 et les drugstores qu'elle avait tant aimés et sur lesquels elle avait écrit, avaient presque tous disparus pour être remplacés par des "fast-food". Celle qui avait encouragé New York à devenir la nouvelle Athènes dans un article pour le *New York Times* en mai 1947 s'était plus transformé en une nouvelle Babylone du capital et où le passé n'avait aucune valeur marchande. Néanmoins elle s'épanouissait dans cette ville qu'elle aimait tant (Bair, 1991 : 706). Sylvie et elle firent ensuite un long périple en Nouvelle-Angleterre et dans l'état de New York. Cet été-là elle découvrit une communauté de femmes dans la ferme de l'écrivain féministe Kate Millett. Cet endroit la fascina énormément et à son retour en France elle affirma que cette ferme de femmes : "(...) pouvait constituer un modèle de vie féministe en France" (Bair, 1991 : 708). Elles s'attardèrent tant dans cette communauté qu'elles durent annuler leur voyage à Philadelphie et passer en coup de vent voir Tito Gérard, le fils des amis du Castor Fernand et Stépha, à Montauk. Elles rentrèrent sur New York, Sylvie pour se reposer des jours entiers passés derrière un volant et Simone de Beauvoir pour : "(...) courir les musées et les librairies" (ibid). On s'étonnera tout de même d'une chose dans ce voyage de redécouverte, que Simone de Beauvoir n'ait pas voulu faire connaître Chicago à sa "fille". Certes elle aimait passionnément New York, mais Chicago avait été le lieu de sa plus grande histoire d'amour et de la découverte de la véritable Amérique bien éloignée des clichés de réussite tant ancrés dans la psyché américaine. Nelson Algren s'était brouillé avec elle pour ainsi dire vingt ans auparavant, il était mort deux ans plus tôt, son fantôme était-il trop difficile à affronter pour cette femme qui venait à peine de dire adieu à son compagnon de cinquante ans ? Il semble simplement étrange qu'elle n'ait pas eu le désir de faire visiter cette ville à Sylvie qui pourtant avait entendu maintes et maintes fois le récit de cette passion transatlantique. Elle ne revit donc jamais la ville de son Huron, ni même après cette visite les Etats-Unis.

De retour à Paris, même si santé allait beaucoup mieux et qu'elle semblait avoir retrouvé toute sa vitalité d'avant Sartre, sa consommation d'alcool quant à elle n'avait été qu'en augmentant ; ses amis et ses proches tentaient de l'occuper le plus possible pour éviter qu'elle ne se penchât pas un trop sur une bouteille de vodka pour combler certains manques dans sa vie. Tombée lors d'un trop plein de cette boisson et ayant contracté une pneumonie elle dut se contenter d'un séjour de convalescence à Biarritz. Elle se rétablit de nouveau et durant l'été 1985, les deux femmes parcoururent la Hongrie et le Tyrol autrichien. En Hongrie : "elle fut frappée par l'air de gaieté et de prospérité (...) auquel elle ne s'attendait pas (...)" (Bair, 1991 : 711). On retrouve là son plaisir ancien de se retrouver dans une démocratie populaire, les

vieilles habitudes ayant du mal à mourir, les vieux fantômes communistes ayant la vie dure pour cette femme ayant consacré une grande partie de sa vie à la défense du socialisme et qui par ses nombreux voyages avait donné une très grande visibilité à l'intellectualisme de gauche. Même si elle fut vivement critiquée avec Sartre par les communistes de son pays pour leur socialisme indépendant et souvent critique à leur encontre, elle fut un agent de relations publiques merveilleux pour ces régimes qui allaient s'effondrer comme des châteaux de cartes au début des années quatre-vingt-dix, quelques années seulement après sa mort lui évitant ainsi de voir de ses propres yeux le choix de toute une vie devenir les vestiges d'un rêve qui avait été trahi depuis bien longtemps par des individus sans scrupules pour ne pas dire meurtriers. En cet été 1985, la Hongrie était une réussite à ses yeux, un pays de l'est industrialisé et développé et tant pis si les libertés individuelles étaient toujours foulées au pied comme lors de la terrible année 1956. De façon prémonitoire ce fut son dernier voyage, de l'autre côté du Rideau de Fer car l'automne 1985 fut triste pour ses proches qui la voyaient ingurgiter des quantités astronomiques d'alcool qu'elle supportait néanmoins. Elle continuait doucement sa vie, habitant toujours le studio du Goncourt à quelques mètres du cimetière Montparnasse où Sartre était enterré, à quelques stations de métro de la rue de Rennes de son enfance et du Montparnasse du début de l'indépendance et du Saint-Germain-des-Prés de la notoriété. Tout le monde pensait qu'elle pourrait continuer ainsi encore quelques années mais une cirrhose aiguë gagna la partie, elle décéda de complications alcooliques le 14 avril 1986.

Le grand voyage de son existence venait de prendre fin, il n'aurait pas de suite dans un autre monde bien qu'elle fût inhumée aux côtés de son compagnon des jours heureux et de ceux qui le furent moins. La mort n'était pas le commencement d'une autre vie pour celle qui aurait raté la sienne, mais l'ultime étape d'un voyage commencé il y avait bien longtemps par une adolescente aux beaux yeux bleu pervenche, venant de la meilleure bourgeoisie qui avait renoncé à Dieu à 15 ans et qui refusant l'essence divine s'était créée, parfois inventée, une existence purement humaine, d'une singularité telle qu'elle demeure, malgré ses fautes, un exemple extraordinaire de détermination et de passion pour la vie.

CONCLUSION

Pourquoi voyage-t-on ? Pourquoi décide-t-on de quitter la familiarité pour un ailleurs ? Dépaysement, aventure, exotisme... Les raisons sont diverses et définissent souvent le voyageur ou la voyageuse. Les Romantiques européens avaient fait de l'exotisme l'une de leurs idées principales : Athènes, Venise, Constantinople, des lieux mythiques que l'on se devait de découvrir ; l'orientalisme était une mode de salon, les mystères du Levant ne pouvaient qu'aider la créativité de l'artiste. Au début du XXème siècle on faisait du tourisme, la bourgeoisie prenait le relais de l'aristocratie proustienne et voyageait de façon mondaine vers des lieux donnés, le voyage avait valeur sociale, on quittait Paris ou les grandes villes pour se retrouver entre gens du même monde sur les plages de Normandie ou celles de l'Atlantique ; on ne passait que rarement les frontières de l'héxagone, l'ailleurs n'avait aucune importance aux yeux de cette classe cocardière, conservatrice et catholique dont Simone de Beauvoir était issue. Se conformer à la "norme" était le mot d'ordre, accepter et entériner une série de règles et de valeurs strictes ou la fantaisie, la créativité et la liberté n'avaient aucune raison d'être. Le voyage n'était pas liberté mais une contrainte sociale qui jetait les maîtresses de maison dans des tourments d'organisation tout comme l'aurait fait un dîner habillé ou un thé entre dames. On ne voyageait pas pour le plaisir mais par obligation. Simone de Beauvoir avait peu voyagé avant de rencontrer Jean-Paul Sartre ; ses déplacements suivaient un schéma classique, Paris - Limousin. On changeait de domicile plus que l'on ne voyageait véritablement. Mais les voyages dans des trains à vapeur poussifs avaient déjà pour elle le goût indescriptible de la liberté qui lui serait offerte après l'obtention de son agrégation. La vitesse relative du train qui dévorait les distances entre la capitale et son Limousin tant aimé, lui procurait une joie sans limites, elle s'échappait de la prison parisienne et de l'appartement de la rue de Rennes. Le voyage n'avait déjà plus la même valeur pour elle que pour la redoutable Madame de Beauvoir. Elle avait décidé que sa vie serait une réussite et non pas le fiasco de celle de sa mère. Son émancipation était proche quelques mois encore et elle deviendrait la jeune agrégée de philosophie de France, elle deviendrait professeur pour le plus grand déplaisir de son père incapable de lui offrir une dot et son adolescence rebelle ne serait plus qu'un mauvais souvenir. Sa vie se transformerait en une existence voulue et choisie auprès de ce jeune étudiant qu'elle venait de rencontrer et le bonheur serait au rendez-vous. A quinze ans elle avait décidé de ne plus en appeler à un Dieu auquel elle ne croyait plus : personne ne déciderait plus de son "destin", elle allait se créer et non pas être modelée à celle de cet être inventé par sa classe pour la tenir sur le droit chemin. Elle tracerait sa propre route sur laquelle elle cheminerait en compagnie de Jean-Paul Sartre.

Le monde leur était ouvert. Non plus celui poussiéreux de la Sorbonne et de l'École normale ou celui encore plus étouffant de la rue Saint-Jacques et de la rue de Rennes mais l'univers lui-même qu'ils se devaient de définir et de comprendre par leurs propres expériences. Pour Simone de Beauvoir, la philosophie serait une aide précieuse mais à l'inverse de Sartre, elle ne serait pas tout. Son amour de sa propre vie avait remplacé celui qu'elle avait placé en Dieu lorsqu'elle était encore une jeune fille rangée, pieuse et bourgeoise évoluant dans un univers délimité par le boulevard du Montparnasse, le boulevard Saint-Michel et la Seine ; si ses parents n'avaient pas été ruinés, elle aurait été l'archétype de la jeune fille proustienne du faubourg Saint-Germain. Son existence se devrait d'être une réussite sans failles, une création parfaite afin de contredire son éducation bridée : une existence libre, heureuse et singulière ; un objet familier et bizarre selon ses propres mots. Seule ombre dans ce scénario idyllique de jeune intellectuelle émancipée et équilibrée : la mort. Plus celle de son enfance qui lui ouvrirait les portes d'un paradis improbable, mais une mort sans Dieu qui signifierait la fin de tout, le Néant absolu, l'annihilation totale de cette existence si durement acquise. Elle n'aurait aucun contrôle sur ce monstre, cet anéantissement d'elle-même, de son être, de tout ce qu'elle aurait été, il s'agirait d'un fait accompli, d'une donnée que l'on ne pourrait pas changer ou tout du moins accepter comme du temps des messes à Saint-Sulpice et des cours de catéchisme. Son merveilleux objet se briserait un jour contre l'insondable abysse qu'est la mort. Elle pouvait ne pas l'accepter, haïr ce destin de mortelle, cette injustice naturelle, cette négation éternelle, avait-elle décidé, malgré cette angoisse et cette peur, de tenter de la transcender pendant son vivant. La philosophie serait une aide considérable, un moyen logique d'envisager un nouveau type d'existence, une croyance dans l'être humain en tant que maître de son propre destin et non pas cette marionnette pathétique avec laquelle un Dieu ou des dieux auraient décidé de s'amuser. Néanmoins la philosophie et par extension la littérature ne seraient pas tout, l'expérience vécue serait, peut être, encore plus primordiale dans son existence.

Doit-on s'étonner que ses mémoires soient la partie la plus importante de son œuvre ? Décrire son existence créée de toutes pièces par la seule force de sa volonté semble dépasser son œuvre romanesque, théâtrale, théorique et philosophique. Certes, et nous l'avons largement démontré, *Le Deuxième sexe* semble toujours et encore étouffer le reste de sa production écrite, son impact fut si grand ; mais si l'on réussit à faire abstraction de cet ouvrage, que demeure-t-il ? Un formidable témoignage personnel sur une vie hors du commun. Si l'on se penche sur ses romans, on y retrouve cette existence singulière car Simone de Beauvoir l'a utilisée à fin d'écriture : *L'Invitée* et *Les Mandarins* sont des exemples flagrants de récréation littéraire du réel. Comment s'en étonner ? Simone de Beauvoir a toujours considéré son existence comme une expérience unique méritant d'être romancée, analysée et disséquée dans

le monde de la fiction. Cette expérience unique fut composée de multiples expériences qui se devaient d'être des pierres de taille pour la construction personnelle de son existence et non pas le marbre d'un mausolée à sa gloire. Chaque expérience devait repousser la mort un peu plus loin, ou tout du moins la transcender par l'intensité de l'expérience vécue.

Les expériences furent nombreuses, certaines aventureuses, d'autres discutables mais la plus importante, et peut-être la plus révélatrice, fut celle des voyages qui ponctuèrent toute cette existence singulière. Nous l'avons vu et analysé, il exista plusieurs types de voyages, des voyages de découverte à ceux pour la cause des femmes en passant par ceux politiques et politisés, pour ne pas dire médiatisés. Ils eurent tous des buts différents en apparence mais ce qui en ressort ce n'est pas tant leur but mais ce qui les provoqua, ce qui poussa Simone de Beauvoir à parcourir la France et le monde pendant plus de cinquante ans. Dans son dernier volume de mémoires *Tout compte fait*, Simone de Beauvoir écrit en parlant de ses nombreux voyages : "que m'apportent ces explorations ? (...) elles s'intègrent au projet plus vaste qui me tient à coeur : connaître" (Beauvoir, 1972 : 290). Mais plus profondément elle affirme à la page suivante en décrivant ses sentiments en arrivant dans une ville étrangère : "son foisonnement m'arrache à moi-même et me donne une illusion d'infini : pendant un moment s'abolit la conscience que j'ai de mes limites et de celles des choses" (Beauvoir, 1972 : 291). Le premier terme qui fascine le lecteur, et le chercheur, dans cette courte citation est celui d'infini. Le deuxième, il s'agit plutôt d'une expression, est celui d'abolition de la conscience. Comment analyser ces deux concepts hautement philosophiques ? Ici, plus qu'un but, on y découvre une conséquence essentielle allant plus loin que le simple besoin de découvrir, de connaître et de comprendre le monde. Nous sommes de plein pied dans le domaine du soi, de ce qui détermine notre existence et de ce que nous tentons de dépasser grâce aux expériences. Bien sûr Simone de Beauvoir fait montre d'honnêteté lorsqu'elle réalise qu'il ne peut s'agir que d'une illusion, mais celle-ci semble lui procurer un goût d'éternité. L'infini ne peut être que liberté, l'arrachement à soi-même est la transcendance que nous avons déjà mentionnée et l'abolition de la conscience des choses et des limites ne peut qu'être une victoire supplémentaire, même furtive, sur la mort - un moment de perfection ne pouvant que dépasser l'imperfection et l'inéluctable.

Les voyages de Simone de Beauvoir, ce désir constant et brûlant de découvrir, de connaître l'ailleurs, bien plus que la philosophie théorique existentialiste qu'elle a si bien su défendre, furent une manière certaine, désespérée sans doute, de repousser cette mort qu'elle craignait tant. Certes la notoriété lui a donné jusqu'à ce jour une certaine éternité sur cette terre ; ses écrits demeurent, ses photos sont largement diffusées, sa voix unique dans quelques émissions de télévision ou de radio peut encore être entendue, mais de son vivant elle est parvenue, à sa

manière, inlassablement, solitairement parfois, courageusement, égoïstement parfois, toujours singulièrement à dépasser sa condition mortelle comme un autre de ses doubles littéraires Régine dans *Tous les hommes sont mortels*. Cette entreprise que fut sa vie, car cela en fut une, fut bien plus que de devenir une philosophe respectée, une écrivaine, une dramaturge, une diariste, une théoricienne et même une journaliste à ses heures perdues, ce fut avant tout de dépasser sa condition de départ et de véritablement transcender sa condition existentielle. Des études poussées, la rencontre avec Jean-Paul Sartre, l'écriture y contribuèrent énormément mais ce qui réussit toujours à dépasser la mort, même une courte seconde, fut le voyage. Pour celle qui ne croyait plus au Grand Voyage promis par les Evangiles du cours Désir, il fallut donc le devancer et faire de sa propre existence un extraordinaire périple composé de multiples voyages. Cet appel vers un ailleurs allait neutraliser l'insupportable, elle eut de son vivant ce que beaucoup espèrent dans la mort, la sensation d'être éternelle, de vivre à certains instants dans un infini merveilleux. Voilà pourquoi elle eut la terrible honnêteté d'écrire, et nous aimerions citer une dernière fois Simone de Beauvoir qui s'exprime dans la préface de *La Cérémonie des adieux* consacrée à Sartre :

vous êtes dans votre petite boîte ; vous n'en sortirez pas et je ne vous y rejoindrai pas : même si on m'enterre à côté de vous, de vos cendres à mes restes il n'y aura aucun passage (Beauvoir, 1981 : préface).

Elle n'en eut jamais besoin car cela avait déjà été fait de son vivant, ses voyages, leurs voyages, leur avaient déjà créé une petite part d'éternité en sachant si bien mettre la mort en déroute l'espace d'une existence voyageuse hors du commun.

BIBLIOGRAPHIE

1. OUVRAGES FONDAMENTAUX

- (de) Beauvoir, S. *L'Invitée*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1943.
- _____ *Pyrrhus et Cinéas*. Paris : Gallimard, coll. Folio essais, 1944.
- _____ *Pour une morale de l'ambiguïté*. Paris, coll. Folio essais, 1947.
- _____ *Le Sang des autres*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1945.
- _____ *Tous les hommes sont mortels*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1946.
- _____ *L'Amérique au jour le jour 1947*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1954.
- _____ *Le Deuxième sexe, tomes 1 & 2*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1949.
- _____ *Les Mandarins*. Paris : Gallimard N.R.F, 1954.
- _____ *Faut-il brûler Sade ? (Privilèges)*. Paris : Gallimard, coll. Idées, 1955.
- _____ *La Longue marche*. Paris : Gallimard N.R.F, 1957.
- _____ *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1958.
- _____ *La Force de l'âge*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1960.
- _____ *La Force des choses tomes 1 & 2*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1963.
- _____ *Une Mort très douce*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1964.
- _____ *La Femme rompue*. Paris : Gallimard, 1968.
- _____ *Tout compte fait*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1972.
- _____ *Quand prime le spirituel*. Paris : Gallimard N.R.F, 1979.
- _____ *La Cérémonie des adieux suivi d'Entretiens avec Jean-Paul Sartre (août-septembre 1974)*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1981.
- _____ *Journal de guerre*. Paris : Gallimard N.R.F, 1990.
- _____ *Lettres à Sartre 1930 -1939*. Paris : Gallimard N.R.F, 1990.
- _____ *Lettres à Sartre 1940 -1963*. Paris : Gallimard N.R.F, 1990.
- _____ *Lettres à Nelson Algren, un amour transatlantique 1947-1964*. Paris : Gallimard N.R.F, 1997.
- Sartre, J.P. *La Nausée*. Paris : Gallimard N.R.F, 1938.
- _____ *L'Être et le néant*. Paris : Gallimard, 1943.
- _____ *Les Mouches*. Paris : Gallimard, 1943.
- _____ *Huis clos*. Paris : Gallimard, 1944.
- _____ *Qu'est-ce-que la littérature*. Paris : Gallimard, coll. Idées, 1948.
- _____ *Saint Genet, comédien et martyr*. Paris : Gallimard N.R.F, 1952.
- _____ *Les Mots*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1963.
- _____ *Œuvres romanesques*. Paris : Gallimard, 1981.
- _____ *Carnets de la Drôle de Guerre*. Paris : Gallimard, 1983.

_____ *Lettres au Castor 1926 - 1939*. Paris : Gallimard N.R.F, 1983.

_____ *Lettres au Castor 1940 - 1963*. Paris : Gallimard N.R.F, 1983.

2. OUVRAGES PRINCIPAUX

Arp, K. *Bonds of freedom. Simone de Beauvoir's existentialist ethics*. Chicago : Open Court, 2001.

Bair, D. *Simone de Beauvoir, a biography*. Londres : Vintage, 1991.

_____ *Simone de Beauvoir*. Paris : Fayard, 1991

Biagni, E. *De Beauvoir*. Florence : La Nuova Italia, 1982.

Cohen-Solal, A. *Sartre 1905-1980*. Paris : Gallimard, 1985.

Contat, M. Rybalka, M. *Les Écrits de Sartre*. Paris : Gallimard N.R.F, 1970.

Descubes, M. *Connaître Simone de Beauvoir*. Paris : Resma, 1974.

Evans, M. *Simone de Beauvoir, a feminist mandarin*. Londres : Tavistock, 1985.

Fallaize, E. *The Novels of Simone de Beauvoir*. Londres : Routledge, 1990.

_____ *Simone de Beauvoir : a critical reader*. Londres : Routledge, 1998.

Francis, C. Gontier, F. *Les Écrits de Simone de Beauvoir*. Paris : Gallimard N.R.F, 1979

Gilbert, J. *Une si douce occupation*. Paris : Albin Michel, 1991.

Hawthorne, M. *Contingent loves*. Charlottesville : University Press of Virginia, 2000.

Hourdin, G. *Simone de Beauvoir et la liberté*. Paris : le Cerf, 1962.

Jeanson, F. *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*. Paris : Seuil, 1966.

Julienne-Cafié, S. *Simone de Beauvoir*. Paris : Gallimard, 1966.

- Keefe, T. *French existentialist fiction : changing moral perspectives*.
Londres & Sydney : Croom Helm, 1986.
- Lamblin, B. *Mémoires d'une jeune fille dérangée*. Paris : Le Livre de Poche /
Balland, 1993.
- Lévy, B.H. *Le Siècle de Sartre*. Paris : Grasset, 2000.
- Monteil, C. *Les Amants de la liberté*. Paris : Editions No 1, 1999.
_____ *Les Sœurs Beauvoir*. Paris : Editions No 1, 2003.
- Moi, T. *Simone de Beauvoir : the making of an intellectual woman*. Oxford :
Blackwell, 1994.
- Okely, J. *Simone de Beauvoir, a re-reading*. Londres : Virago, 1986.
- Pilardi, J.O. *Simone de Beauvoir ; writing the self*. Westport : Greenwood Press, 1999.

3. OUVRAGES SECONDAIRES

- Adam, J.M. *Le Récit*. Paris : Presses Universitaires de France, 1987.
- Baudelaire, C. *Les Fleurs du mal*. Paris : Ed. Crès & Cie, 1921.
- Brooks, P. Halpern J. *Genet, a collection of critical essays*. Englewood Cliffs, N.J :
Prentice-Hall, 1979.
- Camus, A. *L'Étranger*. Paris : Gallimard, 1942.
- Dos Passos, J. *Manhattan transfer*. Harmondsworth : Penguin Hardback, 2000.
- Duras, M. *L'Amant*. Paris : Éditions de Minuit, 1984.
- Fanon, F. *Les Damnés de la terre*. Paris : Gallimard, 1991.

- Faulkner, W. *Sanctuary*. Harmondsworth : Penguin, 1953.
 _____ *The Collected short stories of William Faulkner*. Londres : Chatto & Windus, 1958.
- Freud, S. *Malaise dans la civilisation*. Paris : Presses Universitaires de France, 1983.
- Genet, J. *Le Journal du voleur*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1949.
- Gide, A. *Les Nourritures terrestres et les nouvelles nourritures*. Paris : Gallimard, 1917/1936.
 _____ *Souvenirs et voyages*. Paris : Gallimard, La Pléiade, 2001.
- Isherwood, C. *Adieu à Berlin*. Paris : Hachette Littératures, 2002.
- Kafka, F. *Le Procès*. Paris : Gallimard, 1951.
- Kernan, T. *Horloge de Paris, heure de Berlin*. Montréal : L'arbre, 1944.
- Kristeva, J. *Les Samourais*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1992.
- Leduc, V. *La Bâtarde*. Paris : Gallimard, 1964.
- Lévi-Strauss, C. *Tristes tropiques*. Paris : Plon, 1955.
- Lewis, S. *Main street*. New York : Harcourt, Brace, 1920.
- Mauriac, F. *Le Noeud de vipères*. Paris : Grasset, 1932.
- Merrick, J. Sibal, M. *Homosexuality in French history and culture*. New York : Harrington Park Press, 2001.
- Morand, P. *New York*. Paris : Ernest Flammarion, 1930.
- Platon. *Le Banquet suivi de Phèdre*. Paris : G.F Flammarion, 1964.
- Proust, M. *Du côté de chez Swann*. Paris : Gallimard, 1954.

- Saint-Exupéry, A. *Vol de nuit*. Paris : Gallimard, 1931.
 _____ *Terre des hommes*. Paris : Gallimard, 1939.
- Sarraute, N. *Enfance*. Paris : Gallimard, coll. Folio, 1985.
- Savigneau, J. *Carson McCullers, un cœur de jeune fille*. Paris : Stock, 1995.
- Tulard, J. *Guide des films, volume I*. Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990.
 _____ *Guide des films, volume II*. Paris : Robert Laffont, coll. Bouquins, 1990.
- White, E. *Genet*. Londres : Picador in association with Chatto & Windus, 1993.
- Woolf, V. *A Room of one's own*. Londres : Hogarth, 1929.
 _____ *Mrs Dalloway*. Hardmondsworth : Penguin, 1964.
- Yourcenar, M. *Mémoires d'Hadrien*. Paris : Plon, 1951.

4. ARTICLES / COMMUNICATIONS

- Bonnet, M.J. "Un curieux silence de Simone de Beauvoir" in *Ex Aequo*, No 27, avril 1999.
- Charbit, Denis "Simone de Beauvoir et la guerre d'Algérie". Communication présentée lors du Colloque International de la Simone de Beauvoir Society, La Sorbonne, Paris, 22 juin 2003
- Cohen-Solal, A. "La Longue marche du Castor" in *Le Nouvel Observateur*, 18-24 avril 1986.
- Constant, P. "Beauvoir, l'engagée" in *l'Express*, 10 juillet 2003.
- Couillard, M. "La Lesbienne selon Simone de Beauvoir et Nicole Brossard : identité ou figure convergente ?" in *Labyrinth*, vol. 1, No 1, hiver 1999.
- Dauphin, S. "From Socialism to radical feminism : Militant foundations in Simone de Beauvoir's work" in *Labyrinth*, vol 1, No 1, hiver 1999.

- _____ “En terre d’Icarie : les voyages de Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre en Chine et à Cuba”. Inédit, communication présentée lors du Colloque International de la Simone de Beauvoir Society, La Sorbonne, Paris, 21 juin 2003.
- Drake, D “Les Temps modernes and the French war in Indochina” in *Journal of European Affairs*, vol 28, No 1-2, mars-juin 1998.
- Lévy, B.H. Intervention inédite sur le couple Beauvoir-Sartre faite lors du Colloque International de la Simone de Beauvoir Society, La Sorbonne, Paris, 21 juin 2003.
- Kristeva, J. “Beauvoir présente”. Communication présentée lors du Colloque International de la Simone de Beauvoir Society, La Sorbonne, Paris, 21 juin 2003
- Lamoureux, D. “Le Paradoxe du corps chez Simone de Beauvoir” in *Labyrinth*, vol 1, No 1, hiver 1999.
- Lennartsson, V.A. “La “*Sincérité littéraire*” dans *La Force des choses* de Simone de Beauvoir” in *Romansk Forum*, No 16, 2002/2.
- Ridderstad, A. “L’Edition française sous l’Occupation (1940-44)” in *Romansk Forum*, No 16, 2002/2.
- Sartre, J.P. Contat, M. “Sartre at seventy” (traduit du français par Paul Auster & Lydia Davis) in *The New York Review of Books*, vol 22, No 13, 7 août 1975.
- Simons, M. “Beauvoir’s early philosophy : an analysis of her 1926 student diary”. Communication présentée lors du Colloque International de la Simone de Beauvoir Society, Maison de l’Europe, Paris, 19 juin 2003.
- Sorel, E. “Beauvoir et Sartre à Cuba”. Causerie faite lors du Colloque International de la Simone de Beauvoir Society, Maison de l’Europe, Paris, 20 juin 2003.

- Strasser-Weinhard, A. “La Mort moteur sujet de l’écriture autobiographique”. Inédit, communication présentée lors du Colloque International de la Simone de Beauvoir Society, La Sorbonne, Paris, 22 juin 2003.
- Teale, T. “Her “*ambiguous satisfaction*” : Simone de Beauvoir in the South West” in *Southwest Journal*, vol 41, i4, University of Arizona, hiver 1999.
- Viansson-Ponté, P. “Entretien avec Simone de Beauvoir” in *Le Monde*, pp. 1-2, 10-11 Janvier 1978.
- Weigel, P. “Voyages et promenades dans les œuvres autobiographiques de Simone de Beauvoir - Paysages, spectacles” in “Promenades autobiographiques suivi de Marivaux avec Michel Deguy”, Vol. III of the Eighteenth Century French World Series – The University of Western Ontario. London (Canada) : Mestengo Press, 2001.
- 5. THÈSES ET MÉMOIRES**
- Gabaude, F. “Expérience de l'espace de l'identité femmes en voyage : Mme de Stael, Flora Tristan et Simone de Beauvoir”. Vanderbilt University : thèse de Doctorat ès Lettres (PhD) sous la direction de Claude Pichois, 1997.
- McMahon, J. “The Secret faces of inscrutable poets in Nelson Algren’s Chicago on the move”. University of Chicago : mémoire de la Maîtrise de Lettres (M.A) sous la direction de Janice Knight, 2002.
- Roy, S. “Sensualité et épistolarité dans les lettres à Nelson Algren de Simone de Beauvoir”. Université du Québec à Montréal (UQAM) : mémoire de la Maîtrise en études littéraires sous la direction d’Elène Cliché, 2001.
- Strasser-Weinhard, A. “Les figures féminines dans les autobiographies de Simone de Beauvoir”. Université de Nancy II : thèse de Doctorat ès Lettres sous la Direction de Gilles Ernst, 2001.

6. SITES

<http://www.phenomenologycenter.org/simone2.htm>. Bibliographie complète des ouvrages et articles consacrés à Simone de Beauvoir (1946-1996). Centre for Advanced Research in Phenomenology, 1998.

<http://www.beauvoir.cjb.net/>. Site officiel de la Simone de Beauvoir Society. Ressources en ligne et actualités.

<http://web.archive.org/web/20010627165502/www.france3.fr/emissions/ecrivain/auteurs/beauvoir.html> Site de l'émission télévisée "Un Siècle d'écrivains" sur la chaîne France 3 (Paris) consacrée à Simone de Beauvoir (scénario, transcriptions, articles divers), 27 janvier 1999.

<http://nelsonalgrcn.org> Site officiel de la Société Nelson Algren à Chicago. Ressources en ligne, actualités et liens divers.